Revue d'Histoire Littéraire de la France

OCTOBRE-DÉCEMBRE 1961
61e ANNÉE - No 4

MAURICE LEVAILLANT

Il y a vingt-cinq ans, Maurice Levaillant, qui venait d'être nommé à la Sorbonne, ouvrait son premier cours d'agrégation, sur *Dominique*. J'étais l'un de ses étudiants. A la solidité de l'information se mêlait dans ses conférences le charme d'une voix musicale, d'une parole limpide, d'une langue nuancée et rythmée. Mais on était conquis surtout par cette sympathie qui reliait l'œuvre à son exégète. La sensibilité et la pudeur, la nostalgie et la sérénité, subtilement associées dans le roman de Fromentin, n'étaient pas seulement mises en évidence par les procédés formels de l'analyse littéraire, mais saisies par une intuition dont la sûreté pénétrante semblait manifester une fraternité d'âmes.

Pourtant, la sagesse de Dominique n'était pas tout à fait la sienne. La vie quotidienne, quoique courageusement acceptée, ne lui a jamais paru mériter qu'il y sacrifiât les séductions du rêve. Il a toujours demandé à la poésie, si ardemment cultivée dans sa jeunesse, de le maintenir en état de grâce romantique. Les vers n'ont cessé de naître sous sa plume aussi spontanément que la plus humble des proses ; les plus beaux lui furent dictés dans ses dernières années par la douleur et par le deuil. En lisant le poignant dialogue qui s'institua alors « entre l'ombre et son cœur », on songe aux poètes du siècle dernier qui, à l'appel d'une nécessité profonde, ont puisé dans les épreuves la substance de leurs chefs-d'œuvre ; on comprend mieux qu'il se soit senti de leur race et qu'il ait choisi d'être leur compagnon.

Maurice Levaillant est bien devenu par choix l'historien du romantisme français. Il n'assignait pas de plus haute dignité à la création littéraire que celle d'exprimer les angoisses et les élans de la vie intérieure. Sa préférence allait donc aux écrivains dont le génie s'est épanché par les voies du lyrisme personnel. D'une longue familiarité avec Lamartine et avec Victor Hugo naquirent des recueils sélectifs de leurs œuvres, enrichis d'un commentaire continu où l'homme cultivé trouve un aliment comme l'écolier. Cependant, des monographies érudites révélaient plus profondément les goûts et les curiosités du commentateur. Maurice Levaillant a étudié Lamartine et l'Italie

en cette année 1820 où parurent les *Méditations* ; il a reconstitué la genèse du poème où Victor Hugo avait fixé l'épisode le plus agité de sa liaison avec Juliette Drouet. Il éclairait ainsi les moments d'exaltation ou de crise où ces poètes, créant leur propre mythe, devenaient Raphaël ou Olympio.

Mais c'est à René que ce biographe des âmes témoigna l'attention la plus constante. Il vivait depuis plus d'un quart de siècle dans son intimité, lorsque parut, en 1936, la grande enquête sur *Chateaubriand, Madame Récamier et les Mémoires d'Outre-Tombe.* Près d'un quart de siècle s'écoula encore jusqu'à la publication, en 1960, de cette élégante et vigoureuse synthèse où se dégageait la complexe unité du « prince des songes ». A mi-distance de ces deux dates fut achevée, pour le Centenaire, l'édition « intégrale et critique » des *Mémoires.* Ces ouvrages, harmonieusement distribués au fil d'une existence vouée à l'étude, se dressent aujourd'hui, parmi bien d'autres, comme des monuments essentiels d'un labeur de cinquante années.

Les travaux de Maurice Levaillant sur Chateaubriand sont nourris des manuscrits ou pièces d'archives dont il devait la communication à Édouard Champion et au professeur Charles Lenormant, arrière-petit-fils de M^me^ Récamier. L'historien sut déchiffrer, classer, interpréter ces documents avec tant de bonheur que la possibilité lui apparut à leur lumière de renouveler entièrement nos connaissances sur la genèse des *Mémoires* et de parfaire le chef-d'œuvre posthume en établissant un texte fidèle aux intentions de l'écrivain, défigurées avant et après sa mort par des nécessités de toute nature.

Un tel dessein commandait autant de hardiesse que de piété. Guidé par les indications de Chateaubriand, Maurice Levaillant a voulu rétablir les *Mémoires* « tels qu'ils se présentaient au regard de leur auteur lorsque, le matin du 16 novembre 1841, il crut y avoir apposé le point final ». Il en a restauré la rigueur architecturale ; il y a incorporé des développements inconnus. Grâce à lui, les deux livres sur Venise et sur M^me^ Récamier étaient révélés dans la version la plus complète, inédite pour les deux tiers ; le récit du Congrès de Vérone, écarté contre le gré de l'écrivain sous le prétexte d'une publication antérieure, était inséré à sa place logique et comblait un trou béant au centre de l'édifice.

Il faut avoir été un témoin de la tâche entreprise pour se représenter la somme des recherches et des efforts qui ont abouti, dans l'édition, à la mise en place des notes, si substantielles et si diverses. Cette lutte perpétuelle avec le texte a été livrée patiemment, tenacement. Un à un cédaient les îlots de résistance. « J'en dénombre encore une douzaine », m'écrivait-il.... Il s'obstina à les réduire. Quelle leçon pour des éditeurs moins scrupuleux !

Pourtant, l'érudition minutieuse ne possédait pas à ses yeux de valeur propre. Il en redoutait les excès, il en dénonçait les dangers. Dès qu'il y avait puisé les ressources nécessaires, il s'envolait avec

aisance et planait assez haut pour saisir l'élan d'une œuvre et le sens d'une destinée. Ainsi s'est formée en lui une image de Chateaubriand dont il a su fixer les traits avec magnificence :

> Pareil à la mer de Bretagne, qu'il appelait sa nourrice, il est le roc et il est l'onde. Inébranlable en son fond, il paraît, en surface, ardeur, rayonnement, mobilité ; ardeur surtout. Se tendre avidement vers tous les biens accessibles, plus ardemment encore vers les autres, projeter sur eux les feux d'une imagination inépuisable, embellir par elle ce que l'on veut conquérir, et mépriser aussitôt ce que l'on a conquis, ne prendre appui sur un succès que le temps de s'envoler vers un nouveau mirage, raviver l'espoir par les regrets, déprécier le présent au profit du passé, se consoler pourtant des regrets par l'espoir, et quand on est rassasié de la terre, désirer le ciel, désirer au besoin l'enfer, et désirer encore, et désirer toujours, — quelle énergie ne faut-il point pour soutenir une telle agitation sans en être, d'esprit ou de cœur, submergé !

Ce style volontiers métaphorique, parfois hardi dans son mouvement, si sûr pourtant, et qui donne leur pleine vigueur aux mots les plus simples, est celui d'un écrivain de vocation. Chez Maurice Levaillant, le critique ne laisse pas oublier le poète. C'est à ces deux aspects conjugués de son talent qu'alla, en 1949, l'hommage de l'Académie française, avec le Grand Prix de littérature. Quatre ans plus tard, l'Académie des Sciences morales et politiques l'accueillait parmi ses membres. Déjà venait de sonner, pour l'universitaire, l'heure de la retraite. Pour l'homme de lettres, consacré par les honneurs et par la renommée, commençait une nouvelle carrière.

Libéré des servitudes professionnelles, Maurice Levaillant mûrit, en effet, de nouveaux livres, qu'il portait en lui depuis longtemps ; il y mit le meilleur de lui-même. Quand ses amis lui rendaient visite, sur les hauteurs de Montmorency, non loin d'un autre ermitage dont l'histoire de nos lettres conserve le souvenir, ils apercevaient toujours sur son bureau des feuillets fraîchement couverts de son écriture fine et penchée. M^me^ de Staël et M^me^ Récamier, Benjamin Constant, Victor Hugo, continuaient, avec Chateaubriand, à tenir son esprit en éveil. Toujours aussi exigeant dans ses méthodes, toujours aussi soucieux de révéler des documents inédits, il dominait de plus en plus haut la matière de ses études. En racontant « une amitié amoureuse », il ranimait, après l'Abbaye-aux-Bois, le foyer de Coppet. Pour éclairer « la crise mystique » du proscrit de Jersey, il retraçait son itinéraire spirituel.

Parfois se laissait percevoir dans ses écrits un écho discret de sa propre méditation. Il avait vécu près d'une épouse attentive et dans l'affection de ses deux fils. L'aîné, Marcel, si loyal et si pur, mourut après des années de souffrances supportées avec stoïcisme. M^me^ Maurice Levaillant survécut quelques mois à peine. Seuls lui restèrent l'appui et la tendresse de Jean. De loin, il suivait ses travaux par la pensée. Mais il se sentait souvent solitaire dans la petite maison qu'il

ne s'était pas résolu à quitter. Il vivait parmi ses souvenirs, mélancolique ou anxieux à certaines heures, mais cherchant jusqu'à la fin un réconfort dans la fécondité du travail. Les vastes desseins ne l'effrayaient pas : il comptait achever la publication de la *Correspondance générale* de Lamartine, commencée sous sa direction active par une équipe de normaliens. D'autres projets étaient plus avancés, notamment celui d'une édition des lettres de Vigny à Louise Colet : le matin de sa mort, il avait auprès de lui le manuscrit presque prêt de cet ultime ouvrage, qui verra le jour.

Maurice Levaillant laisse une œuvre historique d'une admirable unité de conception et de ton. Tous ses livres sont délibérément présentés comme des récits. « On pense, en effet », écrivait-il, « que l'histoire littéraire peut rivaliser avec l'histoire non pas seulement par la rigueur de la méthode, mais par l'intérêt et la clarté de l'exposition. A toutes deux il n'est qu'une seule Muse. Puisque l'histoire littéraire a pour objet l'art suprême que l'homme inventa pour ne pas périr tout entier, son plus haut effort ne sera-t-il pas de faire revivre de grandes œuvres, de grandes idées, de grandes âmes » ?

Mais le talent le mieux exercé ne saurait suffire à de telles résurrections. Maurice Levaillant possédait encore et surtout cette générosité du caractère, cette limpidité du cœur qui seules conduisent à l'intelligence profonde des drames humains. Il a aimé jusque dans leurs faiblesses les écrivains dont il racontait les aventures ou dont il commentait l'inspiration. Il souffrait quand d'autres les dénigraient, qui les comprenaient moins bien.

Lui-même demeurait étranger à toute bassesse, comme à toute intrigue. L'honnêteté était le climat naturel de sa vie. Une mauvaise action l'étonnait toujours et il y cherchait des excuses. Indulgent et doux, accueillant et fidèle, il cultivait l'amitié comme une vertu. Ceux qui ont été les disciples ou les confidents de ce Maître méconnaîtraient la plus belle de ses leçons, s'ils ne préservaient dans leur mémoire la pureté d'un tel exemple.

PIERRE-GEORGES CASTEX.

VOLTAIRE
ET LA GUERRE CIVILE PHILOSOPHIQUE

« Voilà une guerre civile entre les incrédules », s'écria Voltaire dans une lettre à d'Alembert au sujet du *Système de la Nature* du baron d'Holbach. Il ajoutait : « Nos ennemis diront que la discorde est dans le camp d'Agramant. Toutefois il faut que les deux partis se réunissent. Je voudrais que vous fissiez cette réconciliation » (XLVII, 153) [1]. Quelle était cette guerre civile dont parle Voltaire ? Pourquoi croyait-il que d'Alembert pouvait effectuer une réconciliation, et pourquoi n'a-t-elle pas eu lieu ? Voilà les questions qui nous occuperont dans cette étude.

Étant donné l'union de l'Église et de l'État en France au XVIII[e] siècle, on constate sans surprise que la querelle entre les « philosophes » se développe sous un double aspect : l'un métaphysique, l'autre politique. Les deux ne sauraient se séparer et nous essayerons de traiter à la fois les différences doctrinales qui divisent le parti Voltaire-d'Alembert et la coterie Diderot-d'Holbach, et l'application de ces doctrines à l'État.

Quand en 1747 La Mettrie proposait ses idées athéistiques dans *L'Homme machine*, il exprimait un point de vue encore trop osé pour l'époque, si bien qu'il dut fuir en Prusse auprès de Frédéric II. Diderot venait d'exposer l'année précédente, dans ses *Pensées philosophiques*, une philosophie déiste qui, en général, répondait aux vues de Voltaire, mais où l'on trouvait déjà un penchant vers le matérialisme [2]. Voltaire

1. C'est ainsi que nous indiquerons, dans le texte même, le volume et la page de l'édition Moland des *Œuvres complètes de Voltaire*. Les renvois à *Voltaire's Correspondence*, éd. Theodore Besterman, seront précédés de « Best. » ; les citations prises dans les *Œuvres* de d'Alembert, éd. Belin, seront précédées de « D'Al. » ; celles des *Œuvres complètes* de Diderot, éd. Assézat et Tourneux, de « AT » ; et la *Correspondance* de Diderot, éd. Georges Roth, sera indiqué par « Roth ». Nous voulons exprimer notre reconnaissance à MM. Norman L. Torrey et Arthur M. Wilson qui ont bien voulu lire le manuscrit de cet article et nous faire critiques et suggestions.

2. Max Wartofsky, dans l'article « Diderot and the Development of Materialist Monism », affirme que le déisme de Diderot dans ses *Pensées philosophiques* n'était qu'un « disguised atheism for the benefit of the royal censor », *Diderot Studies II*, éd. Otis Fellows et Norman Torrey (Syracuse, 1952), p. 328. Aram Vartanian, en revanche, nous présente un Diderot sincère qui aurait abandonné son déisme plus tard sous l'influence des sciences biologiques (*Diderot Studies I*, 47-63). Nous acceptons plutôt la deuxième thèse qui nous paraît plus solidement documentée.

passa les *Pensées* sous silence, mais, dans la marge de son exemplaire qui se trouve dans la bibliothèque de Leningrad, nous lisons : « Vous supposez l'existence de ces dés — c'est clair que rafle de six doit arriver ; mais la question est, s'il y a des dés : point de dés, point d'arrangements, point d'ordre sans intelligence.... Tout ouvrage prouve un ouvrier [1]. »

Deux ans plus tard, Diderot publia sa *Lettre sur les aveugles* (1749) et cette fois Voltaire ne se contenta pas de quelques notes en marge. L'aveugle Saunderson lui paraissait nettement athée et Voltaire s'en plaint à l'auteur (Best., XVII, 86-87), qui répliqua : « Le sentiment de Saunderson n'est pas plus mon sentiment que le vôtre.... Je crois en dieu, quoique je vive très bien avec les athées » (Best., XVII, 90, 92). Cela ne rassura sans doute pas trop le patriarche, car les arguments de Diderot en faveur de sa théorie atomique de l'univers n'étaient que trop clairs. Mais au fond ce n'était qu'une théorie métaphysique sans application pratique et qui donc n'importait pas tellement à Voltaire.

Il n'en était pas de même pour *L'Anti-Sénèque* de La Mettrie qui parut en 1750. Là, l'auteur proposait une conduite sociale tirée de ses conclusions matérialistes : le vice et la vertu ne sont que des institutions politiques ; seuls les sots sentent des remords ; la moralité n'est pas la base du bonheur de l'homme ; la satisfaction de ses besoins physiques est son unique préoccupation. Voltaire pouvait tolérer les idées métaphysiques des athées parce qu'ils avaient en horreur « le fanatisme » (XLVI, 300), mais cette fois ils allaient trop loin : « Il y a une grande différence entre combattre les superstitions des hommes et rompre les liens de la société et les chaînes de la vertu » (Best., XX, 188). La société avait besoin de la croyance en Dieu et en des principes fixes du bien et du mal, tout d'abord pour servir de frein au monarque : « Un roi athée est plus dangereux qu'un Ravaillac fanatique » (XXI, 573), et puis pour maintenir les masses dans la vertu : « La croyance des peines et des récompenses après la mort est un frein dont le peuple a besoin » (XXVI, 511-512).

La réponse à *L'Anti-Sénèque*, le *Poème sur la Religion naturelle*, avec son insistance sur des principes éternels gravés dans le cœur de l'homme, montre bien le souci que causaient à Voltaire les conséquences sociales de l'invitation de La Mettrie à un laisser-aller sans retenue. Il ne se contenta pas de cette réaffirmation de la religion naturelle comme guide de la conduite de l'homme ; il prépara une réfutation de l'athéisme (l'article « Athéisme » du *Dictionnaire philosophique*, publié aussi sous le titre d'*Athée I*). L'exposition et la réfutation de la théorie de Diderot sur la formation de l'univers par un hasard du jeu constant d'atomes éternels, telle qu'il l'avait présentée

1. Publié par Norman L. Torrey dans son « Voltaire's reaction to Diderot », *PMLA*, LXVIII, 1935, p. 1 128-1 129.

dans ses *Pensées philosophiques*, montrent bien que, malgré son silence, Voltaire n'avait pas oublié la lettre que l'Encyclopédiste lui avait envoyée à ce sujet trois ans plus tôt. Son article révèle aussi que la réfutation de La Mettrie n'est pas son seul souci : il regardera désormais avec inquiétude ce parti d'athées parmi les Encylopédistes dont Diderot semble être le chef [1].

Les six années suivantes représentent une trève dans la dispute. Les rédacteurs de l'*Encyclopédie* venaient d'obtenir la collaboration du patriarche de Ferney et leur accord pour « Écraser l'Infâme » semblait éclipser leurs différends métaphysiques. Mais, malgré cette harmonie momentanée, l'odyssée intellectuelle de Diderot du déisme à l'athéisme se poursuivait toujours. En 1749, il obtint la collaboration du baron d'Holbach pour la partie scientifique du grand *Dictionnaire* [2]. Bien qu'il y ait une opinion traditionnelle qui veut que Diderot ait influencé le jeune Holbach pour en faire un athée [3], il nous paraît plus vraisemblable que l'athéisme militant du baron a influencé l'Encyclopédiste vacillant [4]. Quoi qu'il en soit, Pierre Naville (p. 22) voit dans leur liaison « l'élément capital de la consolidation du noyau encyclopédique ». Certes, les *Pensées sur l'interprétation de la nature* de Diderot, publiées vers 1754, reflètent un engagement au matérialisme plus complet que ses œuvres précédentes. Voltaire semble ignorer la publication des *Pensées* encore six ans plus tard quand il demande à Thieriot et à Damilaville de lui en procurer un exemplaire (XL, 424, 438). Le 19 mars 1761, il remercie celui-ci de l'avoir envoyé et déclare son intention de le lire (XLI, 240) [5]. Il se peut que d'Alembert, voulant retenir la collaboration du patriarche pour l'*Encyclopédie*, jugeât plus prudent de lui dérober un livre qu'il désapprouverait certainement.

La divergence métaphysique entre Voltaire et Diderot n'empêcha pas le patriarche de rechercher un rapprochement pour le bien de leur cause commune. La publication de l'*Esprit* d'Helvétius en

1. René Pomeau nous dit : « La réaction de Voltaire, en 1752, par delà la coterie frédéricienne, désavoue les premières manifestations de ce qui sera la coterie holbachique. » *La Religion de Voltaire*, p. 279.

2. Voir les notes de Georges Roth, *Correspondance* de Diderot, III, 326, 327.

3. D. J. Garat raconte dans ses *Mémoires historiques sur la vie de M. Suard*, I, 208-209, une anecdote dont il ne dit pas l'origine : un jeune croyant nommé d'Holbach, voulant convertir Diderot, se serait jeté à genoux devant celui-ci, vaincu par les raisons supérieures de l'Encyclopédiste. Virgil Topazio donne une réfutation convaincante de ce récit dans son étude, *D'Holbach's Moral Philosophy* (Genève, 1956), p. 95-97.

4. En parlant de l'anecdote de Garat, déjà citée, Pierre Naville affirme : « Tout prouve au contraire que d'Holbach était déjà, en 1750, matérialiste. » *Paul Thiry d'Holbach et la Philosophie scientifique au XVIII^e siècle* (Paris, 1943), p. 27. Virgil Topazio (*op. cit.*, p. 95) en conclut : « It is logical to suppose that the scientifically-minded d'Holbach, at whose home Diderot was spending a great deal of his time, contributed to the change in Diderot's thought from a sceptical deism to an atheistic materialism. »

5. Il ne parle plus de l'œuvre et on ne retrouve pas de notes dans la marge de son exemplaire à la bibliothèque de Leningrad. Voir N. L. Torrey, *op. cit.*, p. 1 135-1 136.

1758 et la persécution des Encyclopédistes qui s'en suivit [1], augmentèrent son désir de les servir. Malgré son peu de goût pour ce livre (Best., XXXIV, 163), et ses reproches à son auteur « d'avoir mis l'amitié parmi les vilaines passions » (p. 244), la condamnation générale de l'*Esprit*, de l'*Encyclopédie* et de son propre *Poème sur la Religion naturelle* (le 6 février 1759) le rapprocha d'eux davantage. Faisant allusion à Diderot et à Helvétius, il déclare à Thieriot : « J'estime beaucoup ces deux hommes, et les indignités qu'ils éprouvent me les rend infiniment chers » (Best., XXXV, 76). Puis il demande les noms des ennemis de l'*Encyclopédie* et il se met à sa défense [2].

Il est évident qu'en dépit de son refus d'accepter les doctrines matérialistes de Diderot et d'Helvétius, Voltaire ne les comptait pas moins parmi « les frères » et voulait bien leur passer leurs opinions métaphysiques. Pourquoi donc, à partir de 1760, voit-on une division plus marquée entre les deux groupes ? L'abandon de l'*Encyclopédie* par d'Alembert, qui entraîna le patriarche avec lui, y entre sans doute pour quelque chose [3]. Mais il y a aussi une cause plus fondamentale, qui est leur conception divergente sur la tactique à suivre dans la guerre contre « l'Infâme ». Voltaire, ainsi que nous l'indique René Pomeau, « croit à l'action des grands » [4]. Il cherche à gagner les puissances à sa cause [5], et cultive dans ce dessein l'amitié non seulement des monarques étrangers tels que Frédéric II, mais des ministres français dont le duc de Choiseul. Les « philosophes » à Paris, par contre, se méfiaient de l'aristocratie et voulaient poursuivre leur projet « sans faire [leur] cour aux puissances » [6].

La première manifestation de cette divergence en méthode eut lieu quand Palissot publia *Les Philosophes* en 1760 [7]. L'auteur était pro-

1. Le *Journal* de Barbier (VII, 79) parle du « bruit » qu'on répand à propos de *L'Esprit :* on dit, à Paris, qu'il représente les théories des Encyclopédistes. Voir aussi Roth, II, 64.

2. Voir notre *Berthier's Journal de Trévoux and the Philosophes* (Genève, 1957), p. 118-133, pour un compte rendu détaillé à ce sujet, ainsi que le *Voltaire et l'Encyclopédie*, de Raymond Naves (Paris, 1938). Les relations entre Voltaire et Helvétius sont amplement traitées dans *Helvétius, sa Vie et son Œuvre*, d'Albert Keim, p. 433-455.

3. Diderot l'appelle une « désertion » (Best., XXXIII, 132). A partir de ce moment, d'Alembert travaille à fonder un nouveau parti sous l'égide de Voltaire : un parti qui agira indépendamment de Diderot et de l'*Encyclopédie*. Notre *Voltaire and d'Alembert* développe cette question plus à fond.

4. *La Religion de Voltaire*, p. 315.

5. Raymond Naves l'appelle « la tactique des alliances ». *Voltaire et l'Encyclopédie*, p. 164.

6. *Œuvres et Correspondance inédites de d'Alembert*, éd. Charles Henry (Paris, 1887), p. 73. En parlant « des grands », d'Alembert avait déclaré (p. 70) : « On dépend des gens de lettres, pour voir célébrer ses talents, pallier sa médiocrité ou ménager ses sottises. Or, on n'aime jamais ceux dont on dépend, et tel caresse les gens de lettres pour en être loué, qui peut-être les étoufferait s'il en était le maître. » Diderot partageait cette méfiance des grands, ainsi que nous le verrons plus loin.

7. Raymond Naves (*op. cit.*, p. 70-86) souligne le désir de l'auteur de séparer Voltaire du groupe Encyclopédique en ménageant le patriarche pendant qu'il attaquait ses confrères.

tégé par Mme de Robeck, une amie intime du duc de Choiseul. Voltaire, malgré l'emprisonnement de l'abbé Morellet pour sa *Vision de Charles Palissot* [1], n'osa pas attaquer l'auteur des *Philosophes* à cause de ses protecteurs, ce qui lui fit prévoir la réaction de ses amis : « Je dois craindre qu'on ne me reproche d'être complice de la comédie des *Philosophes*, dit-il à d'Argental » (XL, 406). Il tenta de se justifier auprès de d'Alembert, réprimandant en même temps les « philosophes » d'avoir risqué de perdre l'appui des puissances en attaquant Mme de Robeck (XL, 414). Son disciple lui fit comprendre que Mme de Robeck était « atroce et méchante », qu'il ne fallait pas « que la crainte d'humilier des polissons protégés l'empêche de parler haut pour la bonne cause », et qu'on attendait qu'il défende « les frères » (XL, 420-421). Forcé de s'en prendre à Palissot ou de paraître le favoriser aux dépens de ceux qu'il avait attaqués, Voltaire lui écrivit deux lettres, mais après les attaques impitoyables récemment dirigées contre Lefranc de Pompignan, les remontrances du patriarche semblaient bien faibles. Afin de se remettre dans les bonnes grâces des « philosophes » et pour prouver en même temps l'efficacité de la courtisanerie, le patriarche commença sa campagne pour faire entrer Diderot à l'Académie française, en laissant savoir à d'Alembert que le duc de Choiseul se ferait un mérite de servir « les penseurs » et qu'il y avait grande apparence qu'il protégerait Diderot (XL, 452). Le projet échoua, faute de coopération de la part du candidat, et Voltaire se plaignit de l'ingratitude de Diderot. Celui-ci écrit à Sophie Volland : « A propos de Voltaire, il se plaint à Grimm très amèrement de mon silence : il dit qu'il est au moins de la politesse de remercier son avocat. Et qui diable l'a prié de plaider ma cause ? » (Roth, III, 247.)

Entre temps, Palissot avait répondu au patriarche qui cette fois répliqua d'un ton badin et un peu grondeur (XL, 456-458). Il était évident que Voltaire craignait de mécontenter les protecteurs de l'auteur. D'Alembert ne manqua pas de reprocher à son maître la tiédeur de ses lettres : « Vos amis ne sont point contents de votre troisième. Il ne faut pas plaisanter avec de pareilles gens » (XL, 490). Diderot, lui aussi, parle de « la honte du commerce épistolaire avec Palissot » dans une lettre à Sophie Volland (Roth, III, 190). Le patriarche tâcha encore de se défendre et il écrivit à Thieriot : « Je pense que vous êtes trop difficile de blâmer mes réponses à Palissot. Songez qu'il a passé plusieurs jours chez moi, qu'il m'a été recommandé par ce qu'on appelle les puissances, et que je lui ai mandé : " Vous avez tort, et vous devez avoir des remords " » (XL, 517). Voltaire, tout en voulant se justifier, semblait donner une preuve de plus de la

1. Dans sa *Vision*, l'auteur avait fait assister à la première représentation des *Philosophes*, une Mme de Robeck mourante. Or, on lui avait caché la gravité de sa maladie et sa mort peu après fut attribuée au choc de la révélation de Morellet. C'est le duc de Choiseul qui le fit mettre à la Bastille.

faiblesse de sa méthode. Les ennemis des « philosophes » n'avaient qu'à poursuivre le même système pour s'abriter des représailles.

En recourant, pour avancer son parti, aux anciens procédés qui dépendaient de l'indulgence de l'aristocratie régnante, Voltaire risquait de s'identifier avec l'ancien régime dont il avait déjà, presque à son insu, miné les fondements [1]. Mais c'est là le paradoxe voltairien : il semait des idées révolutionnaires et refusait ensuite de suivre leurs conséquences jusqu'au bout. Ainsi ses *Lettres philosophiques* (1734) avaient attaqué l'idée de la spiritualité et de l'immortalité de l'âme en soulignant la suggestion de Locke que la pensée pouvait bien n'être qu'une autre propriété de la matière. Quand il critiqua plus tard l'athéisme de Saunderson dans la *Lettre sur les aveugles*, Diderot ne manqua pas de lui rappeler ses propres mots : « Quelle force n'ajouterait point à ce raisonnement l'opinion qui vous est commune avec Locke que la pensée pourrait bien être une modification de la matière ! » (Best., XVII, 91.) Malgré l'usage qu'en faisaient les athées, Voltaire persistait à répandre le même propos dans *Micromégas* (1752), et, en 1757, dans une lettre à d'Alembert concernant l'*Encyclopédie* : « Je prie l'honnête homme qui fera " Matière " de bien prouver que le je ne sais quoi qu'on nomme " matière " peut aussi bien penser que le je ne sais quoi qu'on appelle " esprit " » (Best., XXXI, 247).

Pour bien comprendre pourquoi le patriarche soutenait le même point de vue malgré les conclusions qu'en tiraient les athées, il faut, comme le dit Lester Crocker, « chercher le but derrière les paroles » [2]. La suggestion de Locke lui avait paru utile contre la doctrine de l'immortalité de l'âme. Il ne s'agissait pas de construire un système métaphysique, mais de détruire une institution traditionnelle. Un des critiques contemporains de Voltaire le plus perspicaces, le journaliste jésuite Berthier, l'avait bien signalé en parlant du *Poème sur la Religion naturelle* (1757) : « Ce poème paraît destiné à réfuter l'athéisme ; mais entraîné par ses préjugés et par son zèle contre la religion révélée, l'auteur, en creusant les fondements du naturalisme, se propose de saper ceux du Christianisme.... De là vient que sans le savoir, comme sans le vouloir, aux athées qu'il combat, et aux théologiens

1. Henri Sée nous dit de Voltaire : « Sa conception de l'État... est grosse de conséquences révolutionnaires, car elle a inspiré l'idée de tout un ensemble de réformes pratiques, réformes qui visaient précisément tous les abus de l'Ancien Régime insupportables aux contemporains, et qui se réaliseraient le jour où s'effondrerait tout ce système politique et social. » *L'Évolution de la pensée politique en France au XVIII^e siècle* (Paris, 1925), p. 132. Voir aussi Constance Rowe, *Voltaire and the State* (New York, 1955) et Peter Gay, *Voltaire's Politics : the Poet as Realist* (Princeton, 1959).

2. « Voltaire's Struggle for Humanism », *Studies on Voltaire and the Eighteenth Century* (Genève, 1957), IV, 142. M. Crocker constate des contradictions dans la pensée de Voltaire : « It is... his habit of considering problems in terms of their practical or propagandistic consequences, and his emotional peripeteia, that give us the most obvious explanation of his divergences », p. 165.

qu'il attaque, il fournit des armes contre ses assertions. » Puis, relevant l'idée que la matière pourrait bien penser, ce qu'il appelle la base du matérialisme, le critique déclare : « Ainsi le Matérialisme vient de lui-même sur les fondements que M. de V. a préparés pour le Naturalisme ; sans que ce Poète se soit réservé aucun moyen de l'exclure de son système [1]. » L'acceptation progressive de Voltaire, à travers Malebranche et Spinoza, d'une position métaphysique assez proche de celle de Diderot semble prouver la justesse de cette analyse. Mais là encore, Voltaire refusa de faire le dernier pas et resta fidèle à sa conception d'un Être suprême [2].

Il y a un élément d'émotion nostalgique dans le refus du patriarche d'abandonner les vieilles traditions aristocratiques dont il avait fait l'éloge dans son *Siècle de Louis XIV*, et dans son loyal attachement à certains amis nobles, même quand ils se montraient peu bienveillants ou indifférents au mouvement philosophique. C'est en partie à cause de sa fidélité à ce qui leur paraissait les vestiges d'un passé odieux que le groupe holbachique se méfiait du patriarche. Même son disciple le plus dévoué, d'Alembert, s'indignait des flatteries aux puissances. En lisant l'*Essai sur l'histoire générale*, par exemple, le géomètre s'écrie : « Ah ! mon Dieu ! oui, ce huitième volume de Voltaire est à faire vomir par la bassesse et la platitude de ses éloges. C'est bien la peine d'avoir plus de cent mille livres de rente et d'être dans un pays libre pour écrire ainsi l'histoire. » (*Œuvres inéd.*, éd. Henry, p. 292.) Quand d'Alembert lui reprocha son amitié avec le duc de Richelieu malgré le rôle de celui-ci dans le refus d'un candidat « philosophe » à l'Académie française, Voltaire s'excusa auprès de son disciple : « J'espère que vous me pardonnerez d'avoir respecté un ancien attachement » (XLVIII, 567). Le même attachement au passé explique son amitié pour quelques-uns de ses maîtres jésuites au moment même où il attaquait leur Société. Ainsi, en 1768, à la mort de l'abbé d'Olivet, « ce gros ex-jésuite », selon d'Alembert (D'Al., I, 271), Voltaire, faisant face à l'animosité du géomètre, lui écrivit : « L'abbé d'Olivet est un bon homme, et je l'ai toujours aimé. D'ailleurs il a été mon préfet dans le temps qu'il y avait des jésuites. Savez-vous que j'ai vu passer le P. le Tellier et le P. Bourdaloue, moi qui vous parle ? » (XLVI, 111.) Ce sentiment de tendresse pour le passé paraissait aux « philosophes » une marque évidente de faiblesse et de manque de zèle pour la bonne cause. Sa vacillation dans l'affaire Palissot semblait être la preuve que Voltaire abandonnerait ses propres disciples quand on le forcerait de choisir entre eux et les aristocrates

1. *Mémoires pour l'histoire des Sciences et Beaux-Arts*, avril 1757, II, 1088-1089.
2. Voir l'article « Voltaire's Reaction to Diderot », de Norman Torrey (*PMLA*, déc. 1935, p. 1 107-1 143) où l'auteur souligne l'attitude finale d'une « adoration mystique » envers le Créateur. René Pomeau (*op. cit.*, p. 410 et suiv.) développe la même thèse.

au pouvoir. Dès lors, le parti Diderot-d'Holbach se sépare nettement de l'église voltairienne [1].

Il ne faudrait pas conclure de ce qu'on vient de dire que Voltaire voulait ménager les autorités par simple nostalgie. Nous l'avons vu, son but n'était pas la destruction de la monarchie, mais une éducation graduelle des classes au pouvoir dans ses idées libérales. Les réformes voulues ne pouvaient venir que d'en haut. Le vrai obstacle à la réalisation d'une meilleure vie n'était pas la monarchie, mais l'Église : si on pouvait séparer l'État de l'Église et y substituer sa propre religion naturelle, les « philosophes » seraient victorieux [2]. D'Alembert acceptait, dans l'ensemble, les vues de son maître, sauf qu'il rejetait la nécessité de ménager les grands. Les « philosophes » forceraient les puissances à accepter leurs doctrines en guidant l'opinion publique. La France, voyant les idées des plus grands hommes de lettres du royaume se répandre dans toute l'Europe, aurait honte de ne pas emboîter le pas [3]. Henri Sée (*op. cit.*, p. 123) nous dit de Voltaire : « En réalité, il se contenterait aisément de certaines garanties constitutionnelles. Il tient avant tout à la liberté civile. Qu'un souverain absolu assure à ses sujets l'exercice de leurs droits naturels ; il se résignera à son gouvernement. » Cela s'appliquerait aussi bien à d'Alembert qui déclare : « Je pense que la forme du gouvernement est indifférente en elle-même, pourvu que le gouvernement soit juste, que tous les citoyens aient également droit à sa protection, qu'ils soient également soumis aux lois, et également punis s'ils les violent ; que les supplices ne soient pas réservés pour les petits coupables, et les honneurs pour les grands » (D'Al., V, 298).

Diderot et Voltaire, par contre, étaient beaucoup plus éloignés l'un de l'autre dans leurs idées politiques. Tandis que d'Alembert et son maître se seraient contentés d'un monarque éclairé qui adopterait leurs réformes, Diderot se méfiait d'un tel monarque, si éclairé qu'il fût : « Le gouvernement arbitraire d'un prince juste et éclairé est toujours mauvais. Ses vertus sont la plus dangereuse et la plus sûre des séductions : elles accoutument insensiblement un peuple à aimer, à respecter, à servir son successeur, quel qu'il soit, méchant et stupide. Il enlève au peuple le droit de délibérer, de vouloir ou ne vouloir pas,

1. En parlant du rôle de Voltaire dans l'affaire Palissot, René Pomeau nous dit que « le clan de Diderot lui reproche de flatter bassement les puissances.... En effet, depuis l'affaire Palissot, le clan encyclopédique tient Voltaire en suspicion.... La " synagogue " holbachique ne veut pas recevoir l'évangile voltairien. Le jour est proche où la rue Royale-Saint-Roch entreprendra d'*écraser l'infâme*, par ses moyens propres, sans autrement s'occuper des travaux apostoliques de Ferney. » *La Religion de Voltaire*, p. 332-333.

2. « L'infâme, dit René Pomeau, c'est le christianisme » (p. 310). Afin de le détruire, « il faut répéter aux têtes couronnées qu'ils ont dans les prêtres des ennemis, et dans les philosophes, des alliés » (p. 315).

3. Voir notre *Voltaire and d'Alembert* pour les détails. Notre étude, en préparation, *D'Alembert's rôle in the French Enlightenment*, exposera encore plus à fond le point de vue de d'Alembert.

de s'opposer même à sa volonté, lorsqu'il ordonne le bien ; cependant ce droit d'opposition, tout insensé qu'il est, est sacré » (AT, II, 381). D'autre part, Voltaire acceptait en principe la supériorité de l'aristocratie et se méfiait du peuple. Ainsi, même dans un gouvernement démocratique, il voulait limiter le pouvoir aux seuls propriétaires (XVIII, 425). Diderot dédaignait l'aristocratie, et, malgré ses moments d'impatience devant « le peuple imbécile » [1], il croyait que « presque tous les hommes qui se distinguent dans les sciences et dans les arts sont de basse extraction », mais qu'ils sont empêchés de se développer à cause des privilèges sociaux [2]. Enfin, alors que Voltaire réclamait plutôt des réformes pratiques dans la monarchie, Diderot aurait bien voulu pouvoir remplacer la monarchie par une démocratie. Son idéal, nous dit Henri Sée, « c'est l'État tel que la Révolution essaiera de l'établir, dont elle posera au moins la définition » [3]. Ainsi la cause de la rupture entre les deux partis philosophiques, du moins pour Voltaire [4], ce n'était pas leurs différences métaphysiques, mais les solutions pratiques que chaque côté envisageait pour la réforme de la nation.

La première manifestation de la dispute après l'affaire Palissot, en 1760, fut la publication par la « manufacture » de d'Holbach des *Recherches sur l'origine du Despotisme oriental*, de Boulanger, en 1762. C'était l'abandon complet du projet voltairien de courtiser les puissances pour s'en servir contre l'Église, car on y accusait ces mêmes puissances de s'être alliées avec les prêtres pour exploiter la crédulité

1. Voir le *Diderot avant Vincennes*, de Jean Pommier (Paris, 1939), p. 32.

2. Henri Sée, *op. cit.*, p. 190. D'Holbach partage les opinions démocratiques de Diderot. Dans sa *Politique naturelle*, il attaque les privilèges de l'aristocratie et veut abolir les distinctions entre « les nobles et les roturiers ». Daniel Mornet dit de sa politique : « Dans ses principes, elle peut paraître révolutionnaire ou tout au moins impérieuse et hardie. D'Holbach n'admet pas d'autre justification de l'autorité qu'un pacte explicite ou tacite entre la nation et le souverain.... Si le souverain, au lieu de protéger la liberté et de gouverner selon le droit et la raison, prétend exercer un pouvoir despotique et se laisse corrompre par " les préjugés religieux et politiques ", d'Holbach va jusqu'à reconnaître le droit à la révolution. » *Les Origines...*, p. 103.

3. *L'Évolution de la pensée politique en France*, p. 195. Un indice de la haine de Diderot contre le pouvoir royal se trouve dans son poème : *Les Eleuthéromanes* (1772), où il dit que si un homme « osait de son cœur n'écouter que la voix », il proclamerait sa liberté : « Et ses mains ourdiraient les entrailles du prêtre,/Au défaut d'un cordon pour étrangler les rois » (AT, IX, 15-16). Il est vrai que dans l'*Encyclopédie*, composée à l'ombre d'un censeur royal, l'idéal de Diderot d'une monarchie éclairée paraît s'accorder avec celui de Voltaire (voir l'article « Autorité », par exemple, AT, XIII, 392-400), ce qui expliquerait la surprise et la consternation du patriarche devant l'attitude anti-monarchique des publications holbachiques après 1770. Selon Daniel Mornet, Diderot n'a pas de vues politiques très nettes avant 1767 (*Les Origines*, p. 92). Il se peut que Diderot ait subi l'influence de son ami d'Holbach, surtout après le voyage de celui-ci en Angleterre.

4. En parlant du déplaisir de Diderot devant la « profession de foi de théisme » de Voltaire, Grimm déclare : « C'était l'éternel sujet de leurs querelles. » *Mémoires politiques et anecdotiques inédits de la cour de France, pendant les règnes de Louis XV et Louis XVI* (Paris, 1830), II, 279. Nous reviendrons à cette question un peu plus loin.

des hommes. Ils ont créé la religion, déclare l'auteur, pour se maintenir mutuellement au pouvoir : les prêtres prêchent la sanction de la tyrannie par le Ciel, et le tyran les récompense en détruisant leurs ennemis. Ayant lu cette thèse dangereuse, le patriarche écrit à l'intermédiaire Damilaville pour réprimander les renégats responsables et leur rappeler l'évangile de Ferney : « Les prêtres, il est vrai, sont odieux dans ce livre, mais les rois le sont aussi.... Rien n'est plus dangereux ni plus maladroit.... les frères doivent toujours respecter la morale et le trône » (XLII, 24-25) [1]. Ce qui inquiétait surtout Voltaire c'était sa conviction que le *Despotisme oriental* n'était pas une œuvre isolée, mais qu'il annonçait une nouvelle attitude envers le trône et que cette nouvelle politique provenait de Diderot [2]. Sur son exemplaire qui est actuellement à la bibliothèque de Leningrad, Voltaire, au titre : « Lettre de l'auteur à M... » de la préface, ajoute : « Helvétius, par M. Diderot » ; puis, à la fin de la lettre, après la formule : « Votre très humble et très obéissant serviteur », il écrit : « Diderot » [3].

La crainte qu'avait le patriarche des conséquences d'une telle attaque contre le trône était fondée. Diderot lui-même convient que : « La police a mis en œuvre toutes ses machines, toute sa prudence, toute son autorité pour étouffer le *Despotisme oriental* du feu Boulanger » (AT, XVIII, 62). Cela était dû surtout à la préface incendiaire, et le parti Diderot-d'Holbach trouva plus prudent de la retirer des éditions subséquentes. Par l'entremise de Damilaville, ils demandèrent à Voltaire, dont le libraire Cramer avait publié le *Despotisme*, de faire supprimer l'épître dédicatoire. Voltaire ne demandait pas mieux et il écrivait peu après : « Les frères Cramer supprimeront soigneusement la préface de l'*Oriental*. Helvétius est véhémentement soupçonné d'avoir fait cet ouvrage. Est-il à Paris, frère Helvétius ? »

1. Voltaire venait de souligner cette attitude en supprimant, dans son *Extrait des Sentiments de J. Meslier* (1762), les idées politiques de Meslier qu'il trouvait trop radicales. Bien que Boulanger appelât une monarchie constitutionnelle « le chef-d'œuvre de la raison humaine » (éd. 1761, p. 221), sa condamnation des gouvernements où l'Église et l'État étaient liés montrait bien que celui de la France n'était pas son idéal, ainsi que sa conclusion l'indique : « On ne doit point s'imaginer que nous ne puissions voir un jour des monarchies parfaites, auxquelles il ne manquera rien de ce qui est de l'essence de ce gouvernement » (p. 425).

2. Franco Venturi, en parlant de l' « épître dédicatoire » du *Despotisme oriental*, déclare : « Si trattava d'un documento d'energia rara anche in anni posteriori e più vicina alla fine del secolo. Vi si riflettavo alcune idee tipiche di Boulanger, ma sopratutto la passione di Diderot e di altri del gruppo di d'Holbach. Si trattava d'un vero e proprio manifesto con cui si dava inizio ad una serie di publicazioni filosofiche. » « Postille inedite de Voltaire ad alcune opere di Nicolas-Antoine Boulanger e del baron d'Holbach », *Studi Francesi*, Maggio-Agosto, 1958, p. 323.

3. *Ibid.*, p. 323. M. Venturi croit que la préface est en effet de Diderot. L'attaque contre les gens au pouvoir était surtout dangereuse. L'auteur de la préface, après avoir appelé la religion une imposture mourante, indique les hommes politiques titrés qui sont « plus éclairés », mais qui, « néanmoins, crient avec les autres » pour conserver leur pouvoir, puis il ajoute : « Ce sont, à la vérité, ces gens-là, ces apostats volontaires de la vérité et de la raison, qui seuls peuvent être à craindre, si ce n'est pour l'avenir, au moins pour le présent : eux par qui se sont toujours laissés inspirer et conduire les gouvernements faibles » (éd. 1761, p. x).

(XLII, 38) [1]. Le patriarche avait ses raisons de s'intéresser à Helvétius. Le moment paraissait propice de réunir les deux partis et Helvétius, qui semblait avoir assez d'importance parmi les Encyclopédistes, en serait l'instrument. Diderot venait de recourir à Voltaire pour faire supprimer sa préface où d'ailleurs lui-même avait plaidé l'unité des frères. Ce qu'on y notait de plus c'était que Diderot soulignait le rôle d'Helvétius dans ce nouveau « plan de Philosophie politique pour régler les progrès de la Philosophie même » (éd. 1761, p. xxiv). Ce plan avait besoin d'un « Philosophe comme vous pour Directeur », poursuivait l'auteur de la préface, et il s'écriait : « Que je travaillerais avec plaisir sous votre puissant génie ! » (xxv-xxvi). Si on pouvait attirer Helvétius à l'église de Ferney, on entraînerait peut-être Diderot et son parti avec lui. Le patriarche commence donc une campagne assidue pour gagner l'auteur de l'*Esprit* à sa cause.

D'abord ce sont des instructions conformes à la doctrine de Ferney : « Le roi doit savoir que les philosophes aiment sa personne et sa couronne, qu'ils ne formeront jamais de cabale contre lui », et, comme pour corriger l'erreur d'avoir signé son de *L'Esprit :* « Il ne faut jamais donner rien sous son nom » (XLII, 207). Sans attendre de réponse, il écrit de nouveau le 25 août 1763, et il révèle enfin, le 15 septembre, son projet d'établir une maison à Paris où Helvétius serait « le lien de la concorde des êtres pensants » (XLII, 571) [2]. Helvétius ne daigna même pas répondre. Après une quatrième lettre, Voltaire eut recours à Damilaville et lui demanda de faire intervenir son ami Diderot pour fléchir Helvétius (XLIII, 3).

Tout autre que Voltaire aurait senti, à travers le silence de ses correspondants, l'impossibilité de la tâche qu'il s'était proposée, mais le patriarche voyait déjà les Encyclopédistes dans son camp. Il écrivit à Diderot et à l'auteur de *L'Esprit* ce que Grimm appela l'*Épître aux Fidèles, par le grand apôtre des Délices* (XLII, 513). Dans cette exhortation, Voltaire conseille à ses amis d'éviter la métaphysique, puis, faisant allusion aux difficultés rencontrées à cause du *Despotisme oriental,* il ajoute : « Ceux qui ont été quelquefois les victimes de la vérité, en laissant débiter par des libraires des ouvrages condamnés par l'ignorance et par la mauvaise foi, ont un intérêt sensible à prendre le parti qu'on propose. » Et il termine par un appel à l'unité des sages : « Ils peuvent former un corps respectable, au lieu d'être

1. Franco Venturi cite une lettre où D'Héméry révèle à Malesherbes qu'on a trouvé le manuscrit du *Despotisme oriental* chez Helvétius, « raison pour laquelle M. Helvétius a craint dans ce moment-ci qu'on ne l'en soupçonnât l'auteur, ce qui n'est sûrement pas » (*op. cit.*, p. 232). Helvétius avait été autrefois un disciple de Voltaire, mais ils cessèrent de s'écrire après 1749. Voir Albert Keim, *Helvétius, sa Vie et son Œuvre,* p. 432.

2. C'était le rôle que d'Alembert avait rempli jusque-là. Le patriarche n'était pas satisfait du peu de zèle de son disciple, et le voyage de celui-ci à Potsdam lui parut une bonne occasion de se trouver un remplaçant plus zélé et plus capable de lui ramener le parti encyclopédiste. Voir notre *Voltaire and d'Alembert* où cette histoire est plus développée.

des membres désunis que les fanatiques et les sots hachent en pièces » (XLII, 513-514). Quatre mois plus tard, Voltaire se plaint à Damilaville du silence de ses confrères : « Je vous avoue, mon cher frère, que je sacrifie tout petit ressentiment, tout intérêt particulier, à ce grand intérêt de la vérité.... Vos amis, et surtout votre principal ami, doivent regarder cette entreprise comme leur premier devoir » (XLIII, 3).

Malgré son silence, Diderot paraît être un peu revenu de l'amertume que lui avait causée l'affaire Palissot, et il regarde le patriarche d'un œil plus favorable. La réhabilitation de la famille Calas en est une des causes. Les mots qu'écrivit Diderot dans le *Neveu de Rameau*, « C'est un sublime ouvrage que *Mahomet ;* j'aimerais mieux avoir réhabilité la mémoire de Calas », sont bien connus, mais on retrouve aussi dans sa correspondance d'autres expressions d'admiration pour cette bonne action (Roth, IV, 97, 142, 247) [1]. Sans doute aussi Diderot était-il sensible aux expressions d'estime que lui envoyait Voltaire dans ses lettres à Damilaville. En tout cas, le *Traité de tolérance* valut au patriarche une marque de la bonne volonté de l'Encyclopédiste qui écrivit à Damilaville en 1764 : « Je vous prie, mon ami, de me retenir pour moi et les miens vingt-cinq exemplaires de la Tolérance.... Ils sont tous pour les bienveillants de l'homme et de la cause. Leur devise est aussi : Proscrivez l'Infâme » (Roth, IV, 287). Néanmoins, leurs différends subsistaient toujours et c'était encore Palissot qui devait les faire ressortir.

Au moment même où Voltaire vantait la tolérance des hommes « à la tête du royaume » (XLIII, 145), l'auteur des *Philosophes*, sous la protection du duc de Choiseul, attaqua Diderot dans un poème, *La Dunciade*. Nouvel embarras pour le patriarche qui, d'abord, voulut écarter la question en diminuant son importance : « Il est vrai que l'auteur a des protecteurs ; mais les protecteurs veulent être amusés, et ils ne le seront pas. » Il recourt ensuite à l'expédient qu'il avait adopté en 1760, à l'occasion des *Philosophes ;* il tâche de montrer son zèle pour Diderot, tout en voulant prouver l'efficacité de son système d'alliances : « Mon ambition est qu'il soit de l'Académie ; il faut absolument qu'on le propose pour la première place vacante. Tous les gens de lettres seront pour lui, et il sera très aisé de lui concilier les personnes de la cour, qui obtiendront pour lui l'approbation du roi » (XLIII, 161-162) [2]. Il écrit encore deux lettres à Damilaville où

1. Dans une lettre à Sophie Volland, par exemple, il s'écrie : « C'est De Voltaire qui écrit pour cette malheureuse famille. Oh ! mon amie, le bel emploi du génie ! Il faut que cet homme ait de l'âme, de la sensibilité, que l'injustice le révolte, et qu'il sente l'attrait de la vertu.... Quand il y aurait un Christ, je vous assure que De Voltaire serait sauvé » (p. 97).

2. En avril 1764, Diderot parle de « l'Académie française, dont je ne suis ni ne serai jamais ». Georges Roth, dans une note, ajoute cette remarque : « Est-ce là une prophétie ou une décision ? — L'événement a confirmé l'une et l'autre, en dépit des efforts de Voltaire » (IV, 293).

il défend son ami Choiseul (XLIII, 165, 170), et on voit bien que l'animadversion que le duc montre envers les « philosophes » lui pèse sur le cœur. Ni Diderot ni Damilaville ne répondirent aux explications de Voltaire, mais d'Alembert, qui continuait à fréquenter leur cercle [1], fit part au patriarche de leur dédain pour « ceux qui habitent ces hauts lieux » ainsi que de leur mécontentement dû à sa défense des puissances (XLIII, 179, 185).

Il était évident que les deux partis ne s'accorderaient jamais sans des pourparlers sérieux entre leurs chefs. Était-ce à cette fin que Damilaville fit le voyage à Ferney ? Il y en a quelque apparence. La tâche était difficile. Diderot et Voltaire avaient tous les deux réclamé l'unité des frères, mais chacun à sa manière. Voltaire aurait voulu que les enfants prodigues, rendus plus sages après la leçon du *Despotisme oriental*, retournassent au bercail de Ferney. Diderot, lui, espérait gagner le vieux patriarche à ses propres vues en lui envoyant Damilaville qui, pour le convertir au matérialisme, lui réciterait « ce catéchisme nôtre que vous savez au bout du doigt » [2]. Pendant son séjour auprès de Voltaire, Damilaville reçoit une longue lettre de Diderot qui lui remémore les arguments pour le matérialisme et qui termine : « Dites-lui,... pourquoi donc ne prenez-vous pas pour une fausseté, une supposition que vous ne pouvez appliquer à aucune question métaphysique, physique, politique et morale, sans l'obscurcir [3]. »

Ce côté pratique de ses théories métaphysiques, Diderot le développe trois semaines plus tard (le 6 octobre 1765) dans une lettre à Sophie Volland et l'on voit combien lui tient à cœur la réfutation de la doctrine voltairienne qui soutenait un Dieu rémunérateur et vengeur comme protection contre le crime : « Un peuple qui croit que c'est la croyance d'un Dieu et non pas les bonnes lois qui font les honnêtes gens ne me paraît guère avancé.... La croyance d'un Dieu fait et doit faire presque autant de fanatiques que de croyants.... Tôt ou tard, il vient un moment où la notion qui a empêché de voler un écu fait égorger cent mille hommes. Belle compensation ! » (AT, XIX, 185-186.) La moralité provient-elle de principes religieux ou de la législation de l'État ? Voilà une des questions qui devait séparer définitivement les deux factions, et d'Holbach n'allait pas tarder à déve-

1. Georges Roth parle d'une réunion à cette époque dans le salon d'Helvétius où se trouvaient l'acteur anglais Garrick, Diderot, d'Alembert, Marmontel, Grimm, Saint-Lambert et Morellet (IV, 297). Deux ans plus tard nous trouvons d'Alembert travaillant avec d'Holbach dans l'affaire Rousseau-Hume. Voir notre « Rousseau and d'Alembert », *PMLA*, mars 1960.

2. Diderot, *Correspondance inédite* (Paris, 1931), éd. Babelon, I, 278-279.

3. *Ibid.*, p. 279. Il se peut qu'au lieu de convertir le patriarche à l'athéisme, Damilaville ait embrassé le théisme par la suite. De toutes façons, Diderot, un peu plus tard, lui écrit une longue réfutation d'une lettre où Damilaville aurait montré des tendances théistes ou même chrétiennes (AT, XIX, 476-479). Ceci expliquerait l'accusation de Grimm au sujet de Damilaville : « Comme il n'avait pas fait d'études, il n'avait dans le fond aucun avis à lui, et il répétait ce qu'il entendait dire aux autres. » Diderot, *Corresp. inéd.*, I, 226.

lopper la théorie de Diderot dans son *Système de la Nature*. On retrouve dans cette même lettre un autre indice de la discorde à venir parmi les « philosophes ». Tandis que Voltaire avait proposé comme modèle à suivre la monarchie britannique sous une forme idéalisée, d'Holbach venait de faire un voyage en Angleterre et ses conclusions étaient bien autres que celles qu'on trouvait dans les *Lettres philosophiques*. Diderot explique à sa Sophie la désillusion du baron : « Le monarque paraît avoir les mains libres pour le bien et liées pour le mal ; mais il est autant et plus maître de tout qu'aucun autre souverain. Ailleurs la cour commande et se fait obéir. Là, elle corrompt et fait ce qui lui plaît, et la corruption des sujets est peut-être pire à la longue que la tyrannie » (AT, XIX, 182). Le rêve d'une monarchie, même constitutionnelle, a disparu pour de bon.

Si les tentatives de Damilaville ne réussirent pas à détourner Voltaire de son théisme, il y eut tout de même une amélioration des relations entre les deux groupes. Il paraît même qu'ils se sont entendus pour la publication de brochures sous le nom de feu Boulanger (XLIV, 88). Deux mois après le départ de Damilaville, le patriarche convient qu'il est « éloigné de quelques philosophes modernes qui osent nier une intelligence suprême », mais que leur horreur du fanatisme les attache à lui [1]. Un autre effet de cet échange d'idées fut le renouveau d'intérêt chez Voltaire pour le problème de l'existence de Dieu. Nous le trouvons, le 19 février 1766, « plongé dans la métaphysique la plus triste et la plus épineuse ». « Je me suis mis, confie-t-il à M^me^ du Deffand, à rechercher ce qui est » (XLIV, 223-224). Le résultat, *Le Philosophe ignorant*, est un compte rendu détaillé de cette quête. Rejetant tous les systèmes qui veulent résoudre cette énigme, le patriarche arrive à deux vérités que sa raison lui démontre. La première, c'est l'existence de Dieu : « Rien n'ébranle en moi cet axiome : *Tout ouvrage démontre un ouvrier* » (XXVI, 59). La deuxième vérité, c'est l'existence d'une morale universelle « calculée par l'Être universel qui nous a formés » (XXVI, 86).

Ayant défini ainsi sa position, Voltaire s'appliqua à la tâche d'unir les deux partis philosophiques. L'exécution du chevalier de la Barre, en février 1766, lui fournit une occasion. Si un jeune garçon pouvait être mis à mort pour avoir commis quelques légères impiétés, qu'arriverait-il aux « philosophes » dont on avait accusé les écrits de lui avoir inspiré son libertinage ? Leur seul recours était la fuite, et le patriarche, dans une activité épistolaire fiévreuse, leur peint un bel avenir à Clèves

1. La lettre se termine ainsi : « Voilà ce qui m'a lié avec des personnes de mérite, qui peut-être ont trop d'inflexibilité dans l'esprit, qui se plient peu aux usages du monde, qui aiment mieux instruire que plaire, qui veulent se faire écouter, et qui dédaignent d'écouter ; mais ils rachètent ces défauts par de grandes connaissances et par de grandes vertus » (XLIV, 199). Beuchot ajoute dans une note : « Voltaire veut parler de d'Alembert. » Étant donné que d'Alembert n'avait jamais jusque-là nié une intelligence suprême, il est plus probable que le patriarche parle du parti Diderot-d'Holbach dont il se préparait à réfuter l'athéisme.

en Prusse, où ils formeraient une colonie de sages et où ils travailleraient tous ensemble pour la bonne cause (XLIV, 352, 236, 357, 358, 361, 366, 368, 375). Il invite même le baron d'Holbach (p. 375) dont Damilaville avait dû lui parler pendant son séjour à Ferney, mais il rencontre toujours le même silence. Il aurait dû s'y attendre : ne venait-il pas de souligner l'impossibilité d'un rapprochement en réitérant sa position théiste dans *Le Philosophe ignorant ?* Mais le patriarche s'était enivré de ce beau rêve d'union et on ne le décourageait pas facilement. Il s'adresse enfin à Damilaville pour se plaindre du silence de Diderot : « Ne sent-il pas que sa personne sera toujours en danger, et que ce qu'il peut espérer de mieux est de se soustraire à la persécution, sans pouvoir jamais prétendre à rien, sans oser ni parler ni écrire ? » Mais on dirait qu'il est revenu un peu de ses illusions : « Je vois bien que les philosophes sont faits pour être isolés, pour être accablés l'un après l'autre, et pour mourir malheureusement sans s'être jamais secourus, sans avoir seulement eu ensemble la moindre intelligence ; et quand ils ont été unis, ils se sont bientôt divisés.... Je vois bien qu'il faut mourir sans aucune espérance » (XLIV, 389). En effet, malgré la réponse courtoise de Diderot (XLIV, 371), Voltaire sentait bien que c'en était fini : « D'Alembert m'ouvre son cœur, et M. Diderot me ferme le sien », s'écrie-t-il (XLIV, 398). Peu après, la « manufacture » du baron d'Holbach lance sa réplique au *Philosophe ignorant* en publiant le *Christianisme dévoilé* (1766) [1].

Dans la *Correspondance inédite* de Diderot, Babelon nous dit du *Christianisme dévoilé* (I, 226) : « La Harpe assure que cet ouvrage aurait été composé en grande partie d'après la conversation de Diderot. Ce dernier en fut, en tout cas, l'éditeur. » Virgil Topazio, au contraire, affirme non seulement que Diderot n'avait eu aucune part au *Christianisme dévoilé*, mais qu'il ne savait même pas que d'Holbach en fût l'auteur [2]. Quoi qu'il en soit, ce qui importe ici, c'est que Voltaire, qui connaissait à peine d'Holbach, voyait en Diderot le chef du parti matérialiste. D'ailleurs nous retrouvons dans le *Christianisme dévoilé* les mêmes idées que développe Diderot dans la lettre à Sophie Volland

1. Il parut à Nancy, en 1761, une première édition à tirage restreint du *Christianisme dévoilé*, mais Voltaire n'en parle pas avant l'édition de 1766. En décembre 1766, il offre à M^me^ de Saint-Julien de lui montrer ses notes en marge du livre comme preuve de ses objections à l'athéisme (XLIV, 534-535). Ces notes se trouvent dans le volume XXXI, p. 129. Franco Venturi a publié les notes en marge de l'édition de Londres, 1767, qui se trouvent à la bibliothèque de Leningrad (*Studi Francesi*, N° 5, 1958, p. 231-237).

2. « Diderot's supposed contribution to d'Holbach's Works », *PMLA*, March 1954, p. 174-176, 187. Comme preuve de ceci, M. Topazio mentionne une lettre dans laquelle Diderot demande à Falconet, en 1765, qui, à son avis, a écrit le « dévoilé », et il signale l'aveu de Grimm dans la *Correspondance littéraire* qu'il ne connaît pas l'auteur de « cette manufacture ». Vu que Grimm jugeait un tel auteur « fou à lier de jouer son repos et son bonheur » (*Corr. litt.*, VII, 426), ni lui ni Diderot n'auraient trahi par une annonce publique leur ami d'Holbach, et s'ils y avaient pris part, leur intérêt était de feindre l'ignorance. De tels désaveux ne sont pas convaincants.

déjà citée : d'Holbach y attaque non seulement la religion, mais surtout l'opinion de Voltaire que les principes religieux sont nécessaires à la bonne conduite d'une société. La préface semble être un appel direct au patriarche pour qu'il abandonne son théisme. Ce ne sont plus des théories abstraites que débite l'auteur : il attaque la religion en tant que citoyen, « parce qu'elle me paraît nuisible au bonheur de l'état, ennemie des progrès de l'esprit humain, opposée à la saine morale, dont les intérêts politiques ne peuvent jamais se séparer » [1]. Sur ce plan pratique, Voltaire n'avait plus à balancer : il fallait ou céder aux athées ou les combattre. C'est justement l'ultimatum que lui lance d'Holbach : « Si tibi vera videtur,/Dede manus, et si falsa est, accingere contra » (p. XXVIII).

On peut juger de la réaction de Voltaire contre ce livre « entièrement opposé à [ses] principes ». Outre qu'on prêche l'athéisme qui est « le plus grand égarement de la raison », le patriarche lui aussi réagit « comme citoyen » : « L'auteur paraît trop ennemi des puissances. Des hommes qui penseraient comme lui ne formeraient qu'une anarchie » (XLIV, 534-535). Ce premier jet épistolaire se traduit en un jugement public : les *Homélies prononcées à Londres*. Ici encore, Voltaire insiste sur l'utilité d'une croyance en Dieu et sur l'insuffisance des seules lois pour retenir le criminel. L'athée n'aura pas de remords et restera toujours méchant, tandis que le croyant se réformera : « Le premier est un monstre pour toute sa vie, le second n'aura été barbare qu'un moment. Pourquoi ? C'est que l'un a un frein, l'autre n'a rien qui l'arrête. » La conclusion : « L'idée d'un Dieu vengeur est donc nécessaire » (XXVI, 323). Ensuite, le patriarche, tâchant malgré tout de maintenir son autorité, demande aux « fidèles » d'éviter les attaques trop violentes : « N'irritons point les fanatiques » (p. 354).

Peine perdue. La manufacture que Voltaire avait voulu fonder à Clèves s'était fondée sans lui à Paris, et c'était d'Holbach qui la dirigeait. D'Alembert annonce au patriarche une pluie d'ouvrages « contre l'infâme » : *L'Esprit du clergé*, *Les Prêtres démasqués*, *La Théologie portative* et *Le Militaire philosophe* (XLV, 380). L'année suivante, le patriarche publia sa *Profession de foi des Théistes* (1768) qui, avec ses *Homélies*, lui attira « les ricanements dédaigneux de la *Correspondance littéraire* » [2], où on le traitait de capucin. L'épithète de « capucin » de la part des athées suscita comme réplique les *Colimaçons du R. P. Escarbotier*, suivis des *Singularités de la nature* et de l'*A. B. C.* Malgré cet échange, le patriarche cherchait toujours un compromis afin de raccommoder les deux groupes. Dans l'*A. B. C.*, par exemple, nonobstant sa déclaration énergique : « Oui, têtebleue, je crois en

1. Édition originale, p. v. La page de titre date l'ouvrage : « Londres MDCCLVI » et la préface l'antidate « mai 1758 », mais il fut imprimé à Nancy en 1761. Voir W. H. Wickwar, *Baron d'Holbach : a Prelude to the French Revolution* (Londres, 1935), p. 239.

2. René Pomeau, *La Religion de Voltaire*, p. 389.

Dieu » (XXVII, 399), Voltaire montre qu'il espère encore convaincre ses adversaires en citant leurs propres autorités, et en acceptant une partie de leur métaphysique. Ainsi, on retrouve souvent des affirmations telle que : « Encore une fois, Spinoza lui-même admet cette intelligence. » Puis, il abandonne sa conception newtonienne d'un monde de poulies et de roues créé « ex nihilo », pour accepter un monde éternel coexistant avec Dieu qui n'est qu'une « émanation éternelle de lui-même » (p. 396). D'Alembert, qui s'impatientait autant que son maître des spéculations métaphysiques, voit bien l'embarras du patriarche qui paraît cheminer vers l'athéisme : « On nous a envoyé il y a peu de jours l'*a.b.c.* ; c'est un tissu de dialogues sur tout ce qui a été, est, et sera. Dans le dernier dialogue, l'auteur soupçonne qu'il pourrait bien y avoir un Dieu, et qu'en même temps le monde est éternel ; il parle de tout cela en homme qui ne sait pas trop bien ce qui en est. Je crois qu'il dirait volontiers comme ce capitaine suisse à un déserteur qu'on allait pendre, et qui lui demandait s'il y avait un autre monde : " Par la mort-dieu, je donnerais bien cent écus pour le savoir " » (D'Al., V, 281).

« Je ne suis aucunement tyran des opinions, disait Diderot, je dis mes raisons et j'attends ; j'ai remarqué plusieurs fois au bout d'un certain temps que mon adversaire et moi nous avions tous les deux changé d'avis » (AT, XIX, 477). S'il en avait été ainsi dans sa dispute avec Voltaire, il y aurait eu un accord, car celui-ci venait d'accepter une grande partie de la position métaphysique des athées. « Je suis de leur avis, disait-il, pourvu qu'ils reconnaissent que ce pouvoir secret [de la nature] est celui d'un Être nécessaire, éternel, puissant, intelligent » (XXX, 475). En somme, Voltaire voulait bien accepter une conception spinoziste de l'univers. Son *Tout en Dieu* (1769) en est la preuve. En envoyant un exemplaire à d'Alembert, il écrit : « Personne n'imagine que saint Paul et Nicolas Malebranche approchassent du spinozisme ; c'est à vous d'en juger. Il faut que Benoît Spinoza ait été un esprit bien conciliant, car je vois que tout le monde retombe malgré soi dans les idées de ce mauvais Juif » (XLVI, 414). Le disciple répliqua : « Il y a bien longtemps que je suis persuadé... qu'à l'égard de Spinoza, ou toute sa métaphysique ne signifie rien, ou elle signifie que la matière est la seule chose existante, et que c'est dans elle qu'il faut chercher ou supposer la raison de tout » (XLVI, 423-424). D'Alembert voulait-il prévenir son maître que ce nouveau point de vue spinoziste le mènerait à accepter toute la doctrine des athées ? Le patriarche s'en rendait compte, car, dans son dialogue entre *Sophronime et Adélos* (1766), il convenait qu'une telle conception de Dieu « ne sera plus aux yeux de bien des philosophes qu'une force secrète répandue dans la nature ; nous retomberons peut-être dans le matérialisme de Straton en voulant l'éviter » (XXV, 466).

Nous venons de voir que Voltaire refusait de suivre ce penchant jusqu'à l'abandon de l'idée de l'existence de Dieu. D'Alembert lui

aussi subissait pendant cette période une « crise de conscience » au même égard. Avant les discussions métaphysiques déclenchées par le *Christianisme dévoilé*, le géomètre rejetait l'hypothèse des athées et acceptait le point de vue de son maître : « Remarquons d'abord que cet univers paraît nous présenter, dans sa structure, des preuves frappantes et sans nombre de dessein et d'intelligence.... Dira-t-on ... qu'en supposant le mouvement éternel, ainsi que la matière, le monde a pu en résulter tel que nous le voyons ? Cette hypothèse... ne satisfera pas un philosophe qui cherche à s'éclairer de bonne foi et qui ne peut se résoudre à supposer qu'une machine, un ouvrage quelconque où il paraît du dessein, est de l'ouvrage du hasard » [1]. Dans sa réponse à Voltaire à propos du *Tout en Dieu*, d'Alembert lui avait indiqué ce passage tiré de ses *Mélanges de philosophie*, en ajoutant : « A foi et à serment, je ne trouve dans toutes ces ténèbres métaphysiques de parti raisonnable que le scepticisme ; je n'ai d'idée distincte, et encore moins d'idée complète, ni de la matière ni d'autre chose » (XLVI, 424).

Cette même année 1769, Diderot écrivit son *Rêve de d'Alembert*. Le géomètre aurait-il voulu défendre son déisme sceptique devant Diderot chez le baron d'Holbach ? Diderot aurait-il écrit le *Rêve* comme réfutation ? Les propos authentiquement d'alembertiens qu'on rencontre dans l'*Entretien entre Diderot et d'Alembert*, ainsi que les efforts de l'auteur pour empêcher d'Alembert de se réfugier derrrière son scepticisme habituel, nous le font croire [2]. Il suffit de remarquer ici que deux ans plus tard d'Alembert défendait le point de vue de Diderot : « Cette intelligence dans l'homme et dans les animaux, est-elle distinguée de la matière, ou n'en est-elle qu'une propriété dépendante de l'organisation ? L'expérience paraît prouver, et même démontrer le dernier, puisque l'intelligence croît et s'éteint, à mesure que l'organisation se perfectionne et s'affaiblit. Nous sommes donc réduits, avec la meilleure volonté du monde, à ne reconnaître et n'admettre tout au plus dans l'univers qu'un Dieu matériel, borné et dépendant [3] ; je ne sais pas si c'est là son compte, mais ce n'est sûrement pas celui des partisans zélés de l'existence de Dieu ; ils nous aimeraient autant athées que spinozistes, comme nous le sommes. Pour les adoucir, faisons-nous sceptiques, et répétons avec Montaigne, " que sais-je " ? » (D'Al., V, 303-304).

1. *Œuvres et Correspondance inédite de d'Alembert* (Paris, 1887), éd. Ch. Henry, p. 18-19.

2. On sait que d'Alembert avait lu l'*Entretien* et le *Rêve* : il avait insisté pour que l'auteur les détruisît parce qu'ils avaient offensé Mlle de Lespinasse (AT, II, 104). Nous nous proposons d'étudier cette question plus à fond dans un article intitulé : « Diderot and d'Alembert. »

3. Cf. *Le Rêve de d'Alembert* : « Mlle de L'Espinasse : " Comment cette espèce de Dieu-là... " Bordeu : " La seule qui se conçoive.... " Mlle de L. : " Pourrait avoir été, ou venir et passer ? " Bordeu : " Sans doute ; mais puisqu'il serait matière dans l'univers, portion de l'univers, sujet à vicissitudes, il vieillirait, il mourrait " » (AT, II, 142-143).

Il paraît que d'Alembert, lui aussi, aurait tenté de convertir son maître au matérialisme pendant sa visite à Ferney en septembre 1770. Du Pan, en parlant de Voltaire, écrit dans ses *Mémoires :* « Je l'ai vu un soir à souper, donner une énergique leçon à d'Alembert et à Condocet, en renvoyant tous ses domestiques de l'appartement, au milieu du repas, et en disant ensuite aux deux académiciens : " Maintenant, Messieurs, continuez vos propos contre Dieu ; mais comme je ne veux pas être égorgé et volé cette nuit par mes domestiques, il est bon qu'ils ne vous écoutent pas " [1]. » Si l'anecdote est vraie, cela expliquerait pourquoi le patriarche croyait que d'Alembert pouvait réconcilier son parti avec celui des athées dont il partageait les opinions. En effet, ce n'était pas « l'athée de cabinet » qu'attaquait Voltaire, mais ceux qui prêchaient le matérialisme au public. De telles doctrines aboutiraient à la pire des calamités, « le prince athée » (XXVIII, 380). D'ailleurs, d'Alembert n'était pas un athée dogmatique et ne révélait ses véritables sentiments qu'aux amis intimes. Ses déclarations publiques appuyaient toujours le déisme de son maître et c'est tout ce que demandait Voltaire.

Les athées rejetaient tout compromis, et le mépris du théisme de Voltaire qu'avait montré Grimm dans la *Correspondance littéraire* reflétait celui de toute la coterie holbachique. Diderot aurait traité le patriarche de « cagot » (XXXVIII, 23), et Walpole, après une visite à Paris en 1765, cite un propos qu'il a entendu chez les athées concernant Voltaire : « Il est bigot, c'est un déiste [2]. » Joseph Priestly se rappelle qu'à Paris on le considérait comme faible d'esprit (« weak-minded ») parce qu'il croyait en Dieu [3]. Paradoxalement, la « manufacture » de d'Holbach était précisément ce que Voltaire avait toujours demandé. Il avait souvent reproché aux « philosophes » leur manque de zèle. Voilà qu'on lui reprochait le sien. Diderot est censé avoir dit : « Quelque système que forge mon imagination, je suis sûr que mon ami d'Holbach me trouve des faits et des autorités pour le justifier [4]. » En effet, d'Holbach, le théoricien du groupe, devait développer jusqu'à leur conclusion logique plusieurs idées débitées par Voltaire lui-même dans ses *Lettres philosophiques.* Mais quand le baron bâtit un système matérialiste sur les principes de Locke énoncés par le patriarche, celui-ci recula avec horreur. De même quand les athées s'emparèrent de sa conception utilitaire de la vertu : Voltaire se retrancha derrière une conception cartésienne de principes éternels

1. Cité par Gustave Desnoiresterres, *Voltaire et la Société au XVIII^e siècle,* VII, 138-139.
2. *The Letters of Horace Walpole* (Oxford, 1904), éd. Toynbee, VI, 352.
3. Bernard N. Schilling, *Conservative England and the case against Voltaire* (New York, 1950), p. 198. M. Schilling cite encore plusieurs récits de voyageurs anglais concernant l'attitude des athées envers Voltaire.
4. Cité par André Cazes, *Grimm et les Encyclopédistes* (Paris, 1933), p. 223.

gravés dans le cœur de tout homme [1]. Bien qu'il considérât l'Église comme le véritable ennemi et qu'il soutînt la monarchie, ses attaques contre les abus politiques et économiques du royaume menèrent d'autres « philosophes » à la conclusion, sans doute plus perspicace, que la monarchie et l'Église étant si intimement unies, on ne pouvait attaquer l'une sans l'autre. On comprend bien ces paradoxes. Voltaire ne s'intéressait point aux systèmes abstraits, mais à des problèmes concrets qu'il confrontait à mesure qu'ils se posaient. Il se servait donc de n'importe quel argument utilisable à un moment donné sans se soucier de l'usage que d'autres en feraient plus tard. Un homme comme d'Holbach qui cherchait une philosophie cohérente, ne pouvait voir dans les volte-face du patriarche et dans sa défense d'un Dieu qu'il avait lui-même aidé à effacer, qu'un signe que Voltaire tombait dans la « superstititon » qu'il combattait. Les Pâques du patriarche en 1768 et encore en 1769 semblaient bien prouver ce que d'Holbach devait conclure l'année suivante dans le *Système de la Nature :* « Il n'y aura jamais qu'un pas du Théisme à la superstition [2]. »

La fusée à retardement lancée par Voltaire dans les *Lettres philosophiques* en 1734, devait faire sauter en 1770 ce que René Pomeau appelle « la bombe du *Système de la Nature* » (p. 389). Ce n'était pas simplement une autre œuvre dans la série holbachique ; c'était, selon René Hubert, « un compendium de tous les arguments que la métaphysique des sciences naturelles pouvait invoquer au XVIII^e^ siècle en faveur des hypothèses matérialistes » [3]. La ressemblance frappante entre les vues de d'Holbach et celles de Diderot montre la justesse de cette appréciation. Nous avons déjà souligné quelques idées holbachiques dans la correspondance de Diderot. Georges Roth signale une longue lettre de Diderot écrite en 1756, en notant qu'elle est « un résumé du chapitre XII de d'Holbach sur la liberté, dans son *Système de la Nature* » (I, 215). Voltaire lui-même, tout en sachant dès 1768 que c'est « un baron d'Holbach qui fait venir toutes les brochures imprimées à Amsterdam chez Marc-Michel Rey » (XLVI, 4), confond encore

1. René Hubert dit du baron : « Il usait d'une logique vigoureuse qui lui permettait, les prémisses de la doctrine une fois posées, d'en tirer toutes les conséquences. » *D'Holbach et ses Amis* (Paris, 1928), p. 74.

2. *Système de la nature* (Londres, 1770), II, 216. D'Holbach attribue les diverses conceptions de Dieu aux variations que causent les humeurs dans les tempéraments, et il en tire cette conclusion (p. 217) : « Ainsi le Théisme, ou la prétendue " religion naturelle ", ne peut avoir des principes sûrs, et ceux qui la professent sont nécessairement sujets à varier dans leurs opinions sur la Divinité et sur la conduite qui en découle. Leur système, fondé dans l'origine sur un Dieu sage, intelligent, dont la bonté ne peut jamais se démentir, dès que les circonstances viennent à changer, doit bientôt se convertir en fanatisme et en superstition. »

3. *D'Holbach et ses Amis*, p. 74. Virgil Topazio *(op. cit.)* corrige la tradition qui veut que Diderot ait écrit les endroits les plus lisibles du *Système*. Attendu que le salon de d'Holbach était bien connu pour les débats métaphysiques qui y avaient lieu, la conclusion de René Hubert nous paraît la plus plausible : d'Holbach devait « alourdir en système » les arguments et les opinions de ses habitués tels Diderot, Duclos, Naigeon, Saint-Lambert, etc. (*ibid.*, p. 73-74).

les œuvres du baron et celles de Diderot et attribue l'*Essai sur les préjugés* (1770) à celui-ci (XLVII, 104). Cela se comprend. Daniel Mornet, en exposant le rôle de Diderot dans la diffusion des doctrines du matérialisme, nous fait remarquer l'obscurité de d'Holbach qui est inconnu à l'époque, et il poursuit : « C'est au contraire sous le nom de Diderot que paraissent, dans les éditions des *Œuvres*, et les *Pensées philosophiques* et la Prière matérialiste qui les termine et le *Code de la Nature*, de Morelly [1]. »

Le *Système* suscita une vive réaction contre les matérialistes. L'assemblée du clergé tenta même de se procurer l'aide des Déistes contre « ce système audacieux et révoltant » [2]. Voltaire, pris entre les deux, se rallia malgré lui au parti dévot, ce qui fit dire à l'abbé Galiani : « C'est bien plaisant qu'on soit parvenu à un point que Voltaire paraisse modéré dans ses opinions, et qu'il se flatte d'être compté parmi les protecteurs de la religion et qu'il faille, au lieu de le persécuter, le protéger et l'encourager [3]. » Cependant, la première attitude de Voltaire devant le *Système* est incertaine. Quand Frédéric lui annonce son intention de réfuter l'auteur matérialiste (XLVII, 132), le patriarche sonde Grimm (XLVII, 124) et d'Alembert (XLVII, 139) pour avoir leur opinion sur le livre. Celui-ci le trouve trop dogmatique sur l'existence de Dieu (XLVII, 451), mais, même avant de recevoir l'avis de son disciple, Voltaire, voyant que le roi de Prusse « est fâché que les philosophes ne soient pas royalistes », commence à se douter du danger du *Système :* « Je ne trouve pas ces messieurs adroits : ils attaquent à la fois Dieu et le diable, les grands et les prêtres. » On en était encore à la question de la tactique à suivre : les athées n'avaient aucune intention de soutenir « les grands ». Le patriarche se lamente : « Voilà une guerre civile entre les incrédules » (XLVII, 153).

C'est à cette époque (septembre 1770) que d'Alembert rendit visite à Voltaire. René Pomeau, constatant le ton plus sévère du patriarche contre les athées après cette visite, demande (p. 390) : « Que fit-il savoir à Voltaire ? » et il répond en citant le patriarche : « Bien des choses que j'ignorais. » En exposant de plus près le point de vue du géomètre en face de la campagne des athées, nous pourrons peut-être suggérer quelques-unes des « choses » dont parle Voltaire. Plusieurs mois avant la publication du *Système*, d'Alembert commençait déjà à montrer sa désapprobation de la tactique destructive du parti matérialiste. En mars 1770, il avait rejeté comme extrême le propos de Fontenelle qu'il n'ouvrirait pas la main même s'il y tenait la vérité. Il fallait, au contraire, « ouvrir avec sagesse et avec précaution les

1. *Les Origines intellectuelles de la Révolution française* (Paris, 1938), p. 230-231.
2. Voir l'*Avertissement du clergé* (1770), cité par René Pomeau (*La Religion...*, p. 391).
3. Abbé F. Galiani, *Correspondance avec M^me^ d'Épinay, M^me^ Necker, M^me^ Geoffrin*, etc. (Paris, 1881), éd. Perey et Maugras, I, 103-104. René Pomeau (p. 391-392) montre l'usage qu'ont fait les anti-philosophes (Chaudon, l'abbé Bonafois et l'abbé Flexier de Reval), des écrits du patriarche contre les athées.

doigts de la main l'un après l'autre », et petit à petit la main serait ouverte tout à fait et la vérité en sortirait toute entière. Mais il n'avait pas moins repoussé l'autre extrême : « Les philosophes qui ouvrent la main trop brusquement sont des fous ; on leur coupe le poing et voilà tout ce qu'ils gagnent » (D'Al., V, 290-291). Pour éclairer les hommes, il fallait « user de finesse et de patience, attaquer l'erreur indirectement et sans paraître y penser », et non pas, comme le faisait la « manufacture » de d'Holbach, « braquer le canon contre la maison, parce que ceux qui la défendent tireraient des fenêtres une grêle de coups de fusils » (V, 293). Quand Frédéric écrivit une réfutation de l'*Essai sur les préjugés* de d'Holbach, d'Alembert tenta de disssocier le parti voltairien de la coterie radicale athéiste en disant qu'il s'en faut que tous les « faquins » qui portent le nom de « philosophe » en soient dignes. Puis, il montre assez bien pourquoi il se méfie de ce groupe : « On peut dire de tous nos écrivailleurs contre la superstition et le despotisme, ce que le P. de La Rue, jésuite, disait de son confrère Le Tellier : " Il nous mène si grand train qu'il nous versera " » (D'Al., V, 294).

Cette considération pratique, le patriarche était homme à la très bien comprendre. D'Alembert attaque le *Système* non à cause de sa métaphysique, mais parce que son auteur refuse de suivre la tactique de modération qu'il préconise. D'Holbach est un « gâte-métier » qui « a fait une grande sottise de réunir, contre la philosophie, les princes et les prêtres, en leur persuadant, très mal à propos, ... qu'ils font bourse et cause communes » (L, 335) [1]. C'est à ce moment-là que d'Alembert cesse de fréquenter le salon du baron et tâche de mettre son parti à l'abri des accusations contre les matérialistes [2]. On peut supposer qu'une des choses que le disciple avait fait savoir à son maître, c'est ce que Voltaire lui-même répétera plus tard : depuis la publication du *Système*, « les philosophes ne sont pas bien en cour » (XLVII, 230, 243). De toutes façons, après la visite de d'Alembert,

1. En 1775, d'Alembert n'a pas encore pardonné à « cet écrivain dangereux » son erreur : « Je sais bien mauvais gré à l'auteur du *Système de la nature* du prétendu pacte qu'il imagine que les rois ont fait avec les prêtres pour opprimer les peuples. » Il fallait plutôt montrer que « de tout temps et en toute occasion les prêtres ont été les plus ennemis des rois » (D'Al., V, 364). En 1778, le géomètre se plaint que le clergé a « eu l'esprit de persuader à la plupart des rois qu'ils sont le soutien de leur autorité, et ils ont profité avec adresse de la sottise de l'auteur du *Système de la nature*, qui a bêtement avancé cette absurdité » (D'Al., V, 409-410).

2. C. Avezac-Lavigne affirme que d'Alembert « s'était toujours tenu sur la réserve à l'égard du baron », et qu'il fréquentait le salon de M^me^ Geoffrin plutôt que celui de d'Holbach. *Diderot et la société du Baron d'Holbach* (Paris, 1875), p. 79-80. En février 1773, David Hume demande à Suard de présenter son ami Jardaine à d'Alembert, puis il ajoute : « But as I know that Mr. d'Alembert never goes to our friend Baron d'Holbach's, where my countryman would have access to see the best company, I would farther request, that,... you would, in my name as well as your own, present him to the Baron. » *The Letters of David Hume* (Oxford, 1932), éd. Greig, II, 275. Puisque, autrefois, d'Alembert fréquentait le salon du baron, il nous paraît raisonnable de fixer la date de leur rupture en 1770 lors de la publication du *Système*.

le patriarche abandonne son projet de réconciliation et se montre ouvertement hostile au parti de d'Holbach.

De plus, il paraît reconnaître à présent que son ennemi n'est pas tant Diderot, mais plutôt d'Holbach, responsable plus que tout autre des publications osées dont le *Système* est la somme. En effet, quand les « philosophes » décident, en 1770, d'ériger une statue en honneur de Voltaire, Diderot s'associe volontiers à cet hommage, tandis que les noms de Naigeon et du baron brillent par leur absence [1]. On peut supposer que d'Alembert révéla à son maître cette division dans le parti matérialiste, ce qui expliquerait pourquoi Voltaire continua à rechercher une réconciliation avec Diderot tout en attaquant les athées [2].

Avant la guerre civile philosophique, Voltaire et les matérialistes s'accordaient du moins sur le besoin d'attaquer le Christianisme sans contrainte. D'Alembert, par contre, avait toujours plaidé une méthode progressive et indirecte plutôt qu'une attaque directe de « l'Infâme » [3]. La condamnation du chevalier de la Barre, suivie des attaques violentes de la « manufacture » holbachique contre la religion forcèrent le patriarche à reviser sa méthode. René Pomeau, dans son étude magistrale, *La Religion de Voltaire*, montre comment les publications de d'Holbach modifièrent l'attitude du patriarche envers Jésus-Christ. Le dédain fait place aux louanges respectueuses. Il cherche à le transformer en Déiste : son projet devient « le théisme par Christ » (p. 372-376). Étant donné que d'Alembert avait toujours prêché cette doctrine au patriarche quand celui-ci attaquait le Christianisme avec violence, ne pourrait-on pas supposer que cette nouvelle tactique de Voltaire provenait de son disciple ? Cela devient encore plus plausible quand on examine de plus près la doctrine de

1. Avezac-Lavigne n'a pas l'air de s'en rendre compte quand il affirme : « Au moment même où Voltaire, par un excès de prudence très-blâmable, séparait sa cause de celle de d'Holbach et de ses amis, ceux-ci venaient d'envoyer à Ferney le sculpteur Pigale, pour faire le portrait du patriarche. » *Diderot et la société du Baron d'Holbach*, p. 192.

2. Diderot s'explique à ce sujet dans une lettre à Naigeon où il reproche à celui-ci d'avoir attaqué Voltaire : « Vous croyez qu'il est bien d'aller lui sauter à deux pieds sur le ventre, et de l'enfoncer dans la fange, jusqu'à ce qu'il disparaisse ! Ah ! monsieur, ce n'est pas là votre dernier mot. » Voltaire a trop fait contre la superstition et l'intolérance pour être ainsi vilipendé, poursuit-il. Son nom « durera dans tous les siècles », tandis que celui de ses détracteurs sera bien petit. Sa conclusion montre bien qu'à cette époque, Diderot agit indépendamment du parti holbachique : « Bonjour, nous penserons diversement, mais nous ne nous en aimerons pas moins. E facera ogn uno al suo senno » (AT, XX, 73).

3. D'Alembert était de l'avis que « Les préjugés, de quelque espèce qu'ils puissent être, ne se détruisent point en les heurtant de front » (D'Al., IV, 304). Il explique sa théorie à Voltaire en 1762 : « Le genre humain n'est aujourd'hui plus éclairé que parce qu'on a eu la précaution ou le bonheur de ne l'éclairer que peu à peu. Si le soleil se montrait tout à coup dans une cave, les habitants ne s'apercevraient que du mal qu'il leur ferait aux yeux ; l'excès de lumière ne serait bon qu'à les aveugler sans ressource. J.-C. doit être attaqué, comme Pierre Corneille, avec ménagement » (XLII, 191). Voir aussi XLIII, 136, et *Œuvres et Corresp. inéd. de d'Alembert*, p. 8.

d'Alembert : « Le christianisme, dit-il, dans son origine, n'était qu'un pur déisme. » Jésus-Christ était « une espèce de philosophe » qui détestait les prêtres et la persécution et qui prêchait « la bienfaisance et la justice ». Saint Paul, suivi des Pères de l'Église et des Conciles, transforma cette religion primitive. « Je pense donc, poursuit-il, qu'on rendrait un grand service au genre humain en réduisant le christianisme à son état primitif, en se bornant à prêcher aux peuples un Dieu rémunérateur et vengeur, qui réprouve la superstition, qui déteste l'intolérance, et qui n'exige d'autre culte de la part des hommes, que celui de s'aimer et de se supporter les uns les autres. » Si une religion va droit au cœur du peuple, conclut-il, « comme la religion que je propose de lui prêcher, il me paraît infaillible qu'il la saisira, et qu'il n'en voudra plus d'autres » (D'Al., V, 304-305) [1].

La tâche qui s'imposait à Voltaire et à d'Alembert après la publication du *Système de la Nature*, c'était de réparer « le tort irréparable » causé « à la vraie philosophie » (XLVII, 236) par les matérialistes. Il fallait tout d'abord montrer que ce groupe ne représentait pas cette « vraie philosophie ». De ces « têtes légères », Voltaire écrit : « Il y en a bien peu qui soient dignes d'être philosophes » (XLVII, 214). Alors commence une campagne épistolaire des plus intenses contre le *Système* (XLVII, 204, 210, 212, 214, 216, 219, 230, 236, 240, 242, 249, 250, 253, 261, 265) ; Voltaire veut que le roi en soit averti (XLVII, 240). Il ne faut pas que son parti soit confondu avec celui des athées radicaux. La rupture est publiée dans les *Questions sur l'Encyclopédie* (1771), les *Lettres de Memmius* (1771), et dans *Il faut prendre un parti* (1772). Le patriarche, dans les *Questions*, va jusqu'à défendre le bon prêtre comme « un homme qu'on doit chérir et respecter » (XVIII, 279). Il est évident que Voltaire veut mettre son parti à couvert des représailles qu'il voit se préparer contre les « philosophes ».

René Pomeau écrit de Voltaire après 1770 : « Par lassitude, il devient modéré » (p. 352). Cet élément entre sans doute dans la transformation du patriarche, mais une explication plus complète serait de le montrer acceptant la tactique de modération de son disciple d'Alembert par crainte de persécution. Certes, la condamnation du chevalier de la Barre l'avait fort impressionné [2]. La réaction violente contre le *Système* et de Frédéric II et des autorités en France prouva bien qu'à la longue sa tactique de guerre totale serait trop nuisible aux « philosophes ». Il est vrai que d'Holbach et ses amis avaient poussé cette tactique un peu trop loin, mais c'était Voltaire qui la leur avait enseignée. Il fallait maintenant trouver un moyen plus lent, mais plus sûr :

1. René Pomeau nous dit que « la propagande voltairienne a des visées lointaines toutes différentes de celles d'un d'Holbach. Elle ne fait pas table rase, elle dresse temple contre temple » (p. 376).

2. Encore, en 1774, Voltaire écrit de l'affaire La Barre à d'Argental : « Cette image affreuse me persécute jour et nuit » (XLIX, 155). Et à Condorcet il avoue : « Je suis aussi outré, aussi bouleversé de cette exécrable aventure que je le fus le premier jour » (XLIX, 177-178).

la méthode de d'Alembert. Dès lors, le parti voltairien concentre ses efforts pour rehausser le prestige du « troupeau » à l'Académie selon les visées du géomètre [1]. Il y a encore quelques faibles échos de la dispute, telle la publication posthume de *L'Homme* d'Helvétius (1773) [2] ou celle du *Bon Sens*, de d'Holbach en 1775 [3], mais en général, la querelle s'apaise et désormais les deux partis poursuivent leur but indépendamment l'un de l'autre.

John Pappas.

1. Notre *Voltaire and d'Alembert* développe plus à fond l'influence de d'Alembert sur son maître.

2. Après avoir appelé *de l'Homme* « du fatras », Voltaire s'écrie : « Voilà peut-être le plus grand coup porté contre la philosophie.... Je ne connais que Spinosa qui ait bien raisonné ; mais personne ne le peut lire. Ce n'est point par la métaphysique qu'on détrompera les hommes ; il faut prouver la vérité par les faits » (XLVIII, 399).

3. *Le Bon-sens ou Idées naturelles opposées aux idées surnaturelles* parut d'abord sous le titre de : *Le Bon sens du Curé Meslier* et devait servir de correction au *Testament du Curé Meslier* de Voltaire, paru en 1762. Le patriarche avait expurgé les idées athéistes et anti-monarchistes du testament de Meslier pour en faire un Déiste. D'Holbach, dans son *Bon sens*, réclame Meslier pour son parti. Voir la dissertation de Johann Harr, *Jean Meslier und die Beziehungen von Voltaire und Holbach zu ihm* (Hamburg, 1928), 80 pages. On voit combien Voltaire a accepté le point de vue de d'Alembert dans sa lettre à son disciple à propos de ce « terrible » livre : « Je ne sais si de tels ouvrages conviennent dans le moment présent, et s'ils ne donneront pas lieu à nos ennemis de dire : Voilà les fruits du nouveau ministère.... Votre bon sens, mon cher ami, tire très-habilement son épingle du jeu. Vous avez raison de ne jamais vous compromettre » (XLIX, 339-340).

LE PREMIER SÉJOUR EN FRANCE DE LECONTE DE LISLE : Les années bretonnes (1822-1832)

I

L'enfance et l'adolescence de Leconte de Lisle sont encore plus mal connues que celles de Baudelaire. Tout en apportant ici quelques faits nouveaux, je me rends compte combien il reste à faire pour en reconstituer l'histoire avec précision *.

C'est ainsi que le premier séjour en France du futur poète demeure très mystérieux. Dans une lettre adressée, en novembre 1897, à Louis Tiercelin, et reproduite dans l'ouvrage de ce dernier, *Bretons de Lettres*, publié en 1905, Jean Dornis écrivait qu'en 1893, peu de temps avant sa mort, Leconte de Lisle avait rédigé des notes pour le rensei-

* 1. Abréviations :
R.D.M. : *Revue des Deux Mondes.*
M.F. : *Mercure de France.*
R.B. : *Revue Bleue.*
A.F.L.A. : *Annales de la Faculté des Lettres d'Aix.*
A.O.M., A.D.C.N., A.D.L.A., A.D.I.V. : Archives du Ministère de la France d'Outre-Mer, Archives Départementales des Côtes-du-Nord, de la Loire-Atlantique, d'Ille-et-Vilaine.

Je me fais un plaisir de remercier tous ceux qui m'ont si aimablement aidé dans ma tâche. Je veux toutefois mentionner spécialement M. H. de Berranger, Directeur du Service des A.D.L.A. et son collaborateur M. C. Rouzeau, Mlle Rault-Maisonneuve des A.D.C.N., M. E. Ravilly, Archiviste de la Ville de Nantes, M. G. Creveuil, M. C. Laroche, Chef du Service des A.O.M., M. Monier, Bibliothécaire de Dinan, et M. H. Foucque, Vice-Recteur honoraire de la Réunion, qui a répondu avec une patience infinie à mes nombreuses questions. Le personnel de la Bibliothèque Nationale, des Archives de France, des A.D.C.N., des A.D.I.V., de la Manche, de la Réunion, de Maurice et le Secrétaire Général de la Ville de Dinan, et les Archivistes de Pontorson et d'Avranches ont également toute ma reconnaissance. Enfin, je ne veux pas oublier de signaler l'aide financière du Canada Council grâce à laquelle mes recherches en France ont été facilitées.

gner sur sa biographie [1]. Voici le passage de ces « notes autographes » concernant les voyages cités par Tiercelin :

Venu en France à 3 ans, retourné à Bourbon à 10 ans avec ma famille, deuxième voyage, seul, à 20 ans, séjourné au Cap de Bonne Espérance et à Sainte-Hélène. Retourné à Bourbon à 23. Puis troisième voyage, retour définitif en France [2]....

Mais les dates relatives au second séjour en France contenues dans ces notes biographiques et rapportées par Jean Dornis, dès 1895, dans un article de la *R.D.M. : Leconte de Lisle intime d'après des notes et des vers inédits* [3], n'avaient pas été acceptées par les biographes. Ceux-ci, dès la fin du siècle, proposèrent mars 1837, pour le départ de Bourbon, et septembre 1843, pour le retour dans l'île natale : Jules Palant, dans un article de la *R. B.* de 1897 : *La jeunesse de Leconte de Lisle d'après des documents inédits* [4] et Tiercelin dans une étude intitulée : *La jeunesse de Leconte de Lisle*, publiée dans la *R.D.M.* de 1898 [5], puis dans son livre. Charles était donc parti pour la France à dix-huit ans et demi environ et non pas à vingt (il était né le 22 octobre 1818), mais surtout il n'était revenu à Bourbon qu'à vingt-cinq ans. Ce séjour avait donc duré six ans [6]. Tous les biographes adoptèrent les dates de cet auteur, y compris Jean Dornis dans *Essai sur Leconte de Lisle* de 1909 [7].

Dans son article de la *R.D.M.*, Tiercelin avait également émis des doutes au sujet de la chronologie du premier séjour en France du jeune Charles et il les répétait dans son livre en ces termes :

... je tiens de M. Auguste Lacaussade, compatriote du Maître et son collègue à la Bibliothèque du Sénat, que « Leconte de Lisle et lui étaient élèves de la pension Brieugne, place aux Cochons, à Nantes, pendant la Révolution de Juillet. »

Si ce séjour fut de sept ans, il faut rectifier l'assertion de Leconte de Lisle, quant à son âge, et lire qu'il arriva à Nantes, vers six ans, — ce qui paraît plus naturel, d'ailleurs, puisqu'il y venait en pension, — et qu'il en repartit vers treize [8].

Si le calcul de Tiercelin était exact, Charles ne serait arrivé en France que vers 1824-1825 et serait revenu à Bourbon en 1831-1832. Mais

1. Louis Tiercelin, *Bretons de Lettres*, Paris, Champion, 1905, p. 5. Ces notes biographiques étaient accompagnées d'une lettre du poète, datée du 3 novembre 1893, reproduite dans l'ouvrage de Jean Dornis : *Essai sur Leconte de Lisle*, Paris, Ollendorff, 1909, p. 2 et 3.
2. Tiercelin, *op. cit.*, p. 5, 6.
3. Jean Dornis, *R.D.M.*, 15 mai 1895, p. 325 : « Trois ans il demeura à Rennes sous prétexte d'y faire son droit.... On le rappela enfin à l'Ile Bourbon en 1841 » et p. 6 de la plaquette publiée sous le titre : *Leconte de Lisle intime*, Paris, Lemerre, MDCCCXCV, 35 p., daté Louveciennes, novembre 1894, qui reproduit l'article de la *R.D.M.*
4. J. P., *R.B.*, 10 juillet 1897, p. 39 et 41.
5. L. Tiercelin, *R.D.M.*, 1er décembre 1898, p. 629-656.
6. Tiercelin, art. cit., p. 630, note 1 et *op. cit.*, p. 3, 4, 5, 6 et 137-138.
7. J. Dornis, *op. cit.*, p. 5.
8. Tiercelin, *op. cit.*, p. 30-31.

Tiercelin [1] ne put fournir des preuves écrites pour étayer cette source orale et, en conséquence, tous les biographes d'avant la seconde guerre mondiale : Leblond, Dornis, Estève, Flottes, Souriau [2], font partir le jeune Charles pour la France à ou vers trois ans et le font rentrer à Bourbon à ou vers dix ans, comme le disent les notes autographes et comme l'écrit aussi Georges Bastard, ami personnel du poète, dans un article de 1895 : « Il fit, vers cet âge, (trois ans), un premier voyage en France avec sa famille... il y [à Bourbon] revint avec les siens, vers l'âge de dix ans [3]. » La plupart d'entre eux précisent même l'année d'arrivée en France : en ou vers 1821 et celle du départ pour Bourbon : en 1828, alors qu'ils auraient logiquement dû proposer pour la première : octobre 1821-octobre 1822, et pour la seconde : octobre 1828-octobre 1829, au cours desquelles il avait trois ou dix ans. Ils ne discutent même pas l'hypothèse de Tiercelin [4]. C'est qu'ils attachent plus de foi aux renseignements écrits de L. de L. à Jean Dornis qu'à la confidence orale de Lacaussade à Tiercelin, faite lorsque celui-là devait être bien âgé, probablement peu de temps avant sa mort en 1897, à l'âge de quatre-vingt-deux ans.

Certes, il est raisonnable de donner la préférence aux textes plutôt qu'aux paroles, mais, lorsqu'il a été prouvé, sans l'ombre d'un doute, qu'un document contient des erreurs de fait et de dates grossières, il devient des plus suspects et il perd beaucoup de sa valeur. Si L. de L. se trompait en 1893, à l'âge de soixante-quinze ans, de deux années au sujet de son second séjour en France, fait à l'âge adulte, il pouvait, à plus forte raison, ne pas se rappeler les dates exactes du premier voyage de son enfance. Jean Dornis est, d'ailleurs, un auteur, dont les écrits sont sujets à caution ; son ouvrage, ses articles et sa préface aux *Contes en Prose* [5] fourmillent d'erreurs de fait [6]. Il est fort pos-

1. Tiercelin, *R.D.M.* (1898) dit (p. 638, note 1, p. 637) que Lacaussade et L. de L. étaient condisciples à la pension Brieugne « au moment de la Révolution de Juillet » et son calcul au sujet de l'âge de Charles à l'arrivée en France et au départ pour Bourbon est un peu différent : cinq ans et douze, ce qui ferait 1823-1824 et 1830-1831.

2. Marius-Ary Leblond, *Leconte de Lisle d'après des documents nouveaux*, Paris, Mercure de France, 1906, p. 29 et 408. Dornis, *op. cit.*, p. 5 ; Edmond Estève, *Leconte de Lisle, l'Homme et l'Œuvre*, Paris, Boivin, 1923, p. 6-7 ; Pierre Flottes, *Le poète Leconte de Lisle*, Paris, Perrin, 1929, p. 5, et Maurice Souriau, *Histoire du Parnasse*, Paris, Spès, 1929, p. 146.

3. G. Bastard, « Leconte de Lisle, Souvenirs de jeunesse », *R.B.*, 14 déc. 1895, p. 742-747 et, en particulier, p. 743. Cet article a été reproduit à peu près textuellement avec des addenda dans la *Revue de Bretagne* d'avril 1907, p. 201-210, et de mai 1907, p. 288-299, avec le titre : « Nos poètes, Leconte de Lisle, Souvenirs de jeunesse. »

4. Leblond *(op. cit.)* cite à la p. 9, note 1, le témoignage de Lacaussade rapporté par Tiercelin concernant sa présence à Nantes, en 1830, mais n'en tire aucune conclusion et p. 29, 408 fixe la durée de son séjour de Bourbon à sept ans : 1821-1828.

5. Paris, Crès, 1925.

6. C'est ce que reconnaissait justement Souriau (*op. cit.*, p. 25), tout en acceptant, comme les autres biographes, sans le moindre doute, la chronologie de Jean Dornis au sujet du premier voyage (p. 146).

sible que les fautes de dates au sujet des traversées de L. de L. ne soient pas imputables à la mémoire défaillante de ce dernier, mais à la négligence de son biographe qui n'aurait pas recopié fidèlement le passage relatif aux voyages ou l'aurait simplement cité de mémoire [1].

Seul, M. H. Foucque avait mis en doute, dès avant la guerre, la date du retour à Bourbon traditionnellement acceptée : il écrivait, en effet : « *Départ de Nantes pour Bourbon* fin 1832 ou début de 1833 », dans une plaquette publiée en 1936 et intitulée : *Aux Iles, Jadis, Leconte de Lisle, Baudelaire* [2]. Pour justifier ces dates, M. Foucque rappelait le témoignage de Lacaussade :

> Et surtout : sur la feuille de recensement établie et signée par le Dr. Ch. Leconte de Lisle, père du poète, à St-Paul en 1835, et conservée aux Archives de St-Denis nous lisons : « arrivé dans cette colonie en *1833*, exerçant la profession de médecin... »

En outre, un chercheur breton, M. G. Creveuil, avait publié un article intitulé : *Le Nantais Pierre-François Brieugne (1771-1843)*, dans le *Bulletin de la Société historique et archéologique de Nantes* (t. LXXX, 1940, p. 11-30) qui retrace la vie curieuse du Directeur de l'école, dont le jeune Charles avait été l'élève, avant de rentrer à la Réunion. D'une façon incidente, il signale (p. 23, note 1) que le jeune Charles avait passé « dix années successives en France (19 juin 1822-27 juin 1832) ». Il y donne aussi quelques détails au sujet du séjour à Nantes de 1829 à 1832, du futur poète et de sa famille, mais il n'indique pas les sources de ses informations.

Malheureusement, la plaquette de M. Foucque n'avait connu qu'une diffusion très limitée et l'article spécial de M. Creveuil avait échappé à la vigilance des chercheurs [3] et, moi-même, je n'ai eu connaissance de l'existence de ce dernier qu'en 1959, époque où j'avais déjà pu établir les dates en question après de longues recherches.

M. Barquissau, dans sa thèse de 1943 sur *Le poète Lacaussade et l'exotisme tropical*, publiée en 1952, accepte l'hypothèse de Tiercelin d'un séjour en France après 1828, puisqu'il croit comme lui, que le jeune Charles était le condisciple de ce dernier au moment de la Révolution de Juillet. Selon cet auteur, Lacaussade vint en France, en 1825, à l'âge de dix ans (il était né, en 1815) pour entrer à la pension Brieugne de Nantes, et « Leconte de Lisle, de trois ans plus jeune, s'embarqua

1. Je ne sais où se trouve le manuscrit des notes biographiques. Quelqu'un d'autre que Jean Dornis les a-t-il jamais vues ? Dans son *Essai...* (p. 343), celle-ci reproduit seulement un passage de l'autographe au sujet de la famille paternelle du poète. A la p. 4, elle cite également quelques lignes des notes « rédigées de sa main » relatives aussi à sa *Généalogie*.

2. Saint-Denis, Imprimerie Cazal, 1936, p. 70. — Sur la feuille de recensement de l'année 1838, remplie et signée par le père du poète, qui se trouve aux Archives de Saint-Denis, figure le renseignement suivant : « Arrivé dans la colonie en 1832. »

3. Ni la plaquette de M. Foucque, ni l'article de M. Creveuil ne figurent dans les grands ouvrages bibliographiques, pas même dans Hector Talvart et Joseph Place.

lui aussi, tout seul, pour la France, à sept ans, peut-être sur le même bateau, en tout cas pour la même ville et pour la même école, la pension Brieugne, de Nantes [1] ».

Malgré les réserves de M. Foucque et M. Barquissau, les biographies récentes continuèrent de faire rentrer le jeune Charles à dix ans en 1828 [2].

Les rôles d'armement du port de Nantes [3] mentionnent le départ de Pierre-Percée, le 27 juin 1832, du *Courrier-de-Saint-Denis*, trois-mâts de 362 tonneaux, capitaine Auger, et son arrivée à l'Ile Bourbon, le 25 septembre suivant. Parmi les passagers qui débarquèrent à la Réunion figurent le poète, ses parents, son frère Alfred et ses deux sœurs Élisée Marie-Louise et Anaïs. Les L. de L. s'étaient embarqués à Nantes, le 18 juin, et étaient titulaires d'un passeport délivré par la Préfecture de la Loire-Inférieure, le 12 du même mois. Le père, Charles-Marie, est porté comme ayant trente-huit ans et demeurant à Nantes ; aucune profession n'est indiquée ; son épouse, Élizée *(sic)* de Lanux a trente ans [4]. Le navire, sans avoir fait escale au Cap de Bonne Espérance, arriva à Port-Louis (Maurice), le 23 septembre, et en repartit le lendemain [5].

En 1957, j'ai informé le professeur Flottes et M. Foucque du retour à Bourbon, en 1832 seulement, et celui-ci en fait état dans un article intitulé : *Leconte de Lisle et ses compatriotes*, publié en 1958, dans les *A.F.L.A.* [6].

Les doutes de Tiercelin au sujet d'un retour à Bourbon à dix ans et son hypothèse d'un départ de France vers douze ans ou treize ans, c'est-à-dire en 1830-1831-1832, n'étaient donc pas loin de la vérité.

1. Raphaël Barquissau, Paris, Publication du Comité Leconte de Lisle et Lacaussade, 1952, p. 24-26.

2. Flottes, dans son second livre sur le poète : *Leconte de Lisle, l'Homme et l'Œuvre*, Paris, Hatier-Boivin, 1954, mentionne bien un dossier Foucque et à plusieurs reprises rend hommage aux travaux de ce dernier (p. 6, 8), mais adopte, comme dans son ouvrage antérieur (1929), la date de 1828 pour le retour à Bourbon (p. 10). Voir également Pierre Jobit : *Leconte de Lisle et le Mirage de l'île natale*, Paris, De Boccard, 1951, p. 19, note 1, qui cite pourtant dans la bibliographie la thèse de doctorat ès lettres de Barquissau sur Lacaussade (p. 11) ; Irving Putter : *The Pessimism of Leconte de Lisle, Sources and evolution*, University of California Press, Berkeley, 1954, p. 9 ; R. Carloni Valentini : *Un Poète presque oublié : Leconte de Lisle (des origines aux Poèmes antiques)*, Tipografia L. Bignami, Vinodrone, 1958, p. 6. Enfin, Pierre Gérard : « Leconte de Lisle et la Réunion », vol. 18, *Bulletin 1958, Académie de l'Ile de la Réunion*, p. 5.

3. A.D.L.A., 1832, Long cours, n° 28.

4. Creveuil (art. cit., note, p. 23) donne quelques détails au sujet du navire. Voir surtout le numéro des 10-11 et celui du 28 juin 1832 de la *Feuille maritime, commerciale et d'affiches, annonces et avis divers*, publiée à Nantes.

5. Point de confirmation locale de l'arrivée à la Réunion, faute de documents ou de journaux dans les Archives de cette île se rapportant à cette période, mais le numéro du 28 sept. 1832 du *Cernéen*, publié à Port-Louis (Maurice), annonce l'entrée dans ce port du navire le 23 sept. et celui du 2 oct. signale le départ pour la Réunion le 24 sept.

6. T. XXXII, p. 33 ; M. Foucque attribue à tort l'initiative de cette démarche à M. Flottes.

M. Foucque la serrait évidemment de plus près [1]. Ainsi, les notes biographiques, telles que les auraient rédigées le poète, selon Jean Dornis, contiennent une nouvelle erreur de chronologie encore plus grave ; quatre ans pour le premier retour à Bourbon contre deux pour le second [2].

Les biographes n'ont pas, on le sait, retenu l'hypothèse de Tiercelin [3] ou de Barquissau [4] au sujet de l'arrivée en 1824-1825 [5].

A l'exception de M. Creveuil, ils croient tous que c'est à ou vers trois ans, en ou vers 1821, qu'il est venu en Bretagne. En vérité, les L. de L. avaient, en 1821, leur première fille, trois ans après la naissance de Charles : Élisée Marie-Louise, « née le 23 octobre à 8 heures du matin, fille légitime du Sieur Charles Marie Leconte de L'île *(sic)*, officier de santé, et de dame Anne Suzanne Marguerite Élisée de LaNux, son épouse, ses père et mère, habitants domiciliés de ce quartier [6].... »

Peu après la naissance, la famille partit pour la France. En effet, après de longues recherches [7], la trace du voyage des L. de L. a pu être retrouvée dans les rôles d'armement de 1822 du port de Nantes [8]. *La Victorine*, de 242 tonneaux, capitaine Lamy Pierre Marie, quitta Bourbon, le 23 mars 1822, et arriva, le 16 juin, à Mindin, qui se trouve

1. Il est curieux de remarquer que la mémoire du père était meilleure en 1838 qu'en 1835, puisque c'était la feuille de recensement de cette année-là, et non cette dernière, qui donnait la date exacte pour la rentrée à Bourbon.

2. La note biographique est exacte quant à l'arrivée en France à trois ans et aux escales du Cap et de Sainte-Hélène en 1837.

3. Tiercelin, *op. cit.*, p. 31.

4. Barquissau, *op. cit.*, p. 24-25-26. M. Auguste de Villèle dit que le père « se rendit en France vers 1825 et s'établit à Nantes avec sa famille ». (*Bulletin de 1924 de l'Académie de la Réunion*, vol. 7e, « Essai sur Leconte de Lisle », p. 27). Cette étude (p. 21-72) contient plusieurs inexactitudes, mais donne quelques détails peu connus sur la famille du poète. L'auteur fait revenir la famille à Bourbon quand Charles « atteignait sa dizième année ».

5. Les années 1824 et 1825 étaient inacceptables. En effet, le second fils des L. de L., Alfred, est né, le 10 novembre 1823, à Dinan. La famille était donc en France, au plus tard en novembre 1823, ou même presque certainement quelques mois auparavant, car elle n'aurait pas couru le risque d'un accouchement à bord.

6. L'acte de naissance, dont un extrait m'a été communiqué par M. Foucque, se trouve aux Archives de Saint-Denis.

7. Dans la *Feuille hebdomadaire de l'Ile Bourbon* (A.O.M.), n° 159 du 16 janvier 1822, figure la nouvelle suivante : « Départs projetés pour France : M. Le comte de l'Isle *(sic)*, sa dame et ses enfants. » Parmi les navires, dont le départ prochain pour la métropole était annoncé, est mentionnée la *Victorine*, à destination de Nantes. Le dépouillement des listes de passagers débarqués en France en provenance des colonies qui se trouvent aux Archives Nationales, Colonies, Série, F 5b 25 a permis d'y retrouver la liste des passagers de *la Victorine* débarqués à Nantes le 19 juin 1822. Parmi ceux-ci, on lit : Comte de Lile *(sic)* [Charles Marie], habitant et Comte de Lile [Mme, née Élise *(sic)* Suzanne Lenux *(sic)*], évidemment sa femme. La date du départ de la Réunion n'est pas indiquée et le nom du futur poète et de sa petite sœur, un bébé de quelques mois, n'y figurent pas, sans doute à cause de leur jeune âge. Grâce à ces renseignements, il a été facile de trouver dans les rôles d'armement de Nantes aux Arch. de la L.A. les informations recherchées. Rappelons que M. Creveuil avait publié, dès 1940, la date d'arrivée de Charles à Nantes (art. cit., p. 23, n. 1).

8. A.D.L.A., Long cours, 1822, 2410.

à l'embouchure de la Loire, rive sud, en face de Saint-Nazaire. Mais les passagers ne débarquèrent à Nantes que le 19 juin. Voici les renseignements donnés au sujet de la famille L. de L.

PASSAGERS EMBARQUÉS

Nom, prénom, filiation, âge Lieu de naissance, domicile et signalement	*Profession*	*Lieu et époque*		*Observations*
		d'embarquement	*de débarquement*	
M. Comte Delile [*sic*] Charles Marie âgé de 30 ans, natif de St-Servent [*sic*] département d'Isle-et-Vilaine [*sic*] accompagné de deux enfants, un de 3 ans 1/2 nommé Charles Marie René Delile, et le second, Elisé [*sic*] Marie Louise, âgée de 8 mois, née à Bourbon	Habitant	20 mars		passeport de M. Le Maire de l'Isle de Bourbon en date du 12 février 1822 débarqué à Nantes le 19 juin 1822
Madame Comte Delile Elisé [*sic*] Suzanne de Lanux âgée de 22 ans, native de l'Isle Bourbon				passeport comme dessus, débarquée comme dessus.

Le futur poète n'est donc pas venu en France, en 1821, comme l'avaient affirmé tant de biographes. Il n'est même pas parti de Bourbon cette année-là. C'est bien, toutefois, dans sa troisième année qu'il a fait ce premier voyage, ainsi que le disaient les notes autographes. Il n'est pas venu seul, contrairement à ce que laissaient entendre ou prétendaient certains auteurs [1]. Comme c'était à prévoir, étant donné son jeune âge, il était accompagné de son père, de sa mère, de sa petite sœur et même de sa grand-mère et de sa tante maternelles. En effet, selon les rôles d'armement de 1822, il y avait, parmi les passagers de *la Victorine*, Mme Delanux, née Anne Suzanne Reingueval *(sic)*, âgée de trente-quatre ans, native de Saint-Paul, Isle Bourbon, et Mlle Louise

1. Le passage des notes biographiques n'est pas absolument clair sur ce point : « Venu en France à 3 ans, retourné à Bourbon à 10 ans avec ma famille. » Est-ce que ce membre de phrase « avec ma famille » se rapporte également au voyage d'aller ? En principe, non, car autrement il y aurait dû y avoir une virgule après 10 ans. Les biographes n'ont pas tranché la question et il règne une certaine confusion à cet égard. Voir Tiercelin, p. 30, 31, 4, 29, diverses inexactitudes ; Dornis, p. 5 ; Estève, p. 6, 118 ; Souriau, p. 146 ; Barquissau, p. 24 (hypothèse sans preuve) ; Bastard, art. cit., p. 743 ; Flottes, 1er livre, p. 5 ; 2e livre, p. 10 ; Foucque, plaquette de 1936 et article de 1958 ; Jobit, p. 19, n. 1 ; Putter, p. 9.

Delanux, âgée de seize ans, native également de la Réunion. Ces dames avaient obtenu leur passeport le même jour, 12 février, que les L. de L. et débarquèrent à Nantes, le 19 juin, comme ces derniers [1].

Le séjour à Dinan : 1822-1829 (?)

Les biographes sont encore fort vagues au sujet des lieux de résidence en France des L. de L. S'ils en parlent, ils font habiter Nantes au jeune Charles et à ses parents et ils ne mentionnent jamais un séjour à Dinan. Pourtant, ils ne peuvent fonder leur assertion que sur le témoignage de Bastard. Celui-ci dit formellement que sa famille « se fixa à Nantes et demeura dans la rue Gresset (p. 743) », mais ses souvenirs sont vagues et inexacts. M. Creveuil ne fait état que de l'installation de la famille « à Nantes, rue Gresset, depuis l'été 1829 » et de son départ de cette ville en 1832. Il ne parle pas des années 1822 à 1829, ni de Dinan (p. 22 et p. 23, note 1). Seul, M. Foucque mentionne sans commentaires (p. 73) Dinan à propos de la naissance dans cette ville d'Alfred, le 10 novembre 1823, ce qui, on le verra, est exact. Mais dans son article de 1958 des *A.F.L.A.*, il écrit (p. 33) que « la famille s'établit à Nantes » à l'arrivée et que le jeune Charles a passé tout son séjour en France « dans le port breton ». Il n'y parle pas d'un séjour de la famille à Dinan. Dans sa plaquette (p. 73), M. Foucque dit que c'est en 1825 qu'est née Anaïs, seconde sœur du futur poète, sans indiquer, comme dans le cas d'Alfred, le lieu et la date. En vérité, elle est née aussi, on le verra, à Dinan, le 31 juillet 1825.

Les parents de Charles se trouvaient donc à Dinan dans deux occasions importantes, la naissance de leurs enfants et ces événements supposent des séjours d'une certaine durée. Évidemment, on pourrait soutenir que, pendant toute cette période 1822-1825, les L. de L. habitaient Nantes et n'étaient venus à Dinan que pour les couches de la mère afin de se trouver auprès de leurs parents. C'est bien improbable, car les actes de naissance disent qu'ils étaient alors domiciliés à Dinan. En outre, il existe un autre document, cité plus loin, indiquant que les L. de L. étaient toujours à Dinan en 1826-1827.

1. Dans la liste des passagers débarqués en France mentionnée ci-dessus, le nom de jeune fille de la grand-mère du poète est écrit Anne Suzanne Reigneval. En vérité, elle s'appelait Anne Suzanne Margueritte Ringwald ou Ringuewald ou Ringuevald ; on trouve ces trois orthographes et d'autres dans les actes d'état civil ; la première orthographe est celle qui est adoptée par les descendants vivants actuellement de cette famille. Les prénoms donnés pour la femme du docteur ne sont pas non plus complets et son nom de jeune fille est mal écrit dans l'un d'eux, Lenux pour de Lanux ; elle s'appelait Anne Suzanne Margueritte Élisée. Le nom L. de L. est enfin épelé incorrectement. L'âge de la grand-mère indiqué dans le rôle d'armement est certainement inexact : elle n'avait pas 34 ans, mais près de 44, étant née en mai 1778. Notons encore une erreur concernant l'âge du père : il avait 28 ans en 1822 et non 30 ; il est né en 1794 à Dinan, et non à Saint-Servent *(sic)*. La tante du poète avait bien 16 ans en 1822, mais elle avait deux prénoms, Louise et aussi Geneviève. Ce document maritime ne se caractérise donc pas par son exactitude.

Il convient, enfin, de rappeler que le médecin était originaire de Dinan et qu'il y avait encore des parents que l'on aura l'occasion de mentionner. Il était, en outre, très attaché à sa ville natale si l'on en juge par les lettres à son cousin germain Louis Thomas Leconte en 1837-1838. Il est donc raisonnable de penser qu'après le débarquement à Nantes, les L. de L. se sont rendus directement à Dinan et y ont habité d'une façon continue de 1822 à 1825.

On ne sait pas grand-chose au sujet de ce séjour des L. de L. à Dinan, excepté ce que l'on peut induire des actes de naissance d'Alfred et d'Anaïs reproduits ci-dessous [1] :

Du dixième jour du mois de novembre mil huit cent vingt-trois à deux heures de l'après-midi

N° 165 *ACTE de NAISSANCE* de *Alfred Louis Frederic LECONTE DE LISLE* né ce jour Champ Duguesclin à quatre heures du matin, fils légitime de M. Charles Marie LECONTE DE LISLE, âgé de vingt-neuf ans, profession de Docteur Médecin, originaire de Dinan et de Dame Anne Suzanne Marguerite Elisée DE LA NUX, âgée de vingt-trois ans, profession de propriétaire, native de l'isle Bourbon, demeurant à Dinan....

La déclaration de la naissance a été faite par le dit M. Charles Marie LECONTE de LISLE, âgé de vingt-neuf ans, profession de Docteur Médecin, père de l'enfant, demeurant à Dinan.

Premier témoin le sieur Claude François FOUCQUE, âgé de soixante-trois ans, profession de pharmacien, oncle paternel de l'enfant, demeurant à Dinan.

Second témoin M. Auguste Robinot de St-Cyr, âgé de trente-six ans, profession de Docteur Médecin, demeurant à Dinan....

Du trente et un jour du mois de juillet mil huit cent vingt-cinq à six heures du soir

N° 132 *ACTE de NAISSANCE* de *Anais Louise LECONTE DE LISLE* née ce jour rue des Rouairies à sept heures du matin, fille légitime de M. Charles Marie LECONTE de LISLE, âgé de trente et un ans, profession de médecin, originaire de Dinan et de Dame Elisée DE LA NUX, âgée de vingt-cinq ans, profession de propriétaire, native de l'isle de Bourbon demeurant à Dinan, rue des Rouairies....

La déclaration de la naissance a été faite par le dit Charles Marie LECONTE de LISLE, mari de Dame Elisée DE LA NUX, âgé de trente et un ans, profession de médecin, père dudit enfant, demeurant à Dinan.

Premier témoin : M. Auguste ROBINOT de St-Cyr, âgé de trente-six ans, profession de docteur-médecin, parent du père de l'enfant, demeurant à Dinan.

Second témoin M. Laurent Marie POSTEL, aîné, âgé de cinquante-sept ans, profession de propriétaire, voisin du père de l'enfant, demeurant à Dinan....

Le nom des témoins est intéressant : le premier, pour la naissance d'Alfred, est Claude François Foucque, pharmacien. Il s'agit du mari

1. Mairie de Dinan, Etat Civil. M. Foucque avait appris les date et lieu de naissance d'Alfred par la feuille de recensement pour l'année 1840 signée par le père et conservée aux Archives de Saint-Denis.

de Louise Julie Renée Leconte, sœur du père du docteur et de René Leconte, tous deux décédés, le premier, en 1809, le second, en 1820. Ce dernier était le père de Louis Thomas Leconte, futur maire de Dinan. La mère du père du poète était morte en 1804. Le second témoin pour la naissance d'Alfred et premier pour celle d'Anaïs est Auguste Robinot de Saint-Cyr, médecin, déclaré parent du père de l'enfant, à quel titre, je l'ignore [1]. Pour le second témoin, on a dû faire appel à un voisin dans le cas d'Anaïs. Pourtant, les L. de L. avaient d'autres parents à Dinan [2].

Les L. de L. sont portés sur les actes de naissance comme demeurant à Dinan ; Alfred est né champ Duguesclin et Anaïs, rue des Rouairies. Dans ce dernier cas, c'est aussi l'adresse des parents. Selon les actes de décès de M^lle^ Robinot de Saint-Cyr (1837) et d'Auguste Robinot (1840), cette famille habitait place Duguesclin ou champ Duguesclin. Peut-on en conclure que les L. de L. logeaient au début de leur séjour chez les Robinot ? C'est possible, car un domicile n'est pas mentionné pour les parents dans le cas d'Alfred, mais il l'est dans celui d'Anaïs. Il ne s'agit, bien entendu, que d'une présomption et non d'une certitude. Les deux actes de naissance disent que le père était docteur. La profession de la mère est celle de propriétaire, à Bourbon évidemment ; elle tirait peut-être des revenus de sa propriété. Le père avait en tout cas de bonnes chances de réussir dans la pratique de la médecine, car il y avait des appuis : Claude-François Foucque, le mari de sa tante, était pharmacien et était un notable de Dinan et Auguste Robinot, un autre parent, était médecin. Aucun autre document ne permet d'établir d'une façon certaine qu'il exerça la médecine à Dinan, de 1822 à 1825, ni, d'ailleurs, au cours des années suivantes.

Les L. de L. ne sont-ils pas rentrés à Bourbon et revenus en France au cours des années 1822-1832 ? *A priori*, ce double voyage paraît improbable, étant donné sa longueur, les fatigues des traversées et aussi les dépenses qu'il aurait entraînées. Cette famille n'a jamais été fortunée. Le poète ne parle dans ses notes biographiques que de trois voyages entre Bourbon et la France. Sans doute les renseignements qui y figurent sont peu dignes de foi, mais une erreur au sujet du nombre de ses traversées est plus improbable qu'à propos de leurs dates. En tout cas, jusqu'à présent on n'a trouvé trace que de

1. Auguste Robinot, avec lequel le docteur paraissait très lié pendant son séjour à Dinan, est mentionné deux fois dans les extraits des lettres cités par Tiercelin (p. 29 et 82), que le père du poète écrivait en 1838 à son cousin Louis Thomas Leconte, le maire de Dinan, à propos de son fils. En outre, le père est désolé lorsqu'il apprend la mort de M^lle^ Robinot, décédée le 14 février 1837, à 14 ans (Tiercelin, p. 19-20).

2. Malgré l'article d'Émile Barbé au titre un peu péremptoire : « La Généalogie définitive de Leconte de Lisle » (*M.F.*, 16 juin 1910, p. 650-657), mais inexact et incomplet, on connaît encore mal les parents du poète et une généalogie tant du côté paternel que maternel reste à établir. J'ai dans mes archives une suite de renseignements fort précis, mais qu'il serait trop long de reproduire ici.

deux voyages du père seul à Bourbon, l'un en 1826-1827, l'autre en 1828-1829.

Le docteur a servi à bord du *Courrier de Bourbon* en qualité de chirurgien au cours du premier. Son nom figure, en effet, dans le matricule des chirurgiens de mer (Inscription Maritime, Nantes, registre n° 2), conservée aux A.D.L.A.

FOLIO ET NUMÉRO de l'Ancien Registre	NOMS ET PRÉNOMS DOMICILES ET SIGNALEMENTS	AN 1826
N. J.	LECONTE DE LISLE Charles Marie Né à Dinan le 13 mars 1794 taille d'un mètre 65 centimètres, poil roux — yeux gris — front haut — nez moyen — bouche moyenne — menton rond — visage ovale.	19 juillet chirurgien sur le Navire le Courier de Bourbon [*sic*]
	Fils de Charles Marie et de Guillemette Bertin marié à Elizé [*sic*] de la Nux Demeure à Dinan	Débarqué à Nantes, le 7 avril 1827. Le même jour ce chirurgien a déclaré renoncer à la profession de Chirurgien de bord.
15 juillet	N 74° Chirurgien	Leconte de Lisle.

Les rôles d'armement du port de Nantes (A.D.L.A., Long cours, 1827) donnent des précisions supplémentaires concernant ce voyage. *Le Courrier de Bourbon*, de 389 tonneaux, commandant Guilbaud, partit, le 23 juillet 1826, de Pierre-Percée, situé à la lisière des communes de Nantes et de Saint-Herblain ; il arriva à Saint-Denis, le 31 octobre, et les passagers débarquèrent le lendemain ; le navire repartit de Bourbon, le 7 janvier 1827, pour parvenir à Saint-Nazaire, le 6 avril 1827, et le père cessa ses fonctions, le 7. Le Conte de l'Isle *(sic)* est également porté dans ce document comme « demeurant à Dinan ». Les noms de sa femme, de ses enfants et des dames de Lanux ne figurent pas parmi les passagers. Il semble bien que sa famille habitait dans cette ville pendant son voyage. En outre, ce rôle de bord révèle que le docteur recevait une solde de 30 francs par mois seulement. Il s'agit d'une rémunération assez minime, même pour l'époque, car les soldes respectives du deuxième capitaine et du premier et deuxième lieutenants étaient de 150, 90, 45 francs et celles du maître d'équipage de 70 francs et des matelots de 45 francs. Ainsi, il ne semble pas que le docteur ait accompli ce voyage pour toucher une somme de moins de 500 francs, mais probablement pour aller à Bourbon s'occuper des intérêts de la famille et, peut-être, faire du négoce ;

pendant son séjour de deux mois environ dans l'île, il a eu évidemment l'occasion de rendre visite à Saint-Paul aux parents de sa femme et aussi au cousin germain Victor René Foucque, qui avait émigré à Bourbon, en 1824, et épousé, en 1825, Anne [Marguerite Amélie de Lanux, cousine germaine de sa femme.

Ce dut être également l'objet du second et dernier voyage à Bourbon avant le retour définitif en 1832. En effet, en 1828, le docteur repartit sur le même bateau, *Le Courrier de Bourbon*, encore seul. Les rôles de bord (A.D.L.A., Long cours, 1829) de ce navire mentionnent, comme passager cette fois, « Le Conte de l'Isle [*sic*], Charles Marie, âgé de trente-quatre ans [ce qui est exact], propriétaire, natif de Dinan, demeurant à l'Isle de Bourbon ». Ce dernier renseignement est surprenant, car la famille demeurait toujours en France à cette époque. Quelle propriété avait-il alors ? On reviendra sur cette question. Le docteur s'embarqua à Paimbœuf, le 9 juin 1828, muni d'un passeport du préfet de la Loire-Inférieure du 17 mai portant le visa de M. le Commissaire Général de la Marine à Nantes, daté du 3 juin. Ce document donne l'état signalétique du père qui correspond à peu près à celui de la matricule des chirurgiens de mer. Le vaisseau, commandé par le capitaine Wattier quitta la France, le 11 juin 1828, pour arriver à Saint-Denis au début de septembre. Le docteur débarqua dans ce port le 4 de ce mois. *Le Courrier de Bourbon* repartit pour la France au début de janvier 1829, mais le docteur n'était pas à bord : il avait prolongé son séjour dans l'Ile. Le retour de Conte de L'Ile *(sic)* Charles Marie, porteur d'un passeport de mer, délivré à Saint-Denis par le Gouverneur de Saint-Denis, le 18 février, s'est effectué sur *Le Courrier de Saint-Paul*, de 375 tonneaux, capitaine Fitau. Selon les rôles de bord (A.D.L.A., Long cours, 1829), L. de L., propriétaire, âgé de trente-quatre ans, domicilié à Saint-Paul (la famille demeurait pourtant en France), s'embarqua à Saint-Paul, où habitaient ses beaux-parents, le 12 mars 1829. Il débarqua à Nantes, le 20 juin, quoique le bateau fût arrivé à Pierre-Percée, le 17. Il avait donc probablement fait cette fois un séjour d'un peu plus de six mois dans l'île, mais on ne sait pas non plus quelles y furent exactement ses occupations.

Le docteur a-t-il entrepris d'autres voyages à Bourbon entre 1822 et 1832 ? Certainement pas, entre son retour au début de l'été 1829 et sa rentrée définitive à Bourbon, car on connaît assez bien ses faits et gestes pendant cette période. Y est-il allé entre 1822 et 1826 ? Je n'ai retrouvé aucun document l'établissant, mais c'est douteux en raison des naissances de deux enfants, en 1823 et 1825, et il est à peu près certain qu'il était alors fixé à Dinan jusqu'à son départ de 1826. Sa famille y est même restée, semble-t-il, pendant son premier voyage. A-t-elle continué d'y habiter après son retour, en 1827 et en 1828, ou pendant le second voyage à Bourbon (juin 1828-juin 1829) ou, au contraire, s'est-elle installée à Nantes ? Les documents

maritimes mentionnés ci-dessus ne donnent aucun renseignement à ce sujet. Je n'ai pu découvrir aucune pièce ou texte prouvant que les L. de L. étaient domiciliés à Dinan, de 1827 à 1829, ni à Nantes, d'ailleurs, comme on le verra. Le docteur a-t-il repris ses activités médicales à Dinan pendant son nouveau séjour en France d'avril 1827 à juin 1828 ? C'est naturellement possible, mais il n'en existe aucune preuve. Il est probable, toutefois, qu'il a cessé d'exercer la médecine après son premier voyage terminé en avril 1827 [1].

Charles a-t-il été élève dans une des écoles de Dinan ?

Le petit Charles avait eu sept ans à l'automne de 1825. La question de son éducation a dû se poser, alors, et surtout au cours des années suivantes. Le père se chargera de son instruction après le retour à Bourbon, en 1832, et peut-être a-t-il commencé à lui inculquer les premiers rudiments de la lecture et de l'écriture, mais il s'est absenté pendant plusieurs mois, en 1826-1827-1828-1829, et il n'aurait pu lui donner qu'une éducation bien décousue. Naturellement, la mère, un des oncles ou une des tantes de Dinan auraient pu assurer cette instruction.

Charles a-t-il donc fréquenté de 1825 ou 1826 à 1829 ou 1830, une école de Dinan ? On verra que le docteur ne mentionne aucun établissement pédagogique de cette ville dans le certificat de scolarité demandé par les autorités universitaires pour le baccalauréat de son fils. Tiercelin et les autres biographes n'envisagent, s'ils en parlent, que des études nantaises.

Le Collège de Dinan fut fermé de 1816 à avril 1831 [2]. Mais Charles aurait pu être l'élève d'une des écoles de la ville. Il y avait, en effet, deux importantes institutions d'enseignement : l'École ecclésiastique du petit séminaire des Cordeliers, dont l'abbé Bertier était

1. Les registres de recensement et des mutations de population pour la période de 1822 à 1831, ne se trouvent pas aux Arch. Mun. de Dinan ni aux A.D.C.N. et on ne sait où ils sont ! Le premier document de cette nature que j'ai été à même de consulter date de 1836. Je n'ai pas réussi non plus à mettre la main sur des almanachs ou annuaires de Dinan ou de la région pour cette période. L'*Annuaire du Département d'Ille-et-Vilaine* de 1829, publié à Rennes, et donnant quelques renseignements au sujet de Dinan et de ses notables, ne mentionne pas le docteur L. de L.

Il y a à la Bibliothèque Municipale de Dinan, une *Liste générale des Docteurs en Médecine et en Chirurgie, Officiers de Santé, Sages-Femmes, Pharmaciens et Herboristes établis dans le Département des Côtes-du-Nord* (Saint-Brieuc, 1829) établie à la demande du Ministre de l'Intérieur ; elle avait été arrêtée à la Préfecture de Saint-Brieuc le 10 janvier 1829. Le père du poète n'y figure pas, mais bien Robinot Saint-Cyr et Fouques *(sic)*.

Pour en terminer avec le séjour des L. de L. à Dinan, je dois mentionner que je n'ai pas consulté les listes des électeurs, des membres du jury, des contribuables, des membres de la Garde Nationale

2. Voir Charles Bellier-Dumaine, *Histoire du Collège de Dinan d'après des documents originaux la plupart inédits*, Rennes, Imprimerie Oberthur, 1897.

le supérieur, et, depuis 1819, l'École des Frères de l'Instruction Chrétienne, fondée par Jean-Marie de la Mennais, frère de Félicité [1]. Aucune liste d'élèves de ces établissements et de quelques autres moins importants tenus par des particuliers ne se trouve aux Arch. Dép. des C. du N. Le nom de Charles L. de L. ne figure pas non plus sur les palmarès de l'École ecclésiastique des années 1817-1830 [2]. Cela ne prouve pas d'une façon absolue qu'il ne l'ait pas fréquentée pendant un certain temps, car les prix et nominations étaient alors rares. Finalement, si les attaches des L. de L. à Dinan sont bien connues, la tradition est que le jeune Charles n'y a pas étudié pendant cette période.

La sœur aînée, Élisée, née en 1821, a-t-elle fréquenté une des écoles de Dinan en 1828-1829, époque où la famille se trouvait probablement encore dans cette ville ? Il existait alors plusieurs pensions pour jeunes filles, entre autres, celles des « Dames des Ursulines », rue Lehon. Je n'ai pas trouvé trace du passage de cette enfant dans l'une de ces institutions.

Naturellement, il est possible que le jeune Charles ait été mis en pension à Nantes avant l'installation de la famille dans cette ville, et que le père l'y ait amené lors de son passage dans ce port, où il s'embarqua, en 1826 et en 1828, à destination de Bourbon. La pension Brieugne, où il sera élève, en 1830-1832, recevait des enfants immédiatement après l'école maternelle et les coloniaux de Bourbon y envoyaient souvent leurs fils très jeunes. Le père ne désirait peut-être pas envoyer son fils dans un établissement religieux [3]. Mais on n'a aucune preuve d'une fréquentation de l'établissement Brieugne à cette époque.

(A suivre.)

C. D. Hérisson.

1. R. P. Laveille, *Jean-Marie De la Mennais* (1780-1860), Paris, Poussielgue 1903, t. 1, p. 333, 335, 338, 342, et t. 2, p. 52 et 103. L'école des Frères de Dinan était un pensionnat. Acceptait-elle des externes de la ville ? En principe, non, mais il y avait de nombreuses exceptions.

2. A.D.C.N., 7 V 4 (3), 1817-1830. Les Archives du Collège de Dinan qui n'avaient pas été versées aux Arch. Départ. des C. N. ont été complètement détruites pendant l'occupation allemande. Quant à l'École des Frères, le frère Rulon de Highlands College, Jersey, qui prépare une histoire de la congrégation des F.I.C., m'a répondu que les listes d'élèves n'ont pas été conservées.

3. Il avait été lui-même à l'École ecclésiastique des Cordeliers en 1805. Par contre, son cousin germain Louis Leconte fréquentait l'école communale secondaire de Dinan en 1808 (A.D.C.N., J fonds Aubry).

UN PRÉCURSEUR DE PROUST : FROMENTIN ET LA MÉMOIRE AFFECTIVE

En avril 1862, *Dominique* paraît dans la *Revue des Deux Mondes*, consacrant définitivement la gloire littéraire de Fromentin, comme le Salon de 1859, le « Salon-roi » [1], avait consacré sa gloire de peintre. L'une et l'autre ne cesseront de grandir encore jusqu'à sa mort : cent ans après, où en sont-elles ?

Celle du peintre, assez bas. Pour celle de l'écrivain, que beaucoup, et non des moindres [2], continuent à proclamer, on ne saurait nier pourtant qu'elle soit quelque peu ternie. L'histoire et les raisons de cette défaveur demanderaient, pour qu'apparaisse si elles sont fondées, à être étudiées de près, ce qui ne saurait être entrepris ici. Mais ce que nous pouvons y dire, et dès l'abord, c'est que, comme il arrive presque toujours, le discrédit est devenu ignorance, et que le public, même cultivé, n'a plus aujourd'hui sur Fromentin d'opinion véritable, mais bien une sorte d'impression défavorable prise dans l'air, où elle traîne, mais ne reposant sur rien, ou, dans les meilleurs cas, sur peu de chose (une lecture hâtive de *Dominique*). Il faudrait, en fait, pour juger honnêtement le peintre, en connaître autre chose que les rares toiles conservées dans quelques musées français, qui ne représentent qu'une médiocre part de son œuvre — la part essentielle étant à chercher dans les musées étrangers et surtout (pour quelles récompenses et quelles joies !) dans les collections privées. De même, il faudrait, pour juger l'écrivain, en reprendre l'œuvre intégralement avec attention et bonne foi ; peut-être alors serait-on surpris, d'abord du plaisir que l'on y trouverait, ensuite de sa richesse et de l'importance des questions qu'elle aborde, des vues qu'elle en donne et des réponses qu'elle leur apporte.

L'une des révélations que l'on aurait ainsi, au bout d'un certain temps d'intimité avec Fromentin, et qui s'enrichirait et s'approfondirait avec cette intimité, menant enfin, sans doute, à l'essentiel,

1. Louis Gonse, *E. Fromentin, peintre et écrivain*, Paris, Quantin, 1881, p. 60.
2. Ainsi Mauriac (*Figaro littéraire*, 5 mai 1956 ou 30 janvier 1960) ou Chardonne (*Matinales*, Albin Michel, 1956).

serait celle d'une étonnante parenté avec Proust : parenté de famille, d'éducation, parenté d'esprit comme de cœur, parenté de vision, de préoccupations, de recherche, d'expériences, parenté de démarche et d'itinéraire, parenté dans la conclusion tirée et l'attitude finale, donc dans la direction donnée à la vie et à l'œuvre, enfin même, plus d'une fois, parenté de style. Or cette étroite parenté dans tant de domaines essentiels, qui fait de Fromentin un véritable précurseur de Proust, nul, à notre connaissance, ne l'a jamais signalée, ni Proust lui-même, qui pourtant connaît et cite Fromentin (nous y reviendrons), ni aucun de ses innombrables commentateurs, ni aucun de ceux de Fromentin, à l'exception de M. Jacques Vier qui, dans son cahier *Pour l'étude de Dominique* [1], la suggère avec beaucoup de justesse, mais en quelques lignes seulement et, sauf sur un point, d'une façon très générale.

Parmi ces nombreuses parentés que nous venons d'évoquer, il en est une qu'une simple lecture attentive de l'œuvre de Fromentin, en permettant le rapprochement d'un certain nombre de passages, épars, devrait faire éclater au regard : celle qui concerne la mémoire affective. Or, même celle-ci, nous ne la trouvons pratiquement jamais remarquée. M. Vier lui-même ne parle pas de mémoire affective. Mme Andrée Lagrange, qui traite pourtant de *l'Art de Fromentin* [2], n'en fait non plus aucune mention, et ce malgré une citation très suggestive qui, au lieu de la mettre sur la voie, est abandonnée au détour d'une phrase sans que rien en soit tiré [3]. A lire le titre du livre de M. Jean-Pierre Richard : *Littérature et Sensation* [4], on s'attend, lorsqu'il se met à parler longuement de Fromentin [5], à rencontrer très vite la mémoire affective et à lui voir enfin faite la place qu'elle mérite. Vain espoir ! Mieux encore, elle apparaît bien une fois, mais c'est pour être éliminée : « Prenons garde (il est question de la « mise en scène du passé » chez Fromentin) qu'il ne s'agit point ici d'un phénomène de reviviscence ni d'une résurrection due, comme, par exemple, chez Proust, à un miracle de mémoire affective [6]. » Remarque qui serait juste si l'on délimitait bien son domaine, si on la précisait et la nuançait, enfin si on ne la coupait pas d'autres remarques sur la méthode de résurrection de passé, qui s'imposent et ne sont pas faites. Mais surtout, comment à ce mot et à ce nom, M. Richard qui, à la différence de certains, a lu l'auteur dont il parle, n'a-t-il pas aussitôt frémi ? Comment ne bondit-il pas sur le développement que nous attendions ? Comment se peut-il que, tout au contraire, il reste ainsi aveugle et muet ?

Même absence dans des livres ou des articles qui ne traitent pas de

1. *Archives des Lettres modernes*, octobre 1958, nos 16-17, p. 37.
2. Paris, Dervy, 1952. Or, chez lui comme chez Proust, la mémoire affective est étroitement liée au problème de l'art.
3. *Op. cit.*, p. 18.
4. Le Seuil, 1954.
5. *Op. cit.*, p. 223-262.
6. *Op. cit.*, p. 249.

Fromentin, mais dont le sujet commanderait sa présence. On déplore, par exemple, que M. Georges Poulet, qui a étudié le Temps chez un grand nombre d'écrivains [1], ne consacre pas un chapitre à Fromentin ; mais l'on s'étonne davantage encore qu'il n'en cite même pas le nom dans le paragraphe, très bref, il est vrai, qu'il consacre à la mémoire affective au XIXe siècle [2]. Il semble, à vrai dire, que Fromentin lui soit peu connu : dans sa préface au livre de M. Richard, n'est-ce pas le seul des quatre écrivains étudiés par l'auteur dont il ne dise pas un mot ?

Enfin, dans son article sur « La mémoire involontaire avant Proust » [3], un des très rares endroits où soit abordé cet important sujet [4], M. Justin O'Brien donne quelques citations nouvelles, dont plusieurs sont fort intéressantes, mais autant et davantage le seraient celles de Fromentin, dont il n'est fait ici nulle mention.

Seules en définitive, Mme Camille Reynaud et Mme Élisabeth Czoniczer ont dit un mot de la mémoire affective chez Fromentin. Mais la première, si elle décrit correctement le mécanisme, le fait de façon très brève et à partir d'une seule citation, secondaire et tronquée à l'extrême [5]. Et si la seconde a le grand mérite de faire trois véritables citations de Fromentin [6], c'est au milieu d'un certain nombre d'autres qui sont mises sur le même plan sans l'être aucunement, et, de plus, en se bornant aux citations nues, sans un seul mot de commentaire, bref, sans qu'en soit sentie vraiment l'importance qui ne peut être mesurée que si on les replace dans l'ensemble de la réflexion de Fromentin. Une fois de plus, ce qui est publié et à la portée de tous reste presque aussi inconnu que ce qui dort dans les malles des greniers ou les archives des châteaux.

I

La chronologie commanderait ici que nous commencions par Fromentin ; mais le génie de Proust, qui a si magnifiquement donné ses lettres de noblesse à la mémoire affective qu'il en passe pour le créateur, commande que nous commencions par lui. Rappelons donc tout d'abord avec précision ce qu'en sont chez lui le mécanisme, les caractères et la place, pour qu'en apparaisse ensuite clairement l'étroite parenté avec celle de Fromentin.

1. *Études sur le Temps humain*, Plon, 1950, et t. II, *La Distance intérieure*, Plon, 1952.
2. *Op. cit.*, p. XXXIII.
3. *Revue de Littérature comparée*, 1939, p. 19.
4. Cf. également E. Czoniczer, *Quelques antécédents de A la recherche du temps perdu* (Droz, 1957), le livre qui apporte le plus sur ce point (p. 125 et suiv.). M. Jean Pommier (*La Mystique de Proust*, Droz, 1939) fait lui aussi, bien que ce ne soit pas strictement son propos, quelques rapprochements que nous verrons mieux tout à l'heure.
5. *La genèse de Dominique*, Grenoble, Arthaud, 1937, p. 172.
6. *Op. cit.*, p. 127 et 128.

Cette place, il faut nous garder, irrités peut-être par la facile célébrité de la madeleine dans le grand public, de la mésestimer [1] : tout au contraire, il convient de la souligner une fois de plus, puisque c'est bien la mémoire affective qui met le narrateur sur le chemin du bonheur en lui suggérant le moyen d'échapper à l'angoisse du temps qui fuit, à la souffrance du présent qui, aussitôt vécu, s'engloutit pour jamais.

Cette angoisse et cette souffrance sont, en effet, nous le savons dès le titre, à l'origine de l'itinéraire proustien. Le temps qui passe sans relâche, sans relâche nous vieillit et nous tue : aussi que ne donnerions-nous pour l'arrêter, quel qu'il soit et surtout, bien sûr, quand il nous apporte un peu de bonheur ! Mais le présent nous file entre les doigts comme une eau courante, si bien qu'à la limite c'est à peine s'il existe encore (ainsi le baiser de la mère, ou plus tard celui d'Albertine). Éprouvons-nous véritablement, par surprise (car si nous l'attendons, notre attente le gâte, comme elle gâte ces mêmes baisers), un instant de bonheur ? A peine nous sommes-nous aperçus de sa présence et si rapide soit notre mouvement pour nous en emparer et en jouir, le plus souvent il a déjà disparu. S'il dure plus d'un instant, notre nervosité l'empoisonne de toutes manières ; puis nous nous en lassons et il retombe, et bientôt nous restons stupéfaits d'avoir pu le désirer de la sorte : ainsi de presque tout dans la *Recherche*, des lieux — Balbec — comme des êtres — les jeunes filles, les Guermantes, Bergotte —, des sentiments — l'amour — comme des expériences — le « monde », le plaisir. Enfin, le bonheur que nous avons connu pendant notre enfance, plus grand parce que plus pur, plus fréquent, plus long, nous ne l'avons pas à proprement parler connu, puisque l'enchantement ne nous en est apparu que lorsqu'elle-même avait disparu.

Ce bonheur passé, nous nous épuisons à essayer de le ressaisir par la mémoire : mais elle ne nous en rend jamais que des souvenirs abstraits [2]. Notre passé est donc bien mort, mort sans recours, et cette mort, qui annonce la nôtre, ternit en nous toute joie et tout plaisir.

Et puis un jour, alors que nous n'y pensions pas, une sensation éprouvée par hasard et qu'il nous semble reconnaître ressuscite en nous subitement, sans que notre volonté intervienne, tout un morceau de ce passé que nous pensions mort. Ce ne sont plus des images abstraites, comme jusqu'alors, c'est le passé lui-même qui ressurgit *comme du présent*. Stupéfaits devant ce miracle, nous finissons par découvrir que cette sensation que nous avions totalement oubliée, nous l'avons déjà éprouvée à un certain moment de ce passé qu'elle ressuscite. Retrouvée par hasard, elle nous a fait retrouver en même temps les

1. M. Jean-François Revel lui-même, qui se propose de bousculer beaucoup d'idées « reçues » (*Sur Proust*, Julliard, 1960), s'en garde malgré les apparences (*op. cit.*, p. 33).

2. Cf. *Swann*, I, p. 65. Les citations de la *Recherche* sont faites d'après l'édition Gallimard, 1923.

lieux, l'époque où nous l'avons connue, et, mieux encore, celui que nous étions alors : bref, elle a aboli le temps et fait revivre le passé. Il est à peine besoin de rappeler les exemples célèbres qu'en donne Proust : goût, odeur et consistance de la madeleine trempée dans du thé et aussi, à un autre moment, odeur de renfermé d'un lavabo des Champs-Élysées (car ni les sens ni Proust n'ont, Dieu merci, cure de respectabilité) qui font ressurgir toute l'enfance à Combray ; marche sur les pavés inégaux de Guermantes qui transporte brusquement à Venise, des années auparavant ; bruit de la cuillère contre la tasse qui fait revivre quelques minutes d'un tout récent voyage ; froissement contre les lèvres de la serviette empesée qui ramène à Balbec et à l'adolescence. Mais il y a aussi, beaucoup moins célèbres (sans doute parce qu'il ne s'agit plus ici de bonheur), mais déclenchant le même mécanisme recréateur, le bruit du calorifère à eau qui rappelle à l'existence les journées passées à Doncières, le déclic de l'ascenseur qui évoque (au sens propre, comme les spirites évoquent les morts) les rendez-vous donnés en vain, l'attente, la jalousie, les femmes si impatiemment attendues et jamais venues, la sonate de Vinteuil ramenant Swann au temps où il aimait Odette.

Notons tout d'abord qu'au départ de toutes ces résurrections du passé, nous trouvons une sensation. Il peut se faire que cette sensation ne soit pas rattachée à un des cinq sens traditionnels : c'est le cas des sensations cinesthésiques, celle d'un geste, par exemple. Plusieurs années après la mort de sa grand-mère, Marcel revient seul à Balbec, et c'est en ces lieux qu'il avait découverts avec elle, en refaisant par hasard un geste qu'il avait fait alors et qu'elle avait achevé pour lui en épargner la fatigue (se pencher, malgré ses malaises cardiaques, pour ôter ses chaussures) qu'il en retrouve soudain, « dans un souvenir involontaire et complet, la réalité vivante » [1]. Enfin, il arrive que la sensation qui déclenche la mémoire affective soit plutôt un mélange de sensations, auquel tous les sens participent, et en même temps, par l'impression diffuse de bien-être, de plaisir, d'intensité qu'elle procure, presque une sensation cénesthésique. Ainsi : « ... quand par les soirs d'été le ciel harmonieux gronde comme une bête fauve et que chacun boude l'orage, c'est au côté de Méséglise que je dois de rester seul en extase à respirer, à travers le bruit de la pluie qui tombe, l'odeur d'invisibles et persistants lilas » [2]. Au lieu d'une odeur, d'une saveur ou d'un son, c'est ici une atmosphère aux composantes nombreuses et subtiles, mais très précises aussi, si l'on savait les déterminer et les doser, qui déclenche la mémoire affective : mais, pour le reste, c'est bien la même exactement.

Second caractère de la mémoire affective : elle est involontaire. Non seulement notre mémoire volontaire est incapable de telles résur-

1. *Sodome et Gomorrhe*, I, p. 200.
2. *Swann*, I, p. 242.

rections, mais encore, lorsque le hasard a déclenché notre mémoire affective, l'intervention de notre volonté par une attention excessive met fin au phénomène et donc à notre bonheur. C'est au contraire, pour les favoriser et les prolonger, dans un état de réceptivité totale qu'il faut nous mettre, comme cela est expliqué longuement à propos de la madeleine [1]. Mais ce caractère involontaire ne suffirait pas à la définir, et c'est pourquoi est inexact le nom de « mémoire involontaire » qu'on lui donne trop souvent [2]. En effet, je puis me rappeler involontairement une date, un détail, un fait, sans qu'il s'agisse pour autant de mémoire affective, laquelle nous donne infiniment plus que tout cela. Il n'y a mémoire affective, répétons-le, que lorsqu'une sensation déjà éprouvée dans le passé et le plus souvent oubliée est à nouveau éprouvée par nous, et nous redonne en même temps tout son environnement concret (« involontaire et complet », dit Proust [3]) lui aussi en grande partie oublié par notre conscience. Ainsi, le temps se trouve aboli comme d'un trait de plume, le passé redevient miraculeusement présent. Bien mieux encore : il nous est redonné plus beau et plus enchanté encore qu'il ne fut, et cela pour trois raisons plus ou moins fortement dégagées par Proust.

La première, c'est que, pour tout ce qui se rapporte aux bonheurs de l'enfance, nous n'en sentons que maintenant l'inestimable prix et ils s'en trouvent encore infiniment grandis. La seconde, c'est que ce passé de bonheur devient ainsi à la fois absent et présent. En effet, comme l'explique longuement Proust [4], son absence permet à l'imagination, « seul organe pour jouir de la beauté », de le goûter pleinement et en même temps il possède ce que les souvenirs volontaires ne possèdent pas, l'existence, la réalité. Enfin, troisième raison, tant de choses, qu'il nous est impossible de distinguer toutes, se trouvent rassemblées, concentrées dans une sensation d'un instant (ce qui élimine, en outre, les souffrances du déroulement dans le temps), que nous éprouvons, grâce à cette extrême densité, une impression de réalité beaucoup plus intense qui ne s'éprouve que rarement dans la vie (devant les aubépines de Tansonville, par exemple) et qui est pourtant celle qui nous donne le bonheur parce qu'elle semble nous permettre d'atteindre l'essence des choses [5]. Ainsi, notre souffrance disparaît, puisque nous savons désormais que le temps n'est pas notre maître absolu et qu'une voie s'offre à nous pour lui échapper où il convient de s'engager aussi loin que possible, et puisque cette voie nous soustrait, en outre, au relatif et à l'apparence.

1. *Swann*, I, p. 65.
2. Il est vrai que Proust lui-même, capable dans ses analyses les plus éblouissantes de gênantes imprécisions de termes, commet parfois la confusion (cf. lettre citée par L.-P. Quint, *Marcel Proust*, Sagittaire, p. 439, ou interview du *Temps* signée E. J. Bois, 12 novembre 1913).
3. *Sodome et Gomorrhe*, *loc. cit.*
4. *Temps retrouvé*, II, p. 14.
5. *Ibid.*, p. 15.

Nous mesurons bien maintenant la puissance de la mémoire affective, nous voyons clairement les raisons du bonheur qu'elle nous donne et nous comprenons donc que Proust ait si souvent souligné l'importance de sa découverte, tournant capital qui nous fait apercevoir la lumière, après ce long cheminement dans les ténèbres, et expliqué que tout son livre lui était comme « suspendu » [1].

Cette analyse, Proust l'a si profondément menée et si merveilleusement exprimée que, répétons-le, nous sommes tentés de dater de lui la mémoire affective, et qu'en même temps pourtant, par un paradoxe que lui-même a parfaitement souligné au sujet d'Elstir, nous avons l'impression de l'avoir toujours connue. En fait, nous nous trompons dans les deux cas : la mémoire affective a une histoire, et si Proust lui a donné sa vraie place par l'analyse qu'il en fait et plus encore les conséquences qu'il en tire, il se situe en fait à l'issue d'une certaine lignée philosophique et littéraire — lignée qui, si étonnant que cela puisse paraître, ne comprend pas tellement de noms et ne remonte pas tellement haut, mais lignée tout de même. Nous aimerions l'étudier à loisir, déterminer les apports de chacun, en soulignant l'intérêt tardif et rare porté à ce domaine par les philosophes, et parmi eux, comme le fait Proust lui-même, la surprenante absence de Bergson [2], quelque peu compensée par la présence de Ribot [3] et de Paulhan [4] et de quelques autres moins connus [5]. Nous aimerions examiner de ce point de vue quelques écrivains de la fin du XIXe siècle, notamment Loti, chez qui M. Pierre Costil [6] a pu relever bien des aspects préproustiens fort curieux, mais aussi, pour tel passage découvert dans leur œuvre par M. Jean Pommier, Mme E. Czoniczer et M. J. O'Brien : Renan, Maupassant, Daudet [7], Hugo, Alphonse Karr, les Goncourt, Coppée, Paul Margueritte, André Theuriet [8], Huysmans, enfin Henry Harland, dont le récit *Tirala-Tirala* (1895), renferme, outre une analyse assez précise du phéno-

1. Cf. notamment la lettre citée par L.-P. Quint, *loc. cit.*, dans laquelle Proust note que la différence n'est pas faite par Bergson entre les deux mémoires ; cf. également l'interview du *Temps*, déjà citée.

2. Mêmes références. Sur les rapports de Proust et de Bergson, si souvent mal vus, cf. Floris Delattre, *Bergson et Proust : Accords et Dissonances*, Paris, Albin Michel, 1948, ainsi que E. Czoniczer, *op. cit.*, 103.

3. *La Psychologie des sentiments*, Paris, Alcan, 1896.

4. *La Fonction de la mémoire et le Souvenir affectif*, Paris, Alcan, 1904.

5. Comme Mauxion (in *Revue philosophique*, 1901). Il y a aussi Kierkegaard (*In vino veritas*, écrit à peu près à la même époque ; cf. Revel, *op. cit.*, p. 32), mais son œuvre est encore inconnue à la mort de Proust.

6. *Cahiers de l'Association internationale des Études françaises*, 1960, *Loti et Proust*, p. 211.

7. J. Pommier, *op. cit.*, p. 6 et suiv. La lettre de Renan citée, qui est de 1846, ne fut publiée que bien après. Mais c'est la nouvelle de Maupassant qui est la plus intéressante. M. Jean Pommier pense que Proust a dû la connaître (*op. cit.*, p. 9).

8. E. Czoniczer, *op. cit.*, p. 128 et suiv. Les citations d'André Theuriet sont particulièrement curieuses et inattendues. Le passage des Goncourt et les deux passages de Hugo ont été publiés, comme celui de Renan, un certain nombre d'années après avoir été écrits.

mène, un effort intéressant parce que voué à l'échec (nous y reviendrons) pour en provoquer les manifestations [1]. Il faudrait aussi essayer de déterminer dans quelle mesure Proust a pu lire ces philosophes et ces écrivains, et en être influencé : la place nous manque, malheureusement. Contentons-nous de dire que tout cela reste le plus souvent rapide, partiel et inexploité et ne fait pas partie d'une réflexion d'ensemble. Disons surtout, pour ce qui nous occupe particulièrement ici, que tous les écrivains, même les plus intéressants de ce point de vue, se situent de toute façon plusieurs années ou dizaines d'années après Fromentin. Chez celui-ci, au contraire, nous allons trouver, et plus d'un demi-siècle cette fois avant la *Recherche*, une mémoire affective non seulement en tous points semblable à celle que nous venons d'examiner chez Proust, mais aussi étudiée et analysée déjà à fond, revenant à maintes reprises, dès la jeunesse de l'écrivain, comme un thème essentiel, enfin occupant une place identique dans un itinéraire qui annonce de façon saisissante l'itinéraire proustien.

II

C'est maintenant toute l'œuvre de Fromentin qu'il faudrait reprendre et étudier, pour reconstituer pas à pas cet itinéraire. En effet, à la différence de celui de Proust, que l'auteur lui-même nous jalonne dans un livre unique, c'est à travers une création très diverse à tous égards que celui-ci serpente, tourne, et semble souvent se perdre, ce qui explique sans doute qu'il n'ait pas encore été vraiment reconnu. A défaut de cette étude d'ensemble, nous allons cette fois encore essayer de résumer sans trop trahir.

Au cœur de la vie et de l'œuvre, nous trouvons chez Fromentin la même angoisse constante du temps qui fuit. Il suffit, pour s'en convaincre, de l'ouvrir au hasard : « Il est tout à l'heure demain, peut-être même est-il déjà aujourd'hui, et hier a-t-il disparu depuis que je vous écris [2]. » « Nous nous surprenions, Dominique et moi, écoutant sans mot dire ce murmure sévère [i. e. de l'horloge] qui, de seconde en seconde, nous entraînait d'un jour dans l'autre [3]. » C'est que, chaque jour, chaque minute, nous rapproche insensiblement de la mort, et « la vie nous tue tous les jours un peu » [4]. Notre enfance s'enfuit la première, et chez Fromentin comme chez Proust, c'est une perte irréparable, car, « très ouverte, très gaie, presque bruyante » [5], elle lui a seule, à lui aussi, avant que surviennent les inquiétudes et les

1. J. O'Brien, *op. cit.*, p. 31 et suiv.
2. *Correspondance et Fragments inédits*, Plon, 1912, p. 305.
3. *Dominique*, Plon, 1923, p. 31. Dans tout ce passage, nous trouvons un écho des soirées vides et oppressantes de Saint-Maurice (cf., par exemple, *Lettres de jeunesse*, Plon, 1909, p. 102).
4. *Dominique*, p. 164.
5. *Lettres de jeunesse*, p. 101.

souffrances, fait connaître le bonheur autrement que par éclairs [1]. Puis, à son tour s'en va la « jeunesse » : « J'ai vingt-six ans depuis deux jours ! Et je n'ai plus le droit de compter sur ma jeunesse. » « Et le temps passe, et je touche à mes vingt-huit ans [2] ! » Et dès vingt-sept ans, il écrit : « Un jour, peut-être bientôt, nous perdrons jusqu'au souvenir que nous avons été jeunes, jusqu'au regret de ne plus l'être : ce sera la fin de tout, la première mort [3]. » Même quand on a définitivement orienté et assis sa vie, les années passent trop vite et Fromentin ne cesse de s'en désoler [4] au point d'écrire à cinquante ans : « Il est trop tard, je suis trop vieux, on va trop vite [5]. »

Surmenés par la tension de l'œuvre à accomplir, l'esprit et le corps, comme chez Proust, sont alors précocement usés et ce vieillissement est aussi cruel en lui-même que parce qu'il annonce l'approche de la mort. Fromentin le ressent aussi intensément que Proust, parlant sans cesse de son « hébétude », de sa « stupeur » [6]. « Pourquoi, s'écriait-il déjà devant le ciel d'Algérie, pourquoi la vie humaine ne finit-elle pas comme les automnes d'Afrique, par un ciel clair, avec des vents tièdes, sans décrépitude, ni pressentiment [7] ? »

Pourtant, de temps en temps, dans cette vie qui passe si vite, nous rencontrons un moment de bonheur — rarement, notons-le, quand nous l'attendions, car, pour lui comme pour Proust, l'attente ternit bien souvent la réalité [8] et c'est pourquoi, comme lui, il n'est vraiment heureux que dans l'inattendu : « Je me fais une fête de ce voyage improvisé, écrit-il à la veille d'un départ brusquement décidé, je n'aime rien tant que l'imprévu [9]. »

Mais ces bonheurs passent comme nous-mêmes (quelques ins-

1. De cette enfance heureuse, sur laquelle Fromentin reste assez discret, il suffira de se reporter au récit de Dominique, pour avoir une image fidèle.

2. *Lettres de jeunesse*, p. 147 et 197.

3. *Ibid.*, p. 211. Est-il besoin de souligner, dans cette phrase subtile et aiguë, quoique parfaitement limpide, le thème qui sera l'un des plus constants de Proust ?

4. Cf., par exemple, *Correspondance*, p. 292.

5. *Voyage en Égypte*, Aubier, 1935, p. 149.

6. Cf., par exemple (in *Correspondance*, p. 418 et 419), les lettres de Vichy peu avant sa mort brutale, d'épuisement : comme elles rappellent celles de Proust à la même époque de la vie, au même âge à peu près, et dans le même état ! (Cf., par exemple, *Lettres à un ami* — Georges de Lauris — et notamment p. 147-148.) Il y a aussi, à cette souffrance, une seconde raison que nous trouvons aussi, identique, chez Proust : celle de laisser son œuvre inachevée (cf., par exemple, la phrase rapportée par les Goncourt, *Journal*, t. V, Charpentier, 1891, p. 300).

7. *Une année dans le Sahel*, Plon, 1893, p. 15. Le thème du vieillissement physique qui sera impitoyablement illustré par Proust (*passim*, et notamment *Temps retrouvé*, II), est constamment présent chez Fromentin ; simplement peu appuyé, par pudeur, et parfois comme dessiné en creux, par exemple, à propos de Vandell qui a voulu se rendre « inusable comme un cuir de bœuf » et semble y avoir réussi, mais chez qui pourtant « le mécanisme est fatigué » (*Sahel*, p. 118-119).

8. *Ibid.*, p. 253-255, au thème si proustien aussi.

9. *Lettres de jeunesse*, p. 206. Ainsi, Proust se rendant chez les Guermantes après une longue absence : « Comme chaque fois que je me trouvais arraché à mes habitudes, soit à une autre heure, soit dans un lieu nouveau, j'éprouvais un vif plaisir. » (*Temps retrouvé*, I, p. 208.)

tants suffisent à effacer l'empreinte exquise du pied de Madeleine), à moins que ce ne soit nous qui devions nous y arracher (le Sahel [1], une ville aimée [2], le Sahara [3], la Méditerranée [4], etc.) et Fromentin comme Proust reste inconsolable de les voir ainsi s'éloigner et disparaître. Aussi, comme lui, met-il tout en œuvre pour essayer de les retenir, et c'est la raison de son journal de jeunesse, auquel font suite ses cinq journaux de voyage, la raison aussi de son abondante correspondance, comme s'il voulait enfermer le présent dans la chaîne de l'écriture, afin que rien ne s'en échappe. Parallèlement, il cherche à en retenir le plus possible dans son esprit et dans son cœur. Ainsi fait Dominique, l'hiver, aux Trembles, pour les enchantements de la belle saison : « Le recueillement qui descendait alors sur les Trembles était inexprimable ; pendant les mois d'hiver, j'amassais dans ce lieu où je vous parle [i. e. son cabinet de travail], je condensais, je concentrais, je forçais à ne plus jamais s'échapper ce monde ailé, subtil de visions et d'odeurs, de bruit et d'images qui m'avait fait vivre pendant les huit autres mois de l'année d'une vie si active et qui ressemblait si bien à des rêves » [5]. Ainsi fait-il également après les deux mois de bonheur aux Trembles avec Madeleine : « Je passais les derniers moments qui nous restaient à rassembler, à mettre en ordre pour l'avenir toutes les émotions si confusément amassées dans ma mémoire. Ce fut comme un tableau que je composai avec ce qu'elles contenaient de meilleur et de moins périssable [6]. »

Mais ces moyens échouent l'un comme l'autre : notre mémoire, même aidée de notes, même facilitée dans son travail par une méthode, laisse échapper les bonheurs que nous vivons, puisqu'elle ne les garde que ternis et vidés de ce qui les faisait tels. Jenny elle-même devient une fois « une tête un peu vide avec un cœur excellent, mais faible » [7], et Fromentin s'écrierait volontiers avec Ménalque : « Si encore nos médiocres cerveaux savaient bien embaumer les souvenirs ! mais ceux-ci se conservent mal, les plus délicats se dépouillent, les plus voluptueux pourrissent.... [8] »

C'est à ce point, le même que chez Proust, qu'apparaît chez lui la mémoire affective, et son prix inestimable comme le détail de son action sont pleinement connus de lui dès sa jeunesse. C'est, en effet, le 10 août 1843 — Fromentin n'a pas vingt-trois ans — qu'il écrit, depuis la Celle Saint-Cloud, où il s'est installé quelques semaines pour peindre, à son ami du Mesnil, alors en voyage à Dieppe : « Ne vous

1. *Un été dans le Sahara*, Plon, 1926, p. 14 et 15.
2. « J'ai vu disparaître derrière moi Tadzemout, avec le cœur serré par cette certitude de ne jamais la revoir » (*Ibid.*, p. 278).
3. *Ibid.*, p. 283.
4. *Ibid.*, p. 14.
5. *Dominique*, p. 61.
6. *Ibid.*, p. 196.
7. *Lettres de jeunesse*, p. 18 ; cf. également *Sahel*, p. 238.
8. Gide, *L'Immoraliste*, II, 2.

occupez pas de comparer le présent à votre rêve.... Ayez soin seulement de voir beaucoup, de regarder longtemps, de sentir souvent, et puis tout se transformera naturellement dans vos souvenirs et vous serez heureux sans déceptions. Voyez-vous, le souvenir est un admirable instrument d'optique. Étourdissez-vous le moins possible, mais ne vous faites aucune violence, n'attendez aucun bien de ce voyage, rapportez-en seulement du plaisir. Quand vous serez de retour il sera temps de vous soigner [1]. »

Après quoi il enchaîne, sans transition et apparemment sans rapport, par ce long paragraphe qui, en fait, comme on s'en aperçoit bientôt, est étroitement lié au précédent : « L'admirable nuit, mon ami ! Je suis seul, les fenêtres sont ouvertes, neuf heures et demie sonnent à l'église, l'air est orageux, le vent qui s'est élevé ce soir souffle dans les grands peupliers nos voisins, les chiens aboient dans le village au bas du vallon ; du reste pas un bruit humain. Vous ne sauriez croire le monde de souvenirs que ces aboiements de chiens soulèvent en ce moment dans mon esprit. L'admirable puissance, mon ami, que de résumer ainsi des années d'existence dans un petit bruit qui vous arrive à peine au creux de l'oreille ! Figurez-vous, de même, qu'une bouffée de vent du Sud, une odeur de bitume, vous arrivent un soir que vous serez, dans un ou deux mois, à votre fenêtre de la rue des Martyrs, et vous rappellent immédiatement Dieppe avec ses odeurs de goudron et ses rafales de mer. Vous verrez alors si votre voyage n'est pas, heure par heure, ineffaçablement marqué dans votre esprit [2]. »

Comme tout cela est précis déjà, dans la pensée aussi bien que dans le vocabulaire ! et comme nous reconnaissons bien ce que nous avons rencontré chez Proust ! Le phénomène lui-même, d'abord ; une sensation olfactive, auditive, ou même plus subtile et difficile à désigner comme celle des soirs d'orage de Méséglise (« une bouffée de vent du Sud »), déjà éprouvée dans un autre temps et peut-être dans un autre lieu, est capable — « admirable puissance », en effet — de « soulever » dans notre esprit un « monde de souvenirs » oubliés et de ramener à notre conscience ce lieu et ce temps. Ses modalités, ensuite : la résurrection du passé est involontaire, immédiate et complète (« heure par heure ») ; mais tout revient à la fois, un « grand espace de temps » est « résumé », et, ici encore, comme microfilmé dans une sensation. La condition enfin de son apparition : ne pas se tendre, ne pas se replier, s'abandonner au contraire, se laisser envahir, secret du « plaisir » actuel comme du plaisir futur.

Ainsi donc, si cette page reste encore insuffisante, elle est déjà assez précise pour attester qu'il ne s'agit pas là d'une simple remarque en l'air, d'une simple intuition sans lendemain, mais, à partir d'une

1. *Lettres de jeunesse*, p. 94.
2. *Ibid.*, p. 95.

expérience observée avec soin, d'une réflexion attentive qui en pressent l'importance.

Trois ans après, ce que Fromentin vient de prédire à du Mesnil, c'est lui-même qui l'éprouve. Fraîchement débarqué à Alger pour la seconde fois, il retrouve cet Orient découvert dix-huit mois auparavant : « J'étais encore, écrit-il à son ami Beltrémieux, un peu fatigué de ce grand mouvement de la mer, et du balancement du navire, quand on nous débarqua dans les petits canots biskris qui nous mirent au quai. Cependant, cette indéfinissable odeur propre à l'Orient, qui vient de la fumée du bois de chauffage, du tabac, des orangers et de la propre personne des indigènes, et qui m'avait saisi lors de ma première entrée dans Alger, me saisit de nouveau avant que je ne fusse au pied du grand escalier de la marine ; et cette première sensation fut si vive et si lucide qu'elle anima tout à fait mes souvenirs de dix-huit mois et qu'il me sembla n'avoir point quitté ce pays [1]. »

Impossible d'être plus clair, plus précis et de mieux désigner les traits essentiels de phénomène : sa soudaineté, son intensité et sa puissance (dix-huit mois dans une sensation qui leur redonne brusquement vie). La volonté n'a toujours aucune part ici, non plus que l'intelligence : celle-ci n'intervient qu'ensuite, pour essayer d'isoler quelques composantes de cette « indéfinissable odeur », mais bien après le corps qui, lui, l'a aussitôt globalement reconnue. Remarquons cette présence d'une odeur, à nouveau, pour déclencher le mécanisme : cela nous semble tout naturel (à cause de Proust encore, pour une part), mais, outre que c'est là le signe d'une sensualité raffinée, nous verrons tout à l'heure que, dans l'histoire de la littérature, Fromentin peut être, sur ce point, considéré comme un pionnier, avec Baudelaire, son exact contemporain, dont plus d'un trait le rapproche au demeurant. L'odeur en question ici est justement, comme chez Baudelaire, une odeur d'Orient et une odeur complexe. Mais parmi ses diverses composantes, Fromentin n'hésite pas à citer celle, essentielle et que l'on chercherait en vain sans doute chez tous ses contemporains, « de la propre personne des indigènes », ce que Baudelaire ne ferait pas ou ferait de façon romantique, en parlant de « parfums chaleureux » ou d' « effluves embaumés », sans se borner en tout cas à cette notation nue. La remarque de Fromentin, si, inversement, elle ne tombe pas non plus dans la complaisance lourde des naturalistes (Zola ou Huysmans), est parfaitement claire et réaliste, et voilà pourtant ce qu'on appelle un écrivain « distingué » qui n'ose pas voir ou décrire la réalité telle qu'elle est !

Le contenu de ce passage est repris de façon plus brève et légèrement plus romantique, quoique encore avec beaucoup de discrétion, au début du *Sahel* : « ... Je ne sais quelle odeur de benjoin remplissait

1. *Lettres de jeunesse*, p. 253.

l'air. Nous entrions dans un climat nouveau, et je reconnaissais cette ville charmante à son odeur [1]. » Mais c'est un peu plus loin dans le livre que nous allons trouver le passage essentiel, celui qui nous permettra de mesurer combien Fromentin a enrichi encore, en quelques années, son étude de la mémoire affective et combien a grandi l'importance qu'il lui confère ; ce long passage, que nous voudrions citer tout entier, il nous faut au moins en donner ici l'essentiel :

J'ai passé la nuit dernière à entendre aboyer des chiens. Comme la nuit était humide, l'air tranquille et sonore, je calculais, d'après la décroissance indéfinie des bruits, que les plus faibles devaient m'être apportés de plus d'une lieue.... Les chiens criaient pour se répondre, comme ils ont l'habitude de le faire, parce que quelque part un des leurs avait d'abord élevé la voix... et par des nuits calmes comme celle-ci il n'était pas impossible que ce long aboiement se répandît de l'autre côté du Sahel, et de gourbi en gourbi, de ferme en ferme, de village en village, se prolongeât par un écho continu jusqu'au fond de la plaine.

Je ne me suis endormi qu'aux approches du jour, et cependant,... cette nuit singulière m'a paru courte.

Ce que j'ai récapitulé de souvenirs, le nombre des lieux que j'ai revus, le nombre aussi des années écoulées qu'il m'a semblé revivre, je ne saurais l'écrire, car je n'aurais pu les noter même au passage. C'étaient des visions instantanées, rapides, mais d'une vivacité qui m'allait au cœur comme un aiguillon. Elles se succédaient aussi précipitamment que les bruits, et chose bizarre, au milieu de tous ces aboiements à peu près pareils, je distinguais des notes très diverses et des tonalités particulières dont chacune avait pour ma mémoire une signification précise et correspondait à des réminiscences. Les unes représentaient telle province de France, les autres telle époque ou telle aventure de ma vie que je croyais oubliée, et qui ne l'était pas, ma vie de campagne surtout et mes années de voyages, les deux périodes où je m'intéressai aux bruits champêtres, et vécus le plus activement. Que de coins de pays dans l'Ouest, vers la Manche ou vers le Midi, que de petits villages dont je n'ai pas gardé le nom, et que j'ai pour ainsi dire habités cette nuit pendant quelques secondes, grâce à ce mécanisme prodigieux de la mémoire appliquée aux sons [2] !

D'autres voix plus farouches ou plus rauques, ressemblant davantage à des miaulements, me remémoraient mes séjours en Afrique. Pour la plupart, je les reconnaissais, à les entendre se répéter à la même distance, dans une direction fixe et à des intervalles toujours égaux. Il m'est arrivé d'attendre avec anxiété la voix correspondante à tel souvenir, soit pour me pénétrer mieux du plaisir que j'en éprouvais, soit pour le continuer si d'autres l'avaient interrompu.

Il donne alors, pendant plus d'une page, un exemple précis de ces « visions », exemple fort intéressant sur lequel nous allons revenir, et conclut : « Ce souvenir est un des mille que j'aurais à citer. L'histoire entière de ma vie se déroula devant moi durant ces quelques

1. *Sahel*, p. 4.

2. On croirait lire une phrase de Proust, de même que la précédente pourrait être tirée des *Confessions* de Rousseau.

heures de veillée.... Vers cinq heures du matin les aboiements diminuèrent, et je m'endormis [1]. »

Nous remarquons d'abord que le point de départ est le même que dans la lettre de jeunesse citée plus haut : des aboiements de chiens, sensation doublement imprimée dans l'esprit et dans le cœur de l'écrivain par son enfance campagnarde et ses trois voyages algériens. Le phénomène, lui, est toujours le même, avec les mêmes caractères essentiels : absence de la volonté au départ, instantanéité, intégralité, fidélité beaucoup plus grande que celle de la mémoire volontaire (bien des souvenirs nous sont rendus que nous avions oubliés), abolition du temps et de l'espace, intensité de la résurrection tant par sa vie que par sa densité. Mais tout en est étudié ici de façon plus fouillée et plus ferme encore, par exemple sa subtilité et sa précision (la plus petite différence entre les sons peut nous précipiter dans une toute autre époque, ou dans un tout autre lieu) ou le plaisir éprouvé, dont la vivacité, comme chez Proust, est si bien exprimée que nous le ressentons un peu aussi nous-mêmes. De quoi provient-il, ce plaisir ? D'abord, comme toujours, de la résurrection d'un plaisir déjà éprouvé (par exemple, pendant des périodes de vie particulièrement intenses, qui, de surcroît, se gravant mieux en nous, à notre insu, renaissent plus facilement) et qui nous est redonné, décuplé par sa concentration. Mais ce passage nous en apporte aussi deux raisons nouvelles, qui le rendent particulièrement intéressant.

Revoyons tout d'abord avec attention quels sont les souvenirs qui revivent ici. A côté de ceux qui appartiennent à des périodes de vie intense, beaucoup restent très vaguement désignés : « Telle province de France..., telle époque ou telle aventure de ma vie..., coins de pays..., petits villages... », rien dans tout cela n'indique qu'il s'agisse de souvenirs spécialement heureux. Notre plaisir ne serait-il donc pas dû plutôt à la distance dans le temps et l'espace, qui embellit toutes choses (mais cela est valable également pour la mémoire volontaire), ou, bien plus précisément, au phénomène même de la résurrection d'un passé que nous pensions mort et cela parce que, grâce à lui, le temps se trouve aboli ? A cette question, le long exemple

1. *Sahel*, p. 79-83. — Un mot, en passant, sur cette dernière phrase : « Pauvre chute, banale, impuissante », s'exclamera avec pitié et suffisance plus d'un hargneux et superficiel critique, n'étalant ainsi que sa propre impuissance à saisir tout ce qui ne relève pas des ficelles de l'homme de lettres, c'est-à-dire ce dont Fromentin est le plus incapable. Une telle phrase est au contraire, entre mille autres, le signe de cette présence profonde à tout ce qu'il écrit, qui, en lui interdisant le moindre cabotinage, lui commande de se taire quand il a dit ce qu'il avait à dire, de se taire sans éclat, tout simplement, comme il a parlé, et même, quand ce qu'il a dit lui tenait vraiment à cœur, avec une sorte de sécheresse, comme par compensation. C'est exactement ce que fait Dominique, à la fin de son récit : « Il s'arrêta sur ces dernières paroles, dites avec la voix précipitée d'un homme qui se hâte, et cette expression de pudeur attristée qui suit ordinairement des épanchements trop intimes » (*Dominique*, p. 319). Et c'est ce que fait chaque fois Fromentin (cf., par exemple, la fin du *Sahara*) avec la même pudeur extrême, sans doute trop peu répandue pour être souvent comprise.

que donne Fromentin nous permet de répondre sans hésitation. Il s'agit, en effet, d'une « nuit aiguë et glacée... dans un petit douar... en pleine montagne... dans un pays des plus âpres », passée « après une longue étape » au milieu d'un terrain « pétri de boue, d'ordures et de débris », bref, d'une « nuit lamentable » à tous égards, et c'est pourtant l'un des « mille souvenirs » qui, revécus, lui ont donné tant de plaisir. C'est que, si le caractère heureux d'un souvenir ne peut qu'ajouter au plaisir causé par sa résurrection, le vrai secret de ce plaisir est dans le mécanisme lui-même, pour la même raison que chez Proust : parce que, comme nous le voyons bien dans ces pages, il nous fait triompher de tout ce qui limite l'homme avide d'absolu : le temps, l'espace, l'apparence — et cela de trois façons à la fois que nous trouvons ici distinguées : d'abord, en abolissant la distance et les années qui nous séparent d'un être, de ce que nous avons vécu, de nous-même ; ensuite, en concentrant en un point de temps et d'espace (la sensation) ce qui s'est déroulé dans la durée et dans l'étendue, donc dans le relatif, avec les gênes et les souffrances que cela entraînait et qui disparaissent ici, puisque ne reste que « l'essence » à laquelle est liée le bonheur ; enfin (et cette raison-ci, nous la rencontrons chez Fromentin pour la première fois), en entremêlant des passés de diverses époques, tous éprouvés maintenant au même titre comme présents : ainsi, nous qui souffrons d'être si instantanés, si inconsistants, voici que nous nous trouvons au contraire riches et profonds de toute cette durée que nous avons incorporée et « que nous ne savions pas avoir » [1].

Ces raisons et cette racine dernière du bonheur que nous donne la mémoire affective sont donc celles exactement que nous retrouverons soixante ans plus tard chez Proust [2]. A une différence près, cependant : c'est que nous n'y lisons rien concernant cette simultanéité de la présence et de l'absence qui sera étudiée dans la *Recherche.* Analyse moins aiguë ? Non pas : différence, tout simplement, dans la sensibilité. Celle de Fromentin, en effet, quoique extrême, reste « normale » et ne le paralyse pas, comme Proust, devant le présent. Sauf cas exceptionnels, dont nous verrons plus loin un exemple. Comme lui, il se désole bien souvent, dans ses voyages, par exemple, de ne pouvoir absorber toute la réalité qui s'offre, mais il en absorbe autant qu'il peut et par tous les pores. Chez lui, l'imagination n'est pas « le seul organe pour jouir de la beauté » : ce n'est donc pas son union avec la présence qu'il apprécie surtout dans la mémoire affective.

C'est pour la même raison que Fromentin qui, comme Proust, exclut la volonté au départ du phénomène, lui réserve (et cela aussi, nous le trouvons ici pour la première fois) une certaine part dans son

1. Proust, *Temps retrouvé,* II, p. 229.

2. Rappelons-nous bien ici l'expérience du tintement de sa cuillère, la plus importante sans doute, puisque, ramenant à la vie un instant non de bonheur, mais de tristesse, c'est elle qui fait comprendre à Proust que l'essentiel n'est pas dans la résurrection d'un passé heureux, mais bien du passé en tant que tel.

déroulement. La nervosité de Proust lui commandait un grand abandon : Fromentin, lui, peut se permettre une certaine participation, très modeste et très souple, mais réelle, et qui intensifie encore le plaisir.

Désormais, l'essentiel est dit, ce qui n'empêche pas la mémoire affective de continuer à apparaître de façon éclatante, dans le reste de l'œuvre, et de s'y enrichir chaque fois de traits nouveaux et importants. Ainsi, dans *Dominique*, trois ans après. Nous sommes au soir du mariage de Madeleine : à la douleur extrême du jeune homme se mêle l'anxiété de l'avenir, et il se débat avec lui-même, dans sa chambre haute, quand tout à coup :

> Vers le milieu de la nuit, j'entendis à travers le toit, à travers la distance, à toute portée de son, un cri bref, aigu, qui, même au plus fort de ces convulsions, me fit battre le cœur, comme un cri d'ami. J'ouvris la fenêtre et j'écoutai. C'étaient des courlis de mer qui remontaient avec la marée haute et se dirigeaient à plein vol vers la rivière. Le cri se répéta une ou deux fois, mais il fallut le surprendre au passage, puis on ne l'entendit plus. Tout était immobile et sommeillant. Un petit nombre d'étoiles très brillantes vibraient dans l'air calme et bleu de la nuit. A peine avait-on le sentiment du froid, quoiqu'il fût rendu plus intense encore par la limpidité du ciel et l'absence de vent.
>
> Je pensai aux Trembles ; il y avait si longtemps que je n'y pensais plus ! Ce fut comme une lueur de salut. Chose bizarre, par un retour subit à des impressions si lointaines, je fus rappelé tout à coup vers les aspects les plus austères et les plus calmants de ma vie champêtre. Je revis Villeneuve avec sa longue ligne de maisons blanches à peine élevées au-dessus du coteau, ses toits fumants, sa campagne assombrie par l'hiver, ses buissons de prunelliers roussis par les gelées et bordant des chemins glacés. Avec la lucidité d'une imagination surexcitée à un point extrême, j'eus en quelques minutes la perception rapide, instantanée de tout ce qui avait charmé ma première enfance. Partout où j'avais puisé des agitations, je ne rencontrais plus que l'immuable paix. Tout était douceur et quiétude dans ce qui m'avait autrefois causé les premiers troubles que j'aie connus. Quel changement ! pensais-je, et sous les incandescences dont j'étais brûlé, je retrouvais plus fraîche que jamais la source de mes premiers attachements [1].

Ici encore, même puissance et même rapidité, voire plus grandes, puisqu'un simple cri d'oiseau, lointain, à peine entendu, joint à une très vague impression de belle nuit froide, limpide et calme, ramène, immédiatement, en un temps et en un lieu bien éloignés, auxquels on ne pensait nullement. Même fraîcheur de tout ce qui renaît ainsi et qu'on eût pu croire mort. Même intensité, même densité, aussi précisément et fortement exprimées que dans le *Sahel*. Même soustraction au temps et à l'espace, puisque nous le revivons en « une perception instantanée ». Même bonheur, et plus grand encore, puisque cette fois c'est l'enfance seule qui revient, c'est-à-dire la période la plus heureuse de la vie de Dominique, et qu'elle lui apporte la paix au moment où il en a tant besoin. Car cette page confirme nettement ce que suggé-

1. *Dominique*, p. 139-141.

rait le *Sahel* et que nous trouvons également chez Proust : c'est que, à côté de tant d'autres miracles, la mémoire affective est capable aussi, par sa double appartenance, de nous faire éprouver simultanément deux sentiments opposés : ici l'excitation tonique, la joie irradiante qui accompagnent sa manifestation et la paix contenue dans le passé dont elle nous redonne la présence [1].

Ce sont d'autres richesses encore que nous fait découvrir un second passage de *Dominique*. Madeleine est partie avec son père et Julie pour une ville d'eaux où elle restera deux mois. La maison est vide, et Dominique y revient tous les jours pour s'y « entretenir avec son souvenir ». Comment ? Grâce à la mémoire affective, bien entendu :

> Je me promenai dans toute la maison, je visitai le jardin allée par allée ; Madeleine était partout. Je m'enhardis jusqu'à m'entretenir librement avec son souvenir. Je regardai sa fenêtre, et j'y revis sa jolie tête. J'entendis sa voix dans les allées du parc.... Je revis mille choses que j'ignorais d'elle ou qui ne m'avaient pas frappé, certains gestes qui n'étaient rien et qui devenaient charmants.... Les moindres particularités de sa mise ou de sa tournure, une odeur exotique qu'elle aimait et qui me l'eût fait reconnaître les yeux fermés, tout, jusqu'à ses couleurs adoptées depuis peu, le bleu qui la parait si bien et qui faisait valoir avec tant d'éclat sa blancheur sans trouble, tout cela revivait avec une lucidité surprenante, mais en me causant une autre émotion que sa présence, comme un regret, agréable à caresser, des choses aimables qui n'étaient plus là.

Un soir, il entre dans la chambre de Madeleine :

> L'air tiède y venait du dehors avec les exhalaisons du jardin en fleur ; mais surtout une odeur subtile, plus émouvante à respirer que toutes les autres, l'habitait comme un souvenir opiniâtre de Madeleine ; je m'assis dans un petit fauteuil à dossier bas qui lui servait de siège. J'y demeurai quelques minutes en proie à une anxiété des plus vives, retenu malgré moi par le désir de savourer des impressions dont la nouveauté me paraissait exquise.

Et il reste là, « immobile, attentif seulement à [se] pénétrer de cette indiscrète émotion » [2].

Que de choses, encore, dans ces deux pages ! Au départ, comme toujours, des sensations, ici visuelles et olfactives, mais aussi plus vagues, une atmosphère, plutôt, comme nous avons eu l'occasion déjà d'en rencontrer chez Fromentin et chez Proust. Mais dans ces sensations mêmes, nous trouvons ici quelque chose de nouveau et d'intéressant : le thème, rare jusque-là en littérature et pour la première fois suggéré dans l'œuvre de Fromentin, de l'odeur propre d'un être. Il n'est malheureusement que suggéré, et Fromentin n'ira jamais beaucoup plus loin, reculant sans doute devant trop de sensualisme.

1. Nous sommes ici au cœur de la mémoire affective : pour toutes les raisons que nous avons vues, cette joie l'accompagne toujours, même, quoique alors de façon complexe, quand il s'agit d'un passé triste.
2. *Dominique*, p. 100-102.

Mais remarquons cette fois encore la parenté avec Proust, qui reprendra le thème à plusieurs reprises, de façon plus hardie une ou deux fois (à propos des joues d'Albertine ou du parfum des jeunes filles), mais assez timide le reste du temps et en tout cas sans en tirer, ce qui étonne, tout ce qu'on s'attendrait à lui en voir tirer [1].

Dans le mécanisme même de la mémoire affective, un trait capital est ici explicité, nous l'avons annoncé, concernant la qualité et les raisons du plaisir éprouvé. Laissons de côté le piquant de l'indiscrétion, dont il serait pourtant intéressant de dire un mot pour l'étude de Fromentin, mais qui ne relève pas de la mémoire affective et de surcroît n'y contribue que sur la fin. Reste ce qui est ici l'essentiel : l'union, dans la mémoire affective, de l'absence et de la présence, cette raison capitale chez Proust, que nous n'avions pas trouvée dans le *Sahel* et que, dans ce cas particulier de l'amour, nous trouvons ici clairement désignée. Si, en effet, dans le voyage, par exemple, la réalité ne paralyse pas et ne gâche pas le présent, c'est le cas ici dans l'amour. Devant Madeleine, Dominique était à demi-aveugle. De plus, depuis quelque temps, il ne pouvait plus « vivre à ses côtés ». Il lui en voulait de son « calme », de « l'asservissement » qu'elle représentait pour lui, elle lui « faisait peur » [2]. Pour toutes ces raisons, il a souhaité son départ, et voici que maintenant son absence la lui rend, grâce à la mémoire affective, plus présente au contraire, puisqu'il voit d'elle « mille choses » qu'il n'avait pas remarquées. De plus, toutes les crispations, les hostilités disparaissent, pour ne plus laisser subsister que l'amour. A partir de ce moment, la réalité est transfigurée et tout en Madeleine, même ce qui « n'était rien », devient « charmant ». N'est-ce pas, là encore, ce que ne cessera de dire Proust [3] ?

Enfin, nous trouvons dans cette page, de nouvelles précisions sur un point abordé dans le *Sahel :* le rôle possible de la volonté dans la mémoire affective. Nous l'avons vu tout à l'heure : s'il reste bien entendu que seule une sensation peut la déclencher, nous pouvons,

1. Cf. R. Celly, *Répertoire des thèmes de la Recherche*, Paris, Gallimard, 1935, p. 236-8. Pour preuve supplémentaire de l'importance des odeurs chez Fromentin citons encore, après celle du *Sahel* sur l'odeur d'un peuple et celle-ci sur l'odeur d'un être, une phrase sur l'odeur d'un pays (« une bonne odeur de tourbe brûlée propre à la Hollande », in *Correspondance*, p. 343) et le beau passage des *Maîtres* sur l'odeur d'une ville :

Ici, plus encore qu'à Rotterdam, l'air est imprimé de cette *bonne odeur* de Hollande, qui vous dit où vous êtes et vous fait connaître les tourbières par une *sensation subite et originale*. Une odeur dit tout : la latitude, la distance où l'on est du pôle ou de l'équateur, de la houille ou de l'aloès, le climat, les saisons, les jeux, les choses. Toute personne ayant un peu voyagé sait cela : il n'y a de pays favorisés que ceux dont les fumées sont aromatiques et dont les foyers parlent au souvenir (*Les Maîtres d'Autrefois*, chapitre XII, l. 4).

Quelle acuité dans la sensation et quelle admirable gourmandise devant elle, aussi vive à la fin de sa vie qu'à ses débuts !

2. *Dominique*, p. 98

3. Il faudrait s'arrêter aussi davantage là-dessus, comme sur ce « regret agréable à caresser, des choses aimables qui n'étaient plus là », intéressant aussi bien par rapport à Dominique qu'à Fromentin et à Proust, enfin en lui-même, pour le raffinement de jouissance qu'il représente.

dans une certaine mesure et à condition de garder une grande souplesse, intervenir dans le déroulement du phénomène et en intensifier le plaisir. Nous voyons ici que nous pouvons même, parfois, en solliciter délicatement le déclenchement, en nous mettant dans les conditions nécessaires pour qu'elle fonctionne, c'est-à-dire en aidant volontairement le retour involontaire en nous de certaines sensations par la mise en présence de certains objets, de certains lieux. Ainsi le hasard reste le grand maître, mais nous pouvons tout de même en favoriser sensiblement les bontés [1].

Nous pourrions citer encore plusieurs passages de Fromentin concernant la mémoire affective [2], toujours aussi précis et intenses, mais ils ne nous apporteraient maintenant rien de neuf. Nous terminerons donc sur une page un peu particulière, dans laquelle elle revêt encore un visage différent. L'écrivain y raconte à sa mère une journée exceptionnelle passée « au sommet le plus élevé de l'Atlas de Blidah », en lui envoyant quelques fleurs cueillies là, non par romantisme, mais, nous le comprenons bien maintenant, pour qu'elles puissent plus tard (Fromentin, dès sa jeunesse, pense toujours au futur) servir de support sensible à la mémoire affective et lui permettre de retrouver ainsi ces heures bénies :

> Ç'a été une des plus belles journées et des plus belles heures de ma vie. A cette hauteur extrême de deux mille pieds environ au-dessus de la plaine, dans la région des cèdres et des neiges, avec un horizon de montagnes de trente ou quarante lieues autour de moi, et vers le Nord, au delà des montagnes qui bordent la Mitidja, ayant en vue la mer qui me séparait de la France, j'ai récapitulé subitement, dans un moment d'émotion singulière, et revu comme s'ils m'étaient présents, tous les lieux et tous les êtres qui me sont chers, et j'ai compris mieux que jamais, dans ce rapide élan de la pensée à travers quatre cents lieues de pays, la puissance du souvenir qui s'affranchit ainsi de l'espace et du temps [3].

Le point de départ est ici remarquable, à la fois le plus subtil et le plus noble que nous ayons rencontré : ce sont, en effet, l'intensité et l'élévation de l'impression ressentie, la plénitude communiquée, bref, le bonheur éprouvé dans ce lieu si au-dessus lui-même, non seulement de l'espace, mais aussi, semble-t-il, du temps et du relatif, qui provoquent en celui qu'ils agrandissent ainsi comme un appel de sentiments de la même pureté, donc de ce qui est capable de les lui donner au maximum : « tous les lieux et tous les êtres qui (lui) sont chers »,

1. Ici encore, il faudrait regarder de plus près, préciser les domaines où une telle intervention est possible, et souligner que l'on doit en proscrire avec soin l'abus, qui userait la fraîcheur de la résurrection et en pâlirait peu à peu le plaisir.

2. Ainsi, *Lettres de jeunesse*, p. 106 (juillet 1844). Au lendemain de la mort de Jenny, l'atmosphère orageuse, venteuse, automnale d'une soirée à Meudon, avec des cors de chasse et, ici encore, des chiens qui aboient, ramène brusquement à la vie de longues années d'Aunis :

> « Tout mon passé m'a traversé la mémoire.... En quelques secondes, j'ai remonté cours de sept années. »

3. *Lettres de jeunesse*, p. 178.

réunis ainsi dans une même seconde d'amour. Ici, Fromentin va loin et profond, autant et plus peut-être que Proust.

Ainsi, nous avons pu mesurer, au cours de cette confrontation pas à pas, la similitude presque absolue, dans l'essentiel comme dans le détail, de la mémoire affective chez les deux écrivains. Et si l'analyse de Proust peut être dite plus « géniale » parce qu'elle est menée jusqu'à ses extrêmes limites par une sensibilité excessive, donc unique, et que l'esprit y prend un très vif plaisir, pourquoi ne pas souligner que c'est dans celle de Fromentin que nous trouvons la plus large humanité [1] ? Oserons-nous dire, même, qu'en en tirant des conclusions moins absolues, celui-ci nous paraît plus proche de la réalité ?

III

Une question se pose maintenant : Proust a-t-il tout ignoré de cette parenté qui vient de nous apparaître ou, au contraire, avait-il lu Fromentin et connaissait-il les passages que nous avons cités ? Question bien embarrassante, et à laquelle il nous est difficile de répondre avec certitude. Quelques faits rapprochés et quelques citations recueillies au détour d'une page vont au moins nous permettre de conjecturer avec vraisemblance.

On sait que Proust, au moment solennel où il expose sa découverte, se réclame de trois grands écrivains chez qui apparaît déjà, à certain endroit de leur œuvre, la mémoire affective, avec « des traits moins marqués [que chez lui], mais reconnaissables... et au fond assez analogues » [2] : Chateaubriand, Nerval et Baudelaire. Nous en dirons un mot tout à l'heure : remarquons seulement pour l'instant l'absence de Fromentin. Est-ce que Proust ne le connaissait pas ? Nullement (ce serait d'ailleurs bien invraisemblable). Le peintre est cité deux fois dans la *Recherche* [3]. Quant à l'écrivain, lisons pour commencer la lettre écrite par Proust à sa mère, le 17 octobre 1902, vers la fin d'un radieux voyage en Belgique et en Hollande [4]. Nous y apprenons que, pour ce voyage, c'est Fromentin (qui a fait le même, un quart de siècle auparavant) qu'il a choisi pour guide — c'est-à-dire ses *Maîtres*

1. Nous aurions voulu souligner également la parenté des deux écrivains en ce qui concerne l'extrême acuité des sens et « l'aptitude singulière à se pénétrer des impressions » (*Dominique*, p. 53), conditions premières d'une mémoire affective développée et raffinée, d'abord parce que, grâce à elles, c'est un présent particulièrement riche que nous vivons et donc que plus tard nous revivons, ensuite parce que la mémoire affective en est plus souvent déclenchée ; et en ce qui concerne aussi l'œuvre du temps sur les souvenirs. Nous devons nous contenter de renvoyer sur ces points aux études existantes (cf. notamment C. Reynaud, *op. cit.*, p. 167 ; A. Lagrange, *op. cit.*; p. 77 ; E. Czoniczer, *op. cit*, p. 99 et J. Vier, *op. cit.*, p. 36). Il y aurait trop à dire svr la sensualité de Fromentin, cet homme que l'on présente le plus souvent comme un puritain austère et « boutonné » !

2. *Le Temps retrouvé*, II, p. 72.

3. *Le Côté de Guermantes*, II, p. 184, et *Le Temps retrouvé*, I, p. 139.

4. Proust, *Correspondance avec sa mère, 1887-1905*, Plon, 1953, p. 202.

d'autrefois, puisque ce n'est qu'en 1912 que seront publiés des fragments de ses lettres et carnets de la maturité, trois ans après des extraits de ses lettres et carnets de jeunesse [1]. Ainsi, en ce début du vingtième siècle, le livre de Fromentin garde largement, malgré les vingt-cinq ans écoulés, sa prééminence (« livre célèbre, écrit Proust, entouré d'une haute considération ») sur tous ceux qui traitent du même sujet [2]. Mais sa vie reste inconnue et Proust, toujours soucieux de l'homme, s'en plaint à sa mère : « As-tu des renseignements sur la vie de Fromentin ? C'est ennuyeux de n'avoir aucun « tuyau » sur quelqu'un avec qui on vient de passer quinze jours à l'hôtel. » Il n'est pas interdit de penser que, lorsque sept ans et dix ans plus tard, les deux volumes auxquels nous venons de faire allusion vinrent apporter sur cette vie et sur cet homme des révélations de nature à bouleverser l'idée qu'on pouvait en avoir jusqu'alors [3], Proust y trouva de quoi satisfaire une curiosité qui demeurait aussi vive, et qu'il eut donc l'occasion d'y lire les passages sur la mémoire affective que nous en avons cités. Quant au reste de l'œuvre, ou bien il le connaissait déjà en 1902 (c'est plus que probable pour *Dominique*) ou bien Mme Proust, pour répondre à sa question, le lui aura sans doute aussitôt signalé, particulièrement le *Sahel*. L'année suivante, en tout cas, exactement le 25 février 1903, Proust publie dans *Le Figaro* son article sur « le salon de S. A. I. la princesse Mathilde » sous le pseudonyme de Dominique (amusante rencontre, quand on se rappelle les graves démêlés de Fromentin avec l'autoritaire princesse), qu'il conservera pour les salons qui suivront. Mais c'est surtout l'allusion à « la Madeleine de Fromentin » dans le fameux pastiche des Goncourt [4], qu'il nous faut rappeler ici ; elle nous confirme ce qui apparaissait déjà à peu près sûr, s'agissant d'un lecteur aussi dévorant et d'un livre déjà classique : à un moment ou à un autre, Proust a lu *Dominique* dans sa jeunesse. Ainsi, parmi les pages de Fromentin que nous avons citées, on peut estimer que Proust a lu sûrement celle des *Maîtres*, à peu près sûrement celles de *Dominique*, probablement celles des deux volumes de correspondance et peut-être celui du *Sahel*, et l'on devine que, habité sans aucun doute par le problème, il a dû y prendre un intérêt particulier et y trouver plus ou moins consciemment et avidement (cela dépend de l'époque) un aliment à ses préoccupations.

Il ne s'agit pas, bien entendu, d'en conclure qu'il a tout pris à Fromentin ! ni même qu'il lui a pris quoi que ce soit. Tout est trop « vécu » et trop profond dans la *Recherche* pour qu'on puisse jamais y aper-

1. Par Pierre Blanchon : nous avons cité plusieurs fois déjà ces deux ouvrages.
2. Ce qui est beaucoup plus remarquable encore c'est qu'il la conserve à peu près intacte aujourd'hui, après tant d'années et malgré le développement considérable de la critique d'art.
3. Cf., par exemple, le portrait qu'en avait tracé Faguet (*Revue des Charentes*, 30 septembre 1905).
4. *Le Temps retrouvé*, I, p. 22.

cevoir le moindre plagiat. Mais il peut se faire que ces lectures aient, pour leur part, qu'on ne déterminera jamais, contribué à préciser, à enrichir, à mûrir sa réflexion. Quoi qu'il en soit, ces pages existent et Proust en a connu une partie. Si bien qu'il y a de sa part un peu d'ingratitude ou un peu de malhonnêteté à ne pas avoir cité Fromentin à côté de Chateaubriand, de Nerval ou de Baudelaire (et même, comme nous le verrons dans un instant, bien avant eux). Mais ces répondants étaient évidemment plus prestigieux pour quelqu'un qui, malgré certaines apparences, avait une si haute idée de son œuvre, et savait, quand il s'agissait d'elle, se révéler stratège consommé [1]. Bien mieux, les exemples qu'il trouvait dans leurs œuvres étaient à la fois assez précis et assez partiels pour que son apport en fût doublement grandi. Ainsi, l'oubli de Fromentin peut très bien avoir été consciemment ou inconsciemment volontaire, sans que rien pourtant le prouve absolument.

De toute façon, l'importance de Fromentin dans ce domaine reste, nous l'avons assez vu, capitale, et c'est à son propos que nous devons nous poser une dernière question : cette étude si précise, si détaillée et si riche qu'il a faite, bien avant Proust et beaucoup d'autres dont nous avons cité les noms, de la mémoire affective, lui appartient-elle entièrement ? Ou bien est-elle déjà, chez certains écrivains encore antérieurs ou contemporains, suffisamment élaborée pour que l'on puisse parler d'influence, voire d'emprunt ?

C'est ici, à notre très grand regret, une revue au pas de charge qu'il va nous falloir passer, en essayant pourtant d'être relativement complet.

Les fameuses lignes des *Confessions* de Rousseau sur la pervenche [2] sont généralement considérées [3] comme les premières de la littérature française où apparaisse la mémoire affective. Sans vouloir apprécier ce point, remarquons seulement qu'elles sont d'une extrême rapidité et qu'il s'agirait tout simplement de mémoire involontaire, si le mot « transport » employé, mais nullement explicité, ne venait nous faire entrevoir quelque chose de plus : on conviendra que c'est maigre.

Un peu plus tard, nous trouvons, suggérées par M. O'Brien [4], deux intéressantes citations étrangères, l'une de Cowper (*The Task*, 1785), l'autre des mémoires d'Alfieri (*La Vita*, 1793, Paris, 1804) : la mémoire affective y apparaît de façon précise, cette fois, mais très rapide aussi, et tout à fait épisodique dans l'œuvre des deux écrivains. M. Georges Poulet cite, pour la fin du XVIII[e] siècle, deux lignes d'un obscur géologue, étonnemment justes et jolies, mais sans lendemain [5]. Le pas-

1. Cf. L.-P. Quint, *Marcel Proust et la stratégie littéraire*, Corrêa, 1954.
2. Livre VI, p. 2.
3. C'est à Brunetière que revient le mérite de la trouvaille (dans *Le Roman naturaliste*, Calmann-Lévy, p. 148 ; cf. J. Pommier, *op. cit.*, p. 9).
4. *Op. cit.*, p. 27 et 29.
5. *Op. cit.*, p. XXXIII.

sage de *La Confession d'un Enfant du Siècle* (1836) cité par M. Jean Pommier [1] qui rend bien, en effet, l'impression de profondeur du souvenir, reste lui aussi isolé dans l'œuvre de Musset [2]. On en dirait autant de deux passages de *Madame Bovary* [3] cités l'un par Brunetière [4] et l'autre par M. O'Brien [5], qui sont, de plus, sensiblement moins fermes et nets dans l'expression du phénomène, et, bien plus encore, des quelques lignes de Xavier de Maistre et d'Arsène Houssaye citées par Mme Czoniczer [6].

Restent les trois écrivains cités par Proust lui-même : Chateaubriand avec deux passages des *Mémoires* (1848-1850), Nerval avec *Sylvie* (1853) et Baudelaire avec quelques poèmes des *Fleurs du Mal* (1857). Renvoyons, pour plus de détails, aux excellentes études qui ont été consacrées à ce sujet [7] et faisons seulement quelques remarques essentielles pour notre propos.

Supposons tout d'abord que Fromentin ait connu tout cela, ce qui est probable sans être aucunement sûr, et, de plus, qu'il l'ait connu dès la parution : même en ce cas, si nous regardons les dates, nous nous apercevons que toutes les citations que nous avons données de ses *Lettres de Jeunesse* sont antérieures à celles-ci (tout comme d'ailleurs, à celles de Flaubert et de Houssaye signalées plus haut) et donc que sa réflexion était déjà très élaborée, riche et nette avant qu'il ait eu seulement la possibilité de lire ces pages. Mais un rapide examen de leur contenu nous convaincra, en outre, que cette lecture ne lui eût rien apporté de vraiment solide. Nous constatons, en effet, que dans le premier passage de lui cité, — le second restant bien vague et même très embarrassé (ce qui, malgré sa chute qui est belle, ne justifie guère l'éloge proustien), — Chateaubriand désigne avec précision le phénomène, mais sans le démonter ni en tirer aucune conséquence : il ne s'agit là, en définitive, que de deux notations pleines de finesse, mais dont l'importance n'est pas vraiment mesurée. Chez Nerval, dont Proust ne dit que deux mots très vagues et lourds, nous ne pouvons même pas dire que nous ayons vraiment affaire à la mémoire

1. *Op. cit.*, p. 10.
2. Les deux beaux vers du *Souvenir :*

« Les voilà, ces buissons où toute ma jeunesse
Comme un essaim d'oiseaux chante au bruit de mes pas. »

restent trop vagues pour qu'on en tienne vraiment compte.
3. Charpentier, 1923, p. 120 et 161.
4. *Op. cit.*, p. 149.
5. *Op. cit.*, p. 30.
6. *Op. cit.*, p. 125 et 126.
7. Cf. Jean Albert Bédé, « Chateaubriand et Proust », in *Modern Language Notes*, juin 1934 (XLIX, p. 353-356) ; Jean Pommier, *op. cit.*, p. 7 et J. O'Brien, *op. cit.*, p. 19 et suiv. Signalons également l'article de M. Pierre Moreau (*Revue Universitaire*, 1948, p. 278) qui a retrouvé, chez les trois écrivains cités ici, ainsi que dans *L'Homme qui rit* (1869) et chez Bourget, la même image de la « mémoire-palimpseste » où « reparaissent parfois les caractères primitifs », image qui convient parfaitement à la mémoire affective.

affective, mais plutôt à la mémoire tout court, réveillée par une lecture [1]. C'est évidemment, comme le signale lui-même Proust, sans préciser les poèmes auxquels il pense, Baudelaire qui est le plus intéressant, puisque, outre la désignation du phénomène (dans *le Flacon*), nous trouvons chez lui (dans *Parfum exotique*, *La Chevelure* et *le Balcon*) le souci et même un peu les moyens de provoquer la mémoire affective :

Je sais l'art d'évoquer les minutes heureuses.

Mais, ce qui concerne les moyens reste bref (respirer la chevelure et se blottir dans les genoux de sa maîtresse) et surtout aucune espèce de précision n'est donnée sur les différents moments du phénomène et jusque sur le phénomène lui-même, au point qu'on se demande presque aussitôt s'il s'agit vraiment de mémoire affective, ni aucune allusion faite à tous les problèmes qui se posent : une affirmation, c'est tout, qui malheureusement ne supprime pas l'inquiétude et le doute, puisqu'elle est suivie chez le poète lui-même de questions tout aussi tristes et angoissées qu'auparavant [2] : quelle différence avec Proust, pour qui elle constitue le premier terrain solide sur lequel tout bâtir ! En fait, nous remarquons que cette prétendue mémoire affective de Baudelaire n'en est pas non plus vraiment une, puisqu'elle renferme (relisons avec soin les textes) autant et plus de « rêves » que de « souvenirs ». Bref, nous avons là des vers magnifiques d'un très grand poète, mais rien de comparable à la réflexion de Proust, ni à celle de Fromentin [3].

Ainsi, à supposer même que celui-ci ait eu connaissance de toutes les citations que nous venons de faire (en réalité, il a dû n'en connaître que très peu), elles ne lui auraient pas apporté beaucoup : dans les meilleurs cas, c'est-à-dire quand il s'agit vraiment de mémoire affective, le phénomène est correctement décrit, mais son importance et les possibilités qu'il offre à l'homme ne sont pas vues, et nous n'avons jamais affaire qu'à des remarques épisodiques. Fromentin, au contraire, les voit, parce que chez lui, comme plus tard chez Proust, la mémoire affective se situe dans un itinéraire et, faisant alors l'objet d'une réflexion attentive, est mise à sa place dans un ensemble dont elle était coupée et où elle retrouve sa vraie dimension et son vrai sens. Aussi tout ce qui la concerne est-il, nous l'avons vu, profondément « vécu » et vibrant, et c'est là, soulignons-le pour finir, un trait essen-

1. Sans compter que cela sent un peu le procédé, comme le suggère M. Jean Pommier (*op. cit.*, p. 11-12). Brunetière fait la même remarque à propos d'une page de Flaubert (*op. cit.*, p. 149).

2. Notamment dans *Le Balcon*. Que dire de *Moesta et errabunda*, parfois cité également ? On y cherche en vain la mémoire affective, et l'on n'y trouve qu'une plainte, une inquiétude et un désir.

3. Cela fait peu de chose au total, même pour le dix-neuvième siècle : remarquons en particulier l'absence de Stendhal qui n'a rien entrevu du phénomène (cf. O'Brien, *op. cit.*, p. 29, note 2).

tiel chez Fromentin, par lequel encore il s'apparente étroitement à Proust [1].

Donc, pour tout ce qui se rapporte à la mémoire affective, Fromentin est le seul de tous les prédécesseurs de Proust à avoir été vraiment un précurseur et un précurseur dont nous avons pu mesurer la proximité et apercevoir la richesse. Ce que nous venons d'étudier n'est pourtant pour Fromentin qu'un point de départ. Par quels moyens, annonçant Proust en cela aussi de façon saisissante, il multiplie dans la durée le bonheur donné par la mémoire affective et, d'autre part, l'éternise par l'Art, c'est ce qu'il nous faudrait étudier maintenant. Mais nous voulions seulement aujourd'hui, par un exemple précis (et partiel aussi, nous le répétons), faire entrevoir son importance et l'injustice de son oubli.

Jacques Monge.

1. Il est donc, là encore, assez plaisant de le voir parfois accusé du contraire, sur la foi de deux ou trois maladroites réminiscences rencontrées dans *Dominique*.

NOTES ET DOCUMENTS

TRAVAUX SOVIÉTIQUES RÉCENTS SUR LE XVIIIe SIÈCLE FRANÇAIS

La petite bibliographie commentée que nous présentons ici n'est pas la suite de celle que nous avions donnée à la *R. H. L.* en 1954 [1]. Elle ne concerne que les années 1958-1961, et elle n'est qu'indicative. Nous l'avons constituée à l'aide des ouvrages et des articles que nous a fait parvenir notre collègue, et ami, V. S. Lublinskiï, de Léningrad, et à l'aide d'une bibliographie portant sur les années 1958 et 1959, publiée à la fin d'un *Annuaire d'études françaises (Frantsouzkiï Ejegodnik, stati i materialy po istorii frantsii)* récemment paru à Moscou.

ALEXEIEV (M. P.). Denis Diderot et les auteurs russes de son temps, *XVIII vek. Sbornik, 3*, p. p. l'Institut de Littérature russe de l'Académie des Sciences de l'U. R. S. S. (maison Pouchkine), 1958, p. 416-431.

[M. P. Alexeiev, de l'Académie des Sciences de l'U. R. S. S., est directeur adjoint de l'Institut de Littérature russe de l'Ac. des Sc. de l'U. R. S. S. et professeur à l'Université de Léningrad. C'est un des plus éminents spécialistes soviétiques du XVIIIe siècle français.

Cet article reprend en partie une communication faite par l'auteur en 1948, mais dont la reproduction intégrale était inopportune, après les deux articles de V. I. Tchoutchmariov parus dans *Voprosy Philosophii*, en 1951 et 1953, et consacrés au même sujet [2]. M. P. Alexeiev se fonde notamment sur la liste des livres russes ayant appartenu à Diderot, que publia, en 1932, M. Jean Porcher, et il fait le point de ce que Diderot connaissait et pensait, notamment de Lomonossov, Soumarokov, Maïkov, Kheraskov.]

BAKHMOUTSKII (V. Ia). La polémique entre Voltaire et Rousseau, *Voprosy Philosophii*, 1959, nº 7, p. 99-111.

BIRALO (A. A.). Les sources sociales et idéologiques du communisme utopique de Meslier, Morelly et Mably, *Troudy Institouta Philosophii Akademii Naouk B.S.S.R.*, nº 1, 1958, p. 247-272.

GORDON (L. S.). Quelques résultats de l'étude du livre prohibé en France (seconde moitié du XVIIIe siècle), *Frantsouzkiï Ejegodnik, 1959*, Éd. de l'Ac. des Sc. de l'U. R. S. S., Moscou, 1961, p. 89-120.

[L'article est révélateur de l'intérêt considérable que portent les historiens soviétiques à des écrivains du XVIIIe siècle que l'on considère généralement comme secondaires et qu'écrase, en effet, le voisinage des Montes-

1. *R.H.L.*, juillet-septembre 1954, p. 320-328, sous le titre : « Diderot et le XVIIIe siècle français en U. R. S. S. »
2. *Ibid.*, p. 320 et 323.

quieu, Voltaire, Rousseau, Diderot. L. S. Gordon s'attache ici à montrer que ces « minores », Ange Goudar, — que lisait Diderot, — la Beaumelle, l'abbé Coyer, — ses dissertations furent utilisées par les encyclopédistes, — Dulaurens, pauvres écrivains, écrivains pauvres, dont les livres, brochures et pamphlets furent traqués par le pouvoir, représentent, en fait, bien avant la Révolution, l'opinion d'un quatrième Etat, essentiellement plébéien, qui se fera entendre avec la force que l'on sait après 1790.]

HERCHKOVITCH (Z. I.). Philosophes russes et français du siècle des Lumières (Montesquieu et Cantemir), *Vestnik Istorii mirovoï kultury*, 1959, n° 4, p. 120-129.

KAMINER (L. V.). Bibliographies et revues littéraires en France au siècle des Lumières, 1750-1789, Éd. de la Chambre du Livre de l'U. R. S. S., Moscou, 1959, in-8°, 246 pages.

[Le livre est visiblement l'ouvrage d'un bibliographe, mais c'est aussi une contribution importante à l'histoire des idées, dans la tradition des travaux de Daniel Mornet, par exemple.

La première partie du livre présente un tableau de la Librairie et de la Bibliographie (état général et problèmes théoriques) en France au XVIII^e siècle. Elle utilise abondamment une étude de François de Dainville sur *La Géographie du livre en France, de 1764 à 1945*, publiée dans *Le Courrier graphique* en 1951 (n° 50, p. 43-52 ; n° 51, p. 33-36), mais aussi les textes du XVIII^e siècle, et en particulier les nombreux articles de l'*Encyclopédie* sur les bibliothèques, la librairie, la bibliographie.

La seconde partie contient une série de monographies sur le *Journal des Savants*, les *Mémoires de Trévoux*, la *Bibliothèque annuelle et universelle*, le *Journal encyclopédique*, l'*Année littéraire*, les *Annales typographiques*, le *Journal de la Librairie*, la *Bibliographie parisienne*. Chaque monographie contient des renseignements biographiques sur les rédacteurs du journal étudié, l'histoire de la publication, la conception de l'entreprise, sa place dans l'histoire de la bibliographie et dans l'histoire des idées. Des tableaux très clairs permettent de se faire une idée de la nature des ouvrages cités ou recensés, de l'importance des matières traitées, de l'évolution du goût à l'égard de la théologie, des sciences naturelles, etc.]

KAZARINE (A. I.). Les conceptions économiques de Denis Diderot, Éd. de littérature sociale et économique, Moscou, 1960, in-16, 207 pages.

[En cinq chapitres relativement brefs, mais qui ont le mérite d'étudier pour la première fois dans leur spécificité les idées de Diderot économiste, — en s'appuyant, par exemple, sur un texte encore aussi peu connu que l'*Apologie de l'abbé Galiani* [1], — A. I. Kazarine essaie de montrer l'évolution de Diderot, des articles de l'*Encyclopédie* aux grands textes économiques postérieurs à 1769 et surtout au voyage de Russie. Il étudie les idées de Diderot sur l'agriculture, l'industrie, le commerce, l'argent, l'impôt, en gardant toujours la préoccupation de situer son auteur par rapport aux grands courants de la pensée économique de son temps, et notamment par rapport aux Physiocrates.]

— Diderot et quelques problèmes de la culture russe du XVIII^e siècle, *Vestnik Istorii mirovoï kultury*, 1958, n° 1, p. 83-102.

Lettres inédites d'écrivains étrangers des XVIII^e et XIX^e siècles, tirées des collections de manuscrits de Léningrad, publiées sous la direction de M. P. Alexeiev, Éd. de l'Ac. des Sc. de l'U. R. S. S., Moscou-Léningrad, 1960, in-8°, 380 pages.

[Ces lettres viennent de la Bibliothèque publique d'Etat Saltykov-Chtchédrine, de l'Institut de Littérature russe de l'Ac. des Sc. de l'U. R. S. S.

1. Publiée dans *La Pensée*, n° 55, mai-juin 1954.

(maison Pouchkine), de la Section de Léningrad de l'Institut d'Histoire de l'Ac. des Sc. de l'U. R. S. S., des Archives historiques centrales d'Etat de Léningrad.

Un substantiel exposé liminaire de M. P. Alexeiev explique comment ces différents fonds se sont constitués à la fin du XVIII^e et au début du XIX^e siècle. Chaque lettre est précédée d'une notice historique et donnée *dans le texte original*, avec une traduction russe. Un index général des noms propres termine le recueil, qu'illustrent de nombreuses photocopies.

Au milieu des lettres de Gessner, Winckelmann, Wieland, Herder, Gœthe, Scott, Cooper, Pellico, Carlyle, Andersen, à côté de textes de M^me de Staël, Constant, Lamartine, Vigny, Nodier, Marceline Desbordes-Valmore, Mérimée, Hugo, Taine, Alphonse Daudet, Mallarmé, le XVIII^e siècle français est représenté par deux lettres de Rousseau, une de F.-M. Grimm, une de Beaumarchais, une de L.-S. Mercier, une de Ducis, une de Bernardin de Saint-Pierre, deux de Parny.]

LOTMAN (U. M.). Radichtchev et Mably, *XVIII vek. Sbornik, 3*, p. p. l'Institut de Lit. russe de l'Ac. des Sc., 1958, p. 276-308.

LUBLINSKII (V. S.). Du nouveau sur les rapports entre Voltaire et la Russie, *XVIII vek. Sbornik, 3*, p. p. l'Inst. de Lit. russe de l'Ac. des Sc., 1958, p. 432-439.

[V. S. Lublinskii, historien chargé de cours à l'Institut pédagogique A. I. Herzen, s'est déjà fait connaître des lecteurs de la *R. H. L.*, par son article sur « La Bibliothèque de Voltaire » (oct.-déc. 1958, p. 467-488). Il est l'auteur de nombreux travaux d'érudition consacrés à Voltaire et au XVIII^e siècle français, et a notamment publié, en 1957, des *Lettres de Voltaire* en partie inédites.

Cet article sur les rapports entre Voltaire et la Russie se fonde principalement sur les lettres publiées en 1956. Il a été traduit en français dans le numéro spécial de la revue *Europe* consacré à Voltaire (mai-juin 1959, p. 97-105).]

— Nouvelles méthodes de restauration et de conservation de documents et de livres, Académie des Sciences de l'U. R. S. S., Moscou-Léningrad, 1960, paginé de 149 à 167.

[Dans la deuxième partie de cet article, sous le titre *Notes marginales de Diderot*, V. S. Lublinskii fait état du résultat des recherches entreprises à la Bibliothèque Saltykov-Chtchédrine pour identifier par les notes marginales les livres ayant appartenu à Diderot. Trois agrandissements photographiques permettent de se faire une idée de la manière dont se présentent ces notes au crayon, en marge d'un exemplaire du livre *De l'Esprit*, d'Helvétius. Cf. du même Lublinskii, l'article suivant.]

— Quelques lectures de Diderot, *Frantsouzkiĭ Ejegodnik, 1959*, Ac. des Sc. de l'U. R. S. S., Inst. d'Histoire, Éd. de l'Ac. des Sc. de l'U. R. S. S., Moscou, 1961, p. 512-527.

[Cet article est une contribution capitale aux recherches entreprises pour retrouver ou reconstituer la bibliothèque de Diderot, disséminée d'abord à l'Ermitage, puis dispersée dans la seconde moitié du XIX^e siècle, à Saint-Pétersbourg. Il répond aux préoccupations que nous avons eu nous-même l'occasion d'exprimer dans deux articles sur *La Bibliothèque de Diderot*, parus dans la *Revue des Sciences humaines* (avril-juin 1958 et avril-juin 1959 [1]).

Trois livres ayant appartenu à Diderot ont déjà été retrouvés, dont un exemplaire de l'édition originale de *L'Esprit*, d'Helvétius, portant de nombreuses notes marginales, faites au crayon avant la reliure du volume. Il a

1. Cf. aussi les recherches de l'historien américain A. M. Wilson à Leningrad, en 1957 : « Diderot and Voltaire Gleanings », *The French Review*, april 1958, p. 351-363.

fallu la plupart du temps recourir aux méthodes les plus modernes de photo-analyse pour les déchiffrer.

Ces notes ont un triple intérêt : c'est la première fois qu'on peut observer la manière dont Diderot annotait ses lectures ; ces *marginalia* diffèrent des réflexions sur *L'Esprit* qui nous sont parvenues par l'intermédiaire d'Assézat, et nous en donnent la version primitive (paradoxe du chien et du docteur de Sorbonne, par exemple) ; enfin, pour les recherches ultérieures, le volume porte des marques distinctives qui, par analogie, permettront sans doute aux spécialistes de repérer plus aisément les autres livres ayant appartenu à Diderot.]

STRANGUÉ (M. M.). L'*Encyclopédie* de Diderot et ses traducteurs russes, *Frantsouzkiï Ejegodnik, 1959*, Éd. de l'Ac. des Sc. de l'U. R. S. S., Moscou, 1961, p. 76-88.

[C'est, à notre connaissance, le premier travail publié sur la « fortune » de l'*Encyclopédie* en Russie, si l'on excepte une communication de D.-M. Lang sur l'*Encyclopédie* en Russie et au Caucase, publiée dans les *Cahiers de l'Association internationale des études françaises*, en 1952 (p. 61-65). Mais l'étude de D.-M. Lang portait surtout sur la Géorgie, alors que M. M. Strangué traite de la Russie proprement dite.

Il montre qu'il y eut deux vagues d'intérêt pour l'*Encyclopédie* parmi les intellectuels russes du XVIII^e siècle. Vers 1767, furent publiés trois recueils d'articles de l'*Encyclopédie* à l'intention des milieux cultivés de la noblesse. Mais ces articles étaient sans portée philosophique ou politique, alors que ceux qui furent traduits entre 1769 et 1775 (*Monarchie absolue*, *Droit naturel*, *Economie politique*, *Tyran*, etc.), devaient répandre dans le public l'idéologie encyclopédique elle-même. M. M. Strangué cite quelques exemples de l'influence qu'ils exercèrent effectivement sur des Russes.]

VERTSMAN (I.). Jean-Jacques Rousseau, Éd. d'État, 1958, in-8°, 271 pages.

VOLGUINE (V. P.). Le développement de la pensée sociale en France au XVIII^e siècle, Moscou, Académie des Sciences de l'U. R. S. S., 1958, in-8°, 415 pages.

[V. P. Volguine, de l'Académie des Sciences de l'U. R. S. S., a consacré de nombreux et importants travaux aux idées sociales et politiques des philosophes français du XVIII^e siècle.]

— L'idéologie révolutionnaire en France au XVIII^e siècle, ses contradictions et son développement, *Frantsouzkï: Ejegodnik, 1959*, Éd. de l'Ac. des Sc. de l'U. R. S. S., Moscou, 1961, p. 5-18.

[Cet article donne le texte d'une communication faite à Paris en octobre 1958, au Colloque historique franco-soviétique. M. Volguine s'attache notamment à montrer comment les principales tendances de l'opinion française, à la veille de la Révolution, reflètent les intérêts et les dispositions des différentes couches du Tiers.]

JACQUES PROUST.

GOBINIANA

Gobineau, auteur pour « happy few », va-t-il enfin conquérir le grand public ? Périodiquement, on se pose, et se repose la question. Il est probable qu'on peut y répondre par la négative. Des années 1900, moment de sa première « résurrection » en France par les soins de Tancrède de Visan et de Robert Dreyfus, à aujourd'hui, l'auteur des *Pléiades* a fait l'objet d'un certain nombre d'études partielles, — et de ce fait décevantes, quel qu'ait pu être leur mérite, — mais il

n'est pas parvenu pour autant à une notoriété vraiment étendue. Il a ses fervents, certes ; mais, pour être populaire, il lui manquera toujours cet indispensable atout de pouvoir se ramener à une image simple, à une formule frappante. Complexe, contradictoire, la pensée de Gobineau ne se laisse pas fragmenter. Impossible de comprendre ses idées politiques et anthropologiques sans les replacer dans le contexte de sa sensibilité et de sa vie ; impossible aussi de le réduire, comme on a tenté de le faire, à n'être qu'un délicieux conteur, écrivain séduisant, mais de second ordre, dont il est permis d'ignorer l'œuvre théorique. Le « petit-fils d'Ottar Jarl » n'est, en aucune manière, un pur artiste : ses qualités expressives, qui sont indéniables, sont malaisément réductibles à l'analyse stylistique, ou du moins cette analyse, en soulignant les négligences et les faiblesses d'un art plus spontané que savant, nous oblige à chercher bien au delà du travail de la forme les secrets d'un si déconcertant pouvoir. Bref, il faut toujours en revenir à l'homme. Aussi devons-nous une reconnaissance particulière aux savants éditeurs qui, en nous rendant accessible une partie de sa vaste correspondance, nous permettent de le mieux connaître sous ses aspects divers et complémentaires.

Albert Sorel fondait de grands espoirs sur cette correspondance et se déclarait persuadé que la réputation que Gobineau n'avait « point conquise de son vivant, comme écrivain,... il la conquerrait après sa mort, à titre d'épistolier ». Ce sont ses encouragements et ses avis, au demeurant, qui déterminèrent Ludwig Schemann, en 1909, à donner la première édition des lettres échangées entre Gobineau et Alexis de Tocqueville [1]. Cette édition était incomplète, on le savait de longue date, et Albert Thibaudet, dans un article paru à la *N. R. F.* en 1934, déplorait qu'elle fût, en outre, « très mutilée » : l'éditeur allemand, en effet, avait pratiqué dans certaines des lettres de Tocqueville des coupures arbitraires. Réjouissons-nous donc de voir que l'on nous donne aujourd'hui, dans le cadre de l'édition définitive des *Œuvres* de Tocqueville actuellement en cours [2], une version aussi complète que possible de cette correspondance, parfaitement mise au point, pourvue de notes excellentes et, surtout, accompagnée de documents d'un très grand intérêt pour la formation intellectuelle de Gobineau, sur laquelle nous ne connaissions à ce jour que fort peu de choses. On sait que Tocqueville, chargé par l'Académie des sciences morales et politiques de rédiger un mémoire sur « l'état des doctrines morales au XIX^e^ siècle et leurs applications à la politique et à l'administration », avait confié à Gobineau, alors jeune journaliste besogneux, le soin d'en rassembler pour lui les matériaux. Ce sont ces éléments — notes, extraits de lectures et une étude d'une vingtaine de pages intitulée *Coup d'œil général sur l'Histoire de la morale* — que M. J.-P. Mayer a eu la bonne fortune de retrouver au château de Tocqueville, en même temps que plusieurs lettres inédites de l'auteur de la *Renaissance*, relatives au même sujet [3]. Ces documents ont le double intérêt de nous indiquer quelles furent, pendant une période déterminante de sa vie, les lectures de Gobineau — il n'est pas indifférent de savoir que le futur auteur de l'*Essai sur l'inégalité*

1. *Correspondance entre Alexis de Tocqueville et Arthur de Gobineau, 1843-1859*, publiée par L. Schemann, Paris, Librairie Plon, 1909.

2. A. de Tocqueville, *Œuvres complètes...*, tome IX : *Correspondance d'Alexis de Tocqueville et d'Arthur de Gobineau.* Texte établi et annoté par M. Degros. Introduction par J.-J. Chevallier. Avertissement de J.-P. Mayer. Paris, Gallimard, 1958 ; 2^e^ éd., 1959.

3. M. Mayer avait déjà reproduit une des plus importantes de ces lettres (celle du 8 septembre 1843) dans le numéro du 1^er^ avril 1955 de la *N.R.F.*

des races humaines avait lu, la plume à la main, Kant, Fichte, Schelling, Hegel (qu'il a médiocrement compris, du reste), ainsi que les « utilitaristes » anglais — et de nous montrer qu'en 1843 déjà, dix ans avant la publication de l'*Inégalité*, plusieurs des grands thèmes de l'œuvre avaient déjà pris forme dans l'esprit de leur auteur : thème du « salut par les Barbares », thème de la décadence, thème de l'inaptitude civilisatrice des religions, en particulier du Christianisme, religion des faibles, sur lequel Gobineau porte un jugement déjà nietzschéen (tout en protestant, un peu plus loin, de ses sentiments de bon catholique). A quel point l'esprit même du Christianisme, les valeurs proprement chrétiennes sont demeurés étrangers et même antipathiques au « Viking », c'est ce qu'une lecture un peu attentive de son œuvre permettait déjà de saisir ; mais ces premières lettres (1843) le confirment avec une particulière clarté.

Ce n'est pas, au demeurant, que la pensée de Gobineau soit simple ! Il serait commode — et faux — d'en faire tout uniment un « homme de droite », violemment réactionnaire et passéiste, attaché, en politique comme en morale, aux seules valeurs de la force. En fait, l'un des aspects les plus curieux de cette correspondance, c'est qu'en contradiction l'un avec l'autre, — et cela d'emblée, — les deux interlocuteurs sont en même temps bien souvent en contradiction avec eux-mêmes : situation que Gobineau accepte avec une désinvolture qui frise l'insolence, mais dont Tocqueville, lui, ne s'accommode qu'en gémissant. Le dialogue se déroule ainsi sur plusieurs plans, et l'un des deux partenaires au moins (le plus âgé) n'exprime pas volontiers le fond de sa pensée : au point qu'on se demande parfois si l'irritation qu'il manifeste à plusieurs reprises devant l'humeur contredisante de son jeune correspondant ne vient pas d'une secrète répugnance, d'une sorte d'effroi à entendre celui-ci dire tout haut ce que peut-être lui-même pensait tout bas. Au vrai, qui témoigne le plus de respect pour les valeurs spirituelles, de Gobineau qui, après avoir salué comme un incontestable progrès la laïcisation de la morale et vigoureusement approuvé l'opinion selon laquelle « un musulman, un païen peut être aussi élevé en moralité que l'ermite le plus austère », se déclare catholique par dégoût du matérialisme de son époque, par besoin d'être conséquent avec soi-même (un propos ironique de Rémusat, s'étonnant de le voir antichrétien avec des idées féodales, l'avait piqué au vif), enfin par un mouvement volontaire et violent de l'intelligence, fatiguée des vaines spéculations métaphysiques et sortant « des doctrines qui donnent sur le vide pour rentrer dans celles qui ont une valeur et une densité », — de Gobineau donc, ou de Tocqueville qui, incroyant, s'attache avant tout à « l'utilité politique des religions » et, doutant « que les peuples puissent se passer d'une religion positive », n'entend pas ébranler des valeurs si nécessaires à l'ordre établi ? Même complexité, mêmes contradictions (avouées chez Gobineau, secrètes chez Tocqueville) sur le plan politique. Peu à peu, il devient évident que ce qui donne au débat son ambiguïté, c'est le fait que, pour Gobineau, la vérité est une valeur absolue, inconditionnelle *(Si la vérité n'a pas une moralité supérieure en elle-même, je suis prêt à reconnaître que mon livre* [*l'Inégalité des races*] *en manque tout à fait...)*, tandis que le théoricien de *La Démocratie en Amérique* se préoccupe avant tout du caractère utile ou nocif d'une doctrine. « *Je ne suis pas devenu assez allemand en étudiant la langue allemande*, écrit-il avec un peu d'humeur, *pour que la nouveauté ou le mérite philosophique d'une idée me fasse oublier l'effet moral ou politique qu'elle peut produire.* » Aussi, bien plus que son caractère hypothétique et

incertain, ce qu'il reprochera à la doctrine du strict déterminisme racial, ce sont les conséquences pernicieuses qu'elle peut avoir. « *Ne voyez-vous pas*, écrit-il avec une clairvoyance hélas ! prophétique, *que l'inégalité permanente enfante l'orgueil, la violence, le mépris du semblable, la tyrannie et l'abjection sous toutes ses formes ?* » Un tel souci nous toucherait davantage s'il n'avait pas trop souvent pour conséquence chez Tocqueville une curieuse tendance à croire, ou du moins à déclarer vrai ce qu'il considère comme utile. Entre ce qu'il pense, ce qu'il estime devoir penser et ce qu'il souhaite qu'on croie qu'il pense, le partage n'est pas toujours facile à établir ! Et si le jacobinisme intellectuel de Gobineau *(Je n'ai jamais eu peur d'aller au bout des choses)* le pousse parfois à une franchise qui serait cynique sans son arrière-fond de désespoir et de défi, il y a par moment, dans le constant souci de moralité qui s'affirme chez Tocqueville, dans son respect, affiché avec quelque insistance, des plus nobles valeurs humaines, comme une ombre de pharisaïsme....

Nous avons insisté sur l'étrange tragi-comédie intellectuelle que contient ce dialogue, car c'est là peut-être son aspect le plus saisissant. Mais les amateurs d'histoire diplomatique et d'histoire tout court trouveront leur compte dans d'autres pages du même volume, qu'il s'agisse des affaires de Rome [1] qui occupèrent Tocqueville pendant la brève période où il fut ministre des Affaires étrangères, de juin à octobre 1849, ou des lettres-rapports que lui adressa, de Suisse et d'Allemagne d'abord (1850-1855), puis de Perse (1855-1857) son ancien chef de cabinet devenu attaché d'ambassade, chargé d'affaires, puis ministre. Les lettres de Perse, à vrai dire, n'ajoutent pas grand chose à ce que nous apprenaient déjà ce modèle de « grand reportage » en profondeur que constitue *Trois ans en Asie*, et les lettres que Gobineau adressa de Téhéran à sa sœur [2] et au général de Prokesch-Osten [3]. Mais les lettres de Suisse, avec leurs mouvements d'humeur contre le gros bon sens helvétique, leur injustice passionnée, leur mélange d'exagérations manifestes et de lucidité, sont fort amusantes. Elles offrent, des premières années de la Suisse moderne — au lendemain du Sonderbund — et de la révolution de 1848, un tableau souvent partial, mais détaillé, précis et vivant.

Entre la Correspondance de Gobineau et de sa sœur Caroline, Mère Bénédicte en religion [4], et le volume dont nous venons de parler, la distance est grande. Il n'y a guère que treize ans, pourtant, entre les dernières lettres à Tocqueville et la première lettre qu'arrivé à Stockholm, en juin 1872, le comte de Gobineau, ministre de France en Suède, adresse à la religieuse de Solesmes. (Relevons en passant que les lettres de Gobineau à sa sœur antérieures à 1872 sont, à l'exception de celles qui datent des deux séjours en Perse et qu'a publiées M. A. B. Duff, encore inédites pour la plupart.) Treize ans seulement, et pourtant quel long chemin ! Le correspondant de Tocqueville est un homme jeune, plein d'espoir, si ce n'est pour son époque et son pays, dont il a commencé à désespérer dès 1848, du moins pour son

1. Cf. également *Lettres du Colonel Callier...*, publ. par A. B. Duff et M. Degros, Paris, Imprimerie Nationale, 1950.
2. Comte de Gobineau, *Écrit de Perse. Treize lettres à sa sœur*, publ. et présentées par A. B. Duff, Paris, Mercure de France, 1957, et *Lettres persanes*, publ. par A. B. Duff, Paris, Mercure de France, 1957.
3. *Correspondance entre le comte de Gobineau et le comte de Prokesch-Osten, 1854-1876*, publ. par Clément Serpeille de Gobineau, Paris, Librairie Plon, 1933.
4. Comte de Gobineau, Mère Bénédicte de Gobineau, *Correspondance, 1872-1882*, publ. et annotée par A. B. Duff avec la collaboration de R. Rancœur, Paris, Mercure de France, 1958, 2 vol.

propre destin. Certes, dès le premier poste à Berne, les nuages ont commencé à s'amonceler sur la carrière diplomatique de Gobineau, et il est devenu bientôt évident que celle-ci ne serait ni aussi rapide, ni aussi brillante qu'il l'avait rêvé [1]. Mais enfin il n'est pas encore entré alors dans l'engrenage de soucis financiers et de drames familiaux qui feront de ses dernières années un si sombre crépuscule. Surtout, si la pensée du jeune et brillant protégé de Tocqueville est déjà intransigeante, si elle a le tranchant du mépris, du moins n'a-t-elle pas encore pris la fixité tragique que nous lui voyons dans les dernières années de sa vie. Pendant le premier séjour en Perse encore, si le *leit-motiv* de l'inexorable décadence, de la mort des civilisations commence à réapparaître avec une singulière insistance, si Gobineau aussi, à maintes reprises, s'irrite contre son pays et se console mal de constater que son *Essai sur l'inégalité* n'y a même pas les honneurs d'un examen attentif *(... je voudrais qu'on me discutât sérieusement dans mon pays)*, c'est précisément qu'il espérait mieux. — La Correspondance avec Caroline nous montre, au contraire, un homme qui a cessé d'espérer, sans parvenir pour autant à la sérénité du détachement. Tocqueville avait bien vu quel était le mal de cet esprit, mal noble, au demeurant : le goût de l'absolu. *Ne pouvant avoir la liberté telle qu'elle existait il y a cinq cents ans, vous préférez n'en avoir aucune : soit*, écrivait-il, non sans irritation, en réponse à une lettre où Gobineau, pour justifier sa condition de serviteur indifférent et docile du régime impérial, « vrai et pur condottiere » comme il le disait dans sa jeunesse, affirmait froidement : *Je ne vois nul motif... pour donner le nom d'institutions libres à aucune des formes que la nation française, faite comme elle est, a données depuis cinq cents ans ou donnera jamais à ses gouvernements. De l'anarchie tant qu'on voudra et du despotisme toujours, il s'agit seulement de savoir comment il est habillé et je l'aime mieux en habit noir qu'en blouse et beaucoup mieux en habit brodé qu'en habit noir.* Pour un Tocqueville, le choix, politique, moral, religieux, s'opère entre un grand mal et un moindre mal, entre un plus et un moins de bien relatif, dans les catégories raisonnables du possible ; pour un Gobineau, entre tout et rien. (Mais, par ailleurs, la vision qu'ils avaient l'un et l'autre de leur époque différait-elle beaucoup ? Thibaudet, dans l'article que nous avons déjà cité [2], relève que ces deux attitudes *sont contraires plus par l'accent que par le fond.... La grande différence est celle d'un « Tâchons de vivre dans cette misérable société » à un « Crève donc, société ! »*) Reste que le spectacle de la défaite française en 1870 devait achever de confirmer Gobineau dans ce nihilisme du dégoût et du refus.

Tel est donc l'état général de son esprit pendant ces dix dernières années, 1872 à 1882, assez mal connues jusqu'à aujourd'hui et sur lesquelles la correspondance publiée par M. A. B. Duff vient très opportunément jeter quelque lumière. Il est superflu de louer le soin

1. Dans une étude publiée dans le numéro spécial d'*Europe*, 1er octobre 1923, consacré à Gobineau, p. 68-80 *(Le conflit de deux générations : Tocqueville et Gobineau)*, Romain Rolland relevait que ce ne fut pas seulement le caractère irascible et hautain de l'auteur des *Races* qui entrava sa carrière, mais aussi ses erreurs politiques : « *Cet homme au regard d'aigle pour embrasser les vastes horizons des siècles, ... va buter presque invariablement contre les événements du présent et du proche avenir. Il voit (peut-être) ce qui s'est passé ou ce qui se passera, dans le lointain de deux mille années. Mais il ne prévoit jamais le lendemain.* » *Jamais* est trop dire ! Mais il est certain que le « florilège » de prévisions inexactes qui appuie ce jugement sévère laisse songeur....

2. Albert Thibaudet, « Tocqueville et Gobineau », in *N.R.F.*, 1er février 1934 (numéro spécial sur *Gobineau et le Gobinisme*), p. 213-222.

et l'élégance apportés par M. A. B. Duff, dont on connaît l'inépuisable érudition gobinienne, à l'édition et à la présentation de cette correspondance, qui ne comprend pas moins de 223 lettres (154 du frère, 69 de la sœur) et couvre le séjour de Gobineau à Stockholm, puis ses années italiennes et les brèves haltes qu'il fit, en 1881 et 1882, à Bayreuth, auprès de Richard et Cosima Wagner. Période capitale sur le plan littéraire, puisque nous lui devons, entre autres, ces trois chefs-d'œuvre que sont *Les Pléiades*, les *Nouvelles asiatiques* et *La Renaissance*, et très importantes aussi pour la vie intime de Gobineau, puisqu'elles virent naître et s'épanouir l'amitié amoureuse qui devait le lier jusqu'à ses derniers jours à la Comtesse de La Tour, et se consommer la rupture avec sa famille. Période sombre aussi, au cours de laquelle le diplomate-écrivain, mis prématurément à la retraite par le duc Decazes, ministre des Affaires étrangères, connaîtra l'incertitude du lendemain, la pauvreté, l'errance. Ce nomade-né mourra en nomade, seul, dans une ville étrangère ; mais auparavant, il aura éprouvé profondément, cruellement son exil dans une époque chaque jour plus étrangère à ses chimères. L'homme qui, *convaincu que l'hébétement... des esprits* était désormais *universel et sans ressources*, déclarait ne prendre souci *que de quelques centaines d'esprits qui se tiennent encore vivants au-dessus de l'atonie générale*, verra son destin ressembler toujours plus, et combien tragiquement ! au tableau de désolation qu'avait tracé son mépris, et la solitude s'aggraver autour de lui. Restent la femme aimée — mais elle-même répondit-elle à cet amour ? on peut en douter... —, quelques amis élus pour incarner le beau mythe des *Pléiades*, ces *êtres étincelants qui, le front couronné de scintillements éternels, se groupent intelligemment dans les espaces infinis, attirés, associés, par les lois d'une mystérieuse et irréfragable affinité*, reste, enfin, la fidèle et tendre affection d'une sœur. Mais, précisément, Caroline est trop proche de lui pour qu'il puisse s'agir entre eux d'un dialogue à proprement parler, d'une véritable confrontation d'idées. Lors même qu'elle s'écarte de son frère sur certains plans (celui de la foi religieuse, en particulier), elle n'a pas une intelligence assez vigoureuse pour lui tenir tête avec quelque chance de succès, ni même pour le comprendre vraiment : au scepticisme d'un homme qui a trop lu, trop voyagé, rencontré trop d'êtres divers soumis à des morales diverses, elles aussi, et contradictoires, contemplé trop de vérités incompatibles, pour ne s'être pas définitivement enfoncé dans le relativisme, elle oppose la « foi du charbonnier » ; à son absolu pessimisme, des consolations qui ne peuvent que lui demeurer indifférentes et quasi inintelligibles, puisque l'idée chrétienne de la repentance et de la rédemption lui restera toujours étrangère. La vérité, lui écrit-il, c'est qu'il se sent *profondément lésé, injustement traité, et tournant non pas au captif demandant grâce, mais au titan indigné.* De nouveau, comme avec Tocqueville trente ans plus tôt, nous assistons à un « dialogue de sourds » : il est évident que Gobineau n'est pas un homme de dialogue, mais d'affirmations. Ces débats métaphysiques, la forte, la saisissante expression du pessimisme essentiel de Gobineau sont assurément, de cette correspondance, la part la plus émouvante ; mais nous risquerions d'en donner une idée bien fausse si nous nous en tenions là. Le même homme qui compare la destinée humaine à l'affreux enlisement des bœufs de la Planta qui, pris dans la boue durcie, *meurent de soif en vue de l'eau, de faim en vue des prairies, et... meuglent vers le ciel qui les regarde et ne leur répond rien*, gardera *en même temps*, et presque jusqu'à son dernier jour, une gaîté frondeuse, une sorte d'alacrité et de bondissement, un pouvoir d'illu-

sion et d'espoir qui confondent. A quel point le vieux « derviche » usé et déçu qui devait s'éteindre à Turin le 13 octobre 1882 était resté jusqu'au bout fidèle à l'adolescent chimérique qu'il avait été, nourri de romans de chevalerie et de contes des Mille et une Nuits, c'est également ce que nous révèle cette correspondance familière ; et ce n'est pas là un de ses moindres charmes.

Puisque nous en sommes à parler de l'Orient, signalons encore la publication, par les soins de Mlle Adrienne Doris Hytier [1], des dépêches diplomatiques adressées au Ministère des Affaires étrangères par le comte de Gobineau au cours des deux séjours qu'il fit à Téhéran, le premier, de 1856 à 1858, comme chargé d'affaires, le second, en 1862 et 1863, en qualité de ministre [2]. On est parfois tenté, lorsqu'on lit les *Religions et Philosophies dans l'Asie centrale* ou les *Nouvelles asiatiques*, d'oublier que Gobineau ne passait pas ses journées uniquement à écouter au bazar la chronique pittoresque de la ville ou à débattre avec de savants mollas des problèmes de métaphysique, mais qu'après tout, il était aussi diplomate.... La publication de ces *Dépêches diplomatiques* nous le rappelle opportunément. Elles ne sont pas seulement d'une lecture fort agréable — même un peu gourmé par le ton que lui imposent les traditions de la carrière, le beau style vif de Gobineau se laisse reconnaître —, elles apportent des précisions intéressantes sur un moment particulièrement délicat des relations de l'Europe avec l'Orient. Clé du passage des Indes, objet des préoccupations de l'Angleterre et de la Russie, située au cœur même des influences qui tentaient de s'exercer en Asie occidentale et centrale, la Perse constituait un poste d'observation de première importance. Outre que la France se devait d'y protéger ses ressortissants et qu'elle y possédait des intérêts commerciaux, il était nécessaire qu'elle fût mieux renseignée sur un pays avec lequel ses relations n'avaient été jusqu'alors, comme le note Mlle Hytier, qu' « épisodiques ». La mission de Gobineau était donc, avant tout, une mission d'information : mission que sa connaissance de la langue et de la littérature persanes, ses dons d'observation, enfin, les relations d'amitié qu'il ne tarda pas à nouer avec de nombreux notables iraniens, le rendirent particulièrement propre à remplir. On trouvera dans ces *Dépêches* la source de plusieurs passages des *Nouvelles asiatiques :* ainsi, comme l'a relevé M. Duff dans un article paru dans le *Mercure de France* de décembre 1959 [3], un des personnages secondaires de l'*Histoire de Gamber-Aly*, Moussa-Riza alias M. Brichard, est le portrait-charge, crayonné au passage, sans excès d'indulgence, d'un ressortissant français avec qui Gobineau eut maille à partir à Téhéran. On trouverait sans peine d'autres personnages et d'autres événements pittoresques qui ont servi à alimenter la verve du conteur : le récit de la prise d'Hérat, par exemple *(Une partie des chefs de la garnison a été achetée par Doust Mohammed Khan et comme, ainsi que me l'a fait remarquer le Ministre, il est très ennuyeux d'être enfermé depuis plus d'un an dans une ville assiégée, il est aussi très naturel qu'on aime à sortir d'une pareille posi-*

1. *Les dépêches diplomatiques du comte de Gobineau en Perse.* Textes inédits présentés et annotés par Adrienne Doris Hytier. Préface de Jean Hytier. Genève, Librairie E. Droz, Paris, Librairie Minard, 1959.

2. Ces dépêches, qui avaient été copiées sur les registres de la légation de France à Téhéran par M. Jean Hytier, il y a un certain nombre d'années, ont été collationnées par lui sur les registres de Paris. Elles étaient inédites, à la réserve de quelques brefs passages cités par Ludwig Schemann et des dépêches nos 24 et 27 (8 avril et 18 mai 1857) publiées par M. Duff dans le *Mercure de France* de décembre 1959, p. 684-702 (« En marge d'une *Nouvelle asiatique* »).

3. Cf. note précédente.

tion) [1] pourrait être inséré sans disparate dans ce *Candide* à la persane qu'est *La Guerre des Turcomans*. Nul doute que les amateurs de la « série orientale » des œuvres de Gobineau — celle qui va de *Trois ans en Asie* aux *Nouvelles asiatiques*, en passant par les *Religions et Philosophies*, l'*Histoire des Perses* et les *Cunéiformes* —, tout comme les historiens qu'intéressent la rivalité anglo-russe en Orient et l'affaire de Hérat, ne trouvent tout à la fois plaisir et profit à cette lecture.

Janine Buenzod.

CLAUDEL ET EURIPIDE

Paul Claudel donna à la *Nouvelle Revue Française*, en avril et mai 1914, *Protée, drame satyrique en deux actes*, une œuvre charmante, dont les scènes principales sont d'une poésie délicieuse et parfois profonde ; elle porte à la fin la date « en Allemagne, 1913 ». Elle reparut en volume en 1927 (avec *L'Ours et la Lune* et le sous-titre *Farces lyriques* et, cette fois, la mention « janvier-février 1926, dans l'Océan Indien »), très fâcheusement retouchée. Le poète avait moins de goût que de génie ; il a aggravé les anachronismes faciles, mais discrets, de la première version, rendu lourdement bouffonne une mise en scène qui jusque-là laissait libre jeu à l'imagination et gâté la fin par de consternants couplets de music-hall. Les admirateurs de Claudel, lecteurs et metteurs en scène, font bien de s'en tenir à la première version.

A la suite de l'*Orestie*, dit une note liminaire, Eschyle avait composé un drame satyrique dont il ne nous reste que le titre, *Protée*. C'est en rêvant sur ce titre [sur ces deux syllabes, 1927] que je me trouve avoir écrit la pièce suivante.

En fait, Claudel se souvenait aussi du IV^e^ chant de l'*Odyssée*, où Ménélas arrêté en Égypte interroge le dieu marin Protée pour savoir comment il pourra rentrer à Sparte. Davantage, il avait lu, et très attentivement, la tragédie *Hélène*, d'Euripide.

C'est une pièce curieuse, bâtie sur une légende que Stésichore avait traitée vers le début du v^e^ siècle et dont Hérodote dit avoir trouvé une version rationalisée en Égypte même, où il voyagea vers 460. Voulant détruire Troie et cependant garder Hélène intacte, les dieux ne livrent à Pâris qu'un fantôme. Hermès porte la fille de Léda à Protée, roi d'Égypte, avec mission de veiller sur elle. Après avoir saccagé Troie et enlevé le fantôme qu'il prend pour sa femme, Ménélas aborde avec lui en Égypte où il retrouve son épouse toujours fidèle. Où est la vraie Hélène ? Le fantôme disparaît, laissant Hélène reprendre sa place. Mais elle est prisonnière. Le bon Protée est mort ; son fils Théoclymène s'est épris de la Grecque et la tient à sa merci. Elle et Ménélas prétextent un sacrifice en mer pour obtenir un bateau sur lequel ils s'évadent et retournent à Sparte.

Toute l'action consiste en erreurs ou provoquées, ou redressées. Le tragique est moins sur la scène que dans la toile de fond : Troie en cendres après dix années de souffrances, et les vainqueurs errants sur la mer. Euripide accuse volontiers, dans toute guerre, la dispro-

1. Dépêche n° 61, Téhéran, 20 juin 1863, p. 249.

portion entre l'insignifiance des causes et l'horreur des effets. Si tant de sang n'a coulé que pour un fantôme, c'est moins la folie des hommes qu'il faut incriminer que les caprices des dieux. Tel est, en effet, le sens de la pièce.

Par delà Euripide, Claudel revient au Protée dieu marin de l'*Odyssée*, en lui donnant, au lieu d'une fille, une nymphe-servante. Pour le reste, il doit à Euripide la donnée fondamentale, dont il change aussitôt tous les signes. L'histoire du fantôme, réalité chez Euripide, devient une pure invention de Protée, utilisée par Brindosier pour ménager sa fuite. A la fin de la tragédie, Ménélas détrompé s'en va en emmenant sa femme véritable ; à la fin du drame satyrique, Ménélas trompé emmène une fausse Hélène, laissant la vraie à Protée, lequel ne la gardera pas longtemps : Jupiter enlèvera sa fille au ciel pour en faire une étoile.

Il y a entre les deux œuvres, quelques rencontres sans importance :

> Tu n'as qu'une femme, c'est moi et aucune autre
> (*Hélène*, 575.)
> Il n'y a ici d'autre Hélène que moi
> (*Protée*, II, 2.)

Dans les deux pièces, Ménélas est brusquement averti qu'une seconde Hélène demeure chez Protée, là par une vieille portière, ici par Brindosier, presque dans les mêmes termes : coïncidences peu probantes. Mais un passage, beau et lourd de sens, prouve que Claudel avait médité sur la tragédie. Lorsque le Ménélas d'Euripide se trouve en présence de la véritable Hélène, elle tente de le persuader : en vain, puisqu'il est convaincu de la réalité du fantôme. Vient alors ce dialogue :

Hélène. — Quoi ? tu vas donc m'abandonner pour embarquer une illusion ?
Ménélas. — Oui. Mais pour être si pareille à Hélène, salut à toi !
Hélène. — Je meurs ! Je ne t'ai donc retrouvé, ô mon époux, que pour te perdre !
Ménélas. — J'en crois, de préférence à toi, mes immenses travaux de là-bas.
(*Hélène*, 590-3.)

Cri admirable de celui qui refuse d'avoir souffert pour rien. Et ne sommes-nous pas tous ainsi faits qu'un être aimé doive toujours une part de sa solidité à ce que nous avons fait pour lui ? Euripide a souvent de ces illuminations que la technique du dialogue prive, comme ici, du développement qu'elles mériteraient. Aucun philologue ne paraît même avoir remarqué la profondeur, la richesse de l'indication. Claudel ne s'y est pas trompé. Il a repris le trait, lui a donné un halo d'images puissantes et belles. Brindosier cherche à faire douter Ménélas de la réalité d'Hélène. Il proteste : « C'est Hélène. »

Brindosier. — Quelles preuves en as-tu ?
Ménélas. — Quelles preuves ? Je n'en veux d'autres que Troie en cendres et deux cent mille hommes égorgés,
Et ces dix ans de patience forcenée, faits de jours que j'ai tous comptés,
Et ma nièce Iphigénie mise à mal, et l'attente suprême dans le ventre du cheval de bois,
Et tu dis que ce n'est pas Hélène !
Brindosier. — L'appât des dieux qui voulaient détruire Priam a été bon.

Paradoxalement, ces derniers mots résument, et admirablement, non du tout le drame satyrique, où Ménélas a bien reconquis, à Troie, la vraie Hélène, mais la tragédie grecque, où, en effet, il a peiné pour une illusion envoyée par les dieux. La réplique de Brindosier donne la substance d'un couplet d'Hélène (362 et suiv.), d'une strophe du chœur (1107), d'un vers du dénouement (1652). Claudel tout à l'heure développait une sommaire indication d'Euripide ; ici, il le condense puissamment.

Sa pièce se passe, inexplicablement, à Naxos, « que, pour la commodité de l'action, on suppose placée entre la Crète et l'Egypte », dit la première version. Aucune légende ancienne ne met Protée à Naxos. Dieu marin dans l'*Odyssée*, il hante l'île de Pharos près de la côte d'Egypte, dont il est roi chez Hérodote et chez Euripide. Naxos ne jouant aucun rôle dans l'action, on peut se demander pourquoi, gratuitement, Claudel s'amuse à déplacer cette île du nord au midi de la Crète, et, de plus, à l'imaginer flottante. Car pour lui elle n'est qu'un nom. Or, c'est encore d'Euripide que lui vient ce nom et par un très curieux détour.

A la fin de la tragédie, un messager vient dire au roi comment les Grecs partis sur un bateau prêté par lui sous prétexte de sacrifier en mer, ont cinglé vers la Grèce. Quand l'équipage égyptien s'est rendu compte qu'on le dévoyait, il a protesté. Quelqu'un a crié au pilote :

πάλιν πλέωμεν †ἀξίαν† κέλευε σύ (1590)

Revenons en arrière.... Donne l'ordre.

Axian, qui n'a aucun sens, a été corrigé de plusieurs façons, et cela, dès l'antiquité, car la seconde main du principal manuscrit donne *Naxian*, qui fait une phrase intelligible, mais géographiquement absurde. Cette leçon a été adoptée par les premiers éditeurs. La traduction latine de Mélanchthon (Francfort, 1564) entend : *Rursus navigemus ad Naxiam ; jube tu.*

Cette Naxos aberrante et inexplicable dans le cadre égyptien de la pièce a été rejetée par presque tous les éditeurs modernes (elle ne figure même pas dans l'apparat critique de l'édition des Belles-Lettres), sauf par Pflugk et Klotz (Leipzig, 1840-1867). Or, Claudel a écrit *Protée* en Allemagne, où il fut consul à Francfort, puis à Hambourg, de 1911 à 1914. C'est dans des éditions allemandes qu'il a lu Euripide. Le nom de Naxos est resté dans sa mémoire, et lui a plu, peut-être parce qu'il lui rappelait l'épisode d'Ariane. Naxos est bien loin de l'Egypte : qu'à cela ne tienne, il en fait une île flottante, comme Délos :

C'est une roche légère, et qui flotte comme un échaudé et comme un blanc d'œuf battu....

Ainsi, un détail absurde s'inscrit dans une fantaisie pure et sert le propos du poète.

Au surplus, il a lu *Oreste* non moins attentivement qu'*Hélène*. Au dénouement de *Protée*, Hélène est enlevée au ciel : « Je sais que Jupiter la désire et qu'il y a une place pour elle au ciel entre les étoiles Dioscures.... » Cela aussi vient d'Euripide et combine les conclusions des deux tragédies. L'épilogue d'*Hélène* est prononcé *ex machina* par les Dioscures qui promettent à leur sœur une survie glorieuse, où elle

partagera leurs honneurs divins. Au dénouement d'*Oreste*, Apollon annonce qu'elle sera dans le ciel à côté de Castor et Pollux, divinité, comme eux, favorable aux marins. Euripide semble bien avoir inventé cette apothéose d'Hélène-étoile, tradition que l'antiquité n'a pas adoptée. Lorsque le pseudo-Eratosthène dresse dans ses *Catastérismes* la liste des héros devenus des astres de la voûte céleste, il ne nomme pas Hélène. Le seul poète qui ait suivi Euripide sur ce point, c'est Claudel.

Il n'a pas accusé sa dette. Et même, en nommant Eschyle, il a dissuadé de rien chercher du côté d'Euripide. Silence explicable. Son esthétique est toute eschyléenne. En 1896, à Fou-Tchéou, il a traduit *Agamemnon*. Il prépare *Les Choéphores* et *Les Euménides*, qui paraîtront en 1916. Euripide n'a jamais été compris et goûté en France (ni même en Allemagne), comme il l'a toujours été en Angleterre. La mode au tournant du siècle était particulièrement sévère pour le baroque euripidéen : qu'on se rappelle ce que disent de lui Nietzsche et Péguy. Claudel n'a pas réagi contre cette mésestime. Mais, ce poète qu'il n'a pas nommé, il l'avait très bien lu.

MARIE DELCOURT.

COMPTES RENDUS

FERNAND DESONAY, **Ronsard poète de l'amour. — Du poète de Cour au chantre d'Hélène.** Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises, 1959. Un vol. in-8° de 414 p.

Le dernier volume de la trilogie de M. Desonay embrasse les années 1565-1578 ; il se clôt sur le nom d'Hélène de Surgères : l'auteur a laissé dans l'ombre les dernières poésies érotiques de Ronsard, qui, vieux et malade, ne renonçait pas à « empoigner » le plaisir [1].

Dans cet ouvrage, la dernière inspiratrice du poète n'occupe que 140 pages ; en effet, beaucoup de vers amoureux ont été commandés à Ronsard, comme aux autres poètes du temps. M. Desonay constate que, dans ses vers de commande, il revient au décasyllabe, qu'il réserve l'alexandrin à ses poèmes personnels, et qu'il supplée à l'inspiration par de nombreux emprunts livresques. L'exemple de Desportes a dû contribuer au choix de l'alexandrin.

Comme P. Champion, l'auteur situe les vers pour Astrée en 1564, entre février et mai. Plutôt que Du Gast, l'amoureux pour qui Ronsard tint la plume, aurait été le futur Henri III. Comme il est né en 1551, cette identification est inconciliable avec la date choisie par M. Desonay.

L'auteur ne s'attarde guère au copieux recueil que Ronsard a publié en 1569 : selon Jamyn, il a été composé en trois mois, et il contiendrait force pièces de commande. Je ne suis pas aussi sévère ; sur d'autres sujets que l'amour, le poète a composé des pièces importantes (*A Belot*, *Le Chat*, *Le Discours à Chauveau*), et nous y voyons Ronsard, malgré sa mauvaise santé, consacrer une part de ses pensées et de son temps à l'amour : le beau poème à Cassandre vieillie, qu'il faut éclairer avec les vers de Binet, le poème *Pour vous aimer*, où Ronsard dit crûment sa conception de l'amour, les déclarations à une trop farouche Tourangelle originaire de Provence. Mais un nom est absent : celui de Marie l'Angevine ; tandis que son poète résidait à Saint-Cosme ou dans le Vendômois, il ne s'est pas soucié d'elle.

Au sujet des pièces *Sur la mort de Marie*, M. Desonay accepte, comme font les autres ronsardisants, la thèse de M. Sorg, et repousse la théorie de M. Micha, qui minimise la part de Marie de Clèves. Il relève minutieusement les emprunts que Ronsard a faits aux *Sonetti in morte di madonna Laura*.

Parmi les poètes qui ont chanté la belle Renée de Rieux, il faut ajouter le jeune Malherbe [2].

1. **Mais** il n'a pas fait le silence sur un sonnet publié en 1578, dans les *Amours diverses*, et supprimé dès 1584. Ce sonnet, dont la grossièreté obscène ne peut se comparer, dans l'œuvre de Ronsard, qu'avec certaines des *Folastries* de 1553, reste énigmatique. Il faut, je le crois avec M. Desonay, renoncer à identifier la « Lucrèce » qui fait la prude devant le poète, mais qui pratique les plaisirs solitaires. Au milieu d'un recueil néo-pétrarquiste, cette sordide dénonciation détonne. Quelle est l'origine de ce sonnet ? D'autre part, ce qui complique le problème, le protestant Rasse des Nœux a conservé une rédaction manuscrite, en quinze vers, où — à la place de cette platitude : *qui se fait près d'icy*, — on trouve une sanglante allusion aux mauvaises mœurs que certains imputaient aux Dominicaines de Poissy. Serait-ce la première version du sonnet ? Ronsard a-t-il étendu sa satire aux religieuses qui l'avaient reçu en 1562 ?

2. Cf. R. Fromilhague, *La Vie de Malherbe*, 1954.

Depuis l'étude, plus poétique qu'exacte, que P. de Nolhac a consacrée à Hélène de Surgères [1], cette jeune fille occupe une place éminente dans toute biographie de Ronsard. On discute beaucoup sur l'époque de son *Canzoniere* ; mais aucun des arguments invoqués pour fixer le *terminus a quo* à 1568 [2], 1570, 1571, 1572, 1573 ou 1574, n'est probant, et M. Desonay a raison de tenir ce problème pour secondaire et insoluble.

L'opinion de l'auteur sur Hélène a dû scandaliser plus d'un lecteur. Au lieu d'employer le ton admiratif de P. de Nolhac, il la qualifie de *pimbêche*, *sainte-nitouche*, *laideron égrotante*, et j'en passe. Ce réquisitoire passionné inspire le désir de prendre la défense de la victime. Elle se serait révélée une « fausse prude » en faisant à son poète cet aveu :

Je vous aime, Ronsard, par seule destinée.

Au contraire, une Anglaise avait naïvement conclu de ce vers qu'Hélène avait, un jour, déclaré à Ronsard un véritable amour. Je ne partage aucune de ces deux opinions. Si, à travers les vers de Ronsard, on peut deviner les sentiments d'Hélène, je crois que, flattée par les hommages et les vers du plus grand poète du temps, elle lui a offert cette « honnête amitié » que les traités de platonisme mondain avait mise à la mode ; et le mot « amitié » s'appliquait à toute une gamme de sentiments. Mais Ronsard tenait « l'honnête amitié » pour viande creuse. De là un malentendu que révèle maint sonnet. D'autre part, peut-on reprocher à Hélène de n'avoir pas accordé davantage à un soupirant illustre, mais vieilli, poussif et sensuel, et d'avoir renoncé, après la mort de son fiancé, à lier de nouveau sa vie ?

Quant à l'attitude de Ronsard, je suis d'accord avec M. Desonay, sauf sur quelques points. Oui, pour lui, Hélène a été un moyen de concurrencer Desportes — dont il méprisait le talent poétique, — dans le genre pétrarquiste dont la Cour des Valois et les familiers de la maréchale de Retz étaient entichés. De là l'abondance des clichés pétrarquistes dans les *Sonnets à Hélène*. Mais pourquoi n'eût-il pas éprouvé pour elle, au cours du jeu poétique, une inclination et un désir ? C'eût été la première fois.... M. Desonay produit un argument-massue : Ronsard était épris de la beauté [3] ; or — Du Perron *dixit* — Hélène était laide ; donc Ronsard n'a pu l'aimer. Certes, le poète ne vante guère que ses yeux, et, deux fois, il a dit crûment qu'on pouvait trouver mieux : « Vous n'êtes si riche en beauté », « Les Dames n'envient ta beauté ». Mais, si elle avait été à faire peur, se fût-il donné le ridicule de parler si souvent de sa beauté ? Quant au témoignage de l'impoli Du Perron, je le récuse ; car il est postérieur d'au moins quinze ans au début de la liaison. Vers 1570, à défaut de beauté éclatante, Hélène devait posséder une grâce, un agrément de jeunesse, qui a pu éveiller le désir de Ronsard.

D'ailleurs, celui-ci ne se contente pas d'étaler, dans ses sonnets, une philosophie hédoniste que M. Desonay met en lumière [4]. Il enrage contre la différence d'âge qui existe entre eux deux, contre la préférence qu'elle accorde, dans une fête, à un jeune homme, et surtout contre sa conception idéaliste de l'amour. Si Hélène n'avait toujours été pour lui qu'un « prétexte », lui eût-il signifié son congé en des termes que le réaliste Malherbe a dû approuver :

C'est trop chanté d'Amour sans nulle récompense ?

1. L'*Histoire généalogique de la maison de Surgères*, publiée en 1717, ignore Hélène. De même, les généalogies des Du Périer ne soufflent mot de la petite Marguerite. Grâce aux poètes, toutes deux échappent à l'oubli. Mais les auteurs de généalogies ne tenaient nul compte des filles qui ne se mariaient pas.

2. Rappelons que Ronsard a passé presque toute cette année loin de Paris.

3. On se rappelle les vers chaleureux qu'il a dédiés à deux belles princesses : Marie Stuart et Marguerite de Valois.

4. Cf. p. 291 et suivantes. Avec raison, M. Desonay rapproche de ces vers brûlants le *Printemps* de D'Aubigné. Assurément celui-ci les connaissait, et un poème du *Printemps (Cessez noires fureurs)* reprend, en les développant et en les aggravant, les menaces de l' « amoureux désespéré » (Ronsard, éd. Laumonier, XV, p. 90).

Si M. Desonay a prononcé contre Hélène un jugement trop rapide et trop tranché, en revanche il montre, à l'égard de Ronsard vieillissant et toujours prompt à désirer, une compréhension que je n'ai trouvée dans aucun autre livre. En cet ultime *Canzoniere*, il note la coexistence d'un « désenchantement lucide » qui s'exprime volontiers en sentences et en lieux communs, et d'un tempérament aussi ardent qu'au temps de sa jeunesse [1] : « Mon septembre est plus chaud que mon juin. »

Comme les deux tomes précédents, celui-ci contient des remarques pénétrantes sur la forme des poèmes de Ronsard : M. Desonay signale les poncifs et les clichés, mais aussi la variété et l'heureux choix des coupes et des rythmes, les habiles correspondances de sons. Cette étude justifie l'exclamation de l'auteur : « Quel artiste ! » Ajoutons que ce dernier amour poétique a permis à Ronsard de reprendre des thèmes qui lui avaient servi pour d'autres maîtresses et de leur donner une expression plus parfaite : M. Desonay compare les deux imitations qu'à vingt-cinq ans de distance Ronsard a données d'un Baiser de J. Second, et n'a pas de peine à montrer la supériorité de la seconde *(Plus étroit que la vigne)*.

Dans la conclusion, M. Desonay maintient son interprétation du premier *Canzoniere* de Ronsard. Comme je l'ai déjà écrit ici, je ne suis pas convaincu. Mais tous les fervents lecteurs de Ronsard sont d'accord avec lui, quand il salue dans le grand Vendômois le plus musicien de tous les lyriques français, et qu'il avance ces deux affirmations qui ne se contredisent point : Ronsard a toujours été sensuel ; dans ses aventures amoureuses, qui n'aboutissent guère qu'à des échecs, c'était à l'œuvre poétique qu'il consacrait un effort passionné et continu. Elle satisfaisait son amour de la beauté, et lui assurait, plus encore qu'à Cassandre, Marie ou Hélène, une gloire éternelle. Dans ce sens, on peut dire que ces femmes désirées, ces femmes auxquelles il s'attacha et qui involontairement le firent souffrir, furent des prétextes. Duplicité qui déplaira peut-être aux âmes sentimentales, mais qui a enrichi le trésor de la poésie française.

Complétée par une bibliographie et un index général, cette œuvre monumentale apporte des vues personnelles sur la vie sentimentale de Ronsard, et contient l'étude la plus détaillée qui ait été faite de son art. On pourra repousser certaines thèses de M. Desonay ; on ne cessera pas de discuter sur la valeur esthétique des corrections du poète. Mais cet ouvrage sera indispensable aux auteurs des futurs travaux sur la technique et sur les corrections de Ronsard, et il aidera les lecteurs à mieux goûter ses vers [2].

Raymond Lebègue.

Maurice Levaillant, **Chateaubriand prince des songes.** Paris, Hachette, [1960]. Un vol. in-8° de 240 p.

Voici un livre d'amours (*amours* au pluriel) et de prières. Les amours occupent la première partie et les prières la seconde. Sans doute parce qu'une vie bien ordonnée commence par les amours et s'achève par les prières [3]. Cent soixante-sept pages sont consacrées aux amours (p. 13-180) et quarante-six aux prières (p. 183-229). Peut-être parce que les hommes aiment plus qu'ils ne prient. Et les unes et les autres se rejoignent dans les songes, qui se déroulent en une conclusion nuancée (p. 230-238).

1. P. 336, M. Desonay, s'arrêtant à un beau sonnet, y décèle le souhait de Ronsard de satisfaire à la fois son goût de la nature et son désir charnel.

2. P. 222, j'ai peine à croire que, chez la maréchale de Retz, Ronsard était surnommé Billard. Au vers 10 du sonnet *Je sens une douceur* (éd. Laum., XVII, p. 243), on lit bien, dans l'édition de 1587, *ferrez*, et non *serrez*.

3. Nous ne savions pas que, sur ces prières, s'achevait aussi la vie de Maurice Levaillant. En relisant ces lignes sur épreuves, la tristesse se ravive en nous de ce matin du mercredi 31 mai 1961 où nous l'avons accompagné d'un jardin de Montmorency à cette église dont la terrasse domine la plus française des vallées, puis à ce cimetière qui nous faisait songer à quelques-uns des poètes qu'il aimait, à Chateaubriand, traducteur de Gray, au Lamartine de *Jocelyn*. On nous excusera de ne pas résister à l'émotion qui nous étreint.

Même avec un prince des songes, l'érudition ne perd jamais ses droits. Elle met chaque chose au point où l'ont située les derniers travaux et les dernières discussions : l'affaire de la rencontre de Grenade n'en est plus à celui où l'avait porté l'ingénieuse critique de Marcel Duchemin (p. 57) ; l'histoire de ce qu'on a appelé la « confession délirante » est suivie de celui où l'a pris Victor Giraud, qui exhuma ce texte ignoré et le lança dans une inépuisable carrière de controverses (p. 78, 163-164), à celui où l'a amené définitivement, semble-t-il, l'examen du manuscrit repris par M. Jean Pommier (p. 166) [1]. Maurice Levaillant demande une citation significative à la belle et toute récente édition des mémoires de Rémusat procurée par M. Pouthas (p. 68) ; à M. André Gavoty ses révélations sur son arrière-grand-tante Mme de Belloy. L'apport personnel et inédit est considérable : lettres de Mme d'Arenberg, — car on ne cessera jamais de trouver un nouveau nom de femme dans le voisinage de Chateaubriand ; archives de Combourg dont il doit la connaissance à Mme de Durfort (p. 131, 134, 140). Il trouve dans les propres papiers de Mme Lenormant ce qu'elle n'a pas su y voir (p. 186). Il permet, en les publiant tour à tour, de saisir une nuance entre deux textes (comment la duchesse de Berry a-t-elle pu adresser ses *hommages* à Charles X ? son illustre messager dira, avec plus de convenance, *respects*, p. 102, 111). Il a, on le sait, déchiffré le mystère des seize lettres de *Juliette Récamier* effacées l'une après l'autre par les vagues de l'Adriatique (p. 73). Reconnaissons-le, d'ailleurs : ses prédécesseurs, qui n'ont pas eu sa perspicacité, ne sont pas sans excuse ; on a peine à se représenter comment le prince des songes avait écrit ces lettres sur le sable pour que seize vagues pussent les emporter tour à tour.

Mais les textes écrits sur le sable ou sur le papier ne suffisent pas à ressusciter un tel prince. Il faut quelque songe pour le suivre dans ses songes. Maurice Levaillant voit son héros à sa table de chêne, prenant sa plume, la laissant retomber (p. 139). Peintre délicat des amitiés amoureuses ou des amours indéfinissables, il laisse un reflet de romanesque se jouer sur sa page : Natalie de Noailles est une châtelaine du Moyen Age, et le pèlerin qui s'embarque pour la Terre Sainte son chevalier servant (p. 57). Je ne sais s'il ne donne pas à l'excès le rôle majeur et insistant de ce roman d'une vie à cette héroïne irréelle que Chateaubriand, après coup et après avoir relu Jean-Jacques, a appelée sa Sylphide. Ne semble-t-il pas, à la vérité, que les *Mémoires d'Outre-Tombe* ne se soient saisis de ce thème, d'abord discret, que par une sorte de séduction du poète par lui-même, et pour en faire un *leitmotiv* (p. 19, 22, 23, 48, 58, 61, etc.) ? Sur les amours réelles, le biographe met un voile d'idéal qui les allège du poids des réalités trop précises : c'est ainsi que, lorsque Chateaubriand déclare avoir « reporté » l'Occitanienne « dans ses bras » jusque chez elle, il se plaît à traduire de cette favorable manière : « la ramener en l'enveloppant de ses bras » (p. 87). Si une vague lueur de freudisme risque de s'insinuer à propos de la mère, de la sœur de son héros (p. 19), cette lueur suspecte s'efface aussitôt.

Cette sympathie, cette bienveillance de l'esprit et du cœur, ne nuisent pas à l'esprit critique. L'historien des songes sait voir ou deviner les faits. Il ne se fait pas illusion sur la version du prétendu mariage avec le comte Lucchesi présentée par la duchesse de Berry : un simple rapprochement de dates (p. 147) suffit d'ailleurs à trahir l'arrangement mal combiné. Cet esprit critique ne désarme même pas devant le « Prayer Book » de Chateaubriand, qui dut exister en 1803, au lendemain de la mort de Mme de Beaumont, et que le biographe reconstitue partiellement, ou dont il relève les traces à travers ses livres et ses lettres. Cette liturgie d'homme de lettres ne lui inspire qu'une confiance modérée, même s'il observe (p. 206) que M. François Mauriac, lui aussi, insère des prières dans *L'Express*. Il se garderait, on le sent, de s'appuyer sur elle pour composer un *Traité sur les états d'oraison*. Mais peut-être y a-t-il, dans cette réserve, le souvenir de certaines réticences de l'abbé Mugnier.

1. Peut-être pourra-t-on hésiter sur l'importance qu'aurait eue, selon l'hypothèse de M. Levaillant, la perte de ce texte (p. 178) : a-t-elle compromis aussi gravement qu'il le pense l'achèvement des *Mémoires d'Outre-Tombe* ?

Ce n'est pas sans curiosité ni gourmandise que nous rencontrons ici cet abbé à la spirituelle houpette, qui aida Huysmans à posséder la foi, et en donna peut-être une sorte de goût intermittent à Jean Cocteau ; l'apôtre, le Vincent de Paul ou le François Xavier de ces terres de mission, de ces lieux déshérités de la Grâce et du Saint-Esprit, — je ne dis pas, certes, de l'esprit, — que sont les salons. Mais quoi ! Malgré sa connaissance et son expérience des âmes, est-il sûr qu'il soit entré jusqu'au fond de celle de l'Enchanteur ? Nous insinuerions volontiers qu'il est peut-être difficile d'être à la fois le directeur de Huysmans et celui de Chateaubriand. L'abbé Bertrin, on se le rappelle, avait absous celui-ci de sa fidélité à Lamennais et à Béranger. Ajoutons que, pour définir le caractère de son christianisme, il nous semble qu'il faudrait tenir compte, — entre le *Génie* et la *Vie de Rancé*, — des essentielles *Études historiques*.

Au surplus nul ne résisterait moins que Maurice Levaillant au désir d'absoudre. Son art même, si élégant, d'une enveloppante grâce, ménage, autour des êtres et des choses, une lumière flatteuse et comme atténuée, qui semble estomper les ombres. Voici comment il s'exprime sur les infidélités dont souffre Pauline de Beaumont : « Il souhaitait de la tromper.... Il la doit tromper avec Delphine de Custine... » (p. 28). Des sourires, un éclair de douce malice, brillent ici ou là : « Cœur désormais en disponibilité... », dit-il quelque part de Delphine de Custine (p. 31) ; et de Chateaubriand, un moment promis à de brillantes distinctions en Russie, mais frustré par la guerre : « Il fut, à sa façon, un blessé d'Austerlitz » (p. 43). Des images poétiques créent autour des personnages de ces aventures du cœur une sorte de mythologie allégorique, selon le goût de l'Empire, ou même un Évangile de l'amour. Telle rencontre de René et de Mme Récamier fut une « épiphanie de regards » (p. 63) ; entre eux, quand sont passés les premiers beaux jours de l'amour ou ses premières illusions, « une interlocutrice s'était glissée invisible, la déesse de la résignation» (p. 72).

Comme si le prince des songes, par sa seule présence dans un livre, suffisait à transfigurer l'histoire en poème. Du moins quand l'historien est Maurice Levaillant [1].

PIERRE MOREAU.

JULES MICHELET, Écrits de Jeunesse. — Journal (1820-1823), Mémorial, Journal des idées. Texte intégral, établi sur les manuscrits autographes et publié pour la première fois, avec une introduction, des appendices, des notes et de nombreux documents inédits, par PAUL VIALLANEIX. Paris, Gallimard, 1959. Un vol. in-8° de 436 p.

Le premier *Journal* de Michelet va de 1820 à 1823, à mailles serrées d'abord, et plus lâches à partir de 1822. Il est tourné vers l'amitié. Poinsot devient, en 1820, interne à Bicêtre : Michelet entreprend alors ce journal, qu'il lui donne souvent à lire et qui double parfois la correspondance des deux amis. Toujours à l'intention de Poinsot, à partir de juin 1820, il remonte jusqu'à son enfance dans le *Mémorial ;* mais entre temps, le jeune interne meurt, le 14 février 1821 et le *Mémorial* n'est repris en 1822 que pour être bientôt abandonné, lorsque Michelet vient d'évoquer la mort de sa mère (1815).

Du *Mémorial*, la veuve de l'écrivain devait tirer le premier livre de *Ma Jeunesse ;* le second, composé à partir de documents beaucoup plus tardifs, conduit Michelet jusqu'à son installation, en 1818, dans l'ancienne maison de Sedaine, rue de la Roquette. Déjà le voisinage des confidences de l'âge mûr fausse le ton du *Mémorial*, retour juvénile sur la proche enfance. Le texte initial n'est d'ailleurs pas respecté : des documents postérieurs viennent s'y insérer, grappillés de droite et de gauche, et surtout la phrase vive du jeune Michelet se trouve perpétuellement affadie et alanguie par

1. Rares, nous a-t-il semblé, sont les inadvertances de la plume ou de la typographie. Signalons seulement, p. 166, l. 26 : « le texte choisi » (sans doute pour « le titre choisi ») ; et p. 168, l. 28 : « A ces pages, encore moins qu'aux précédentes, on aurait tort, etc. », où un *moins* s'est insidieusement substitué à un *plus*.

d'indiscrètes retouches. Le *Journal* proprement dit eut encore plus à souffrir des soins de Mme Michelet, qui l'édita sous le titre de *Mon Journal*. Pour *Ma Jeunesse*, elle avait avoué son « travail de fourmi ramassant grain à grain » la matière de ces *Mémoires* recomposés. Dans le *Journal*, au contraire, prétend-elle, rien « n'a été retouché ». Or, Paul Viallaneix n'a pas de peine à montrer (p. 28-31) comment le texte est faussé par une perpétuelle *contaminatio* entre des passages du manuscrit et par des gloses qui enveloppent et altèrent les notes de Michelet. De cette falsification, l'on pourrait citer bien d'autres preuves que celles que nous fournit P. Viallaneix, celle-ci, par exemple : Michelet, qui s'apprête à affronter l'agrégation nouvellement créée, relate ainsi le 11 mars 1821, sa visite au père de ses deux élèves, les frères Bocher : « Il me fit un accueil charmant et m'offrit de me recommander à M. de Corbière. » Mme Michelet lui fait dire : « J'ai cru devoir refuser l'offre obligeante qu'il me faisait de me recommander à M. de Corbière. Somme toute, mieux vaut ne rien devoir qu'au concours ; on y gagne de n'être plus le jouet des gens en place. » Il se peut que Michelet ait eu ce fier sursaut d'indépendance, mais rien ne nous le garantit.

Il y a bien pis : des pages entières de *Mon Journal* ne figurent pas dans le manuscrit du *Journal*. Mme Michelet parle de « feuillets épars » rédigés sous le coup d' « une commotion violente ou soudaine » et qu'une date ou « un mot révélateur » permet de remettre « à leur vraie place » dans le *Journal*. A leur « vraie place » ? Celle-ci, en tout cas, n'était pas prévue par Michelet. Lorsqu'il donne à lire à Poinsot, en juin 1820, une partie du *Journal*, son ami se réfère à une « page 8 » pour tel passage qui l'a frappé et qui se trouve bien à cette page du manuscrit. Dirons-nous, avec P. Viallaneix (p. 267), que cela prouve que le *Journal* que nous avons « est le vrai, le seul que Michelet tint en 1820 et que les variantes multiples de *Mon Journal* sont dues à l'esprit d'entreprise de Mme Michelet » ? L'ingénieux recoupement dont Viallaneix fait état n'exclut pas l'existence de feuillets restés en dehors du *Journal*, tel que Michelet l'a communiqué à Poinsot. On hésite à croire que sa veuve ait de toutes pièces forgé ces passages ajoutés, — tant de passages ! Car, contrairement à ce qu'elle prétend, ça n'est point seulement « aux heures qui importent » que se situent ces additions : ici, un sermon sur les femmes et une touchante scène d'intérieur observée dans la loge de son concierge (*Mon Journal*, p. 188) ; ailleurs, une méditation sur les arbres et les hommes à propos de la célèbre lettre de Descartes à Balzac (*ibid.*, p. 192). A voir ainsi Mme Michelet se démentir, on est d'abord tenté de donner raison à Viallaneix ; mais on se dit que si la veuve de l'historien pouvait, sans trop de peine, reconstituer d'après des confidences orales tels moments pathétiques de la jeunesse de Michelet, il lui aurait fallu une imagination véritablement créatrice pour écrire ces pages où l'on voit la sensibilité de Michelet se jouer au fil des jours et des rencontres. Reste l'argument majeur : que sont devenues ces « pages vraiment éloquentes », demande l'actuel éditeur ? « Elles ne se trouvent pas à la Bibliothèque historique de la Ville de Paris », où ont abouti les papiers de Michelet. Détruites par Mme Michelet ? Et pourquoi ? « On en vient à douter qu'elles aient jamais existé » (p. 27-28).

Même si l'on n'adopte pas cette solution hypercritique, on ne peut que savoir gré à Paul Viallaneix de s'être limité au seul texte sûr, celui du manuscrit du *Journal*. Il nous le donne, avec celui du *Mémorial*, et celui, purifié également, du *Journal des Idées :* il s'agit des projets philosophiques et historiques de Michelet, de 1819 à 1829. Ajoutons à cela ce qui nous reste de la correspondance de Michelet-Poinsot, entremêlée par Mme Michelet au texte du *Journal* et éditée ici à part ; et puis le *Journal de mes Lectures*, si précieux pour connaître les sources de Michelet jusqu'en 1829, et sa thèse sur les *Vies* de Plutarque, et le *Discours sur l'unité de la Science* prononcé à la distribution des prix de Sainte-Barbe en 1825, discours qui annonce déjà « le programme et la philosophie » de l'historien « six ans avant l'*Introduction à l'Histoire universelle* ». Voici donc un ensemble imposant de documents, indispensables pour saisir à sa naissance la pensée de Michelet, et dont la plupart se présentaient à nous dans un texte dangereusement altéré, voire apocryphe : c'est dire le service que nous rend Viallaneix en nous les restituant dans leur pureté d'après les manuscrits. Nul n'était

mieux qualifié pour cette tâche : non seulement la pensée de Michelet est toute familière à l'auteur de *La Voie Royale, Essai sur l'Idée de peuple dans l'œuvre de Michelet*, mais, en outre, les *Écrits de Jeunesse* ne sont que le prologue de ce *Journal* intégral de Michelet qui est en cours de publication et dont Paul Viallaneix assure l'édition pour les années 1829-1860. On peut donc lui faire confiance pour l'établissement du texte. Dans les rares cas où le contexte pourrait nous suggérer à la rigueur une autre lecture (p. 259, « sentiments plus généreux dans leur objet » ; p. 260, « cette impatience me maigrit »), l'accord avec le texte de *Mon Journal*, que nulle part Viallaneix n'admet sans contrôle, nous rassure. A signaler seulement deux coquilles. P. 207, il faut lire (comme nous y invite d'ailleurs une citation de l'introduction, p. 26) : « Où les *sens* sont souvent choqués » (et non *les gens*). P. 224, « je n'avais pas encore *eu* le *Paria* » est sans doute à corriger en *lu*, conformément au texte de *Mon Journal*.

Les variantes et les lacunes du manuscrit sont présentées dans un relevé systématique en tête du volume. Des notes précieuses nous renseignent sur les familiers de Michelet, les lieux où il se promène, les textes qu'il lit, les événements politiques qu'il frôle (à signaler, par exemple, la curieuse lettre inédite adressée à *La Renommée* de Benjamin Constant et où sous le pseudonyme familial de Millet, Michelet proteste contre les interventions trop modérées des libéraux à la Chambre en faveur du rappel des bannis). Sous cet éclairage précis, le texte du *Journal* s'anime ; on vit de la vie pressée du jeune répétiteur, se frayant avec une hardiesse lucide son chemin parmi les hommes et les idées.

Quel est-il, ce Michelet des jeunes années ? Son itinéraire intellectuel était pour nous bien incertain, tant l'édition du *Journal des Idées* procurée par M^me^ Michelet nous mettait en défiance. Le texte actuel permet sur bien des points de rectifier nos vues.

Quand et comment Michelet a-t-il connu Vico, dont la pensée allait commander la sienne ? A la suite d'un maladroit truquage de M^me^ Michelet, aisément repéré par Lanson et Monod, ceux-ci pensaient que Michelet avait attendu, sinon d'avoir rencontré Cousin en avril 1824, du moins d'avoir lu la note de Buchon sur Vico au tome III de l'*Histoire abrégée des Sciences morales et politiques* de Dugald Stewart, paru seulement en janvier 1824. Or le texte authentique du *Journal des Idées* prouve que dès décembre 1823, sans qu'ait joué aucun de ces intermédiaires, le *De antiquissima Italorum sapientia* de Vico était déjà familier à Michelet.

Mieux, c'est l'ensemble des démarches intellectuelles de Michelet entre 1820 et 1830 qui s'éclaire. On voit mieux que ces fourmillants projets du *Journal des Idées* tournent en général autour d'une conception *philologique* de l'histoire. Michelet cherche le caractère des peuples, les variations mêmes de leurs mœurs dans leur vocabulaire d'abord, plus largement dans leur littérature et leur folklore. Bientôt conscient de l'ampleur d'une telle recherche, il la limite à la France du XVI^e^ siècle, et enfin l'abandonne, non sans que les cours de 1831 et de 1832 à l'École Normale et les deux premiers tomes de l'*Histoire de France* aient gardé la trace de ces recherches linguistiques de Michelet (cf. *Voie Royale*, p. 122-138).

Mais sous cette préoccupation philologique court une préoccupation religieuse. Si, cherchant à appliquer sa méthode, Michelet songe à une « histoire politique et littéraire de la Ligue », si, en définitive, il en vient à composer un *Luther*, c'est que le *Journal des Idées* est parsemé de réflexions confuses, mais émouvantes sur la liberté et la fatalité. L'édition de M^me^ Michelet donnait bien la méditation sur Prométhée-Satan (un Satan promis à l'innocence finale et à la réintégration en Dieu), mais les réflexions sur l'Allemagne se trouvaient comme aveuglées par des coupures : on voit maintenant Michelet étudier en Luther comme en Schelling « un retour à l'identification contre la liberté » (p. 243), à cette identification du moi au Tout ou à Dieu, qui lui paraît un lointain héritage de l'Inde toujours prêt à ressurgir dans la pensée germanique.

Politiquement, le *Journal* et le *Mémorial* montrent le contexte individuel où se joue, pour Michelet, le libéralisme contemporain. Si la crainte du peuple insurgé paraissait déjà, lors des journées de juin 1820, à travers la version de *Mon Journal*, celle-ci ne contenait pas telles indications « pater-

nalistes » du 29 juin 1820 : Michelet admirant la philanthropie d'un Laffitte et lisant avec émotion au dîner familial le couplet ridicule par lequel le chien de l'aveugle appelle les passants à l'aumône, dans la légende d'une mauvaise lithographie populaire. On savait que les désastres de 1814 n'avaient guère trouvé d'échos chez l'adolescent, bien placé pour voir quel tissu de malheurs privés composait l'envers de l'Empire ; mais la rédaction falsifiée de *Ma Jeunesse*, en disjoignant les lignes du *Mémorial*, en y introduisant tant de commentaires, feutrait, pour ainsi dire, l'indifférence mordante de Michelet : « Ce qui nous dérangea plus cette année que l'entrée des Alliés, ce fut les fréquentes indispositions de M. Andrieu », son professeur (p. 211).

Les grandes forces qui meuvent intérieurement Michelet sont ailleurs. Dans l'amitié. On retrouve ici ces souvenirs si frais sur les promenades matinales des deux enfants : « Je m'arrête un peu pour nous voir passer », dit délicieusement l'adolescent du *Mémorial*. Le drame de la mort de Poinsot ne perd rien, quand on élimine les fraudes mesquines par lesquelles Mme Michelet avait voulu idéaliser un épisode tragique, qui n'en a pas besoin : la douleur de Michelet devant la lente agonie de son ami est bien plus *vraie* quand on la trouve prise dans son cortège de démarches indispensables ou de gaietés furtives. Les mêmes rêves bouleversants sont là, nuit après nuit, pour attester le cauchemar où se débat Michelet après la mort de Paul [1].

Les morts.... Déjà ils ont envahi Michelet. Mme Michelet insistait sur le rôle du Père-Lachaise dans la formation profonde de l'historien. On voit mieux aujourd'hui comme il s'y établit pour y vivre véritablement, y rédigeant son journal, se reprochant même d'y écrire telle page sur ses amours ou imaginant la vie des Limbes, qui par les nuits de printemps doit susciter encore à l'amour les ensevelis (p. 160 à 234).

On se doute que la sensualité a plus de place dans le texte intégral des *Écrits de Jeunesse* que dans la version édulcorée que nous connaissions. Que dans le *Mémorial* se révèlent les désirs fustigateurs de l'enfant Michelet ou dans le *Journal* les joies procurées par Pauline et mises en vers latins par le jeune humaniste, cela n'importe guère, ni non plus le détail qui annonce (p. 119) la particularité érotique dont Roland Barthes a fait si grand état. Ce qui compte, c'est que Michelet ne se sente rien d'autre à partager avec Pauline Rousseau que le plaisir, que celui-ci l'isole avec la Femme-Objet et qu'il se voie enfermé par là dans une solitude qui prend des allures de vocation. Viallaneix le souligne, au terme de son introduction : « Un être solitaire, jouissant et souffrant à la fois de sa solitude.... » Il s'est laissé persuader par son père et sa marraine de rompre son idylle, Thérèse Tarlet est perdue ; désormais la prudente sensibilité de Michelet se garde de tout ce qui pourrait réveiller une passion : même les *Mémoires* de Mme Roland lui offrent une « lecture trop orageuse » (p. 164). A l'école de Marc-Aurèle,

1. Le *Mémorial* pose un curieux problème intéressant la mémoire et l'amitié. A deux reprises (p. 200 et p. 213), Michelet y date de 1814 le retour définitif de Poinsot, exilé à Melun comme aide pharmacien depuis 1812. P. Viallaneix rectifie (p. 397, n. 4) : « C'était une illusion. Poinsot ne revient définitivement à Paris qu'en 1817. » C'est bien, en effet, à cette date que *Ma Jeunesse* situe formellement cette réunion des deux amis, mais c'est dans une partie du livre (p. 312 ; cf. aussi p. 294) où Mme Michelet a cessé d'utiliser le *Mémorial :* on suppose qu'elle a eu sous les yeux des documents, mais vraisemblablement postérieurs au *Mémorial*. Qui s'est trompé ? Le Michelet de vingt-deux ans ou le Michelet de l'âge mûr ? Viallaneix, qui connaît admirablement les papiers de Michelet, a eu à sa disposition des chronologies établies par l'historien, c'est sans doute sur elles qu'il s'appuie, mais de quand datent-elles ? Bien sûr, lorsque Michelet vit, en 1816, sa trop brève idylle avec Mlle Tarlet, c'est Poret et non Poinsot qu'on voit aux côtés de Jules et de Thérèse (*Ma J.*, p. 219 et *E. J.*, p. 81), mais l'erreur, si erreur il y a, est étrange : Michelet, rédigeant un *Mémorial* à l'intention de son ami, qui en a lu le début (*E. J.*, p. 269) et qui, avant de mourir, a pu lire le premier passage en cause (daté du 24 août 1820), aurait raccourci de trois ans une séparation si récente et qui lui avait paru si longue ? Quant à un bref séjour à Paris, tel que celui qu'on suppose, pour expliquer la présence, auprès de Michelet, de son parrain Poinsot lors du baptême de 1816, il est en principe exclu par les termes du *Mémorial :* « Mon cher Poinsot... qui m'était rendu pour jamais. » Peut-être les archives de la Pharmacie Centrale, où Poinsot, d'après le *Mémorial*, serait entré en 1814, permettraient-elles, si elles existent encore, de trancher la question.

il prend l'amour pour une « petite convulsion » (p. 102). « Il faut se murer », écrit-il à Poinsot. Pauline lui ressemble trop peu pour qu'il espère goûter le bonheur de la vie domestique : « Lorsque je vois un ménage heureux, je détourne ma pensée ; je me sens seul, *je mourrai seul*, comme dit Pascal » (p. 259). Et à lui-même, dans le *Journal* : « Bâtis dans ton âme un mur de séparation.... Tu ne saurais trop lire les Stoïciens et surtout Épictète » (p. 100). Sa grande nourriture en ces années : Marc-Aurèle et Épictète. Il fait de nécessité vertu et s'appuie sur sa liberté, responsable de tout : « Souffre, mais tais-toi, car tu l'as voulu » (p. 263). Il se félicite même de pouvoir monter, par cette absence d'amour, à l'amour de l'humanité : « Débarrassé malgré moi de la seule passion personnelle que j'aie sentie avec force, je me sens élancé vers des sentiments plus généreux dans leur objet, l'amour des hommes surtout. » Et ailleurs : « Plus on abstrait, plus on épure » (p. 259 et p. 93). Voilà sur quel fond de solitude sensuelle s'édifie un idéalisme qui n'a pas encore trouvé où s'incarner.

Cette austérité stoïque, il faut la promener avec soi dans ses démarches d'étudiant pauvre. M^me^ Michelet avait enveloppé ou supprimé les tourments qu'infligent à Michelet ses flatteries trop outrées ou son âpreté au combat universitaire. Bien à tort, car je ne sais rien de plus poignant que le spectacle du jeune « agrégatif » qui, « en pleurant à chaudes larmes », demande pardon à un concurrent qu'il a *poussé* plus qu'il n'était convenu dans la dispute publique à l'oral du concours (p. 162).

Qu'on n'imagine pas d'ailleurs un intellectuel desséché, coupé du monde sensible. D'une sensibilité barométrique, il note les variations saisonnières de ses velléités littéraires, poète au printemps, philosophe en été, érudit à l'automne, traducteur en hiver (p. 121). Parmi ses trois terreurs d'enfant notées dans le manuscrit figure la crainte irraisonnée de la pluie (p. 191). En revanche, c'est un brouillard humide de fin d'hiver qui vaut au petit garçon assis sur le seuil et occupé « à racler du bois avec du verre», d'éprouver tout à coup le sentiment vif de l'existence, et à nous, de lire ces quelques lignes pénétrantes, si dignes de Rousseau (p. 186). Le 14 juillet 1820, brouillard encore, percé par « un jour doux et doré », qui lui rappelle un coup de soleil sur le Panthéon, naguère observé de la rue de Buffon et si brusque qu'il prit valeur de symbole et de révélation : cet effet de lumière était si bien un événement que vingt ans plus tard, il l'évoquera encore dans son *Journal* comme le rappelle utilement P. Viallaneix (p. 96 et 347).

Quelle maîtrise déjà dans ces notations impressionnistes, et comme la phrase de Michelet est coupée juste ! En cinq lignes, il note un effet de perspective, une vue de Gentilly où la seule différence des teintes fait soupçonner la vallée : « Ainsi la robe collée par le vent fait plus d'effet peut-être qu'une nudité absolue. Faut-il que quelques courbes aient tant de puissance ? » Qu'on lise les deux pages aqueuses qu'a données l'indication sous la plume de M^me^ Michelet, et l'on sentira par contraste toute la vigueur nerveuse de ces *juvenilia* (*E. J.*, p. 96 ; *Mon J.*, p. 188 et suiv.). Partout, dans les instants d'enfance, dans les silhouettes de collégiens, dans les menus riens d'une conversation, éclate cette décision rapide du style, plus séduisante encore à la seconde lecture qu'à la première : il faut laisser le temps à ces indications pressées de se dilater dans notre imagination. La jeunesse n'est pas ici l'âge de la complaisance.

ROBERT RICATTE.

H. DE BALZAC, **Illusions perdues,** avec une introduction, des notes et des variantes par ANTOINE ADAM. Paris, Classiques Garnier, 1956.

H. DE BALZAC, **Splendeurs et Misères des Courtisanes.** Introduction, notes et choix de variantes par ANTOINE ADAM. Paris, Classiques Garnier, 1958.

Il fallait posséder la science de M. Antoine Adam pour oser entreprendre l'édition semi-critique des trois parties d'*Illusions perdues*. Le résultat est un volume de près de 900 pages, contribution désormais indispensable à la connaissance du monde balzacien. Car dans ce roman fleuve où se sont donné rendez-vous presque tous les personnages de *La Comédie Humaine*, le pré-

sentateur a su reconnaître sous le masque plus d'un contemporain. Nous savons désormais sans équivoque que d'Arthez tire de Buchez la syllabe finale de son nom, son caractère, ses idées et son physique. Il était ainsi tout naturel que le romancier nous arrêtât (p. 225) devant une toile célèbre de son musée imaginaire : « Lorsque Juste Olivier nous parle des cheveux noirs et plats de Buchez, nous comprenons pourquoi Daniel d'Arthez fait penser aux portraits de Bonaparte » (p. XXIV). Nous savons aussi que Fulgence Ridal est le charmant Merle, que Léon Giraud pourrait fort bien être Pierre Leroux. S'il apporte du neuf, M. Antoine Adam détruit également de vieilles et fausses identifications. Il nous met à l'aise en nous assurant que rien ne nous autorise à retrouver Gozlan dans Nathan. De même, il nous montrera, dans *Splendeurs et Misères des Courtisanes*, que le suicide de Duranton correspondrait mieux au suicide manqué de Nathan *(Une Fille d'Ève)* qu'à celui de Rubempré (p. 480, n. 1).

Comme cette édition n'est pas faite pour les seuls érudits, l'introduction rappelle fort opportunément ce que les spécialistes savaient déjà. Dans son journal intime, Charles Didier avait remarqué que la fuite de Lucien et de Mme de Bargeton fait penser à celle de George Sand et du petit Jules. La belle Anaïs emprunte la chevelure ardente de Mme de Castries ; elles ont le même cœur saignant encore d'un premier et jeune amour : V. de Metternich est le prototype de M. de Cante-Croix. Avant David Séchard, Balzac fut imprimeur, et le bon David, qui ressemble physiquement à son créateur, tente de faire fortune en fabriquant un papier dont Balzac avait été l'inventeur (p. XII).

Les notes sont d'une grande richesse et particulièrement éclairantes. Nous savons maintenant que le chef ouvrier de l'imprimerie Balzac (p. 210) s'appelait Lousteau. M. Adam identifie, guidé par le manuscrit, la plupart des journaux, des recueils auxquels il est fait allusion. L'œuvre est conçue dans le contact intime de la réalité. Le voile romanesque n'est tissé qu'ensuite.

Faut-il corriger dans cette remarquable édition quelques lapsus [1] ? Le prénom de Mme Marbouty n'était pas Claire (p. x), mais Caroline. Il est vrai qu'elle avait choisi comme nom de plume celui de Claire Brunne. Nous lisons d'ailleurs Caroline à la page suivante. Ce n'est certainement pas Latouche, mais Sandeau, qui fut le condisciple d'Emile Regnault au lycée de Bourges (p. XVIII et 447, n. 2) [2]. La lettre du 21 février (p. IV) est en réalité du 12 février. Châtelet était-il vraiment directeur *général* des contributions indirectes à Angoulême ? *Départemental* eût suffi. Le romancier paraît du reste assez mal au courant de l'avancement et de la hiérarchie des fonctionnaires : on voit mal comment un directeur des contributions en province pouvait, même sous la Restauration, devenir maître des requêtes. Que de maîtres des requêtes d'ailleurs dans *La Comédie Humaine !* Il n'est pas douteux que le vieux marquis de Rochefide soit le même que le marquis de Rochegude (p. 340, n. 2). Nous soupçonnerions fort que la tête chauve et découronnée du vieux Séchard fut inspirée par une édition illustrée des *Contes* de La Fontaine (celle de 1839 ?) plutôt que par le texte des *Cordeliers de Catalogne*, qui ne s'y prête pas. Il aurait peut-être été utile de rappeler que la distinction entre la littérature des images et la littérature des idées, sur laquelle repose la poétique de Lousteau (p. 403), prend sa source dans l'œuvre de Mme de Staël, avant d'avoir servi de lieu commun à Gustave Planche. Nous n'avons pas découvert dans quel opéra se trouve *se fiato in corpo avete* (p. 54). Qu'était cette messe de Miroir jouée par du Châtelet (p. 51) ? Au reste, il y eut plusieurs Miroirs.

Le lecteur ne change pas d'univers en pénétrant dans *Splendeurs et Misères des Courtisanes*. Lucien de Rubempré, Vautrin assurent le passage si parfaitement que les dernières pages d'*Illusions perdues* sont en réalité

1. M. A. Adam pour sa part relève les bévues de l'écrivain (p. 169, n. 1 ; p. 392, n. 2 ; p. 468, n. 1), ses fantaisies géographiques (p. 50), sa chronologie inexacte.
2. Près de vingt-sept ans séparaient Latouche d'E. Regnault, l'un étant né en 1785 et l'autre en 1812.

le début de *Splendeurs et Misères*. Nous sommes en pleine aventure déjà. L'édition du roman, dont la genèse s'étend sur neuf ans au cours desquels les intentions se modifient, est remarquablement riche. M. Antoine Adam nous donne non seulement l'histoire extérieure de cette naissance, qui est toujours assez simple à établir sinon à exposer, mais il nous fait assister au développement des personnages et du sujet. Trois petits détails glissés ailleurs préparent l'intrigue. Dans *Gobseck*, nous apprenons (1839) qu'Esther héritera de l'usurier. En 1842, dans *La Rabouilleuse*, elle est une courtisane de grande classe ; dans *Ursule Mirouët*, elle devient la *passion* du banquier Nucingen. Il suffit à l'écrivain d'ajouter la peinture du monde du crime à celle du monde de l'amour, d'être au goût du jour, de suivre son propre goût, pour que nous tenions l'ensemble, cette geste de Vautrin, si l'on veut. M. Adam n'insiste-t-il pas un peu trop sur la puissance épique de ce grand tableau qu'il rattache à la « mythologie du romantisme » ? Vautrin, ce frère de Caïn, « est la Révolte contre l'Acceptation [...], il est le symbole de Satan » ; s'il est vaincu, s'il entre dans la police, ce serait non pas pour « copier la carrière de Vidocq », mais parce que, dans la mythologie romantique, le mal nécessairement retourne au bien.

Esther participe de cette mythologie. « Une innocence céleste attirée vers le monde du mal, entraînée par la pitié et par l'amour dans les cercles infernaux, voilà l'idée qui a inspiré Balzac. » Ce romantisme rendrait plus justement compte des œuvres de jeunesse comme *Argow le Pirate*. Au reste, ce ne sont là que broutilles dans ce remarquable travail.

Nous suivons mieux notre guide, lorsque, en s'appuyant sur l'intéressant article de Paul Vernière (*Les Sources de Vautrin*, dans cette revue en janvier-mars 1948), il fait sa part à Restif de la Bretonne, au Gaudet du *Paysan perverti*. M. Adam nous dit aussi qu'en étudiant « de près les romans que Balzac avait pu exploiter » — le mot n'est pas excessif (voir p. XXII, n. 1 ; p. XXIII, n. 1 ; p. 134, n. 1 ; p. 140, n. 1 ; p. 150, n. 1), — on éclairera « d'une lumière neuve la genèse de plusieurs de ses personnages ». Il est vrai qu'avec ce procédé, nous ne revenons jamais les mains vides, et M. Adam revient, lui, les mains presque pleines.

Mais c'est la technique même du roman feuilleton qui mérite d'être mise en lumière. La littérature industrielle a ses exigences : les reconnaissances, les surprises, les déguisements ont leur loi. L'étude des variantes nous renseigne sur les ruses du feuilletoniste : telle phrase est ajoutée pour annoncer ou justifier une intrigue future (p. 98, n. 1). Amplifiées, systématiquement conduites, de telles recherches nous apprendraient que les recettes sont peu nombreuses. Il existe du moins un art de les utiliser. Car c'est par là que Balzac est supérieur à ses contemporains. La peinture des bas-fonds ou des salons ne lui appartient pas en propre. La conquête de Paris par un petit provincial est le plus vieux et le plus habituel sujet qui soit. M. Godin a souligné la ressemblance entre *Illusions perdues* et *Le Chemin de Traverse* (1839) où l'on voit Prosper Chavigni devenir Prosper de Chavigny. On trouve déjà chez Jules Janin une fort jolie diatribe contre la presse : « Elle a tué le génie en France [...] ; elle a remplacé l'ouvrage pensé et fait à loisir, par une facile improvisation. » On y trouve même un curieux souvenir du *Père Goriot*. Le héros accompagne seul au Père Lachaise le convoi de son oncle. Simple différence : ce n'est pas Rastignac-Chavigny, c'est le fossoyeur qui contemple « des sublimes hauteurs du Père Lachaise ce vaste Paris enseveli dans cet éclatant nuage d'or ».

Les ressemblances sont plus frappantes encore entre *Le Chemin de Traverse* et *Splendeurs*. L'oncle Honoré de la Bertenache pousse son neveu dans le monde par des voies secrètes et lui tient le langage de Vautrin : « Je ne vous aime », dit-il, « que parce que vous serez pour moi quelque jour un beau joyau de plus dans ma philosophie, une éclatante preuve de mes principes, un signe certain de mon mérite personnel, peut-être. » Prosper éprouve le même effroi que Lucien : « Cet homme me fait peur ; il ne sait respecter ni estimer personne ! » Une petite Italienne (choisie par Prosper) aide à cette réussite : « [...] elle était le dé pipé avec lequel il avait joué contre le monde comme on joue de fripon à escroc ».

Ce ne sont là que de maladroites ébauches, sans intrigue. Elles sont moins une source que le témoignage des préoccupations communes sur les moyens

de faire carrière au XIXe siècle ; elles marquent surtout la différence entre deux esprits, et chez Balzac une maîtrise de romancier.

Si cette excellente édition ne nous dévoile malheureusement pas le modèle d'Esther Gobseck, elle suggère du moins quelques noms (p. XVIII). Mais, tout récemment, H. Donnard nous a prouvé (*L'Année balzacienne*, 1960) qu'Émile de Girardin avait posé pour Nucingen [1]. Or, le directeur de *La Presse* avait eu pour maîtresse Esther Guimont, qui, précisément, rappelle M. A. Adam (p. XVII), « avait débuté dans la galanterie vers la fin de la Restauration ». On peut, dès lors, se demander si cette authentique Esther n'aurait pas donné à la nôtre plus que son prénom. Ne nous aventurons pas trop, car M. Jean Pommier nous fait remarquer (*L'Invention et l'Écriture* [...], p. 55) qu'Esther avait commencé par se prénommer Olympe comme la future Mme Rossini. Décidément — et nous nous en doutions — il existe plus d'une courtisane dans cette Torpille.

M. REGARD.

SAINTE-BEUVE, **Correspondance générale,** recueillie, classée et annotée par JEAN BONNEROT, **t, X (1855-1857).** Toulouse, Privat, et Paris, Didier, 1960. Un vol. in-8° de 559 p.

L'année 1855 est celle de l'aventure, de la mésaventure, du Collège de France ; l'année 1856, celle des articles sur Virgile, qui en sortent, qui en sont à quelques égards la revanche, et d'où sortira l'*Étude sur Virgile ;* l'année 1857, celle d'une autre revanche : la nomination à l'École Normale Supérieure. Celle aussi d'un retour à la grande œuvre, *Port-Royal*, dont s'élaborent enfin les deux derniers volumes. Mais ce ne serait pas rendre justice à Sainte-Beuve que de les réduire à ces intérêts personnels ou à ces préoccupations d'amour-propre : chacune le montre engagé dans de plus intimes, sensibles et affectueuses pensées, dans des bienfaits modestes accomplis sans bruit en faveur d'obscurs solliciteurs, et où ce cœur, qui se croit desséché, s'attendrit. 1855 est l'année de la longue agonie de Mme Marsaudon, amie de province, qu'il aime pour sa vertu et son courage ; 1856, celle des premières lettres de la genevoise Adèle Couriard, dont le prénom lui rappelle une autre Adèle (voir p. 526) ; 1857, celle où se resserre ce lien dont le charme reste légèrement troublant, enveloppé d'un demi-mystère.

La belle et presque héroïque entreprise de M. Jean Bonnerot entre de plus en plus dans les zones crépusculaires. Un ancien Sainte-Beuve, d'anciens Sainte-Beuve, s'éveillent ou veillent au fond du cœur et de l'esprit : celui de l'Ecole de médecine qui ne résiste pas à la vieille habitude des diagnostics (p. 33, 42, 62, 77, 116) aussi bien que celui des souvenirs de Suisse et même de Liège, quelque peu embellis par l'éloignement et transfigurés par les illusions de la distance (p. 40, 90, 92, 291), aussi bien que le poète mort jeune, qui pourtant se survit, nostalgique, dans l'homme, et même dans le vieil homme (p. 58, 111, 116, 253, 501). Mais l'homme n'en vieillit pas moins. Mme Vertel, c'est-à-dire sa jeunesse, apparaît une dernière fois à l'horizon (p. 39) ; mais la solitude se fait plus profonde ; les rayons jaunes d'autrefois ne sont plus que « les rayons obliques du couchant » (p. 104). Entre son chat (p. 231) et les huit arbres de son jardin (p. 450), atteint des petites misères de l'âge : mal de dents (p. 121), mal à la main (p. 137), il continue ce qu'il appelait naguère son travail de galérien : il dit maintenant : « Attaché à la glèbe » (p. 45), « en mal d'article » (p. 375), « saignées hebdomadaires » (p. 380).

En outre sont venues et s'accroissent les rançons de la célébrité : l'envie, a défiance, les haines. En quels termes Laurent Pichat et ceux de son groupe ne parlent-ils pas de lui (p. 39) ; et en quel style ne lui inflige-t-on pas des leçons de style : par exemple, ce médecin, puriste sans doute, qui lui reproche de *fouler aux pieds* ses illusions sur l'Académie, « *de ses propres mains* d'académicien... ». Ceux mêmes qui le ménagent, et le flattent à l'occasion quelque peu, comme Barbey d'Aurevilly, se moquent en sourdine de sa manière d'écrire « ridée comme une douairière » (p. 218), quitte à convenir

1. De sorte que la note de la page 174 doit être complétée.

par la suite que « la vieille femme a encore du feu sous la cendre de sa chaufferette » (p. 270). Il n'a pas tort d'être en garde, le susceptible et frileux matou, — même s'il met quelque excès à interpréter des attitudes qui ne lui paraissent pas trop claires à son égard, comme celle du *Journal des Débats* (p. 68).

Surtout depuis la méchante affaire du Collège de France, à laquelle on s'étonne qu'un homme si prudent et si prévoyant se soit exposé. Elle paraît l'avoir rendu plus sensible et vulnérable que jamais à ce qui pouvait se murmurer autour de lui, surtout parmi les professeurs qui, tant bien que mal, tiennent bon dans leur chaire. A cet égard, je ne sais si les textes de ce volume, qui n'apportent que signes d'amitié et de confiance envers Philarète Chasles (p. 114, 165), permettent une appréciation entièrement nuancée de leurs rapports. Dix ans après la grande déconvenue de 1855, Sainte-Beuve écoutera encore aux portes du Collège de France ; il entendra rire un jour au cours de Chasles. Et rire de qui ? De lui, Sainte-Beuve. Il saisira sa plume la plus pointue : « *Voilà ce que vous avez dit*, il n'y a pas de négation possible ; vous le nieriez à moi parlant que je n'en croirais pas un mot.... J'aurais à vous reprocher d'avoir, ce jour du 12 janvier (1865), manqué à toutes les convenances envers un homme qui appartient nominalement encore au Collège de France, et qui est par conséquent votre *collègue*. » Le morceau s'achèvera sur une distinction de mots, qui contient, à la fois, une menace et un appât : « Que diriez-vous et que feriez-vous, si j'étais une fois votre *confrère* » ; c'est-à-dire de l'Académie française.

Si « officiel » que reste le critique du *Moniteur*, et même plus que jamais enclin au dirigisme et à la police secrète des lettres (p. 333), il n'est peut-être pas téméraire de penser qu'en ces trois années ont commencé à se dénouer les servitudes où il s'était laissé engager et enfoncer. Certes, la personne de l'Empereur reste sacrée ; mais Sainte-Beuve constate (est-ce avec fierté ? est-ce avec dépit ?) qu'il n'est jamais allé aux Tuileries, qu'il n'a jamais vu le chef de l'Etat, qu'il n'a jamais eu l'honneur de lui parler (p. 257).

Dès ces années 1855-1857, il a senti directement, dans son entreprise hasardée du Quartier Latin, le souffle de l'impopularité le frapper brutalement au visage : peut-on, de gaieté de cœur, accepter de se laisser couper de toute une part vivante de la jeunesse ? Il ne s'est vu soutenu que mollement par un pouvoir auquel il avait tant accordé : quelque amertume, et quelque retour de pensée sur une impression de duperie, n'ont-ils pas suivi cette expérience ? Enfin il n'avait même pas été récompensé par quelque privilège d'indépendance dans ses rapports avec la nouvelle littérature, avec l'avenir : pour un article trop accueillant à Flaubert et à sa génération, il reçoit une vague et menaçante mise en garde ; le ministère lâche sur lui un de ses « cosaques », Paulin Limayrac [1]. N'est-ce pas assez pour préparer un mouvement de repli vers ce qui fut son passé, et tenter d'échapper à cet air de défection et de désertion auquel il ne s'est que trop prêté ? Patience : qu'un solide siège de sénateur assure un jour définitivement sa situation de fortune et le mette hors de portée des cosaques et de leurs ministres il pourra reprendre ouvertement des thèmes et un rôle dont il garde la nostalgie.

Voici déjà venir à lui les hommes du jour. Ce n'est pas la première fois que Baudelaire, Renan, entrent dans cette *Correspondance générale ;* mais ils y prennent une place en rapport avec leur importance et avec les nouvelles œuvres qu'ils publient. Voici Flaubert. Voici Taine, enfin, attendu comme à l'un des grands carrefours de l'histoire de la critique. Ces hommes sont bien intéressants, ouvrent la perspective d'une grande époque littéraire

1. Empruntons au journal inédit de Xavier Marmier ces quelques lignes : « M. Paulin de Limayrac, jadis ardent libéral, un des rédacteurs de *La Presse* devenu un des satellites de l'empire, décoré, archidécoré, et largement payé pour attaquer à présent ce qu'il préconisait autrefois. — Il est petit, gros, rose, joufflu, et porte des lunettes. Quelqu'un le rencontrant quand il venait de recevoir son premier ruban, dit : M. Limayrac m'a rappelé cette affiche : Appartement à louer, orné de glaces, et fraîchement décoré. »

raire, même si l'on ne peut s'empêcher de déplorer qu'il n'y ait pas quelquefois chez eux du consolant (p. 399), du reposant (p. 406), une inspiration douce et pure (p. 424) : quelque Mme Marsaudon auprès de Mme Bovary.

C'est presque un lieu commun que d'admirer l'érudition de M. Jean Bonnerot, sa patience à chercher, son bonheur à trouver. Il découvre des archives, confronte les textes publiés aux manuscrits, obtient des photocopies de Moscou. Le lecteur a peine à réprimer un mouvement d'irritation, quand il lit à propos d'une lettre apparemment anodine (lettre 2991) : « L'autorisation de la copier a été refusée » : il en vient à se demander si les droits d'une pareille œuvre ne sont pas supérieurs à ceux de toute propriété privée. Mais il a assez de quoi se consoler avec tant de révélations, et avec tous ces rapprochements, rappels, références, que l'éditeur « épingle », — selon son terme (p. 55), — à ses textes, même s'il juge que tels d'entre eux sont un peu complaisamment gratuits, comme dans la note 3 de la page 126. Et avec quelle ferveur, quelle religion de son auteur : quand celui-ci se trompe sur un vers de Banville, il dit qu'il le « corrige » (p. 255).

Ici ou là, rarement, une question sur telle lecture, la tentation d'en conjecturer une autre, de supposer un lapsus qui peut d'ailleurs être du fait de Sainte-Beuve ou de tel correspondant. Risquons-nous à quelques hypothèses : p. 36, l. 8 : « promettez-moi » plutôt que « permettez-moi » ; p. 79, l. 23 : « le critique littéraire » plutôt que « la critique littéraire » (cf. p. 86, l. 11, et p. 169, avant dernière ligne) ; p. 82, nº 2856 A : 1855 au lieu de 1885 ; p. 128, l. 15 : « celée » plutôt que « scellée » ; p. 175, note 1 : la date de 1875 doit être erronée ; p. 189, en tête de la seconde colonne, lire 1825 au lieu de 1852 ; p. 290, l. 12 : « devoir » plutôt que « savoir » ; p. 294, l. 10 du nº 2 996 A : « en avez » plutôt que « m'avez » ; p. 295, quatrième ligne avant la fin : « d'un autre âge » plutôt que « de votre âge » ; p. 319, l. 15 : « arraché » ou « détaché » plutôt qu' « attaché » ; p. 328, l. 11 : « avait adouci » plutôt qu' « aurait adouci » ; p. 376, l. 11 de la note : « avis » plutôt qu' « amis » ; p. 440, l. 12 : « imiter » plutôt que « limiter » ; p. 441, première ligne de la lettre 3 077 : « pour que » plutôt que « puisque » ; p. 473, l. 13 : 1857 et non 1856 ; p. 485, note 3, la phrase : « Giacomo Cavalucci dans son *Vauvenargues*, etc., 1839, *avait cité* l'étude de Chasles » vieillit sensiblement M. Cavalucci ; p. 520, l. 15 : « ces paroles » plutôt qu' « en paroles ».

Faisons encore part de quelques doutes : p. 87, nº 2 859 A : il ne semble pas, d'après le texte même de sa lettre, que Stanislas Julien ait « répondu directement » à Sainte-Beuve ; p. 457, note 2 : il ne semble pas non plus que les lignes de Lacaussade à Brizeux : « Les choses ont l'air de se bien annoncer etc. », puissent être datées du 29 mai 1857 ; elles citent Ponsard parmi les candidats à l'Académie française, alors qu'il a été reçu dès le 4 décembre 1856 (cf. p. 321). Ni la lettre 3 112 (p. 509) du 2 novembre 1857, si l'installation des nouveaux fonctionnaires de l'Ecole Normale a eu lieu le 8 novembre, comme il est dit dans cette même page : car Sainte-Beuve écrit (p. 510) : « Aujourd'hui s'est tenue la séance d'installation présidée par le ministre avec discours, etc. ». Signalons enfin, p. 313, que la liste des apostilles à la lettre de Mme Blanchecotte, telle que la présente Sainte-Beuve (MM. Lebrun, Mérimée, Béranger et moi-même), ne correspond pas à celle qu'a relevée M. Bonnerot, et où ne figure pas le nom de Sainte-Beuve, tandis que s'y ajoutent ceux de Lacaussade et de George Sand (p. 314).

Que l'on nous permette une dernière remarque : la page si soigneusement établie et corrigée par Sainte-Beuve, en réponse à un inconnu qui le prenait à partie sur le fait de Victor Hugo, paraît n'avoir jamais été envoyée à son destinataire (p. 258) ; c'est du moins ce qui paraît ressortir des termes de la lettre 2 997. Ce qui tendrait à confirmer une impression que nous ont parfois donnée les tiroirs si riches, et j'oserais dire presque débordants, où M. Bonnerot a classé ses trouvailles : Sainte-Beuve qui a envoyé tant de lettres au long de sa vie, en a écrit plus encore qu'il n'en a envoyé.

Pierre Moreau.

Henri-Frédéric Amiel, Journal intime de l'année 1866. Texte intégral publié pour la première fois, avec une introduction et des notes, par Léon Bopp. Paris, Gallimard, 1959. Un vol. in-8° de 557 p.

Grâce à une nouvelle initiative de M. Léon Bopp, nous voici en possession d'une année intégrale du journal d'Amiel. M. Bopp s'explique sur le choix qu'il a fait de l'année 1866, alors qu'aucune ne s'imposait absolument, et il n'est qu'à se rapporter à lui du bien-fondé de ce choix. Il rappelle les grandes lignes de la vie d'Amiel, et examine dans une introduction nourrie « les thèmes, les principales préoccupations intellectuelles et morales de l'auteur du *Journal* à quarante-cinq ans ».

Plutôt que de reprendre cette analyse, et puisque cela est possible pour la première fois, nous étudierons le texte par l'extérieur, à l'aide de quelques comptages très simples, qui éclaireront, croyons-nous, la nature de l'entreprise poursuivie par Amiel.

Le journal était rédigé sur des cahiers de cent pages et Amiel notait, non seulement le lieu où il se trouvait, mais encore le jour de la semaine, la date et l'heure du jour. Le tableau 1 indique, par mois, le nombre de fois où Amiel écrivit dans son journal :

1. — Nombre de notes par jour selon le mois.

	0	1	2	3	4	5	6	nombre moyen
janvier	0	6	6	15	3	0	1	2,6
février	0	3	11	11	2	0	1	2,6
mars	0	13	13	4	1	0	0	1,8
avril	0	4	13	8	4	0	1	2,5
mai	0	15	11	4	0	1	0	1,7
juin	0	5	11	10	2	2	0	2,5
juillet	0	16	9	3	1	2	0	1,8
août	2	16	8	3	2	0	0	1,6
septembre	0	14	7	4	4	1	0	2,0
octobre	0	19	8	2	2	0	0	1,6
novembre	2	14	6	8	0	0	0	1,7
décembre	0	21	9	1	0	0	0	1,4
Ensemble	4	146	112	73	21	6	3	2,0
Total des notes	0	146	224	219	84	30	18	721

Au cours de l'année 1866, Amiel s'est tourné 721 fois vers son journal, soit sensiblement deux fois par jour en moyenne. Il y a écrit tous les jours, à l'exception de deux fois deux jours de suite : en août, à la suite d'une excursion de 48 heures hors de Genève. Il avait découché et était rentré le lendemain soir : « Je tombais de sommeil », écrit-il le lendemain matin, « et je n'ai eu que la force de me déshabiller précipitamment ». L'autre fois, en novembre, à un changement de cahier. Il restitue en quelques mots son emploi du temps et ajoute : « Mais en attendant, n'ayant pas de cahier, j'ai laissé un vide se faire dans mon journal. La moindre maille rompue dans le filet devient vite un gros trou. » Le trou n'est pas très gros et Amiel n'a jamais laissé se défaire le filet.

Pour le reste, le cas le plus fréquent est d'une note par jour, 146, puis deux notes, 112, et trois notes, 73. Au delà de trois et surtout de quatre notes, il s'agit de jours exceptionnels.

La fréquence varie selon les mois, allant de une fois et demie en moyenne pour décembre, à plus de deux fois et demie. Les notes les plus nombreuses se trouvent en janvier et février, et restent nombreuses pendant le premier semestre ; elles le sont moins dans le deuxième semestre. Une étude complète du journal révélerait sans doute des variations selon les années, et l'exis-

tence de cycles saisonniers, Amiel, comme Maine de Biran ou Maurice de Guérin, subissant fortement les influences climatiques.

La fréquence des notes est dans l'ensemble associée à leur longueur. Toutefois, l'abondance du journal diminue encore plus régulièrement que le nombre des notes de janvier à décembre 1866, et elle diminuera encore jusqu'à la fin du 82e cahier, soit jusqu'au 3 février 1867. C'est ce que montre le tableau 2, donnant le nombre de pages imprimées selon le nombre de jours correspondants, qui permet, en outre, de calculer le nombre de pages manuscrites pour les mêmes périodes.

2. — Dimension des notes par cahier et par période.

N° des cahiers	pages du manuscrit	PÉRIODES	nombre de jours en 1866	nombre de pages imprimées pour 1866	Nombre par jour de	
					pages imprimées	pages manuscrites
76	7001 à 7100	18 déc. 1865 au 25 jan.	25	66	2,64	(3,22)
77	7101 à 7200	26 jan. au 8 mars	42	82	1,95	2,38
78	7201 à 7300	9 mars au 22 avril	45	82	1,82	2,22
79	7301 à 7400	23 avril au 25 juin	64	82	1,28	1,56
80	7401 à 7500	26 juin au 4 sep.	71	82	1,15	1,41
81	7501 à 7600	5 sep. au 13 nov.	72	82	1,14	1,38
82	7601 à 7700	16 nov. au 3 fév. 1867	46	45	0,98	(1,19)
700 pages (soit 635 pour l'année 1866)			365	521	1,43	(1,74)

Pour une moyenne annuelle de 1,74 pages manuscrites, la diminution va de 3,22 pages en janvier à 1,19 en décembre. On remarque encore la régularité de l'écriture d'Amiel, qui rédige sans ratures : à 100 pages, en effet, du manuscrit correspondent régulièrement 82 pages imprimées de la présente édition, compte tenu des notes brèves de M. Bopp, réparties de manière sensiblement égale, et de deux pages environ que représentent les citations consignées par Amiel sur les pages de couverture de chaque cahier, et reproduites par M. Bopp.

A la régularité de la rédaction du journal correspond la régularité de la vie d'Amiel, et de ses habitudes de rédacteur intimiste. C'est ce que révèle le tableau 3, donnant le nombre des notes par mois selon l'heure du jour.

Les trois temps de la journée sont différents. Les coupures des deux repas sont très marquées. Pratiquement, pas de notes à 1 heure et 2 heures, ni à 8 et 9 heures. Peu de notes l'après-midi, et bloquées entre 5 et 7 : avant, il sort, vaque à ses affaires, travaille ou fait son cours. Plus grande fréquence le matin, fréquence maximale le soir, surtout entre 10 heures et minuit : 354 notes pour 365 jours. Amiel ne se couche jamais sans écrire, comme d'autres ne le font pas sans prier ou se recueillir.

Nous le voyons se lever le plus souvent entre 8 et 9 heures, et assez souvent ouvrir son journal. La fin de l'après-midi, s'il est chez lui, l'y ramène quelquefois. Il se couche le plus souvent vers minuit. L'heure qui précède le coucher est l'heure du journal, 10 heures, 11 heures ou, le plus souvent, 11 h. et demie, minuit, selon qu'il est ou non sorti. S'il se lève plus tôt, nous le voyons aussi se coucher plus tôt. Il y a peu de place pour l'aventure ou l'imprévu, chez cet homme dont la santé n'est pas très robuste.

Les notes les plus abondantes paraissent être celles du matin, et surtout du soir. Mais s'il est fatigué ou peu en verve d'écrire, quelques lignes seulement viennent clore la journée. On n'observe pas, semble-t-il, de fréquences particulières selon les jours de la semaine. Tout dépend de ses occupations, de ses promenades, ou de ses visites chez lui ou surtout au dehors. Les unes et les autres sont notées avec une très grande précision, et l'on pourrait procéder à des décomptes sur le nombre de personnes vues, ou de lettres adressées ou reçues. En réalité, ce solitaire n'était pas souvent seul, même

3. — Nombre de notes par mois selon l'heure du jour :

Heure	Indéterminées (1)	Matinée								TOTAL	Après-midi								TOTAL	Soirée					TOTAL	ensemble
		5	6	7	8	9	10	11	12		1	2	3	4	5	6	7	8		9	10	11	12	1		
janvier	—	—	—	—	—	10	5	4	8	27	1	1	1	3	4	2	7	1	20	2	4	13	13	2	34	81
février	4	—	—	1	—	11	2	—	6	24	—	—	2	—	3	5	4	4	18	2	2	17	9	—	30	72
mars	1	—	—	2	—	8	2	3	1	17	—	—	1	1	—	3	2	—	7	4	3	16	8	—	31	55
avril	—	—	2	5	4	8	3	4	7	33	—	—	—	4	2	6	3	1	16	3	17	7	—	—	27	76
mai	1	—	2	2	4	3	3	2	1	18	—	—	—	—	2	2	1	—	5	3	10	14	3	1	31	54
juin	—	—	—	4	4	9	—	7	1	25	—	1	5	4	3	5	1	—	19	—	11	17	3	—	31	75
juillet	1	1	—	5	2	3	2	3	4	21	—	—	1	1	2	2	—	2	8	6	16	5	1	—	28	57
août	—	—	—	3	2	3	2	1	—	11	—	1	1	2	3	2	1	1	11	3	18	6	—	—	27	49
septembre ..	—	—	—	1	—	10	2	1	2	16	—	3	3	3	2	3	1	1	16	1	9	17	2	—	29	61
octobre	—	—	—	1	2	6	3	1	—	13	1	—	1	—	1	2	1	—	6	2	7	13	7	1	30	49
novembre ...	—	—	—	—	—	7	2	1	4	14	—	—	1	1	—	3	1	—	6	—	2	15	13	—	30	50
décembre ...	4	—	—	—	—	—	2	1	5	12	—	—	—	—	1	2	—	1	4	—	2	8	14	2	26	42
Ensemble ...	11	1	4	24	18	78	28	28	39	231	2	6	16	19	23	37	22	11	136	26	101	148	73	6	354	721

1. Quand l'heure n'est pas précisée, il s'agit de la matinée, car d'autres notes sont écrites plus tard dans la journée avec précision de l'heure.

si le cercle de ses relations était restreint. Ce célibataire chaste passait de longues heures en conversations sentimentales avec plusieurs femmes. On pourrait rechercher le nombre de rencontres en 1866, avec Philine, l'unique maîtresse qu'il eut quelques années plus tôt, Perline, Fanny Mercier ou d'autres, voire même évaluer le nombre d'heures passées avec l'une ou l'autre.

Telle apparaît, de manière schématique, la contexture ordinaire du journal. Cette analyse statistique est assez dans la manière d'Amiel, qui comptait les pages de son journal avec un soin minutieux, et a noté à plusieurs reprises sa joie d'en voir grossir le nombre. Il dressait la pile de ses cahiers remplis comme une barrière entre lui-même et le néant.

Une question se pose, inexorable. Le manuscrit du journal compte 16 900 pages, soit environ 13 900 dans le format et la typographie de la présente édition. M. Bopp poursuivra-t-il la publication intégrale ? Combien de lecteurs pourraient avoir les 26 ou 27 volumes que cela représente ?

M. Bopp nous avertit que plus des neuf dixièmes de l'année 1866 étaient inédits. Cette publication intégrale était nécessaire. Il est cependant permis de se demander, en dehors des précisions que nous avons cherchées et de la possibilité d'une analyse clinique très poussée, si elle enrichit beaucoup la connaissance que nous avions d'Amiel par les extraits déjà connus.

Ces remarques ne tendent pas à rabaisser la figure d'Amiel, ni sa philosophie, ni la grandeur de son destin, ni la valeur de son exemple, ni l'influence qu'il a exercée depuis sa mort. Mais le journal, en tant que genre littéraire, ne porte-t-il pas en lui-même sa propre condamnation ?

M. Bopp a fait beaucoup pour la connaissance d'Amiel, depuis sa thèse désormais classique. Qu'il nous permette l'expression d'un regret, car on ne demande qu'à ceux qui donnent beaucoup : un index des noms et des thèmes, comme il s'en trouve un dans les extraits publiés par Bernard Bouvier, faciliterait grandement la lecture de cette année 1866. On souhaiterait aussi un ou deux fac-similés du manuscrit, qui montreraient l'écriture d'Amiel.

ALAIN GIRARD.

RAYMOND FRANCIS, **Les « Pensées » de Pascal en France, de 1842 à 1942. Essai d'étude historique et critique,** Paris, Nizet, [1959]. Un vol. in-8° de 556 p.

Cet ouvrage s'inscrit dans la lignée des études sur les fortunes littéraires, les destinées posthumes, les mythes, leur élaboration, leur liquidation. Plusieurs travaux sur les interprétations de Montaigne (notamment de Pierre Villey, de M. Boase), la savante enquête d'Albert Cherel sur Fénelon au XVIII^e siècle, celle d'Étiemble sur le mythe de Rimbaud, constituent des modèles d'un genre auquel on voudrait voir se rattacher quelque jour une histoire du stendhalisme ou du baudelairisme.

Bernard Amoudru l'a rappelé dans un livre de 1936, *Des pascalins aux pascalisants :* dès le XVII^e siècle, on a dit les *pascalins ;* plus tard, les *pascalisants.* Mais entre ces deux termes extrêmes, il y a les *pascaliens.* Comme il y a les cornéliens, les voltairiens, les balzaciens, les barrèsiens, les gidiens. A cette particularité du vocabulaire, à cette aptitude d'un nom d'écrivain à se muer en adjectif, se décèlent les intercesseurs, les sources vives de la sensibilité moderne. Ces adjectifs consacrent les chefs de famille.

La famille pascalienne a connu cette aventure insolite, de s'aviser, après plus de cent soixante-dix ans, qu'elle ne s'était pas munie de ses vrais titres et de ses parchemins authentiques, et qu'elle se transmettait, de génération en génération, un héritage suspect. Elle savait bien que Pascal était dans les *Pensées ;* mais où se trouvaient les *Pensées ?* De 1670 à 1842, le texte légué par Port-Royal avait traversé quatre étapes, que M. Raymond Francis décrit en un préambule d'une trentaine de pages : il y dessine les apports successifs qui, de 1670 à 1678, de 1678 à 1776, puis à 1779, de cette date au rapport retentissant de Victor Cousin, en ont changé les lignes d'horizon et presque la signification.

Si nous ne rencontrons pas, dans ce préambule, le Pascal du *Génie du*

Christianisme, qui s'imposa à tant d'imaginations du siècle, et dont les prestiges ne se dissipèrent pas, de Victor Cousin à Barrès, c'est que l'auteur a voulu consacrer toute sa première partie à la conquête du texte : projets des éditeurs, réalisation des éditions, restitutions problématiques du plan de l'*Apologie*, réactions de la critique à chacune de ces tentatives, — telle est la suite des sujets jusqu'à la page 170. Les noms qui y figurent, et que domine, dans l'ordre proprement littéraire, celui de Sainte-Beuve, composent toute une dynastie de chercheurs, de commentateurs et de scoliastes, qui s'achève sur les deux derniers paléographes des *Pensées*, Tourneur et Lafuma (mais pourquoi Paul-Louis Couchoud n'occupe-t-il qu'un coin de phrase, p. 132 ?).

La seconde partie, reprenant la même aire chronologique, mais en rejetant les cadres de la chronologie, recense les interprétations que les *Pensées*, ainsi révélées, ont inspirées aux biographes, aux philologues et aux philosophes : la camera tourne autour de Pascal penseur, de Pascal apologiste, de Pascal artiste, et enfin de Pascal tel qu'il fut, non plus l'auteur, mais l'homme. Au passage, quelques-uns de ces inévitables diptyques, quelques-unes de ces concurrences spirituelles, qui donnent aux générations l'occasion de s'éprouver, de choisir, de se partager en familles rivales : Montaigne et Pascal, Descartes et Pascal, — nous ajouterions volontiers Pascal et Gœthe (c'est entre eux, selon Barrès, que l'esprit humain doit opter), Pascal et Dostoiewski (leurs commémorations, qui se rencontrèrent en 1922-1923, furent l'occasion d'une sorte d'épreuve de forces entre deux influences).

Après cette deuxième partie, peut-être en attendions-nous une troisième, sur l'action des *Pensées*, sur leur « utilisation » comme eût dit sans doute Brunetière. Mais M. Raymond Francis arrête ici son analyse, l'achève sur une brève conclusion et une bibliographie d'une soixantaine de pages. Avec la page 381, s'ouvre une suite d'appendices, tous curieux et intéressants, mais non pas rattachés au sujet avec une égale évidence : les cinq premiers recueillent des documents antérieurs à 1842 : commentaires de Daniel Huet, lettre du P. Daniel, variantes des fragments de 1678, des pensées publiées par Colbert, évêque de Montpellier, des pensées publiées par Desmolets. Les autres concernent surtout l'apport de Victor Cousin et de Faugère, ou résument les plans proposés par Renouvier, Lanson, Stewart, Jean Hytier, Censier. Viennent enfin des citations ordonnées autour de quelques termes du vocabulaire pascalien : *s'abêtir*, *charité*, *cœur*, *infini*, etc.

Ces *miscellanea* et justifications diverses vont au delà des promesses du titre ; mais, sur certains points, le livre reste en deçà. Par la faute de la table des matières, apparemment. Convenons, d'ailleurs, qu'il n'est pas de table des matières qui n'ait ses difficultés et ses inconvénients, qui ne brise le lien d'idées solidaires et ne sépare des sujets connexes. Par exemple, le problème du plan de l'*Apologie* trouve sans doute une place légitime parmi les chapitres consacrés au texte ; mais serait-il moins naturellement situé dans la seconde partie, consacrée à la pensée des *Pensées ?* En fin de compte, opter pour un plan, n'est-ce pas décider d'une interprétation ?...

De même, n'y a-t-il pas danger à ordonner selon la pensée et l'apologétique et l'art une histoire séculaire qui est allée se développant dans le temps ? Il est vrai que l'étagement de la bibliographie, d'une chronologie très serrée, permet de rétablir la ligne d'évolution et de rendre leur mouvement général, leur courant, aux événements et aux idées [1]. Mais, avant de ressaisir cette échelle des années, il semble que nous nous soyons, durant quatre chapitres, arrêtés devant un manège où tournaient les mêmes figures, sans que leurs personnalités ou leur hiérarchie réciproque, leurs accents ou leurs styles, nous fussent perceptibles. De chacune d'elles, nous parviennent des jugements hachés assez menu pour pouvoir se mêler à d'autres en des alinéas collectifs. Ce n'est pas sans surprise que nous voyons Barrès et M. Baker se cotiser pour nous fournir une idée commune (p. 319) ; et c'est une phrase hybride, que celle dont le commencement est confié à Barbey d'Aurevilly et la fin à M. Delacour (p. 263). Les noms de Claudel et de Péguy

1. Encore cette disposition chronologique ne va-t-elle pas sans légers accidents : la date de 1923, appliquée à un livre de J. M. Guyau (p. 359), ne risque-t-elle pas de jeter sur elle un léger faux jour ?

ne paraissent que deux fois, perdus dans la foule. Celui de Suarès, trois fois, furtivement : d'abord un peu serré entre Mgr Calvet, H. Berr et Daniel Mornet (p. 199) ; puis dans la même phrase que J.-F. Thomas (p. 218) ; enfin au bout d'une « série de réflexions » où se succèdent l'édition Napoléon Chaix de 1864, l'édition Molinier de 1877, l'édition Astié de 1879 (p. 288).

Les individualités y perdent de leur relief. Dans ce classement si soigneux, dans cette anatomie des questions, la réalité humaine de ceux qui vécurent de Pascal et en Pascal s'efface quelque peu. Il nous plairait de ressaisir les traits de ces hommes si divers, qui ne purent aimer leur maître pour les mêmes raisons, et dont chacun se créa un Pascal à son image : Sully-Prudhomme, pascalien de l'angoisse laïque ; Maurice Barrès, errant sur le seuil, mais distrait, dans sa volonté de méditation pascalienne, par des « musiques de perdition » ; Boutroux refaisant, à la faveur des *Pensées*, le même travail de réflexion sur soi-même où l'avaient induit les philosophes grecs ; Victor Giraud s'attachant au maître de vie morale, dont il avait poursuivi l'ombre chez Taine, Brunetière, Chateaubriand, et mettant, dans sa foi pascalienne, cette gravité qui fut celle des Normaliens de 1890, de toute une jeunesse du temps de l' « Action Morale » et de Léon XIII ; Gustave Michaut, solide et direct ; Fortunat Strowski, flexible et enveloppant ; Jacques Chevalier, pascalien du bergsonisme ; Jacques Maritain, — du moins l'un des Jacques Maritain successifs, — pascalien du thomisme ; Henri Massis, gagnant Pascal, comme il avait tenté d'y gagner Péguy, à quelques principes d'*Action française ;* Henri Bremond, subtil et mystiquement malicieux, convertissant Pascal à sa propre prière pour le disputer au Désert ; François Mauriac, savourant la douloureuse agonie des misères de l'homme sans Dieu ; « nous tous peut-être qui suivons », comme dit Sainte-Beuve à propos de Montaigne.

Et puis les ennemis ou les étrangers : Renan qui n'accorde de prix aux *Pensées* que dans la mesure où elles expriment un aspect du XVII[e] siècle : si ce livre paraissait aujourd'hui, il mériterait à peine d'être remarqué ; Valéry que n'effraie pas le silence éternel des espaces infinis, se jouant à crayonner, en silhouette caricaturale, le Pascal des clichés qui ont cours, chien aboyant à la lune, Hamlet soupesant son propre crâne ; les logiciens d'*Action française ;* longtemps avant que Charles Maurras n'achevât sa vie sur un réquisitoire contre Pascal, ils avaient appelé à l'aide contre les *Pensées*, Descartes, Bossuet, et des alliés inégaux, Voltaire, Anatole France.

Mais surtout ce serait un grand sujet, que la présence des *Pensées* dans l'avènement des générations qui ont eu pour maîtres Charles Péguy et Paul Claudel. Pour en poser les jalons, il faudrait ajouter à la bibliographie de M. Raymond Francis, à la date de 1900, deux « cahiers de la quinzaine », intitulés *De la grippe* et *Entre deux trains ;* à la date de 1926, la publication des lettres de Paul Claudel à Jacques Rivière. En 1899, dans la fièvre d'une maladie, l'ancien normalien Péguy découvrit les *Pensées* que l'on avait jusque-là négligé de lui faire connaître, s'y attacha, s'en détacha ; et Maurice Barrès a expliqué ce qui séparait son ami de cet « ascétisme du cœur », de cet « isolement » qui font la grandeur de ce livre [1]. En 1907, dans sa campagne de prosélytisme auprès de Jacques Rivière, Claudel adressa le jeune inquiet au livre essentiel, dont, pour sa part, il n'avait pas eu besoin, parce que sa conversion l'avait précipité d'un seul coup au delà des zones intermédiaires où les *Pensées* sont salutaires[2] : « Avant tout, Pascal, qui est le véritable apôtre *ad exteros* pour nous autres Français.... »

De telles voix et de telles paroles auraient peut-être donné, au livre très consciencieux de M. Raymond Francis, une grandeur qui n'était pas dans son dessein. Il convient de bonne grâce (p. 11) que son enquête se présente comme un de ces « états présents » de questions littéraires qui rendent tant de services aux professeurs comme aux étudiants. Prise dans ces limites, elle est d'un grand et sérieux intérêt. Elle serre les faits au plus près. D'autres viendront à sa suite, qui en tireront parti pour aller au delà des faits.

PIERRE MOREAU.

1. Préface de Maurice Barrès au tome II des *Œuvres en prose* de Péguy.
2. Claudel, *Mémoires improvisés*, p. 43.

Suzanne Bernard, Le Poème en prose de Baudelaire jusqu'à nos jours. Paris, Nizet, 1959. Un vol. in-8° de 814 p.

Je me demande, à lire ce travail remarquable par la richesse et la variété de ses vues, si le poème en prose tel que l'a envisagé l'auteur n'est pas un faux bon sujet et si la tentation de saisir dans tous ses développements l'expression de la poésie par le moyen de la prose depuis le romantisme ne se heurte pas fatalement à l'impossibilité d'en embrasser les multiples aspects dans un mouvement cohérent.

Le XVIIIe siècle s'était surtout préoccupé, notamment dans le domaine de l'épopée et de l'ode, d'élaborer des ouvrages qui, à l'imitation du *Télémaque*, eussent tous les caractères de la langue poétique, sauf le vers ; d'autre part, les âmes sensibles qui confiaient alors à la prose leurs confessions ne prétendaient pas faire œuvre poétique. Au contraire, les interpénétrations de la prose et de la poésie se multiplient et deviennent de plus en plus complexes dans le courant du XIXe et du XXe siècles. Un des principaux mérites de Suzanne Bernard est d'avoir mené l'examen de ces rapports avec une rigueur plus grande que la plupart de ses prédécesseurs. C'est avec raison, par exemple, qu'elle reproche à Maurice Chapelan de tenir pour poèmes en prose des contes, des fragments de roman ou de récit, des maximes [1] et qu'elle se rallie à la formule de Max Jacob : « Une page en prose n'est pas un poème en prose, quand bien même elle encadrerait deux ou trois trouvailles. » Distinguant le poème en prose des différentes formes de prose poétique qu'avait connues le XVIIIe siècle, elle fait naître le genre avec *Gaspard de la Nuit*, puis en étudie le développement, lié à l'*ambition métaphysique* du lyrisme moderne, dans l'œuvre de Baudelaire, Rimbaud, Mallarmé, Lautréamont. Elle consacre ensuite sa seconde partie à l'époque symboliste et, de ce point central que constituent les débats de 1885 sur la nature et la forme de la poésie, entreprend de définir une esthétique du poème en prose dans un chapitre qui, situé exactement au milieu du livre, interrompt pour une perspective d'ensemble son déroulement historique. Enfin, la troisième partie concerne *le poème en prose dans la tourmente contemporaine*, entendons le XXe siècle ; elle est divisée en trois mouvements : l'aurore d'une poésie nouvelle, de 1900 à 1913 ; l'après-guerre et l'esprit nouveau, de 1913 à 1930 [2] ; regards sur l'époque contemporaine, jusqu'en 1950. La conclusion dégage l'originalité du poème en prose, qui n'est pas un compromis entre la prose et la poésie, ni une ébauche du vers libre, mais un mode d'expression irréductible aux autres formes, tendant à la fois à se réserver une technique et un domaine propres.

Mais Suzanne Bernard est constamment amenée à élargir son enquête par d'inévitables rapprochements avec le vers libre, le verset, la prose poétique, toutes les nuances qui, une fois abolies les distinctions rhétoriques élémentaires, permettent de passer insensiblement de la poésie traditionnelle à la pure prose. On voit sans doute qu'il est essentiel à son dessein de montrer comment, aussi bien dans une époque littéraire donnée que dans la destinée d'un seul homme, apparaît la sollicitation du poème en prose et quelle signification il convient de lui donner. Une telle extension du sujet risque néanmoins de brouiller les contours qu'on s'efforçait de préciser. Un exemple caractéristique nous est donné par le chapitre sur Lautréamont, qui, s'il pose la question capitale, « *Les Chants de Maldoror* » *: roman ou poème en prose ?* aborde aussi de nombreux autres aspects de l'œuvre (mystification, plagiat...). De même, l'*orientation nouvelle de la prose* que représente le verset de Claudel, de Milosz ou de Saint-John Perse ne devrait-elle pas être nettement distinguée, plutôt que rapprochée, du poème en prose proprement dit ?

1. Mais Chapelan lui-même prétend « n'admettre au titre de poème en prose que des œuvres dont les auteurs ont reconnu, de quelque façon, qu'elles le voulaient être ». Et Suzanne Bernard admettrait qu'on considérât *Les Chants de Maldoror* comme un recueil de poèmes en prose, de strophes construites de façon indépendante. On avance sur un terrain bien mouvant !

2. On ne songerait pas à relever cette date de 1913, si la table des matières, où elle est devenue 1918, n'en soulignait le caractère insolite.

Je formulerai une observation analogue à propos du chapitre consacré à l'esthétique du poème en prose et à la définition de ses constantes. Suzanne Bernard écrit avec beaucoup de discernement : « Totalité d'effet, concentration, gratuité, intensité : autant d'expressions qui nous confirment dans l'idée que le poème est un monde clos, fermé sur soi, se suffisant à soi-même, et en même temps une sorte de bloc irradiant, chargé, sous un faible volume, d'une infinité de suggestions, et capable d'ébranler notre être en profondeur. » Tels sont, en effet, les poèmes en prose de Baudelaire, de Rimbaud, de Max Jacob, de Reverdy ; mais les *Chants de Maldoror*, avec leur ampleur oratoire, ou l'*Anabase*, ou les *Nourritures terrestres ?* Poursuivant son analyse, elle reconnaît deux appels contradictoires, deux pôles entre lesquels le genre évolue : d'une part, le recours à la prose est une négation des formes poétiques traditionnelles, un acte d'affranchissement anarchiste, l'expression d'une révolte ; mais, d'autre part, une force organisatrice tend à donner une structure aux éléments poétiques bruts ainsi libérés, à en faire un *tout. Illumination* ici, poème *formel* là, selon la terminologie de l'auteur, qui insiste à diverses reprises sur la coexistence de ces deux appels en une même œuvre : « Il y a une révolte au point de départ des poèmes en prose d'Aloysius Bertrand, comme il y a une forme d'art au point d'arrivée des *Illuminations.* » Mais elle prétend aussi déterminer à partir de cette distinction une double lignée : au courant de la révolte, celui de Rimbaud, Max Jacob, Reverdy, de Dada et des surréalistes, répondrait un courant artiste illustré par Aloysius Bertrand, les symbolistes, les fantaisistes, Suarès, Segalen. Point de vue qui semble beaucoup plus contestable : outre que ce second courant rassemble des éléments bien hétérogènes, on se demande si chez Reverdy, chez Max Jacob même, ce n'est pas le besoin d'ordre qui domine [1], surtout lorsqu'on compare ces poètes à un Breton ou à un Aragon.

Ainsi, une délimitation rigoureuse et précise du poème en prose, tel que Baudelaire, plus qu'Aloysius Bertrand, l'instaura, s'accompagne, tout au long de l'ouvrage, d'une exploration des zones limitrophes qui entraîne diverses variations de frontières. L'historien ne se plaindra pas d'un développement du sujet qui apporte une utile contribution à la connaissance de l'évolution poétique, particulièrement à l'époque du Parnasse et du symbolisme. Il regrettera toutefois que la notion de poème en prose y perde en netteté ce que celle de poésie en prose gagne en étendue. N'était-il pas possible, au prix, il est vrai, de quelques renoncements, d'isoler ce qui me paraît être deux tendances divergentes ? D'une part, depuis Baudelaire et Rimbaud s'est affirmée une tradition du petit poème en prose. Claudel, avec *Connaissance de l'Est*, Segalen, Max Jacob, Reverdy, Fargue, Michaux, Char, ou encore, parmi les poètes d'aujourd'hui, Louis Guillaume, Lise Deharme, François Dodat, s'y rattachent. Ce poème (qui, d'ailleurs, répond aux critères de Suzanne Bernard, brièveté, unité, etc.) est, pour reprendre la formule de Louis-de-Gonzague Frick, « concentration de l'idée poétique pure », notation impressionniste sous sa forme la plus simple [2], traduction des « mouvements lyriques de l'esprit », des « ondulations de la rêverie », des « soubresauts de la conscience » comme le voulait Baudelaire, rêve, hallucination, création d' « un monde autonome ».... Il a recours à une prose nue et intense, à la fois directe et imagée, aussi éloignée du discours que de la prose poétique. D'autre part, la prose est devenue le véhicule de formes diverses de l'inspiration poétique : poème épique et prophétique du XIX^e^ siècle, tel *Ahasvérus* (genre auquel je rattacherais volontiers *Maldoror*, qui en est à la fois l'exaspération et la parodie), roman-poème des symbolistes,

1. Qu'on pense à la préface du *Cornet à dés* : « Rimbaud a élargi le champ de la sensibilité et tous les littérateurs lui doivent de la reconnaissance, mais les auteurs de poèmes en prose ne peuvent le prendre pour modèle, car le poème en prose pour exister doit se soumettre aux lois de tout art, qui sont le style ou volonté et la situation ou émotion, et Rimbaud ne conduit qu'au désordre et à l'exaspération. »

2. Des courtes *impressions* en prose, si nombreuses dans la période pré-symboliste, au poème en prose proprement dit, quels rapports précis établir, quelle influence, quelle évolution ?

comme *Les Lauriers sont coupés* de Dujardin, qui méritait d'avoir une place dans la perspective de Suzanne Bernard, grandes coulées surréalistes à la manière du *Paysan de Paris* et de *L'Amour fou* [1]. La poésie envahit le roman, le récit, l'essai, leur donnant une couleur nouvelle, mais respectant leur économie, s'accommodant, par exemple, d'une forme discursive ou dialectique, ne dédaignant pas d'enfler la voix. Ce n'est plus le petit poème évoqué plus haut, création originale, langage neuf — qui, seul, peut-être, devrait être appelé *poème en prose* —, c'est une synthèse complexe et tumultueuse, une autre conception des rapports entre la prose et la poésie, répondant à des dispositions d'esprit et faisant appel à des techniques différentes.

Encore faut-il ajouter que cette distinction ne résoudrait pas toutes les difficultés. *Vox populi* est un *conte cruel* qu'on a pu appeler *poème en prose*. Apollinaire a fait un poème en vers libres, *La Maison des Morts*, d'un conte qui était un poème en prose, à moins que les vers n'aient préexisté à la mise en prose. Tel poème de Cendrars s'écrirait aussi bien en prose, tel autre n'est que de la prose découpée. Reconnaissons-le : à une certaine limite, vers libre et poème en prose se rejoignent, et bien subtil qui prétendrait, à coup sûr, reconnaître l'un de l'autre !

Parmi les remarques de détail que suscite un ouvrage dont l'information est si vaste, je n'en retiendrai que quelques-unes, qui permettront de compléter certains points. D'une façon générale, la bibliographie semble arrêtée aux environs de 1955. Mais, dans cette limite, pouvaient être cités des travaux comme *The Cubist Poetry* de Carmody, *The Symbolist Period* de Kenneth Cornell ou les commentaires de P.-G. Castex sur les *Contes cruels*. Et signalons au passage que *Thulé des Brumes* (p. 424 et 785) parut à la fin de 1891, que De Coster écrit le nom de son héros *Ulenspiegel* (p. 381), alors que *Uylenspiegel* est un journal qui publia un fragment du livre. P. 373, affirmer que le vers libre, dans son principe, refuse l'enjambement et doit constituer une *unité*, n'est-ce pas oublier que, pour la plupart des symbolistes, l'unité rythmique est la strophe, non le vers ? P. 381, est-ce bien le système prosodique des langues germaniques que Van Hasselt veut introduire en français dans ses *Etudes rythmiques* (qui sont de 1862, non de 1867) ? Lui-même se réfère au vers lyrique, *destiné à être chanté*, et il pense bien plus à une modulation musicale qu'à une alternance de temps forts et de temps faibles : nous sommes sur le chemin des *romances sans paroles*.... P. 423, n. 71, dès 1894, dans *Fumerolles*, Robert de Souza avait mis en italique les *e* muets qui, tout en pouvant se prononcer, n'avaient pas de valeur rythmique. P. 539-540, n'avons-nous pas tendance, *a posteriori* et d'après quelques témoignages, à exagérer l'influence de Rimbaud (et aussi celle de Lautréamont) à l'époque symboliste ? Une étude de leur *fortune* réserverait peut-être de curieuses surprises. P. 541, le survol du naturisme est un peu rapide. Plus que *L'Hiver en méditation*, des proses de Saint-Georges de Bouhélier comme le *Discours sur la mort de Narcisse* ou *La Résurrection des Dieux* auraient fourni d'intéressants points de repère. P. 547, le poème de Gide qui commence par ces mots : « Froide à mes mains... » et qu'il regrettait d'avoir perdu avait paru avec une autre prose dans *L'Hémicycle* d'août 1900 [2] ; sans justifier entièrement le ravissement de

1. Ou encore, une œuvre comme l'*épopée* de Pierre Albert-Birot, *Grabinoulor*.

2. Je l'ai reproduit dans la *Revue du Nord*, avril-juin 1954. Il n'est peut-être pas sans intérêt de le donner ici :

Environs de Dordrecht

Froide à ma main, mais pour elles tiède, je sens, ah ! dans cette eau brunie, ces vivantes racines heureuses.

Là, couché près d'elles, la joue contre le sol et sur l'herbe froissée, j'imagine la volupté des plantes. Roseau, croître ; aboutir à une hampe assurée ; laisser qu'elle s'incline au vent.... Un rat d'eau traverse l'eau brune ; il s'approche.... La nature m'accueille vraiment. Tranquille, immobile comme un morceau d'aviron qui pourrit, je veux que l'herbe, que le rat, que le roseau m'oublient.... Sommes-nous bien ainsi ?...

Je sais bien que là-bas, au loin s'étend et fuit le paysage ; mais, plus grand que le reste fuyant de la terre, le roseau balancé s'élève — autant que le bruit que le vent en le courbant fait — au-dessus du cri des marins, au loin, là-bas, larguant les voiles.

Le second texte est intitulé *Environs de Haarlem (avril)*. Ils sont tous deux sous le titre général de *Paysages*.

son auteur, il représente un effort pour fixer le fugace par le moyen de l'art. P. 617, n. 234, l'irritante question de l'influence de Cendrars sur Apollinaire donne lieu à une remarque malheureuse : comment Apollinaire aurait-il pu imiter dans *Les Fenêtres*, qui sont de la fin de 1912, un poème de Cendrars daté de février 1914 ? P. 618 et suivantes, l'étiquette de *cubisme littéraire*, récusée par ceux à qui on veut l'appliquer [1], sollicitant un dangereux parallélisme avec la peinture, me paraît peu satisfaisante. Apollinaire avait parlé d'*esprit nouveau* pour désigner cette tendance ; après sa mort, une revue qui avait pris le titre de *L'Esprit nouveau*, défendit les mêmes positions, distinctes de Dada et du surréalisme ; pourquoi ne pas nous en tenir à cette formule, que le poète avait préférée à toute référence au cubisme ?

On voudrait pousser ces réflexions au delà des limites raisonnables d'un compte rendu, tant un ouvrage comme *Le Poème en prose de Baudelaire jusqu'à nos jours* appelle à tout instant le dialogue, provoque des revisions, suscite des prolongements : n'est-ce pas la meilleure preuve de sa richesse et de son utilité ?

MICHEL DÉCAUDIN.

GARDNER DAVIES, **Mallarmé et le Drame solaire, essai d'exégèse raisonnée.** Paris, Librairie José Corti, 1959. Un vol. in-8° de 301 p.

Depuis le commentaire de *Salut*, le poème liminaire des *Poésies* de Mallarmé, publié en 1948, dans la revue *Les Lettres*, M. Davies a poursuivi « l'exégèse raisonnée » de l'œuvre poétique mallarméenne. Ce travail indispensable, il l'accomplit par étapes, en groupant les poèmes par cycles. Sous le titre : *Les « Tombeaux » de Mallarmé*, il a commenté, en 1950, six poèmes commémoratifs ; puis, il a tenté « l'explication rationnelle » du *Coup de Dés*, élucidant au passage, *Petit Air II* et *A la Nue accablante....* En 1959, il vient de publier simultanément *Les Noces d'Hérodiade*, d'après les manuscrits inachevés, et *Mallarmé et le Drame solaire*, où sont commentés huit autres poèmes : *Quand l'ombre menaça...*, *Victorieusement fui...*, *Ses purs ongles très haut...*, *M'introduire dans ton histoire...*, *La chevelure vol d'une flamme...*, et le triptyque : *Tout orgueil fume-t-il du soir...*, *Surgi de la croupe et du bond...*, *Une dentelle s'abolit....*

M. Davies s'attache à faire l'analyse grammaticale et logique la plus stricte de chaque phrase (on sait qu'il a montré que le *Coup de Dés* est fait d'une seule phrase). C'est ainsi que dans *La chevelure vol d'une flamme...*, le deuxième quatrain : « Mais sans or soupirer que cette vive nue », etc., devient, grâce à cette analyse, parfaitement clair.

La caractéristique de l'exégèse de M. Davies est d'éclairer le sens de chaque mot des poèmes, par le regroupement des passages en vers ou prose de l'œuvre mallarméenne (et nul ne connaît cette œuvre mieux que le critique australien) où se retrouve le même mot. En revanche, l'exégète s'interdit tout rapprochement avec un vers d'un autre poète, toute recherche de source.

On note avec plaisir un certain assouplissement de la méthode. Plutôt que de relever tous les passages où Mallarmé emploie tel mot (car il est toujours permis au poète d'employer un mot en des sens divers), il importe à l'exégèse poétique d'établir un répertoire des mots-clés, nous préférerions dire des mots-diamants. Car l'hermétisme de Mallarmé — faut-il le répéter une fois encore ? — n'est pas dû à la superposition des sens, mais au fait que le poète « monte » à la façon d'un joaillier, et ce, sans excès de raffinement, ces mots-diamants jetant des feux multiples. « Le lecteur de Mallarmé, note M. Davies, ne tarde pas à s'apercevoir que certains mots revêtent pour le poète une signification symbolique qui dépasse de loin leur sens littéral. Les critiques ont parlé, non sans raison, de symboles et d'un vocabulaire spécial, stylisé.... L'élargissement du sens de ces mots, dont le nombre est limité, se fonde presque toujours sur l'analogie ». C'est le mot « aile » qui inspire cette remarque ; p. 98, elle s'applique au mot « roses » ; p. 167, au mot « vol ». M. Davies en dénombre une douzaine.

1. Cf. en particulier *La Jeune Poésie française* de Frédéric Lefèvre (1917).

D'autre part, il consent une fois à proposer une source externe. Pour expliquer le fameux « ptyx », qui pour lui est, sinon un encrier, du moins une amphore, il fait appel à la légende de Psyché, laquelle, entre autres épreuves, « devait emporter un flacon au Styx pour le remplir des eaux noires du fleuve des morts ».

M. Davies est amené à approuver ou à critiquer les exégèses de ses prédécesseurs. On s'étonne qu'il n'ait pas fait un relevé exhaustif des explications antérieures, mais qu'il se contente d'un choix capricieux. On se dit que cette enquête lui aurait évité certaines erreurs d'interprétation (pourquoi s'entêter à une explication manifestement erronée de *Toast funèbre ?*). Car M. Davies — mais c'est le sort commun à tous les exégètes — n'entraîne pas toujours l'adhésion du lecteur.

Le commentaire des huit sonnets est encadré par une introduction et une conclusion qui constituent des essais critiques du plus haut intérêt. Naguère, M. Davies avait joint à l'exégèse des *Tombeaux* un essai sur l'obscurité de Mallarmé. Ici, il traduit et adapte en guise de conclusion les articles qu'il avait consacrés, en 1955, dans *French Studies*, au Démon de l'analogie. Méthodiquement sont inventoriés les éléments mis en rapport, et les façons d'exprimer ces rapports mêmes, ce relevé conduisant du reste à « abandonner la distinction quelque peu artificielle... entre le caractère du rapport analogique et l'expression dont le poète le revêt ». M. Davies souligne essentiellement « la force créatrice propre » que semble manifester l'analogie. « Ses manifestations les plus saisissantes... sont celles où l'analogie réussit à créer dans le vide quelque objet requis par le poète.... Cette force... en fait l'instrument par excellence de son esthétique idéaliste.... »

Cette esthétique idéaliste, M. Davies, qui l'avait définie dans son commentaire du *Coup de Dés*, la résume dans son Introduction. Mallarmé veut que le texte de l'*Œuvre* soit « incorruptible comme la loi ». Pour parvenir à ce texte immuable, trois opérations parallèles s'imposent : 1° l'auteur doit se dépouiller de sa personnalité, pour ressusciter en tant que notion pure à travers laquelle l'univers spirituel pourra se voir et se développer. 2° L'inspiration est perfectionnée grâce à la Transposition. Par Transposition, il faut entendre le procédé dialectique qui consiste à effacer totalement le fait, c'est-à-dire l'inspiration directe, pour le recréer en tant qu'abstraction pure. 3° Faute d'un langage spécial, le poète idéaliste a recours à la fois à la dialectique du vers et à l'analogie.

La nouveauté de l'Introduction est de souligner l'intérêt accordé par Mallarmé au drame solaire. Dans l'adaptation de l'ouvrage de Cox, les *Dieux antiques*, Mallarmé fait sienne la théorie selon laquelle les noms ou les aventures des dieux et des héros représentent des phases ou des phénomènes de la Nature. Epopées, légendes, contes ne sont jamais « qu'une des nombreuses narrations du grand drame solaire accompli sous nos yeux chaque jour et chaque année ». Or, les poésies de Mallarmé nous montrent le poète fasciné par le drame solaire, et en particulier par le coucher du soleil. C'est qu'on ne peut trouver d'illustration plus parfaite de l'esthétique définie plus haut : la Nature elle-même se plie à la dialectique de la Transposition. Lumière et couleurs ne sont jamais aussi somptueuses qu'à l'heure où l'obscurité s'apprête à les engloutir. Lorsque les ténèbres ont aboli la pourpre et les flammes, ne subsiste qu'une réminiscence abstraite. Celle-ci, « que Mallarmé appelle *Rêve* ou *Angoisse*, tourmente l'esprit du poète jusqu'au moment où il réussit à recréer intellectuellement la pourpre et les flammes disparues. Parfois l'analogie lui suggère un symbole propre à perpétuer cette splendeur évanouie du ciel jusqu'au lendemain matin » (le reflet de la Grande Ourse dans la glace de Venise, l'éclat d'une chevelure de femme, la fulguration d'une console...). « Parfois il est moins heureux, et l'inspiration continue à le hanter, comme un sylphe qui demande à naître. Quel que soit le résultat de ses efforts, cependant, le poète ne songe jamais à se dérober devant les responsabilités de sa charge. »

La théorie est séduisante, mais l'exégète paraît plus d'une fois ne parvenir à y conformer les poèmes qu'en violentant le texte. Plus que par le faste du couchant, Mallarmé semble impressionné par l'horreur de la nuit, l'angoisse de minuit : en 1883, le sonnet *Quand l'ombre menaça...* s'intitulait

Cette nuit ; dans le prospectus de l'édition de 1887, le sonnet en -yx portait le titre : *La Nuit.*

Dans le commentaire du premier sonnet, si M. Davies nous fait admettre que les « guirlandes célèbres » désignent les nuages empourprés par le couchant plutôt que les constellations, nous aurons peine à le suivre, quand il prétend que le roi à séduire « ne peut être qu'Hadès ou Pluton, vainqueurs du combat quotidien avec le soleil ». Mais pourquoi pas le soleil lui-même, « le roi brillant du jour » selon Lamartine, mourant à la façon d'un Sardanapale ? Comment admettre surtout l'exégèse du dernier vers :

Que s'est d'un astre en fête allumé le génie,

qui fait d' « un astre en fête » le complément de manière de « s'est allumé », qui voit dans « le génie » l'imagination poétique de Mallarmé lui-même, qui reconnaît dans l' « astre en fête », le soleil couchant, alors que manifestement il s'agit du génie de la Terre, du « grand éclat » de la Terre, devenue la « contrée » du poète orphique « ébloui de sa foi » ?

Dans le commentaire du second sonnet, *Victorieusement fui...*, l'exégète veut que « mon absent tombeau » désigne le tombeau du soleil, et que Mallarmé dans son premier quatrain fasse parler le soleil à la première personne. Cette complication, qui exige un changement de personne à partir du second quatrain, apparaît gratuite, et une comparaison avec *Petit Air I* (que l'on s'étonne de ne pas voir figurer dans ce cycle de poèmes solaires) éclaire l'attitude du poète à l'égard de « son absent tombeau ».

Il n'est pas possible ici de discuter vers par vers les exégèses de M. Davies. Celui-ci se montre du reste plus convaincant quand il commente le Sonnet en -yx ou la Trilogie.

Si l'on ne trouve pas non plus dans ce volume un commentaire du *Cantique de Saint-Jean*, qui semble lié pourtant au drame solaire, c'est que l'auteur publie, d'autre part, *Les Noces d'Hérodiade*, c'est-à-dire la collection des manuscrits à lui confiés par M^me^ Bonniot et M. Charpentier. Dans *Mallarmé et le Drame solaire*, les allusions à l'autre publication sont multiples. M. Davies interprète le « mystère » auquel Mallarmé songea toute sa vie, en fonction de la théorie esthétique définie dans l'Introduction. « La tête du martyr devient pour Mallarmé le symbole de l'auteur impersonnifié, qui a réussi à se dépouiller de sa conscience individuelle.... Symbole de l'inspiration poétique, Hérodiade... a besoin de se connaître à travers cet *autre* pour arriver à la perfection.... Le sinistre baiser qui les unit recrée la vierge sous sa forme idéale. »

Une des plus importantes révélations apportées par *Les Noces d'Hérodiade* est que la fin du sonnet *Victorieusement fui....*

Comme un casque guerrier d'impératrice enfant
Dont pour te figurer il tomberait des roses,

ainsi que le décor du sonnet, *Une dentelle s'abolit...* : la fenêtre ouverte, les rideaux flottants, le lit vide, la mandoline ventrue, mère idéale, se retrouvent dans les fragments inédits. M. Davies voit dans ce fait une application de la doctrine préconisée dans *L'Action restreinte*, Mallarmé utilisant « beaucoup de ces poèmes » comme « études en vue de mieux » et « première note de projets, en points de repère, qui fixent ».

Ce compte rendu ne peut que donner une idée insuffisante de la richesse d'un essai qui occupera une place de choix dans la bibliothèque des mallarmistes. Il est étonnant que la révélation des *Noces d'Hérodiade*, ce projet qui hanta Mallarmé toute sa vie, n'ait pas suscité le même intérêt que la révélation du *Livre.*

L. CELLIER.

JEAN ONIMUS, **Péguy et le Mystère de l'histoire** (Cahiers de l'*Amitié Ch. Péguy*), n° 12. Paris, 4, rue Aug.-Bartholdi, 1958. Un vol. in-8° de 168 p.

Charles Péguy est sans nul doute, parmi les grands écrivains modernes, l'un des plus féconds. Et pourtant, ce prestige dont il jouit de nos jours, cette influence profonde qu'il exerce encore sur les esprits de nos contem-

porains, reposent uniquement, semble-t-il, sur les œuvres poétiques qui marquèrent les dernières années de sa vie ; d'une beauté, d'une valeur spirituelle incomparables, elles sont justement célèbres, mais ne représentent, à vrai dire, qu'une partie assez restreinte d'une immense production littéraire échelonnée sur quinze années et dont elles seraient, pour ainsi dire, la conclusion mystique. Bien avant les « Mystères », bien avant « Eve » et les Quatrains, le fondateur des Cahiers de la quinzaine avait entrepris une longue suite de méditations en prose qui demeurent encore peu connues, parfois même totalement ignorées ; elles nous permettent de suivre, dans ses moindres tâtonnements, l'itinéraire spirituel de Péguy, en nous offrant le spectacle d'une pensée prodigieusement riche aux prises avec le réel. Dans ce foisonnement d'idées, nous reconnaîtrons volontiers qu'il n'est pas toujours facile de voir clair ; aussi M. Jean Onimus aura-t-il rendu un service fort appréciable à la critique en écrivant son remarquable essai sur « Péguy et le Mystère de l'histoire ».

Bien que l'auteur, au terme de sa passionnante analyse, se défende de vouloir « ramener toute l'évolution de Péguy à une méditation sur le temps et le vieillissement » (p. 155), on peut affirmer que la synthèse qu'il réalise alors, prend place au cœur même de cette évolution et de toute la création littéraire à laquelle elle présida. Péguy fut hanté, tout au long de sa vie, par le problème de l'histoire, par son « mystère » ; jeune universitaire, il entame déjà, avec celle qui deviendra Clio, ce long dialogue qui devait le conduire, après l'enthousiasme du début, jusqu'au bord du désespoir, au cours de cette année 1909 qui fut une étape décisive dans sa conversion au christianisme. Embrasser, en moins de deux cents pages, un débat aussi vaste, aussi capital n'était pas chose facile. Rendons hommage à M. Onimus d'avoir su mener à bien, et de façon magistrale, cette tâche délicate.

Son exposé se déploie en un triptyque dont les éléments, harmonieusement disposés, s'opposent et se complètent tout à la fois. Dans une première partie, intitulée : « Prétentions et Difficultés de l'histoire », apparaissent successivement les principales démarches qui caractérisent le cheminement de Péguy, depuis les premières inquiétudes qui précédèrent la *Jeanne d'Arc* « socialiste » jusqu'au seuil des *Mystères*, en passant par les déconvenues de l'affaire Dreyfus et le grand élan métaphysique des « Situations de 1906 ». A toutes ces incertitudes s'oppose la superbe assurance de l'histoire objective et de la sociologie, reines du monde moderne, qui prétendent recréer le passé et régenter l'humain avec les méthodes mécanistes de la science. Péguy s'insurge contre cette « métaphysique honteuse » et « irrespectueuse » au nom même de l'être, de la réalité dont il sera toujours l'ardent et impitoyable défenseur et au travers de laquelle, après une recherche de quelque dix années, il découvrira enfin « Celui qui est ». A ses yeux l'histoire est un monstre, mais elle existe ; elle a son mystère, et pour l'approfondir, il faut aller jusqu'au mystère même de la durée.

« L'homme livré au temps », tel est donc le titre de la seconde partie de cet ouvrage, peut-être la plus originale et la plus attachante. L'erreur suprême eût été de rendre « historique » la longue méditation de Péguy et de décomposer, (de tuer !), pour sauvegarder la logique, une pensée aussi vivante, aussi mouvante, en encourant ainsi les justes reproches de celui qui écrivit « l'Esprit de système ». M. Onimus a fort bien su éviter cet écueil, et ce n'est pas le moindre de ses mérites. Pas de « méthode concentrique » ! Il procède, selon la manière même de Péguy par de profonds coups de sonde au cœur du réel, en faisant au passage les recoupements nécessaires ; c'est ainsi qu'en méditant avec l'auteur sur ce qu'il appelle « l'histoire ouverte », nous découvrons dans le temps un double aspect : sans doute est-il vide, mais, de la sorte, il permet à la grâce d'intervenir. Dans le chapitre suivant, nous constatons que l'événement est à la fois destructeur et créateur : c'est la même ambivalence que nous rencontrerons une troisième fois quelques pages plus loin. Ainsi donc, tout en s'appuyant sur une solide documentation, M. Onimus nous propose un remarquable exemple de critique par intuition et « sympathie » ; avec Péguy, comme Péguy, il se soumet à la terrible épreuve du temps ; il nous montre le disciple de Bergson (et c'est un des apports les plus neufs, les plus intéressants de cet essai) transformant d'une manière radicale la pensée de son maître et retrouvant dans le

pessimisme pascalien les tendances profondes de son être personnel ; celui qui fut un ardent militant socialiste, renonce « au mythe du progrès fatal, sans pour cela consentir aux consolations de l'idéalisme » (p. 74) et cette impitoyable recherche du réel qui lui interdit toute évasion dans le passé comme dans l'avenir, le conduit à une misère proche du désespoir, à moins que du plus profond de cette détresse ne surgisse la grâce.

Et le miracle se produit : dans cette durée humaine, si mystérieusement liée au mal et à la ruine, s'insère « le temps vivant », le « temps retrouvé ». Avec l'auteur, et toujours à la suite de Péguy, nous allons retrouver « ce qui ici-bas a gardé l'image du paradis et l'indestructible fraîcheur de la création » (p. 109), et cela, par « un effort non plus de lucidité, mais de ferveur » ; ferveur du cœur et de l'âme tout entière, ineffable contemplation dans ce monde des réalités de l'au-delà : voilà la récompense, au terme d'un dur pèlerinage de l'esprit ; les fondateurs, la révolution (conçue comme un retour aux origines), l'enfance, la race, la grâce enfin, sont autant de « sources éternelles » dont les eaux baignent le présent et le passé ; ce dernier n'est pas mort, il pourra revivre, si l'on remonte le cours de ces eaux par un effort de « mémoire organique ». Ainsi le « mystère de l'histoire » se trouve considérablement éclairci.

Ces quelques réflexions à propos de l'essai de M. Jean Onimus sont bien peu de chose si l'on considère la richesse de l'ouvrage ; il faudrait s'arrêter à chaque page pour revenir sur une analyse particulièrement pénétrante, considérer une perspective nouvelle, savourer un style remarquable par l'élégance et la sûreté. Mais peut-être n'est-ce pas là, encore, ce qu'il y a de plus attachant pour le lecteur ; derrière un critique plein de talent, on perçoit, en effet, la présence constante d'un homme qui se livre et s'engage : « Telle est, nous dit-il, l'expérience de Péguy. Il est indispensable de la refaire soi-même pour comprendre les angoisses de sa vie morale » (p. 76). Voilà qui n'est plus de la simple littérature : c'est un témoignage et un exemple.

GILBERT ZOPPI.

MICHELINE TISON-BRAUN, **La crise de l'humanisme. Le conflit de l'individu et de la société dans la littérature française moderne.** Tome I, 1890-1914. Paris, Librairie Nizet, 1958. Un vol. in-8° de 519 p.

M. Tison-Braun nous prévient dans l'avant-propos de cet ouvrage qu'elle n'a pas voulu faire « une étude de critique littéraire, ni un essai sur l'histoire des idées dans la France contemporaine, mais l'analyse d'un problème de psychologie sociale ». Cependant, elle juge aussi que la littérature « est comme la conscience d'une société » (p. 11) et que ses représentants « devinent ce qui deviendra évident vingt-cinq ans plus tard » (p. 506) : il en résulte qu'à la « psychologie sociale » se substituera l'étude d'écrivains représentatifs, qui auront illustré par leurs œuvres « le conflit de l'individu et de la société ».

M. Tison-Braun, après avoir posé « les éléments du conflit », distingue ensuite des « retours » (du traditionalisme), puis un « réveil de l'humanitarisme », pour conclure enfin sur la « révolution philosophique » du bergsonisme et ses conséquences (Péguy et Romain Rolland). Ce plan est d'une belle netteté, mais pour y parvenir l'auteur me semble avoir été amené à forcer quelque peu les traits opposés de son parfait traditionaliste et de son individualiste idéal (p. 26-27, 221), à « réaliser » ces idées d'individualisme et de traditionalisme social, à insister davantage sur des similitudes vagues que sur des différenciations précises.

Théoriquement limitée aux années 1890-1914, l'enquête de M. Tison-Braun porte en fait sur la plupart des grands noms de l'histoire des idées au XIX^e siècle, de Joseph de Maistre, Bonald et Comte jusqu'à Bourget, Barrès, Claudel et Maurras, de « l'humanitarisme romantique » jusqu'à Zola, France et Gide. Dans le détail des chapitres consacrés à ces différents écrivains, M. Tison-Braun expose de façon très générale les doctrines professées, selon la perspective choisie ; mais l'on est surpris que la signification de ces mots *individu* et *société* ne soit pas mieux précisée pour chaque

écrivain et que les références soient rares et, le plus souvent, vagues [1]. Ceci ne signifie d'ailleurs point que les exposés de M. Tison-Braun soient mal conduits : ils intéressent, mais nous restons toujours dans le domaine des généralités. Il me paraît, d'autre part, que la chronologie gagnerait à être, elle aussi, moins vague ; le « romantisme », les « années de décadence », les « républicains d'après 1870 », « toute la pensée d'avant-guerre », ces indications trop floues ne permettent pas de suivre exactement l'évolution, ou les étapes, de ce double mouvement dont M. Tison-Braun nous offre l'histoire. Il est vrai qu'en une telle matière les critiques sont aisées, et les difficultés immenses.... L'on ne doit point mésestimer l'effort particulièrement méritoire qui a permis à M. Tison-Braun de dominer un aussi vaste sujet.

Claude Digeon.

Jean-Paul Weber, **Psychologie de l'Art.** Paris, P. U. F., Coll. « Initiation philosophique », 1958. Un vol. in-16 de 136 p.

De sa thèse sur la *Genèse de l'œuvre poétique*, J.-P. Weber applique ici les conclusions à la musique, à la peinture et à l'art en général. Ces conclusions sont hardies, neuves, extrêmement discutables, mais excitantes pour l'esprit. A vrai dire, répondant aux exigences de la collection, ce petit livre a d'abord un intérêt pédagogique : par la critique — un peu cursive — des multiples théories sur l'art, de Platon jusqu'à nos jours, il servira aux étudiants et jouera son rôle d'initiateur à la philosophie. Mais ce livre n'est pas une simple compilation : on le voit peu à peu s'orienter vers une théorie originale dont il nous faut dire ici quelques mots. Il s'agit, pour l'auteur, en présence de l'œuvre d'art, d'esquisser une psychologie « concrète » du créateur et du contemplateur. Cette analyse « phénoménologique », il la mènera bien au delà du *comment ;* c'est le *pourquoi* qui l'intéresse : pourquoi l'artiste a-t-il été inspiré ? Pourquoi tel thème ? Pourquoi cette œuvre nous bouleverse-t-elle ? etc. A ces questions immenses, après avoir balayé les doctrines abstraites avec leurs réponses toujours inadéquates, il prétend apporter une explication psychologique. Et c'est à l'enfance qu'il fait appel, sous l'influence évidemment du freudisme, mais en refusant énergiquement de s'enfermer dans la « mythologie » des complexes.

Au départ, ce qui semble l'avoir mobilisé, c'est la définition de Wordsworth : « La poésie est une émotion (de l'enfance) dont on se souvient », un tel souvenir pouvant être du reste parfaitement inconscient. L'art serait ainsi l'irruption dans la vie adulte des puissances de l'enfance. Ce seraient les souvenirs affectifs de l'âge infantile que, sans s'en douter, le créateur essaierait de reproduire, indirectement par des symboles, de moduler diversement tout au long de son œuvre et ce sont eux qui donneraient à celle-ci son unité, cette allure de monde à part, de réalité merveilleuse. C'est encore le souvenir vague de sa perception infantile qui bouleverse le spectateur ou l'auditeur en présence d'un tableau ou d'une musique. En peinture, par exemple, on retrouverait certains traits de la vision infantile (flou, absence de structure, myopie du regard, troisième dimension à l'état naissant et simplement suggérée) qui permettraient de faire réapparaître nos réalités adultes dans l'optique initiale de la vision infantile (p. 112). Quant à la musique, elle résulterait du souvenir chez l'adulte des modulations de la voix qu'il entendait étant enfant : poétique hypothèse ! toute musique trouverait ainsi sa source dans la voix maternelle.... Moins poétique nous paraît l'origine du rythme attribuée au mouvement de succion du nourrisson « avec ses pleins et ses déliés » (p. 125).

J.-P. Weber a-t-il ouvert une voie nouvelle ? Toute systématisation en un tel domaine est hasardeuse et d'avance promise à l'échec. Mais, sur le plan de la méthode, les idées de M. Weber semblent pleines d'intérêt. Il s'agirait de découvrir comme secrète source de l'œuvre d'art un thème personnel, une expérience concrète dont la reproduction symbolique hanterait

1. J'ajoute que les fautes typographiques sont nombreuses, et qu'il se rencontre des erreurs de citations (cf. p. 510).

toute leur vie les poètes et les artistes : tel le thème du double chez Nerval, déjà mis en évidence par Mme Durry, le thème de l'oiseau mort chez Mallarmé ou de la noyade parmi les cygnes chez Valéry. « Tous les symboles (que contient une œuvre) renvoient en définitive... à un thème, c'est-à-dire à un événement infantile ou à une situation infantile complexe vécus par l'artiste et ensuite diversement symbolisés, variés, modulés dans l'œuvre totale de l'artiste » (p. 91).

Pourquoi un seul événement, une seule situation ? Ne retrouve-t-on pas ici l'éternelle tentation de déduire l'œuvre d'art en la réduisant à une expérience psychique fondamentale ? Bien qu'il s'en défende, J.-P. Weber cède ici à l'esprit du freudisme. Nous admettrons volontiers que l'œuvre d'art reflète dans la vie adulte les rêves, les joies et même la vision du monde de l'enfance. C'est là une perspective pleine d'intérêt et qu'il faut poursuivre. Mais peut-on ramener l'œuvre d'un grand artiste à *une* expérience plus ou moins traumatisante de sa première enfance ?

JEAN ONIMUS.

ALEXIS FRANÇOIS, **Histoire de la langue française cultivée.** Genève, Alexandre Jullien, 1959. 2 vol. in-8°, t. I, xv-410 p. ; t. II, 306 p.

Personne n'était mieux préparé que M. Alexis François, professeur honoraire de l'Université de Genève (il collabora à l'*Histoire de la langue française*, de Ferdinand Brunot pour le tome VI : *La langue postclassique*), à donner un *Aperçu de l'Histoire de la langue française cultivée des origines à nos jours.* Alexis François, qui fut un collègue agréable et un savant modeste, qualifie lui-même son livre de « manuel ». Naguère, Ferdinand Brunot constatait en souriant qu'il avait changé la définition traditionnelle du mot *fascicule :* le fascicule, défini par le dictionnaire comme une « livraison » modeste, était devenu, sous sa plume, un volume in-8° de plusieurs centaines de pages. — Le *manuel* d'Alexis François, lui aussi, est un livre sérieux : le chapitre III, sur la langue versifiée, se termine par une bibliographie qui ne compte pas moins de quatorze ouvrages.

Notons toutefois, au sujet de la période qui suit la Révolution, que M. François aurait pu utiliser davantage les documents publiés par Ferdinand Brunot dans l'*Histoire de la langue et de la littérature françaises des origines à 1900*, publiée chez Armand Colin par L. Petit de Julleville.

Alexis François s'inquiète (t. II, p. 298-299) de lire dans des journaux français des termes tels que *pool, leadership, brain trust, new look.* La langue française a connu, jadis, plusieurs invasions, en particulier l'invasion de l'italien et celle de l'espagnol. La langue française réagira de même pour l'anglais, laissant tomber ce qui est superflu, conservant et « digérant » les éléments qui peuvent lui être utiles.

Dans l'ensemble, l'ouvrage posthume d'Alexis François sera précieux, aussi bien pour des Français cultivés que pour les étudiants. Il est à la fois bien informé et agréable à lire.

CHARLES BRUNEAU.

NOUVELLES DIVERSES

G. Sand et Mickiewicz. — Nous avons reçu la rectification suivante de M. Georges Lubin. Elle sera appréciée de nos lecteurs.

« L'intéressante note qu'a publiée M. Zygmunt Markiewicz dans le dernier numéro fait état d'une lettre de George Sand perdue et dont le texte ne serait connu que par sa traduction en polonais.

Or cette lettre du 22 mars 1845 à Étienne Witwicki a déjà été publiée, d'abord par Karasowski, *Fr. Chopin*, Dresde, F. Ries, 1877 — puis, en France, par V. Wilder dans *La Vie moderne* du 15 janvier 1881 ; à nouveau, par Fr. Niecks, *Fr. Chopin*, Leipzig, 1890, t. II.

Mais tous ces auteurs, et W. Karénine leur emboîtant le pas, se sont doublement trompés en publiant la lettre en question, ce qui donne à M. Markiewicz toutes les excuses pour n'avoir pas fait le rapprochement :

— tous ont daté du 25 mars 1845 ;

— tous ont donné comme destinataire Alexandre Thies, jurisconsulte polonais exilé (1804-1846).

Une copie qui est à la Collection Lovenjoul (E. 921, fol. 160-161) comporte les mêmes erreurs, dont la raison est difficile à déterminer, Thies étant mort avant Witwicki. Peut-être avait-on trouvé dans ses papiers une copie de la lettre de George Sand, comme il y en avait une, celle-ci traduite en polonais, dans les papiers de Chopin.

Quoi qu'il en soit, la lettre est bien adressée à Witwicki. Un premier recoupement est donné par la lettre de Chopin à celui-ci (*Corr. de Fr. Chopin*, III, p. 191-192), lettre qui parle de Mickiewicz à peu près dans les mêmes termes et fait allusion à celle de George Sand qui a dû être envoyée sous la même enveloppe. D'autre part, l'attribution à Witwicki a été faite par le Musée de la Société Frédéric Chopin à Varsovie qui possède l'autographe.

Celui-ci est passé entre mes mains à l'occasion de la petite exposition Chopin qui eut lieu en décembre 1960, à l'Opéra de Paris. Il est bien daté du 22 mars. Grâce à l'amabilité de M^lle^ Krystyna Kobylanska, Conservateur de ce Musée, qui avait bien voulu me donner accès aux vitrines, j'ai pu, en rapprochant les textes, constater que

la publication de *La Vie moderne* n'est pas absolument fidèle, et présente quelques fautes de lecture dont l'une altère le sens.

Des contresens, la traduction en polonais en comporte aussi. Qu'on en juge : voici le texte original du fragment que M. Z. Markiewicz a publié ici même, abusé par une version fautive :

« Je ne vous dirai rien de Mickiewicz. Il n'a pas fait son cours cette « année et je ne l'ai pas vu. Je n'ai pas même lu son livre. Je le regarde « aussi comme un noble malade ; mais, sans le croire sur le chemin « de la vérité, je le crois aussi bien que vous et moi, sur la route du « salut ; s'il est, dans son erreur, convaincu, humble et aimant Dieu, « Dieu ne l'abandonnera pas, Dieu ne boude pas, et je ne puis croire « qu'une telle âme ne soulève pas quelque coin du voile étrange dont « il s'enveloppait l'année dernière. »

Il m'a paru nécessaire de soulever le coin du voile étrange dont cette lettre s'enveloppait dans le dernier numéro de la Revue. Voilà qui est fait. »

Wl. Folkierski. — Wladislaw Folkierski est mort le 3 juin dernier, à Londres. Né à Paris, en 1890, de mère française, il servit la Pologne, entre les deux guerres, comme professeur de langues romanes à l'Université de Cracovie, puis comme président de section à l'Institut international de Coopération intellectuelle de la S. D. N., enfin comme ministre de l'Éducation (1944-1945). Ce sont les relations internationales — France, Pologne, Angleterre, Italie, en particulier, — qui l'intéressaient au premier chef : l'ample étude d'ensemble qu'il avait consacrée jadis à l'esthétique européenne du XVIII^e^ siècle (*Entre le Classicisme et le Romantisme...*, Paris, Champion, 1925) demeure utile à plus d'un égard. Pendant les dix dernières années, il avait enseigné la littérature française à l'Université de Bristol, où son savoir et sa distinction lui avaient gagné la sympathie unanime de ses collègues. — Nous regrettons vivement sa disparition et saluons sa mémoire. — *B. M.*

Société Chateaubriand. — La 73^e^ réunion de travail s'est tenue chez la comtesse de Durfort, descendante de l'écrivain, sous la présidence de M. Collas. Le R. P. André Blanchet a communiqué plusieurs lettres de Chateaubriand, inédites ou ignorées, découvertes dans les Archives de la Compagnie de Jésus ; l'une, datée de 1844, est adressée au P. de Ravignan pour le remercier de son « beau présent », sans doute *De l'Existence et de l'Institut des Jésuites*, manifeste qui allait faire si grand bruit ; une autre, de 1836, est la spirituelle semonce que l'illustre auteur de *René* décoche à un poète adolescent, lui rappelant qu' « à seize ans on n'a point de passé, qu'on ne peut parler des malheurs de sa vie », et qu'à son âge il était « fort gai », bien qu'il soit devenu depuis « un insigne songe-creux ». M. Lebègue, de l'Institut, a signalé dans la *Vie de Rancé* et dans les *Mémoires*

d'Outre-Tombe deux passages où Chateaubriand utilise l'image touchante de la « bretonne noyée » qu'il avait trouvée, en 1843, dans un ouvrage de Lamennais. La comtesse d'Andlau a présenté les souvenirs inédits, pittoresques et sans indulgence, de son aïeul, alors jeune attaché d'Ambassade, sur Chateaubriand à Rome en 1829, faisant observer que les travaux de ses descendantes — la comtesse Jean de Pange et elle-même — apportaient la réparation des injustices d'autrefois. M. Collas, parlant de la vie à l'Hôtel de Rosanbo en 1788, a évoqué la haute figure de Malesherbes et montré comment sa vaste culture put marquer d'une forte empreinte le jeune Chateaubriand.

La 74e réunion s'est tenue chez la baronne de Beauverger, née Clary, sous la présidence de M. Pierre Clarac. La comtesse d'Andlau, à la lumière de documents inédits, a pu éclairer l'affaire énigmatique de l'ambassade manquée en Suède et montrer comment Chateaubriand n'avait pas plus envie de se rendre à Stockholm que Bernadotte de l'y recevoir. MM. de Bertier de Sauvigny et P. Clarac ont présenté une curieuse correspondance diplomatique inédite dans laquelle on voit Charles X s'opposer secrètement — mais violemment — à la mission de son ambassadeur auprès du Saint-Siège dans l'épineux problème des Ordonnances de juin 1828. M. Reboul a dégagé, des écrits de George Sand et de lettres en partie inédites, le jugement sévère, injuste et perspicace que Lélia, désenchantée par l'Enchanteur de sa jeunesse, formula dans l'âge mûr sur René. M. Lebègue a communiqué les fragments d'un manuscrit autographe des *Natchez*, datant de 1825-1826, qui témoignent du rigoureux travail stylistique auquel s'est livré l'auteur avant la publication de cette épopée de jeunesse. La mise au jour d'un tel document est de nature à susciter un regain d'intérêt pour ce roman exotique si oublié aujourd'hui.

La 75e réunion de travail s'est tenue de nouveau chez la comtesse de Durfort. La mort récente du Président-Fondateur, Henri Le Savoureux, douloureusement ressentie par tous, ne devait pas interrompre les travaux en cours, selon le vœu même de celui qui désira se survivre dans l'œuvre créée par lui. Mme Marie-Jeanne Durry a rattaché certains traits de style de Chateaubriand à la « beauté convulsive » des surréalistes. M. Redman a communiqué des renseignements biographiques inédits sur Célestine Soniat, « mystérieuse Louisianaise » en qui Chateaubriand crut voir la personnification d'Atala. M. Christophorov a éclairé certaines énigmes du retour d'exil de Chateaubriand en 1800. M. Letessier a communiqué une lettre inconnue de Chateaubriand philhellène, et relaté, d'après un témoignage du temps, la curieuse rencontre de « quatre grands » de l'époque, Chateaubriand, Lamennais, Béranger et Lamartine, qui n'avait pas été signalée jusqu'ici.

Institut et Musée Voltaire. — Sous le titre : *Le Siècle des Lumières*, pris au sens le plus large, l'Institut prépare, avec l'appui de la ville de Genève, un congrès international bilingue (français, anglais) qui aura lieu du 4 au 12 juillet 1963. Tous ceux qui désirent y participer sont priés de s'inscrire pour que de plus amples renseignements puissent leur être communiqués en temps utile. Les personnes désireuses de faire des communications sont invitées à s'adresser dès maintenant au Directeur de l'Institut (*Les Délices*, Genève). »

ÉDITIONS DU CENTRE NATIONAL DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE

I - PUBLICATIONS PÉRIODIQUES

Bulletin signalétique : 3e *partie* (*trimestrielle*) — [Philosophie — Sciences Humaines], *France*, 50 NF — *Étranger*, 60 NF.

Abonnement au Centre de Documentation du C. N. R. S. — 16, rue Pierre-Curie, Paris Ve, C. C. P. Paris 9131-62. Tél. DANton 87-20.

Bulletin d'information de l'Institut de recherches et d'histoire des textes : Un n° par an ; n° 1, 3 NF ; n° 2, 4 NF ; n° 3, 4,60 NF ; n° 4, 7 NF ; n° 5, 4,60 NF ; n° 6, 6 NF ; n° 7, 7 NF.

II - OUVRAGES

Collection « Le chœur des muses » (Directeur : J. Jacquot) :

1. *Musique et Poésie au XVIe siècle*, 384 pages ..... 16 NF
2. *La Musique Instrumentale de la Renaissance* (relié pleine toile crème), format in-4°, 394 pages ..... 18 NF
3. *Les Fêtes de la Renaissance* (relié pleine toile crème), format in-4°, 492 pages, 48 planches ..... 30 NF
4. *La Renaissance dans les Provinces du Nord* (relié pleine toile crème). format in-4°, 219 pages ..... 11 NF

Collection d' « esthétique » :

1. *Mélanges G. Jamati* (relié pleine toile) ..... 13 NF
2. *Visages et Perspectives de l'Art Moderne* (*peinture, musique, poésie*). Recueil des Communications faites aux Entretiens d'Arras (20-22 juin 1955), (relié pleine toile) ..... 12 NF
3. *La Mise en Scène des œuvres du passé* (Entretiens d'Arras 1956), (relié pleine toile)..... 19 NF

Publications de l'Institut de recherches et d'histoire des textes :

Mlle Pellegrin, *La Bibliothèque des Visconti-Sforza* (relié pleine toile). 24 NF

Vajda, *Répertoire des catalogues et inventaires de manuscrits arabes*. 4,50 NF

Vajda, *Index général des manuscrits arabes musulmans de la Bibliothèque Nationale de Paris*..... 24 NF

Vajda, *Les certificats de lecture et de transmission dans les manuscrits arabes de la Bibliothèque Nationale de Paris*..... 6 NF

Les Cahiers de Paul Valéry :

Volumes : 1° reliés, 1 600 NF (640 NF à la commande et 30 NF à la parution de chacun des volumes). 2° sous étuis, 1 740 NF (780 NF à la commande et 30 NF à la parution de chacun des volumes). Les volumes I-XXVIII sont parus.

III - COLLOQUES INTERNATIONAUX

II. *Léonard de Vinci et l'expérience scientifique au XVIe siècle* ..... 15 NF

V. *Musique et poésie au XVIe siècle* ..... 16 NF

XII. *Le luth et sa musique*..... 32 NF

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LA SOIXANTE ET UNIÈME ANNÉE DE LA REVUE D'HISTOIRE LITTÉRAIRE DE LA FRANCE

Articles.

Pages

PIERRE GROSCLAUDE. Un voyage de Malesherbes dans le Midi de la France... 1
P. CHRISTOPHOROV. Chateaubriand, Montlosier et le *Courier de Londres*..... 15
BRUCE TOLLEY. Balzac et *La Caricature*..... 23
E. de SAINT-DENIS. Michelet et la mer de la Manche..... 36
CLAUDE PICHOIS. En marge de l'histoire littéraire : Vers une sociologie historique des faits littéraires..... 48
JACQUES LE BRUN. Le Père Pierre Lalemant et les débuts de l'Académie Lamoignon 153
L. VERSINI. De quelques noms de personnages dans le roman du XVIII^e siècle. 177
ROGER LAUFER. La réussite romanesque et la signification des *Lettres persanes* de Montesquieu..... 188
R. MOLHO. Un projet avorté de Sainte-Beuve : Le roman de l'Ambition..... 204
RENÉ DUMESNIL. Émile Henriot..... 337
ROLAND MORTIER. Les *Dialogues sur l'âme* et la diffusion du matérialisme au XVIII^e siècle..... 342
PIERRE COURCELLE. Les lectures augustiniennes de Sainte-Beuve et la conversion de Guttinguer..... 359
JEANNE GENAILLE. Balzac, Nerval et Aguado..... 389
NORMA RINSLER. Nerval et Biron..... 405
PIERRE-GEORGES CASTEX. Maurice Levaillant..... 521
JOHN PAPPAS. Voltaire et la guerre civile philosophique..... 525
C. D. HÉRISSON. Le premier séjour en France de Leconte de Lisle : les années bretonnes (1822-1832)..... 550
JACQUES MONGE. Un précurseur de Proust : Fromentin et la mémoire affective 564

Notes et Documents.

RENÉ POMEAU. Une esquisse inédite de *L'Ingénu*..... 58
FRANCIS J. CROWLEY. Note sur *Le Taureau blanc*..... 60
GILBERT GUISAN. A propos des *Souvenirs d'Enfance et de Jeunesse*..... 61
G. BOUDET. Sur un des *Nouveaux Contes cruels* de Villiers de l'Isle-Adam : *L'Enjeu*..... 71
MARIUS-FRANÇOIS GUYARD. La Bible et la Liturgie, sources du *Magnificat* de Claudel..... 72
JOHN LAPP. Une lettre inédite de George Sand..... 235
JACQUES THOMAS. Source de *La Fausse Morte* de Paul Valéry..... 238
JEAN DUBU. Racine : *La Nymphe de la Seine à la Reyne*..... 411
JEAN VARLOOT. La date des lettres 480 et 483 à Sophie Volland..... 419
JEAN de BOOY. Une lettre inédite de Diderot à Voltaire..... 422
CHARLES FOURNET. La genèse d'un poème des *Recueillements*..... 426
ZYGMUNT MARKIEWICZ. Mickiewicz dans l'œuvre romanesque de George Sand..... 429
ÖSTEN SÖDERGARD. Lettres inédites de George Sand à Duquesnel..... 433
JACQUES PROUST. Travaux soviétiques récents sur le XVIII^e siècle français.... 589
JANINE BUENZOD. Gobiniania..... 592
MARIE DELCOURT. Claudel et Euripide..... 590

Controverses.

René Jasinski. Sur Racine : critique d'une critique..... 442
Jean Pommier. Réponse..... 452

Comptes rendus.

G. Delassault. *Choix de lettres inédites de Louis-Isaac Le Maistre de Sacy* (J. Orcibal)..... 81
Th. Besterman. *Voltaire's Correspondence*, t. XI-XL ; *Lettres d'amour de Voltaire à sa nièce* (R. Pomeau)..... 82
Voltaire. *Candide ou l'Optimisme*, éd. R. Pomeau (H. Coulet)..... 84
Studies on Voltaire and the Eighteenth Century, t. VII-IX (R. Pomeau)..... 85
P. Gay. *Voltaire's Politics, the Poet as Realist* (R. Pomeau)..... 87
R. Waldinger. *Voltaire and Reform, in the Light of the French Revolution* (R. Pomeau)..... 88
J. Borel. *Personnages et Destins balzaciens* (P.-G. Castex)..... 88
M. Regard. *Sainte-Beuve* (R. Molho)..... 91
Cl. Marot. *L'Adolescence Clémentine*, éd. V.-L. Saulnier (H. Weber)..... 243
Cl. Marot. *Les Épîtres*, éd. C.-A. Mayer (H. Weber)..... 243
R. Mortier. *Le « Hochepot ou Salmigondi des Folz »* (J. Pineaux)..... 244
Théophile de Viau. *Œuvres poétiques.* Seconde et troisième parties, éd. J. Streicher (J. Marmier)..... 245
G. Brunet. *Un prétendu traité de Pascal, le « Discours sur les passions de l'amour »* (J. Mesnard)..... 247
L. Lockert. *Studies in French-classical Tragedy* (G. May)..... 249
Molière. *Le Tartuffe ou l'Imposteur*, éd. S. Rossat-Mignot (R. Derche)... 250
G. Couton. *La Politique de La Fontaine* (P. Clarac)..... 251
D. Canivet. *L'Illustration de la Poésie et du Roman français au XVII^e siècle* (J. Vanuxem)..... 253
E. Haase. *Einführung in die Literatur des Refuge* (J. Orcibal)..... 254
Pierre Bayle, le philosophe de Rotterdam, sous la direction de P. Dibon (R. Zuber)..... 257
R. Chasles. *Les Illustres Françoises*, éd. F. Deloffre (H. Coulet)..... 258
L. Althusser. *Montesquieu, la politique et l'histoire* (F. Weil)..... 260
H. Dieckmann. *Cinq Leçons sur Diderot* (J. Proust)..... 261
Helvétius. *De l'Esprit*, éd. G. Besse (R. Pomeau)..... 264
M.-J. Temmer. *Time in Rousseau and Kant. An essay on French Preromanticism* (R. Osmont)..... 265
G. de Froidcourt. *L'abbé Raynal au pays de Liège* (M. Duchet)..... 266
J. Gaulmier. *Un grand témoin de la Révolution et de l'Empire, Volney* (L. Cellier)..... 267
M^me de Staël. *De la littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales*, éd. P. Van Tieghem (R. de Luppé)..... 269
Chateaubriand. *Atala, René, Les Aventures du dernier Abencerage*, éd. F. Letessier (P. Christophorov)..... 270
F. Bassan. *Chateaubriand et la Terre Sainte* (P. Moreau)..... 271
J.-M. Gautier. *Le style des Mémoires d'Outre-Tombe* (P. Cressot)..... 272
J. Roos. *Les idées philosophiques de Victor Hugo ; Ballanche et Victor Hugo* (M. Larroutis)..... 273
David d'Angers. *Carnets*, éd. A. Bruel (Cl. Pichois)..... 274
B. P. Petri. *The Historical Thought of P. J. P. Buchez* (P. Guiral)..... 275
J. Pommier. *Autour du drame de Venise. G. Sand et A. de Musset au lendemain de « Lorenzaccio »* (P. Reboul)..... 276
Lettres inédites de George Sand et de Pauline Viardot, éd. Th. Marix-Spire (G. Lubin)..... 278
J. Vier. *La Comtesse d'Agoult et son temps*, t. II, *Recommencement d'une vie* (Cl. Pichois)..... 280
Sainte-Beuve. *Correspondance générale*, t. IX, éd. J. Bonnerot (P. Moreau). 282
J. Richardson. *Théophile Gautier, His Life and Times* (M. Cottin)..... 287
G. Charlier. *Le Mouvement romantique en Belgique*, t. II, *Vers un Romantisme national* (J. Hanse)..... 288

J. Suffel. *Flaubert* (Cl. Digeon)..... 290
S. Bernard. *Mallarmé et la musique* (P. Beaufils)..... 290
A. R. Chisholm. *Mallarmé's L'Après-Midi d'un Faune. An exegetical and critical study* (Ll. J. Austin)..... 292
Rimbaud. *Poésies. Une Saison en Enfer. Illuminations*, éd. A. Raybaud (C. Chadwick)..... 292
Rimbaud. *Poèmes*, éd. M. Décaudin (C. Chadwick)..... 292
Hassan el Nouty. *Le Proche-Orient dans la littérature française de Nerval à Barrès* (P. Jourda)..... 293
G. Savet. *André Suarès, critique* (M. Leleu)..... 294
L. Schrader. *Panurge und Hermes. Zum Ursprung eines Charakters bei Rabelais* (R. Antonioli)..... 454
M. Mersenne. *Correspondance*, t. V (R. Lebègue)..... 457
E. Henriot. *Courrier littéraire, XVIII^e siècle* (F. Weil)..... 458
H. Nicolson. *Sainte-Beuve* (J. Bonnerot)..... 459
M. Chicoteau *Studies in Symbolist Psychology* (M. Décaudin)..... 460
B. Guyon. *Péguy* (P. Moreau)..... 460
Cl. Digeon. *La Crise allemande de la Pensée française, 1890-1914* (A. Monchoux)..... 464
P. Harvey et J. E. Heseltine. *The Oxford Companion to French Literature* (Ll. J. Austin)..... 467
F. Desonay. *Ronsard poète de l'amour. — Du poète de Cour au chantre d'Hélène* (R. Lebègue)..... 603
M. Levaillant. *Chateaubriand prince des songes* (P. Moreau)..... 605
Michelet. *Écrits de Jeunesse. — Journal (1820-1823), Mémorial, Journal des idées* (R. Ricatte)..... 607
Balzac. *Illusions perdues ; Splendeurs et Misères des Courtisanes*, éd. A. Adam (M. Regard)..... 611
Sainte-Beuve. *Correspondance générale*, t. X, éd. J. Bonnerot (P. Moreau)..... 614
H.-Fr. Amiel. *Journal intime de l'année 1866*, éd. L. Bopp (A. Girard)..... 617
R. Francis. *Les « Pensées » de Pascal en France, de 1842 à 1942* (P. Moreau). 620
S. Bernard. *Le Poème en prose de Baudelaire jusqu'à nos jours* (M. Décaudin). 623
G. Davies. *Mallarmé et le drame solaire, essai d'exégèse raisonnée* (L. Cellier). 626
J. Onimus. *Péguy et le mystère de l'histoire* (G. Zoppi)..... 628
M. Tison-Braun. *La crise de l'humanisme. Le conflit de l'individu et de la société dans la littérature moderne* (Cl. Digeon)..... 630
J.-P. Weber. *Psychologie de l'art* (J. Onimus)..... 631
Al. François. *Histoire de la langue française cultivée* (Ch. Bruneau)..... 632

Bibliographie, par René Rancœur..... 97, 297, 473, 641

Répertoire des Lettres publiées de George Sand, par Marie Cordroc'h 129, 329, 505, 673

Nouvelles diverses et Correspondances..... 94, 468, 633

BIBLIOGRAPHIE

Dans ce numéro, le mois des numéros des revues est seul indiqué, quand c'est un mois de l'année 1961.

Les livres sont distingués des articles par un astérisque.

La Revue de littérature comparée *et la* Revue d'histoire littéraire *collaborant et ne se copiant pas, cette bibliographie ne relèvera que très exceptionnellement les articles et les livres concernant la littérature comparée.*

BIBLIOGRAPHIE

— * Bossuat (Robert). — Manuel bibliographique de la littérature française du Moyen Age. Second supplément. 1954-1960 (Bibliothèque elzévirienne. Nouvelle série. Études et documents). — Librairie d'Argences, 1961.

— Marion Miller (W^m). — American doctoral degrees granted in the field of Modern languages in 1959-1960. Romance languages and literatures. — *The Modern Language Journal*, March.

— *Bulletin du Centre d'information de la recherche d'histoire de France* [réalisé par M^me Jean Favier, pour les travaux d'intérêt historique recensés au cours du 2^e semestre 1958], n° 11 (1959).

DIVERS

— * Françon (Marcel). — Notes de cours. — Cambridge, Mass., Schoenhof's Foreign Books, 1960.

— * Lehrmann (C.). — L'Élément juif dans la littérature française. ** De la Révolution à nos jours (« Présence du judaïsme »). — A. Michel, 1961.

— * Macchia (Giovanni). — Storia della letteratura francese dalle origini a Montaigne. — Torino, Edizione Rai Radio televizione italiana, 1961.

— * Histoire générale des littératures, sous la direction de Pierre Gioan. Tome II. Le XVI^e siècle européen. L'aube des temps nouveaux. — La « royauté » de l'Europe (XVII^e-XVIII^e siècles). — Le romantisme jusqu'en 1848. — Tome III. 1848-1945. Fluctuations, résurrections, naissances, découvertes.... — A. Quillet, 1961.

— Holthusen (Hans Egon). — Meaning and destiny in European literature. — *Chicago Review*, Spring.

— Leclercq (Jean-Michel). — Psychologie des peuples et littérature. — *Revue de psychologie des peuples*, 1^er trimestre.

— Moore (W. G.). — French authors and their classics. — [In] * Studies in modern French literature.... — Manchester, 1961.

— Neubert (Fritz). — Die französischen Prosa-Bekenntnisschriften

(Memoiren, Tagebücher, Briefe) und ihre Probleme. — *Forschungen und Fortschritte*, Januar.

— Pichois (Claude). — En marge de l'histoire littéraire : vers une sociologie historique des faits littéraires. — *RHLF*, janvier-mars.

— Sénart (Philippe). — Littérature de droite. — *RP*, mai.

Académies. — Weil (Lucien). — Propos d'anniversaire. Les premières années de la Société académique de l'Aube. — *Mémoires de la Société académique d'agriculture, des sciences, arts et belles-lettres du département de l'Aube*, 1954-1960 [1960].

Baroque. — * Tapié (Victor-Lucien). — Le Baroque (Coll. « Que sais-je ? ». N° 923). — Presses Universitaires, 1961.

— Raymond (Marcel). — Le baroque littéraire français (état de la question). — *SF*, gennaio-aprile.

Bibliothèques. Livre. — * Estivals (Robert). — Le Dépôt légal sous l'Ancien Régime de 1537 à 1791. Préface d'Ernest Labrousse (« Bibliothèque d'histoire économique et sociale »). — M. Rivière, 1961.

— Drolet (Antonio). — La bibliothèque du Collège des Jésuites [de Québec], suivi du catalogue de la bibliothèque..., 1632-1799. — *Revue d'histoire de l'Amérique française*, mars.

— Josserand (Pierre). — Les grands dépôts de livres : quelques problèmes. — [In] * L'Histoire et ses méthodes (« Encyclopédie de la Pléiade »). — Gallimard, 1961.

— A propos de quelques pièces rares récemment acquises par la Bibliothèque nationale [Vente M. Goudeket, 11 et 13 mars 1961 : édition 1688 des *Principes de la philosophie* de Descartes, annotée par Bossuet ; ms. autographe de la première rédaction d'*Une ténébreuse affaire*, de Balzac ; œuvres de L. Bonaparte, G. Flaubert, E. Renan]. — *Bulletin des bibliothèques de France*, mai.

Disques. — Sélection de disques. Enseignement littéraire. — *Pédagogie*, mai.

Enseignement. — Deygas (G.). — L'enseignement dans la Sarthe à l'époque de la Révolution française. — *La Province du Maine*, octobre-décembre 1960, janvier-mars 1961.

— Girard (J.-A.), o. p. — L'École de Sorèze a deux cents ans. — *Revue du Tarn*, décembre 1959.

— Guy (Marcel). — L'enseignement à Albi au début du XVII^e siècle. La régence de Marian Langlois (1607-1608). — *Bulletin de la Société des sciences, arts et belles-lettres du Tarn*, 1959.

— Sadosky (Colette). — La crise et le relèvement des collèges en Côte-d'Or sous la Restauration. — Les études, les maîtres et les élèves. — *Annales de Bourgogne*, janvier-juin 1960.

Influences. — Corbet (Charles). — La littérature russe en France. Tentatives de diffusion sous la Restauration. — *RLC*, janvier-mars.

— Hayne (David M.). — Les lettres canadiennes en France (1900-1914). — *La Revue de l'Université Laval*, avril.

Langue. — * Lewicka (Halina). — La Langue et le style du théâtre comique français des XV^e et XVI^e siècles. La dérivation. — Warszawa, Panstwowe Wydawnictwo Naukowe ; Paris, Klincksieck, 1960.

— Barrois (Maurice). — Dictionnaires français. — *Tendances*, avril.

— Escarpit (Robert) et Robine (Nicole). — Enquête préliminaire sur le vocabulaire de la critique littéraire. — *RLC*, janvier-mars.

— Giraud (Jean). — Contribution à une étude de la langue de la télévision en français. — *Cahiers d'études de radio-télévision*, nº 26, juin 1960.
— Lechanteur (F.). — A propos du patois usité dans le Mortainais. — *Revue de l'Avranchin*, juin.
— Moguet (G.). — Le patois champenois. — *Mémoires de la Société académique d'agriculture, des sciences, arts et belles-lettres du département de l'Aube*, 1954-1960 [1960].
— Piron (Maurice). — Français universel ou babélien. — *La Revue française*, avril.

Littératures régionales. — * Jan (Eduard von). — Neoprovenzalische Literaturgeschichte. 1850-1950. — Heidelberg, Quelle und Meyer, 1959.
— Isnard (Pierre). — Considérations sur le dialecte niçois et sur le rattachement de Nice à la France. — *Armanac Nissart* [nº du centenaire], 1960.

Mélanges. — * Gracq (Julien). — Préférences [Lautréamont. Chateaubriand. Rimbaud. Racine. Balzac. Barbey d'Aurevilly]. — J. Corti, 1961.
— * Guiette (Robert). — Questions de littérature [P. Claudel et la langue poétique. — Poètes symbolistes et langue poétique. — Composition et structure du roman balzacien...]. — *Romanica Gandensia*, VIII, 1960.
— * Nardis (Luigi de). — Il Sorriso di Reims. — Bologna, Cappelli, 1960. [Voir C. R. de : Arnaldo Pizzorusso, *Belfagor*, 31 maggio.]
— * Studies in modern French literature presented to P. Mansell Jones by pupils, colleagues and friends, edited by L. J. Austin, Garnet Rees and Eugène Vinaver. — Manchester, Manchester University Press, 1961.

Nécrologies. — Brigeois (Pierre). — Maurice Bémol (1900-1961). — [In] * Mémorial de Saint-Cloud. Supplément au *Bulletin de Saint-Cloud*, mai.
— Michaud (Guy). — M. Bémol. — *RLC*, janvier-mars.
— A. B. [Bourin]. — La mort de Maurice Levaillant. — *FL*, 3 juin.
— Bianchini (Angela). — La lezione di Spitzer. — *Il Mondo*, 4 ottobre 1960.
— Brunelli (G. A.). — Testamento spirituale di Leo Spitzer. — *Siculorum Gymnasium*, luglio-dicembre 1960.
— Contini (Gianfranco). — Tombeau de L. Spitzer. — *Paragone*, febbraio.
— Y. M. [Yakov Malkiel]. — Necrology : L. Spitzer. — *Romance Philology*, May.
— Siebenmann (Gustav). — L. Spitzer (1887-1960). — *Vox Romanica*, Juli-Dezember 1960.

Poésie. — * Morier (Henri). — Dictionnaire de poétique et de rhétorique. — Presses Universitaires, 1961.
— Baym (Max I.). — Metaphysical malaise : science and the struggle for a universal poetics. — *Bucknell Review*, December 1960.
— Clément (Roland). — La poésie en Lorraine de 1870 à 1940. — *Bulletin de la Société lorraine des études locales*, avril-juin.
— Glicksberg (Charles I.). — The paradox of religious poetry. — *Bucknell Review*, November 1958.
— Lansing (Gerrit). — Psychic elements of poetic creativity. — *International Journal of parapsychology*, Autumn 1959.
— Sabatier (Robert). — L'invention poétique. — *TR*, juin.

Roman. — Martini (Fritz). — Der Bildungsroman. Zur Geschichte des Wortes und der Theorie. — *Deutsche vierteljahrsschrift für Literaturwissenschaft und Geistesgeschichte*, H. 1.

Stylistique. — * Georgin (René). — Les Secrets du style. — Les Éditions sociales françaises, 1961.

— Riffaterre (Michel). — Problèmes d'analyse du style littéraire [Cf. M. Parent, *F. Jammes, Étude de langue et de style*, Paris, 1957]. — *Romance Philology*, February.

Théâtre. — * Wiley (W. L.). — The Early public theatre in France [1580-1630]. — Cambridge, Mass., Harvard University Press, 1960 ; London, Oxford University Press, 1961. [Voir C. R. de : H. Lewicka, *BHR*, fasc. 1.]

— Batusic (Ivana). — Les impromptus dans le théâtre français. — *Studia romanica et anglica Zagrabiensia*, December 1960.

— Frank (André). — Les émissions dramatiques [à la télévision], conquête progressive. — *Cahiers d'études de radio-télévision*, nº 26, juin 1960.

— Kerchbron (Jean). — Le théâtre classique à la télévision. — *Cahiers d'études de radio-télévision*, nº 26, juin 1960.

Thèmes littéraires. — * Citron (Pierre). — La Poésie de Paris dans la littérature française de Rousseau à Baudelaire. — Éditions de Minuit, 1961, 2 vol.

— * Weinstein (Leo). — The Metamorphoses of Don Juan.... Catalogue of Don Juan versions.... III. France and versions in French... (« Stanford studies in language and literature ». 18). — Stanford, Calif., Stanford University Press, 1959.

— Lefèvre (frère Raymond). — Le héros et le saint. Suggestions pour une catéchèse morale en relation avec l'enseignement littéraire. — *Catéchistes*, avril.

— Steele (A. J.). — Au delà de l'ogdoade [les poètes et l'idée d'infini, particulièrement chez Lamartine]. — [In] * Studies in modern French literature.... — Manchester, 1961.

XVe SIÈCLE

Ch. d'Orléans. — * Cigada (Sergio). — L'Opera poetica di Ch. d'O. (Università cattolica del Sacro Cuore. Saggi e ricerche. Serie 3ª. Scienze filologiche e letteratura. Vol. I). — Milano, Società editrice « Vita e Pensiero », 1960.

Chartier (A.). — Laidlaw (J. C.). — English translations of A. C. — *MLR*, April.

Gerson (J.). — * Morrall (John B.). — G. and the Great Schism. — New York, Barnes and Noble, 1961.

— Voir : *Rimbaud (A.)*.

Pisan (C. de). — Jodogne (O.). — C. R. de : Charity Cannon Willard, *The « Livre de la Paix » of C. de P.* ('s Gravenhage, 1958). — *LR*, mai.

Villon (F.). — Dubois (Michel). — C. R. de : A. Burger, *Lexique de la langue de V.* (P.-Genève, 1957). — *Romance Philology*, May.

— Keins (J. Pablo). — Rutebeuf y V., estudio comparativo. — *Revista de la Universidad de Buenos Aires*, julio-septiembre 1960.

— Wiebach (Fritz). — F. V. im Unterricht der Prima. — *Die neueren Sprachen*, H. 2.

XVIe SIÈCLE

Divers. — * Forster (Elborg). — Die französische Elegie im 16. Jahrhundert. Inaug. Diss. — Köln, Photostelle der Universität, 1959.

— * Morçay (Raoul) et Muller (Armand). — La Renaissance (« Histoire de la littérature française »). — Del Duca, 1961.

— * Schenda (Rudolf). — Die französische Prodigienliteratur in der 2. Hälfte des 16. Jahrhunderts (« Münchner Romanistische Arbeiten ». H. 16). — München, M. Hueber, 1961.

— * Simone (Franco). — Il Rinascimento francese. Studi e ricerche (« Biblioteca di Studi francesi ». I). — Torino, Società Editrice Internazionale, 1961.

— Clive (H. P.). — The Calvinists and the question of dancing in the 16th century. — *BHR*, fasc. 2.

— Heninger (S. K.), Jr. — The Renaissance perversion of pastoral. — *JHI*, April-June.

— Reynolds (Barbara) et Thorpe (Lewis). — Ancora sulla fortuna del Petrarca nella Francia del secolo XVI. — *SF*, gennaio-aprile.

— Stevens (Linton C.). — A re-evaluation of Hellenism in the French Renaissance. — *SP*, April.

Bibliophilie. Livre. — * Besterman (Th.). — Early printed books to the end of the 16th century. A bibliography of bibliographies. 2d edition. — Genève, E. Droz, 1961.

— Droz (E.). — Complément à la bibliographie de Pierre Haultin. — *BHR*, fasc. 2.

— Droz (E.). — Fausses adresses typographiques. IX. [Bèze], *Du droit des magistrats* [Heidelberg, Jean Mareschal, automne] 1574. — X. Du coq à l'asne, 1575 [Genève, Abel Rivery]. — XI. L'imprimeur Nicolaus Panninger, 1585 [Genève, Guill. de Laimarie, pour Jaques Chouet]. — XII. La Marque aux trois colonnes couronnées [Heidelberg, Jérôme Commelin], 1590 à 1604. — *BHR*, fasc. 2.

Langue. — * Huguet (E.). — Dictionnaire de la langue française du XVIe siècle. Fascicules 49 et 50. Lettre P. — M. Didier, 1961.

Poésie. — * Nais (Hélène). — Les Animaux dans la poésie française de la Renaissance. Thèse pour le doctorat ès lettres.... — M. Didier, 1961.

Baïf. — Fertré (André). — Sur le manoir de Lazare de B. à la Cour des Pins, près La Flèche. — *Bulletin de la Société d'agriculture, sciences et arts de la Sarthe. Mémoires*, 1959-1960 [no spécial].

Bèze (Th. de). — Kingdon (Robert M.). — Concerning Th. Beza. — *BHR*, fasc. 2.

Bodin (J.). — * J. B. et Toulouse, par Pierre Mesnard. Catalogue de l'exposition [Toulouse, 1960] par Mlle F. Arduin. — Toulouse, Impr. M. Espic, 1961. [Publié aussi dans *Annales de la Faculté de droit de Toulouse*, 1960, fasc. 2.]

Calvin (J.). — * Biéler (André). — L'Humanisme social de C. Préface de W. A. Visser't Hooft (« Croire. Penser. Espérer »). — Genève, Labor et Fides, 1961.

— Janssen (Heinrich). — Die Abendmahlslehre Johannes Cs. — *Una Sancta*, Juli 1960.

Charron (P.). — Voir *Montaigne*.

Chassignet (J.-B.). — Leake (Roy E.), Jr. — J.-B. C. and Montaigne. — *BHR*, fasc. 2.

Des Périers (B.). — Voir : *Marot (C.)*.

Desportes (Ph.). — Dickinson (John W.). — An image of the passion. Vittoria Colonna, P. D. and William Alabaster. — *RLC*, janvier-mars.
— Gamard (Dr). — Les relations littéraires entre la France et la Pologne au temps de la Renaissance [P. D.]. — *Bulletin de la Société archéologique, scientifique et littéraire du Vendômois*, 1960.

Dolet (E.). — Voir : *Marot (C.)*.

Du Bellay (J.). — La Garanderie (Paul de). — J. Du B. et le sonnet « français ». — *Mémoires de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts d'Angers*, 1960.
— Mimin (Pierre). — Défense et illustration de la langue judiciaire selon J. D. B. — *Mémoires de l'Académie... d'Angers*, 1960.
— Prestreau (Me Georges). — Hommage à D. B. — *Mémoires de l'Académie... d'Angers*, 1960.
— Saulnier (V.-L.). — J. D. B. et la poésie. — *AUP*, janvier-mars.

Gringoire (P.). — Guillet (Michel). — Pierre G. et ses contemporains. — *Bulletin de la Société lorraine des études locales*, avril-juin.

Labé (Louise). — Kupisz (Kasimierz). — Sonety Luizy L. i ich oryginalnosc [Sonnets de L. L. et leur originalité ; en polonais, résumé français]. — *Zeszyty Naukowe Uniwersytetu Lódzkiego. Nauki humanistyczno-spoleczne*, z. 13, Filologia, 1959.
— Le Loüet (Jean). — L. L. — *Médecine de France*, no 120.

Marot (C.). — Sozzi (Lionello). — M., Dolet, Des Périers e l'epigramma *Contre l'inique*. — *SF*, gennaio-aprile.

Montaigne (M. de). — Baraz (M.). — Sur la structure d'un « Essai » de M. (III, 13 : « De l'expérience »). — *BHR*, fasc. 2.
— Boon (John Peter). — M. : feudal aspects [Thèse Columbia University, 1960]. — *Dissertation abstracts*, vol. XXI, n. 3, September 1960.
— Charron (Jean Daniel). — Did Charron plagiarize M. ? — *FR*, February.
— Clarac (Pierre). — Explication d'une page de M. (*Essais*, I, XXXIX, texte de 1580). — *IL*, mars-avril.
— Dreano (M.). — La crise sceptique de M. ? — *BHR*, fasc. 2.
— Fitzpatrick (Juan J.). — M. : meditación del ensayo. — *Cuadernos americanos*, marzo-abril.
— Gray (Floyd). — M. and the *Memorabilia*. — *SP*, April.
— Gray (F.). — The unity of M. in the *Essais*. — *MLQ*, March.
— Guggenheim (Michel). — Des *Essais* aux *Confessions* : deux écrivains devant leur moi. — *FR*, May.
— Linck (André). — M. et l'amitié. — *Arcadie*, avril.
— Niculescu (Radu). — Étude sémantique de l'Essai 10 « De mesnager sa volonté » du livre III des *Essais* de M. [en roumain, résumé français]. — *Revista de filologie romanică si germanică*, 1960, n. 1.
— Voir : *Chassignet (J.-B.)*.

Palissy (B.). — Orcel (Jean). — Un humaniste inconnu : Bernard P. — *La Pensée*, mars-avril.

Postel (G.). — Secret (F.). — Notes sur G. P. XXIII. P. et Jean de La Jessée. — XXIV. — P. contre Bodin. — XXV. La date de la *Grammatica arabica*. — XXVI. La traduction du *De magistratibus* par Giovanni Tatti.

— XXVII. G. P. de Barenton et G. P. de Rouen, chanoine d'Évreux. — XXVIII. G. P. et Gilbert Cousin. — XXIX. L'arrestation de P. à Lyon. — XXX. P. et Nicolas Crasso. — XXXI. P. témoin de la destruction des Talmuds à Rome, en 1559. — XXXII. G. P. et Jean de Salignac. — XXXIII. P. cartographe. — XXXIV. La place de P. dans la littérature de voyages. — XXXV. G. P. et les voyages de découverte au Canada. — XXXVI. Jean Jolivet, élève de P. — XXXVII. P. et la *Geografia di Tolomeo* de Venise, 1561. — XXXVIII. P. et André Thevet. — *BHR*, fasc. 2.

Rabelais (F.). — * Grève (Marcel de). — L'Interprétation de R. au XVI^e siècle. Études rabelaisiennes. Tome III (Travaux d'Humanisme et Renaissance. T. 47). — Genève, E. Droz, 1961.

— Brown (Harcourt). — Ideas and R. — *Bucknell Review*, December 1960.

— Françon (Marcel). — A propos de Gargantua. — *Bulletin folklorique d'Ile-de-France*, janvier-mars.

— Françon (M.). — Sur une question de folklore... (A propos du nom de Gargantua). — *Bulletin folklorique d'Ile-de-France*, octobre-décembre 1960.

— Mercer Gruber (Vivian). — F. R. and M. de Cervantes : novelists of transition [Thèse The Florida State University, 1960]. — *Dissertation abstracts*, vol. XXI, n. 8, February.

Ronsard (P. de). — Lebègue (R.). — La première édition des œuvres de R. — *AUP*, janvier-mars.

— Simon (Pierre-Henri). — Le Grand R. [C. R. de : G. Gadoffre, *R. par lui-même* (Paris, 1960)]. — *Le Monde*, 4 mai.

Scaliger (J. S.). — Bruehl (Clemens M.). — Josef Justus S. Ein Beitrag zur geistesgeschichtlichen Bedeutung der Altertumswissenschaft. — *Zeitschrift für Religions-und Geistesgeschichte*, 1960, H. 3 ; 1961, H. 1.

Wechel (C.). — Armstrong (Elizabeth). — The origins of Chrétien W. re-examined. — *BHR*, fasc. 2.

XVII^e SIÈCLE

Divers. — * Leblanc (Paulette). — Les Paraphrases françaises des Psaumes à la fin de la période baroque. 1610-1660 (Publications de la Faculté des lettres et sciences humaines de l'Université de Clermont-Ferrand. 2^e série. 9). — Presses Universitaires, 1961.

— * Stankiewicz (W. J.). — Politics and religion in 17^th century France. A study of political ideas from the Monarchomachs to Bayle, as reflected in the Toleration controversy. — Berkeley and Los Angeles, University of California Press ; Cambridge, Cambridge University Press, 1960.

— Dagens (Jean). — Hermétisme et cabale en France de Lefèvre d'Étaples à Bossuet [Duplessis-Mornay, J.-P. Camus, Desmarets de Saint-Sorlin, Bossuet]. — *RLC*, janvier-mars.

— Spens (Willy de). — Mœurs littéraires au XVII^e siècle. — *Écrits de Paris*, juin.

Bibliographie. — Michel (Joseph). — Bibliographes et instruments de travail au XVII^e siècle. — *Mélanges de science religieuse*, 1960.

Jansénisme. — Voir : *Duvergier de Hauranne.*

Poésie. — Dubois (E. T.). — On some aspects of Baroque landscape in French poetry of the early XVII^th century. — *The Journal of aesthetics and art criticism*, Spring.

— Moulin (Jeanine). — La poésie féminine au siècle de Louis XIV. — *Les Annales*, juin.

— Sellstrom (A. Donald). — Rhetoric and the poetics of French classicim. — *FR*, April.

Spiritualité. — Judge (H. G.). — The Congregation of the Oratory in France in the later 17th century. — *The Journal of ecclesiastical history*, April.

— Stanley Chill (Emanuel). — The Company of the Holy Sacrament (1630-1660) : social aspects of the French Counter Reformation [Thèse Columbia University, 1960]. — *Dissertation abstracts*, vol. XXI, n. 7, January.

Théâtre. — Christout (Marie-Françoise). — Les Ballets-mascarades des Fées de la forêt de Saint-Germain et de la Douairière de Billebahaut et l'œuvre de Daniel Rabel. — *RHT*, janvier-mars.

— Gély (C.). — Le théâtre classique et le thème de la nuit. — *Les Humanités* (Classes de lettres. Sections modernes), mars.

— Robert (Jean). — Comédiens à Marseille sous Louis XIV. — *RHT*, janvier-mars.

Beaucousin (Dom R.). — Van Schoote (J. P.), s. j. — *La Perle évangélique. — Revue d'ascétique et de mystique*, janvier-mars, juillet-septembre.

Béhourt (J.). — Bar (Francis). — Jean B., grammairien normand et son *Alphabet Françoys* (1620). — *Annales de Normandie*, mars.

Bossuet (J.-B.). — * J.-B. B. — Oraisons funèbres. Texte établi avec une introduction ,des notices, des notes et un relevé des variantes par Jacques Truchet (« Classiques Garnier »). — Garnier, 1961.

Corneille (P.). — * P. C. — *Polyeucte*. Introduction et notes par Pierre Moreau (« Scrittori francesi »). — Roma, A. Signorelli, 1960.

— Bordeaux (Henry). — Plaidoyer pour la *Bérénice* de C. — *RDM*, 1er avril.

— Poli (Annarosa). — Ritorno del vecchio C. — *LM*, gennaio-aprile.

Cyrano de Bergerac. — * Brandwajn (Rachmil). — C. de B.wsród libertynów i pedantów. — Warszawa, Polska Akademia nauk- Komitet neofilologiczny, P. W. N., 1960.

Descartes. — D. — *Discours de la méthode*, avec introduction et remarques de Gilbert Gadoffre. 2d ed. (« Les Ouvrages de l'esprit »). — Manchester, Manchester University Press, 1961.

— Denissoff (Élie). — L'énigme de la science cartésienne : la physique de D. est-elle positive ou déductive ? Essai d'interprétation de deux extraits, du *Discours de la méthode* (Adam-Tannery, VI, 1-17-2-19, et A. T., VI, 63, 18-65, 17). — *Revue philosophique de Louvain*, février.

— Prenant (Lucie). — Leibniz, critique de D. — *La Pensée*, mai-juin.

— Wells (Norman J.). — D. and the Scholastics briefly revisited. — *The New Scholasticism*, April.

Donneau de Visé. — Pitou (Spire). — De V.'s *Les Sœurs rivales* retrieved ? — *MLN*, March.

Duvergier de Hauranne. — * Orcibal (Jean). — Saint-Cyran et le jansénisme (Coll. « Maîtres spirituels ». N° 25). — Éditions du Seuil, 1961.

Fénelon. — * Dupriez (Bernard). — F. et la Bible. Les origines du mysticisme fénelonien (» Travaux de l'Institut catholique de Paris »). — Bloud et Gay, 1961.

François de Sales (S^t^). — Julien-Eymard d'Angers, o. f. m. Cap. — Étude sur les citations de Sénèque et d'Épictète dans l'*Institutione civile christiana*, de B. Castori, s. j., 1622 [influence négative sur s^t^ F. de S.]. — *Mélanges de science religieuse*, 1960.

— Lajeunie (Étienne-Marie), o. p. — Notes critiques sur la naissance, l'oblation et le baptême de s^t^ F. de S. — *Revue du diocèse d'Annecy*, 26 janvier, 9 mars.

Guilleragues (C^te^ de). — Deloffre (Frédéric). — L'énigme des *Lettres portugaises*. — *Le Bulletin des lettres*, 15 mai.

La Fayette (M^me^ de). — Lanfredini (Dina). — *Isabelle* ou les dangers de l'enthousiasme. — *NL*, 25 mai.

La Fontaine (J. de). — * Guiton (Margaret). — La F. : poet and counterpoet. — New Brunswick, N. J., Rutgers University Press, 1960.

— Maugis (Henri). — La F. et ses animaux. — *Les Humanités* (Classes de lettres. Sections classiques), avril.

La Rochefoucauld. — Hippeau (Louis). — La R. et les jansénistes. — *TR*, juin.

Malaval (Fr.). — Van der Perre (A.). — L'œuvre de François M. [1629-1719]. — *Revue d'histoire ecclésiastique*, 1961.

Malebranche. — * M. — Œuvres complètes. Tome XVIII. Correspondance, actes et documents. 1638-1689, recueillis et présentés par André Robinet (« Bibliothèque des textes philosophiques »). — J. Vrin, 1961.

— * M. — Entretiens sur la métaphysique et sur la religion, suivis des Entretiens sur la mort. Édition critique avec une introduction et des notes par Armand Cuvillier. Tome I. — J. Vrin, 1961.

— Lattre (Alain de). — La ferveur malebranchiste et l'ordre des raisons (I). — *Revue philosophique*, janvier-mars.

— Robinet (André). — Le groupe malebranchiste introducteur du calcul infinitésimal en France. — *RHS*, octobre-décembre 1960.

— La volonté dans la philosophie de M. [exposé de M^lle^ Ginette Dreyfus ; discussion : G. Berger, R. P. Bouillard, H. Gouhier, M. Gueroult, J. Hippolyte, M. Merleau-Ponty, J. Wahl ; lettre de Raymond Lenoir]. — *Bulletin de la Société française de philosophie*, juillet-septembre 1960.

Molière. — Adam (Antoine). — Vue perspective. — *E*, mai-juin.

— Beer (Jean de). — Réalisme de M. — *E*, mai-juin.

— Chancerel (Léon). — Les années d'apprentissage ou de Paris à Paris (1622-1658). — *E*, mai-juin.

— Dupeyron (Georges). — M. et les tricheurs. — *E*, mai-juin.

— Françon (Marcel). — Sur un passage mal compris [*Dom Juan*, éd. W. J. Howarth, Oxford, 1958]. — *Bulletin folklorique d'Ile-de-France*, janvier-mars.

— Gaucheron (Jacques). — M. à l'heure des *Fâcheux* (1661-1662). — *E*, mai-juin.

— Milhaud (Gérard). — Les farces philosophiques. — *E*, mai-juin.

— Moudouès (Rose-Marie). — Chronologie [1622-1663]. — *E*, mai-juin.

— Nurse (P. H.). — The role of « Chrysalde » in *L'École des femmes*. — *MLR*, April.

— Rossat-Mignod (Suzanne). — L'émancipation des femmes, de *Mélite* (1629) à *L'École des femmes* (1662). — *E*, mai-juin.

— Sandre (Yves). — M., source de M. — *E*, mai-juin.

— Touchard (Pierre-Aimé). — La vocation tragique de M. — *E*, mai-juin.

— Walker (Hallam). — Action and ending of *L'Avare*. — *FR*, May.
— Voir : *Saint-Evremond*.

Pascal (B.). — * Terzi (Carlo). — P. educatore. — Bergamo, Editrice « San Marco », 1960.
— Dariosecq (Luc). — La pensée politique de P. — *PMLA*, March.
— Julien-Eymard d'Angers. — C. R. de : R.-E. Lacombe. *L'Apologétique de P.* (Paris, 1958). — *XVII^e siècle*, n° 48, 3^e trimestre 1960.
— Saint-Girons (C.). — L'idée de nature dans l'esthétique de P. — *XVII^e siècle*, n° 49, 4^e trimestre 1960.

Racine (J.). — * J. R. — *Andromaque*. Introduction et notes par Annie Ubersfeld (« Les Classiques du peuple »). — Éditions sociales, 1961.
— Chapman (J. Anne). — The effacement of the Racinian image. — *FS*, April.
— Delbouille (Paul). — Les tragédies de R., reflets de l'inconscient ou chronique du siècle. A propos de deux livres récents [Ch. Mauron, *L'Inconscient dans l'œuvre et la vie de R.* : R. Jasinski, *Vers le vrai R.*]. — *FS*, April.
— Hanse (Joseph). — Regards sur R. — *LR*, mai.
— Knight (R. C.). — On translating R. — [In] * Studies in modern French literature.... — Manchester, 1961.
— Le Hir (Y.). — R., *Mithridate*, III, 5, v. 1084-1116. — *Les Études classiques*, avril.
— Monaco (Marion). — R.'s naming of « Greek » confidantes and handmaids. — *RR*, April.
— Spitzer (Leo). — C. R. de : Ch. Mauron, *L'Inconscient dans l'œuvre et la vie de R.* (Gap, 1957). — *Erasmus*, 25 octobre 1960.
— Vinaver (Eugène). — R. et le temps poétique. — [In] * Studies in modern French literature.... — Manchester, 1961.
— Voir : *Divers* (Mélanges).

Saint-Amant. — Mazzara (Richard A.). — S.-A.'s *L'Andromède* and Lope de Vega's *La Andrómeda*. — *Kentucky foreign Language quarterly*, I^st quarter.

Saint-Evremond. — Hope (Quentin M.). — Molière and S.-E. — *PMLA*, June.

Saint-Simon. — * Sauvel (Tony). — En relisant S.-S. [Extr. d'*Études et documents*, fasc. n° 14, 1960]. — Imprimerie nationale, 1961.

Simon (R.). — Richard S. d'après des documents inédits ou peu connus, publiés par les PP. Paul Auvray et François Monfort. — *Oratoriana*, nouvelle série, n° 1, 1960.

Tallemant des Réaux. — * T. des R. — Historiettes. Tome II. Texte intégral établi et annoté par Antoine Adam, avec la collaboration de M^lle Geneviève Delassault. Index des noms (« Bibliothèque de la Pléiade »). — Gallimard, 1961.

Thou (J.-A. de). — Kinser (Samuel Christianson). — The historiography of Jacques-Auguste de T. [Thèse Cornell University, 1960]. — *Dissertation abstracts*, vol. XXX, n. 6, December 1960.

Viau (Th. de). — Bruzzi (A.). — Aspetti barocchi nella poesia di Th. de V. : l'espressione della morte. — *Accademia delle scienze dell' Istituto di Bologna*. Classe di scienze morali. *Memorie*, serie V, vol. 8, 1960.

Vincent de Paul (St). — Lettres inédites de st V. de P. [certaines lettres ont déjà été publiées dans les *Annales de la Congrégation de la Mission*, postérieurement à l'édition Coste]. — *Mission et charité*, nº 1, janvier ; nº 2, avril ; nº 3, juillet.

Zacharie de Vitré (le P.). — Hubert (J.-D.). — Les sonnets mystiques de Z. de V. [récollet]. — *Les Amis de saint François*, janvier-mars.

XVIIIe SIÈCLE

Divers. — * Vinet (Alexandre). — Histoire de la littérature française au XVIIIe siècle, publiée... par Henri Perrochon. Tome II. — Lausanne, Payot, 1961.

— Bonnet (H.). — En feuilletant le *Dictionnaire de Trévoux*. — *Les Humanités* (Classes de grammaire), avril.

— Carriat (A.). — C. R. de : *Dictionnaire des lettres françaises. Le XVIIIe siècle* (Paris, 1960). — *Les Livres*, mars.

— Diaz (Furio). — Punti di vista sulla storia dell' Illuminismo. — *Rivista storica italiana*, fasc. 1.

— Krauss (Werner). — Über das Schicksal der deutschen Literatur in der französischen Aufklärung. — *Germanisch-Romanische Monatsschrift*, Januar.

— Mauzi (Robert). — L'idée du bonheur au XVIIIe siècle [résumé thèse doctorat ès lettres]. — *IL*, mars-avril. [Voir aussi Jean Ehrard, « Le bonheur disait Saint-Just... », *Annales. Économies...*, mai-juin.]

Académies. — Berthe (L.). — Les Académies d'Arras et de Metz : leurs relations au temps de Robespierre. — *Revue du Nord*, janvier-mars.

Livre. — Ronsin (Albert). — La librairie et l'imprimerie en Bourgogne d'après une enquête de 1764 [B. N. Ms., Fonds Anisson]. — *Annales de Bourgogne*, avril-juin 1960.

— Ronsin (A.). — Les éditions nancéiennes du *Dictionnaire de Trévoux*, au XVIIIe siècle. — *Le Pays lorrain*, 1960, nº 4.

Poésie. — Chalon (Yves). — Trois poètes lorrains au XVIIIe siècle [Saint-Lambert, le chevalier de Boufflers, Nicolas-Jh Laurent Gilbert. — *Bulletin de la Société lorraine des études locales*, avril-juin.

Théâtre. — Green (F. C.). — Some marginal notes on 18th century French comedy. — [In] * Studies in modern French literature.... — Manchester, 1961.

— Laroche (L.). — Un magasin d'habillement au XVIIIe siècle [Jacques Brisson, directeur des spectacles des villes de Lyon et de Dijon]. — *RHT*, janvier-mars.

— Sauvy (Alfred). — Théâtre et société au XVIIIe siècle. — *Annales. Économies. Sociétés...*, mai-juin.

Alembert (d'). — Grimsley (Ronald). — D'A. at Potsdam (1763) : an English comment [lettre de sir Andrew Mitchell, 3 mai 1763]. — *RLC*, janvier-mars.

Berthier (le P. G.-Fr.). — Langley (Rev. Wendell Edward), s. j. — B.'s *Mémoires de Trévoux* (1745-1762) : fideism and the problem of method [Thèse Saint Louis University, 1960]. — *Dissertation abstracts*, vol. XXI, n. 10, April.

Bion (l'abbé). — Fracard (M.-L.). — L'abbé B. (1704-1774), archiprêtre de Niort, fondateur de la Bibliothèque municipale. — Extr. du *Bulletin de la Société historique et scientifique des Deux-Sèvres*. — Niort, Éd. Nicolas, 1960.

Casanova (F.). — * Abirached (Robert). — C. ou la dissipation (Coll. « La Galerie »). — Grasset, 1961.
— Alewyn (Richard). — Zum Verständnis der Memoiren C[s]. — *Imprimatur*, Bd. II, 1958-1960 [1960].
— Koch (Thilo). — Der Original-C. erscheint. — *Imprimatur*, 1958-1960 [1960].

Cazotte (J.). — Richer (Jean). — L'ésotérisme du *Diable amoureux*. — *Les Cahiers de la Tour Saint-Jacques*, 2[e]-4[e] trimestres 1960.

Chamfort (J.). — Armandi (Gabriele). — La morale di C. — *Il Mondo*, 30 maggio.
— Sacy (S. de). — Editer C. — *MF*, avril.

Choderlos de Laclos. — Bertin (Alfeo). — Il creatore di un mito : C. de L. — *Il Ponte*, marzo.
— Castel-Çagarriga (G.). — Les clefs des *Liaisons dangereuses*. — *RDM*, 15 avril.
— Maugis (Henri). — Les *Liaisons dangereuses* (1782) de C. de L. — *Les Humanités* (Classes de lettres. Sections classiques), mars.
— Ramona Thelander (Dorothy). — L. and the epistolary novel [Thèse Columbia University, 1960]. — *Dissertation abstracts*, vol. XXI, n. 5, November 1960.

Dancourt (F.). — Lívansky (Karel). — L'élément novateur introduit par les comédies de D. [en tchèque, résumé français]. — *Acta Universitatis Carolinae. Philologica*. N° 3, Romanistica Pragensia, I, 1959.

Diderot (D.). — * D. D. — *Est-il bon ? Est-il méchant ?* Édition critique par J. Undank. — * Studies on Voltaire and the 18[th] century. Vol. XVI. — Genève, Les Délices, Institut et Musée Voltaire, 1961.
— * Correspondance complète de D. Tome VI. Année 1766. Édition établie par Georges Roth. — Éditions de Minuit, 1961.
— E. H. [Henriot] — Une lettre inédite de D. [à son gendre, 30 décembre 1770, communiquée par J. Carcopino]. — *Le Monde*, 25 mars.
— Lublinsky (V.). — Nouvelles méthodes de restauration et de conservation des documents et livres [sur un ex. de *L'Esprit*, d'Helvétius, annoté par D.]. — Moscou-Léningrad, 1960.
— Mortier (Roland). — Note sur un passage du *Rêve de d'Alembert* : Réaumur et le problème de l'hybridation. — *RHS*, octobre-décembre 1960.

Fougeret de Monbron. — Berkov (P. N.). — F. de M. et A. P. Sumarokov. — *Revue des études slaves*, 1960.

Haller (A. de). — Tonelli (Giorgio). — Poetica delle Alpi in Albrecht von H. — *Filosofia*, aprile.

Helvétius. — Chateau (Jean). — Actualité d'H. et de quelques autres. — *EN*, 11 mai.
— Voir : *Diderot (D.)*.

Jamerey-Duval (V.). — Dimoff (Paul) et Duthil (René). — Autour de trois lettres inédites de Valentin J.-D. [1695 ? ; à M[me] de Graffigny, 17 juin 1751, pour la remercier de l'envoi d'un exemplaire des *Considérations sur les*

mœurs, de Duclos ; à la Société royale des sciences et belles-lettres de Nancy, 18 mars 1753 ; à Duclos, 3 juillet 1755]. — *Annales de l'Est*, nº 1.

Le Sage (R.). — Mylne (Vivienne). — Structure and symbolism in *Gil Blas*. — *FS*, April.

— Truc (Gonzague). — Le S. et *Gil Blas*. — *L'École*, 18 mars.

Ligne (Pce de). — Gross (Louise). — L'exotisme oriental dans l'œuvre du prince de L. — *Revue de l'Université de Bruxelles*, janvier-mars.

Mably. — * Scritti politici di Gabriel Bonnot de M. A cura di Aldo Maffey. Vol. I. — Torino, Unione tipografico-editrice Torinese, 1961.

Malesherbes. — * Grosclaude (Pierre). — M., témoin et interprète de son temps. I. — Fischbacher, 1961.

— Grosclaude (P.). — Un voyage de M. dans le Midi de la France [en 1767]. — *RHLF*, janvier-mars.

Marivaux. — Fischer (Jan O.). — L'assise sociale des comédies de M. — *Acta Universitatis Carolinae. Philologica.* Nº 3. Romanistica Pragensia, I, 1959.

— Golden (Odette). — Trends toward realism in M.'s *Le Paysan parvenu* [Thèse University of Michigan, 1960]. — *Dissertation abstracts*, vol. XXI, n. 8, February.

— Papin (Renée). — M., les femmes, l'amour et la lutte des classes. — *La Nouvelle critique*, avril.

Maupertuis (P.-L.-M. de). — * Maillet (P.-L.). — Pierre-Louis Moreau de M. (1698-1759) pour le bicentenaire de sa mort (Coll. « Conférences du Palais de la découverte ». D. 69). — Palais de la découverte (Université de Paris), 1960.

Pinot-Duclos (Ch.). — Voir : *Jamerey-Duval (V.)*.

Prévost (l'abbé). — Picard (Raymond). — L'univers de *Manon Lescaut*. — *MF*, avril, mai.

— Sgard (Jean). — A propos du texte de *Manon Lescaut* : éditions de 1756 et 1759. — *SF*, gennaio-aprile.

Réaumur. — * Torlais (Dr Jean). — R. d'après des documents inédits. Éd. revue et augmentée. — Librairie scientifique et technique Albert Blanchard, 1961.

— Voir : *Diderot (D.)*.

Regnard (J.-F.). — Petralia (Franco). — Le « memorie di viaggio » di R. — *Le Lingue straniere*, novembre-dicembre 1960.

Rousseau (J.-J.). — Barber (G. G.). — Twe English editions of *La Nouvelle Héloïse*, 1761. — *MLR*, April.

— Beregi (Théodore). — Le rayonnement de J.-J. R. dans le monde. A propos du bi-centenaire de *La Nouvelle Héloïse*. — *TR*, juin.

— Borée (Karl Friedrich). — R. in Preussen. — *Schlesien*, 1959.

— Lublinsky (V.). — J.-J. R. [en russe]. — Extr. de * Lettres inédites des écrivains étrangers des XVIIIe et XIXe siècles dans les collections de manuscrits à Léningrad. — Moscou-Léningrad, 1960.

— Vallery-Radot (Dr Pierre). — J.-J. R. et les jardins de la sensibilité. — *Le Fureteur médical*, mai, juin.

— Zimmermann (Éléonore M.). — « Vertu » dans *La Nouvelle Héloïse*. — *MLN*, March.

— Voir : *Montaigne.*

Sade (M^is^ de). — * M^is^ de S. — La Vérité. Poème inédit, publié sur un manuscrit autographe par G. Lely. — J.-J. Pauvert, 1961.

Saint-Martin (L.-Cl. de). — * Louis-Claude de S.-M. — Mon portrait philosophique et historique (1785-1803), publié intégralement pour la première fois, d'après le manuscrit original, avec une préface, une introduction et des notes critiques, par Robert Amadou. — Julliard, 1961.

— Amadou (R.). — Un recueil d'œuvres diverses de L.-Cl. de S.-M. Le manuscrit Watkins. — *Les Cahiers de La Tour Saint-Jacques*, 2^e^-4^e^ trimestres 1960.

— Amadou (R.). — Iconographie de L.-Cl. de S.-M. — *Les Cahiers....*

Voltaire. — * V. — Mélanges. Préface par Emmanuel Berl. Texte établi et annoté par Jacques Van den Heuvel (« Bibliothèque de la Pléiade »). — Gallimard, 1961.

— * V. 's Correspondence. Edited by Th. Besterman. Vol. LX. January-March 1766. Letters 12210-12356. Trouble in Geneva. — Vol. LXI. April-June 1766. Letters 12357-12502. The Peacemaker. — Vol. LXII. July-September 1766. Letters 12503-12708. La Barre. — Vol. LXIII. October-December 1766. Letters 12709-12895. Rousseau. — Vol. LXIV. January-February 1767. Letters 12896-13107. Blockaded. — Genève, Les Délices, Institut et Musée Voltaire, 1961.

— Barber (Giles). — C. R. de : Ira O. Wade, *V. and « Candide »* (Princeton, 1959). — *The Library*, March.

— Louis XVI, en 1774, avait tramé un complot pour saisir les papiers de V. Documents inédits présentés par Th. Besterman. — *FL*, 15 avril.

— Besterman (Th.). — Notes marginales de V. sur un exemplaire de : Observations critiques sur l'Histoire de France écrite par Mézerai, du P. Gabriel Daniel. — *Les Musées de Genève*, avril.

— Crowley (Francis J.). — Note sur *Le Taureau blanc.* — *RHLF*, janvier-mars.

— Gobert (David Lawrence). — A study of comic aspects in the principal *Contes philosophiques* of V. [Thèse State University of Iowa, 1960]. — *Dissertation abstracts*, vol. XXI, n. 7, January.

— Pomeau (René). — Une esquisse inédite de *L'Ingénu.* — *RHLF*, janvier-mars.

— Ridgway (Ronald S.). — La propagande philosophique dans les tragédies de V. — [In] * Studies on V. and the 18^th^ century. Vol. XV. — Genève, Institut et Musée Voltaire, 1961.

— Tobin (Ronald W.). — The sources of V.'s Mahomet. — *FR*, February.

— Voir : *Stendhal.*

XIX^e^ SIÈCLE

Divers. — Berti Toesca (Elena). — *L'Indicateur italien* di M^r^ Valéry (1826-1828). — *Nuova Antologia*, febbraio.

— Kappler (Richard Georges). — Turgenev and the French [Thèse Columbia University, 1960]. — *Dissertation abstracts*, vol. XXI, n. 7, January.

— Romaney (Ch.). — La prédication en France à la fin du XIX^e^ siècle. — *Lumière et vie*, janvier-mars 1960.

Bibliophilie. — Crampton (Hope). — Portrait of a bibliophile. VI. Ch. de Spoelberch de Lovenjoul. — *The Book collector*, Spring.

Presse. — Collins (Irene). — Liberalism and the newspaper press during the French Restoration, 1814-1830. — *History*, February.

Roman. — * Iknayan (Marg.). — The Idea of the novel in France : the critical reaction (1815-1848). — Genève, E. Droz ; Paris, Minard, 1961.

Romantisme. — Hal Albro (Clarence), Jr. — Romanticism as reflected by *Le Mercure de France*, 1815-1830 [Thèse University of Kentucky, 1956]. — *Dissertation abstracts*, vol. XXI, n. 9, March.

— Man (Paul de). — Structure intentionnelle de l'image romantique. — *Revue internationale de philosophie*, 1960, fasc. 1.

— Est-ce l'acte de décès de la célèbre « mère Saguet » retrouvé dans les archives paroissiales de l'ancienne chapelle de Plaisance ? — *Annuaire* [1961] *de la Société historique du 14e arrt de Paris.*

Théâtre. — Duvignaud (Jean). — Réflexions sur la révolution théâtrale au XIXe siècle. — *Cahiers internationaux de sociologie*, janvier-juin.

— Solnzev (Nikolai). — Trois tournées de Sarah Bernhardt en Russie. — *RHT*, janvier-mars.

Thèmes littéraires. — Harlan Wallace (Albert). — The fatal woman in French literature of the 19th century [Thèse The University of North Carolina, 1960]. — *Dissertation abstracts*, vol. XXI, n. 9, March.

— Hinterhäuser (Hans). — Die Christusgestalt im Roman des « Fin de siècle ». — *Archiv für das Studium der neueren Sprachen und Literaturen*, H. 1.

— Ross Ridge (George). — The « femme fatale » in French decadence. — *FR*, February.

Allart (H.). — * Billy (André). — Hortense et ses amants. — Flammarion, 1961.

— * Decreus (Juliette). — Henry Bulwer-Lytton et H. A., d'après des documents inédits. — M.-J. Minard, 1961.

— Ciureanu (Petre). — Altere lettere inedite di H. A. a Gino Capponi. — *SF*, gennaio-aprile.

— Decreus (J.). — Un roman à l'Abbaye du Val : H. A. et Anthony de Sampayo. — *Le Bayou*, nº 84, hiver 1961.

Angellier (A.). — Billy (André). — Un chef-d'œuvre de poésie amoureuse... [Aug. A.]. — *FL*, 1er avril.

Balzac (H. de). — * H. de B. — Œuvres complètes. Édition nouvelle établie par la Société des études balzaciennes.... Tomes XI à XIX. — Club de l'Honnête homme, 1959-1960.

— * H. de B. — La Comédie humaine. Préfaces et notes de Roland Chollet. — Lausanne-Paris, Éditions Rencontre, 1958-1960, 24 volumes.

— * H. de B. — *César Birotteau.* Préface de Maurice Regard. Iconographie de la vie de B. des années 1832-1833 (Coll. « Astrée »). — Club du meilleur livre, 1961.

— * H. de B. — *Le Curé de village.* Version de 1839. — Bruxelles, Éd. Henriquez, 1961.

— * H. de B. — *Le Colonel Chabert.* Édition critique, avec une introduction, des notes et des variantes par Pierre Citron (« Société des textes français modernes »). — M. Didier, 1961.

— * Borel (Jacques). — *Le Lys dans la vallée* et les sources profondes de la création balzacienne. — J. Corti, 1961.

— * Laubriet (Pierre). — Un catéchisme esthétique. *Le Chef-d'œuvre inconnu* de B. — M. Didier, 1961.

— Calhour (Jean). — En Touraine : rendez-vous balzaciens. — *Revue du Touring Club de France*, juin.

— Castex (Pierre-Georges). — C. R. de : J. Borel, *Personnages et destins balzaciens* (Paris, 1959). — *RHLF*, janvier-mars.

— Cesare (R. de) et Laubriet (P.). — Un essai avorté de « Chronique italienne » : « Douleurs de mère » (fragment inédit de B.). — *AB*, 1961.

— Conner (Wayne). — Sur quelques personnages d'*Un Grand homme de province à Paris*. — *AB*.

— Donnard (Jean-Hervé). — Deux aspects inconnus du saint-simonisme de B. *Le Gymnase* et la *Physiologie du mariage*. — Buchez, prototype de Michel Chrestien. — *AB*.

— Donnard (J.-H.). — C. R. de : M. Le Yaouanc, *Nosographie de l'humanité balzacienne* (Paris, 1959). — *AB*.

— Ducourneau (Jean-A.) et Pierrot (Roger). — Calendrier de la vie de B. Année 1829. — *AB*.

— Fainas (Ginette). — Jules Janin inspirateur de B. Une source inattendue de *Massimilla Doni*. — *AB*.

— Fargeaud (M.) et Pierrot (Roger). — Henry le trop aimé. Documents inédits. — *AB*.

— Fargeaud (Madeleine). — Laurence la mal aimée. Documents inédits [Coll. Lovenjoul]. — *AB*.

— Gauthier (Henri). — Un projet d' « étude de femme » : *Les Amours d'une laide*. — *AB*.

— Guignard (Romain). — Notes sur l'Issoudun de *La Rabouilleuse* [notes pour une édition de *La R.* projetée pour 1950]. — *AB*.

— Jeanne (René) et Ford (Charles). — B. et le cinéma. Liste des films inspirés par l'œuvre de B. — *AB*.

— Laubriet (P.). — B. et la sculpture. — *Gazette des Beaux-Arts*, mai-juin.

— Laubriet (P.). — B. et *Le Siècle*. A propos du Furne corrigé. — *AB*.

— Le Yaouanc (Moïse). — Les variantes du texte de *La Grenadière*. — *AB*.

— Lorant (André). — La Maison infortunée. Lettres inédites sur la dernière maladie de B. et sur les sentiments de sa veuve. — *AB*.

— Lotte (Fernand). — Le « retour des personnages » dans *La Comédie humaine*. Avantages et inconvénients du procédé. Tableau des personnages reparaissants. — *AB*.

— Meininger (Anne-Marie). — Qui est des Lupeaulx ? [dans *Les Employés :* Joseph Lingay, secrétaire de la présidence du Conseil des ministres sous la Monarchie de juillet]. — *AB*.

— Perrod (Pierre-Antoine). — Un épisode de la vie judiciaire sous la Restauration : l'Imprimerie B. et la défense de la liberté individuelle. — *AB*.

— Pierrot (Roger). — Lettres de B. à l'Étrangère (août 1848). — *RP*, avril.

— Pierrot (R.). — Vers la rue Fortunée. La dernière lettre de B. à Anna Mniszech [16 mai 1850]. — *AB*.

— Pommier (Jean). — *La Muse du département* et le thème de la femme mal mariée chez B., Mérimée et Flaubert. — *AB*.

— Tolley (Bruce). — B. et *La Caricature*. — *RHLF*, janvier-mars.

— Weelen (J.-E.). — B. et les Larrey [lettre de B. à L., rectifie date et texte]. — *Bulletin de la Société archéologique, scientifique et littéraire du Vendômois*, 1960.

— J.-A. D., R. P., R. R. — Bibliographie balzacienne [publications de 1960 et compléments]. — *AB*.

— B. à l'étranger. Angleterre (Ch. Gould). — États-Unis (W. Conner). — Japon (Tokuyoshi Hiraoka). — U. R. S. S. (R. Samarine). — *AB*.

— Voir : *Divers* (Mélanges).

Banville (Th. de). — Souffrin (Eileen). — Debussy lecteur de B. — *Revue de musicologie*, décembre 1960.

Barbey d'Aurevilly (J.). — Leberruyer (Pierre). — B. d'A. vu par son ami Mgr Anger-Billards. — *Revue du département de la Manche*, avril.

— Leberruyer (P.). — Le manuscrit original des *Disjecta membra* a été remis au Musée B. d'A. — *Revue du département de la Manche*, avril.

— Queru (Hermann). — Pèlerinages aurevillyens. — *Revue du département de la Manche*, avril.

— Voir : *Divers* (Mélanges).

Baudelaire (Ch.). — * Ch. B. — Critique littéraire et musicale. Textes critiques jadis disséminés en plusieurs volumes, regroupés et présentés par Claude Pichois (« Bibliothèque de Cluny »). — A. Colin, 1961.

— * B. — Poèmes choisis, présentés par Marcel Galliot (« Les Classiques de la civilisation française »). — M. Didier, 1961.

— * Borgal (Clément). — B. (« Classiques du XIXe siècle ». N° 11). — Éditions universitaires, 1961.

— * Mossop (D. J.). — B.'s tragic Hero : A study of the architecture of *Les Fleurs du Mal*. — Oxford University Press, 1961.

— Alexander (Ian W.). — The consciousness of time in B. — [In] * Studies in modern French literature.... — Manchester, 1961.

— Austin (L. J.). — B. : poet or prophet ? — [In] * Studies in modern French literature.... — Manchester, 1961.

— Bandy (W. T.). — C. R. de : Ch. B., *Les Fleurs du Mal*, éd. A. Adam (Paris, 1959). — *FR*, April.

— Caddau (Pierre). — Une source importante des *Fleurs du Mal* [les *Voyages* du capitaine Cook]. — *Revue de la Méditerranée*, janvier-mars.

— Hugot (J.-F.). — B., poète de la pitié. — *As. fi. de phi.*, janvier-mars.

— Leakey (F. W.). — B. : the poet as moralist. — [In] * Studies in modern French literature.... — Manchester, 1961.

— Pommier (Jean). — Les anges des *Fleurs du Mal*. — [In] * Studies in modern French literature.... — Manchester, 1961.

— Rauhut (Franz). — Bs religiosität. — *Archiv für das Studium der neueren Sprachen*, Februar.

— Voir : *Stendhal*.

Becque (H.). — Descotes (Maurice). — Situation du théâtre et de la critique à l'époque d'Henry B. — *La Revue des lettres modernes*, nos 58-59, hiver 1960-1961.

Béranger (P. J.). — * Fischer (Jan O.). — Pierre-Jean de B., Werk und Wirkung. Aus dem Tschechischen übertragen von Richard Messer (« Neue Beiträge zur Literaturwissenschaft ». Bd. 11). — Berlin, Rütten und Loenning, 1960.

— Fischer (Jan O.). — Politique et poésie au XIXe siècle (le cas de B.). — *La Pensée*, mars-avril.

Bernard (C.). — * Virtanen (Reino). — B. and his place in the history of ideas. — Lincoln, University of Nebraska Press, 1960. [Voir C. R. in *RHS*, octobre-décembre 1960.]

Bertrand (Al.). — Chouan's Pavie (Geneviève). — Aloysius B., poète imagiste. — *Le Bayou*, n° 84, hiver 1961.

— Retrouver A. B. M. Robillard ou un sous-lieutenant de hussards. — *Le Pont de l'Épée*, février 1960.

Bloy (L.). — * Van der Meer (Pierre). — Rencontres (L. B., Jacques et Raïssa Maritain, Christine Van der Meer). — Desclée de Brouwer, 1961.

Bonnetty (Aug.). — Daniel-Rops. — Un ami de Mme Swetchine [« Augustin B. et le traditionalisme au XIXe siècle », par le colonel Louis Vernoux, thèse doctorat, Aix]. — *La Croix*, 2-3 avril.

Brunot (F.). — Perroy (Gilbert). — F. B., maire du 14e arrt de 1910 à 1919. — *Annuaire* [1961] *de la Société historique du 14e arrt de Paris.*
— Piron (Maurice). — Le centenaire de F. B. [discours prononcé à la Sorbonne, 26 novembre 1960]. — *Bulletin de l'Académie royale de langue et de littérature françaises*, 1960, nº 4.

Buchez (P.-J.-B.). — Voir : *Balzac (H. de).*

Buies (A.). — Légaré (Romain) o. f. m.. — Arthur B. [suivi de : bibliographie, œuvres, sources à consulter]. — *Lectures* (Montréal), avril.

Champfleury. — Heller (Adolph Bernard), Jr. — C'.s contribution to French literary realism [Thèse Syracuse University, 1960]. — *Dissertation abstracts*, vol. XXI, nº 9, March.

Chateaubriand. — Christophorov (P.). — C., Montlosier et le *Courrier de Londres*, avec un texte retrouvé de Ch. — *RHLF*, janvier-mars.
— Dru (Alexander). — Chateaubriand oder Bonald ? — *Hochland*, Juni.
— Gabriel-Robinet (Louis). — C. journaliste. — *Les Annales*, juin.
— Le Hir (Y.). — C. et la Bible. Sur une page d'*Atala*. — *RLC*, janvier-mars.
— Voir : *Divers* (Mélanges).

Coster (Ch. de). — Neut (Édouard). — Le personnage de Ch. de C. et son œuvre *Ulenspiegel*. — *Synthèses*, mars.

Courteline (G.). — Gaxotte (Pierre). — Une cure de C. — *FL*, 25 mars.

Fabre (F.). — Billy (André). — F. F. et l'immortalité académique. — *FL*, 20 mai.

Feuillet (O.). — Barbaroux (Jean). — La lettre de demande en mariage d'O. F. à Valérie Dubois. — *Revue du département de la Manche*, avril.

Fiévée (J.). — Caritey (Jacques). — Un préfet de l'Empire. Joseph F., maître des requêtes, préfet de la Nièvre. — *La Revue administrative*, mars-avril.

Flaubert (G.). — * Dumesnil (René). — La Vocation de G. F. (Coll. « Vocations »). — Gallimard, 1961.
— Bosquet (G.). — Le romantisme de Mathô. — *A Fl*, nº 18 [publié aussi dans *Nouvelle Revue pédagogique*, 1er décembre 1960].
— Brenner (Jacques). — Les moustaches de F. — *Cahiers des saisons*, nº 25, printemps.
— Castex (Pierre-Georges). — F. et l'*Éducation sentimentale*. — *A Fl*, nº 18.
— Cento (Alberto). — Il « plan » primitivo di *Un cœur simple*. — *SF*, gennaio-aprile.
— Charneau (Raymond). — A propos du mot « incrustations » [F., *La Légende de Saint Julien l'Hospitalier*, « Palais de rêve »]. — *Les Humanités* (Classes de grammaire), avril.
— Ryan (Marjorie). — Forster, James and F. : a parallel. — *Notes and Queries*, March.

— Södergärd (Osten). — F. et la place des adverbes. — *Neuphilologische Mitteilungen*, n. 1.

— F. et les Goncourt... [1880-1887]. — *A Fl*, nº 18.

— Voir : *Balzac (H. de)*.

Fourier (Ch.). — * L'Ode à Ch. F., d'André Breton. Texte original revu par l'auteur. Introduction et notes par Jean Gaulmier (« Bibliothèque française et romane de la Faculté des Lettres de Strasbourg ». Série C. Études littéraires). — C. Klincksieck, 1961.

France (A.). — L'affaire Esterhazy.... Une lettre inédite d'A. F. [à Étienne Charavay, 30 août (1899), communiquée par Jacques Suffel]. — *NL*, 15 juin.

— Voir : *Maurras (Ch.)*.

Gautier (Th.). — Roos (Jacques). — Th. G. et l'Espagne. — *Bulletin de la Faculté des lettres de Strasbourg*, avril.

Gobineau (Cte A. de). — * A. de G. — Nouvelles. Introduction et notes de Jean Mistler (Collection du Flambeau). — Hachette, 1961.

Guérin (E. et M. de). — Maynard (Henri). — Mgr Émile Barthès [évêque auxiliaire d'Albi] et le rayonnement guérinien. — *Bulletin de la Société des sciences, arts et belles-lettres du Tarn*, 1959.

Guys (C.). — Pichois (Claude). — Constantin G., « providence » des écrivains français [lettre de C. G. au ministre de l'Intérieur, (début oct.) 1851, au nom du propriétaire de l'*Illustrated London news*, pour défendre le supplément français dont il était le directeur]. — [In] * Studies in Modern French literature.... — Manchester, 1961.

Hugo (V.). — * Rousselot (Jean). — Le Roman de V. H. Chronologie et notes de Violaine Lumbroso (Coll. « Vies et visages »). — Éditions du Sud, 1961.

— * *Ruy Blas*. Monographie établie à l'occasion de la reprise du 2 novembre 1960 (809e représentation) par Sylvie Chevalley. Textes de J.-B. Barrère [V. H., *Ruy Blas*, eux et nous], Gérard Bauër, S. Chevalley [Les interprètes de *Ruy Blas*], André Maurois (Collection de la Comédie Française). — S. I. P. E., 1960.

— Le 30 juin 1861, à Waterloo, V. H. mettait le point final au manuscrit des *Misérables*. Documents présentés par José Camby. — *FL*, 17 juin.

— Dumur (Guy). — L'exil et le royaume de V. H. — *Médecine de France*, nº 120.

— Gaudon (Jean). — Un carnet de V. H. 1820-1821 [Ms. B. N., n. a. fr. 13441]. — [In] * Studies in modern French literature.... — Manchester, 1961.

— H., 1872. Notes inédites, présentées par Henri Guillemin [extrait d'un carnet intime, 1er janvier-15 juin 1872]. — *JG*, 6-7 mai.

— Letessier (Fernand). — Un poète sarthois [François Girault] en visite chez V. H., septembre 1836 [lettre de V. H., 8 octobre 1836]. — *MF*, juin.

— Ricatte (Robert). — Sur *Les Misérables*. Le Moraliste et ses personnages. — *MF*, mai.

Huysmans (J.-K.). — Lasserre (Henry). — Le cinéma des muses. J.-K. H., poète de la liturgie. — *L'École* (Cycle d'observation.... Enseignement littéraire), 10 juin.

Jacquemont (V.). — Théodoridès (Jean). — Une lettre inédite de V. J. au botaniste Toussaint Bastard [lettre écrite conjointement avec Hippolyte Jaubert, 3 décembre 1821]. — *SC*, nº 11.

— Voir : *Stendhal.*

Janin (J.). — Voir : *Balzac (H. de).*

Lacordaire (le P. H.-D.). — * Congestri (Giuseppe). — Romanticismo in L. Prefazione di M. André Thérive. — Roma, Editrice M. Ciranna, 1961.

— L. B. — Le P. L. à Grenoble et à Chalais (1844-1860). — *La Semaine religieuse du diocèse de Grenoble*, 2, 9, 16, 23, 30 mars ; 6, 13, 20, 27 avril ; 4, 11, 18 mai.

— Carré (R. P. A.-M.). — L. en face de Lamennais. — *Ecclesia*, avril.

— Couvreur (Jean). — Castres célèbre dans son Musée le centenaire de la mort de L. — *Le Monde*, 10 juin.

— Escallier (Émile). — Commémoration du centenaire de la mort de L. — *Compte rendu mensuel de l'Académie delphinale*, avril.

— Fougerat (S. Exc. Mgr.). — Autour du centenaire de la mort de L. (présentation de quelques documents), [dont trois lettres de L., 7 septembre 1849, 3 août 1851, 29 mars 1858]. — *Compte rendu mensuel de l'Académie delphinale*, avril.

— Girard (R. P. Jean). — L. à Grenoble et à Chalais. — *Compte rendu mensuel de l'Académie delphinale*, avril.

— Mauriac (François). — Le pèlerinage à Sorèze. — *FL*, 3 juin.

— Vermale (François). — L. et Stendhal. — *Compte rendu mensuel de l'Académie delphinale*, avril.

Laforgue (J.). — Berry (André). — Les cent ans de J. L. — *RDM*, 1er avril.

Lajeunesse (E.). — Aghion (Max). — Ernest L., le dernier boulevardier [1874-1917]. — *JG*, 29-30 avril.

Lamartine (A. de). — Babey (Bernard). — De Milly à Maillane. — *Annales de l'Académie de Mâcon*, 1958-1959 [1961].

— Berthelot (Marcel). — L. diplomate et les débuts de la politique française en Algérie (1827-1828). — *Annales de l'Académie de Mâcon*, 1958-1959 [1961].

— Joatton (Charles). — Des *Préludes* de L. aux *Préludes* de Liszt. — *Annales de l'Académie de Mâcon*, 1958-1959 [1961].

— Voir : *Divers* (Thèmes littéraires).

Lamennais (F. de). — Voir : *Lacordaire.*

Lautréamont. — Karaulac (Miroslav). — Esquisse d'une bibliographie sur L. — *Bulletin des jeunes romanistes* (Strasbourg), nº 1, juin 1960.

— Voir : *Divers* (Mélanges).

La Villemarqué (Th. de). — Trépos (Pierre). — C. R. de : F. Gourvil, Th. M. de la V. et le *Barzaz-Breiz* (Morlaix, 1960). — *Annales de Bretagne* (Langue bretonne), décembre 1960.

Loti (P.). — P. L. — Journal intime inédit. Année 1891. X *(suite)*. — *Cahiers P. Loti*, nº 32, mars.

— Une lettre inédite de P. L. à A. Daudet [13 mai (1886)]. — *Cahiers P. L.*, nº 32.

— Bourriau (Dr Raymond). — Le Capharnaüm [P. L. à Toulon]. — *Cahiers P. L.*, nº 32.

— Bräescu (Ion). — P. L. çi oamenii simpli [P. L. et les gens simples ; en roumain, résumé français]. — *Revista de filologie romanică si germanică*, 1960, nº 2.

— Gutton (Francis). — P. L. en Provence. — *Cahiers P. L.*, nº 32.

Louÿs (P.). — Rat (Maurice). — Oiseaux charmants, les rimes.... Pierre L. — *Vie et langage*, juin.

Maeterlinck (M.). — * Haus (W. D.). — M. M. A study of his life and thought. — Oxford, Clarendon Press, 1960.

— Hermans (Dr Georges). — Qui découvrit M. ? Notes complémentaires. — *Le Livre et l'estampe*, nº 25.

Maistre (J. de). — Triomphe (Robert). — Contre-Révolution et mysticisme chez J. de M. — *Les Cahiers de la Tour Saint-Jacques*, 2e-4e trimestres 1960.

Mallarmé (S.). — * Cappellini (Icilio). — Poesia e nevrastenia di M. [in « Azur »], estr. da *Malati. Medici. Medicine.* — Torino, Edizioni Minerva Medica, 1960.

— Chisholm (A. R.). — M. : « Quand l'ombre menaça... ». — *FS*, April.

— Fongaro (Antoine). — C. R. de : S. M., *Ouverture ancienne d'Hérodiade.* Studio critico-storico a cura di N. Di Girolamo (Siena, 1959). — *SF*, gennaio-aprile.

— Graaf (Daniel A. de). — Une déformation de la poésie formulée par M. — *MF*, avril.

— Haley (Martin). — Brennan and M. : a footnote. — *Quadrant*, Autumn.

— Roedig (Charles F.). — Musical instruments in M.'s *Poésies.* — *Kentucky foreign Language Quarterly*, 1960, 4th quarter.

— Weber (J.-P.). — Le thème de l'oiseau mort dans l'œuvre de S. M. — *Revue de métaphysique et de morale*, octobre-décembre 1960.

Maupassant (G. de). — Moussarie (Pierre). — Sur une tentative de suicide de G. de M. — *Revue de la Haute-Auvergne*, janvier-mars.

— Rukalski (Zygmunt). — Anton Chekhov and Guy M. : their views on life and art. — *Études slaves et est-européennes*, automne-hiver 1960-1961.

Ménard (L.). — Charlton (D. G.). — The « mystical paganism » of Louis M. — [In] * Studies in modern French literature.... — Manchester, 1961.

— Dominique (Pierre). — Un grand méconnu : L. M. — *Le Crapouillot*, nº 53, juin.

Mérimée (P.). — * P. M. — *Histoire de Don Pèdre Ier, roi de Castille*, avec une introduction et des notes de Gabriel Laplane. — M. Didier, 1961.

— Caracava (François). — M., dans *Les Ames du purgatoire*, plagia-t-il le *Don Alvaro* du duc de Rivas ? (I). — Les *Langues modernes*, mai-juin.

— Voir : *Balzac (H. de).*

Michelet (J.). — * Pommier (Jean). — M. interprète de la figure humaine (The Cassal Bequest Lecture, 1959). — University of London, The Athlone Press, 1961.

— Léglise (Paul). — M. et la résurrection filmique de l'histoire. — *Cahiers pédagogiques*, 15 mars.

— Rat (Maurice). — Grammairiens et amateurs de beau langage : M. — *Vie et langage*, avril.

— Saint-Denis (E. de). — M. et la mer de la Manche. — *RHLF*, janvier-mars.

— Seznec (Jean). — M. devant les « Elgin marbles ». — *English miscellany*, nº 11, 1960.

Mirbeau (O.). — Suffel (Jacques). — Quand M. faisait scandale.... — *JG*, 20-22 mai.

Mistral (Fr.). — Lejeune (Rita). — Après l'année *Mirèio*. — *Marche Romane*, octobre-décembre 1960.

Montégut (E.). — Chadbourne (Richard M.). — The essay world of Emile M. — *PMLA*, March.

Montlosier (Cte de). — Voir : *Chateaubriand.*

Morice (Ch.). — Billy (André). — Un « génie » du symbolisme. — *FL*, 20 mai.

Nelligan (E.). — * Wyczynski (P.). — Émile N. Sources et originalité de son œuvre. (« Visages des lettres canadiennes ». Publication du Centre de recherches en littérature canadienne-française de l'Université d'Ottawa. I). — Ottawa, Ed. de l'Université, 1960. [Voir C. R. de : Gérard Tougas, *Canadian literature*, Winter, 1961, et de Gérard Bessette, *Revue de l'Université d'Ottawa*, avril-juin.]

Nerval (G. de). — Fairlie (Alison). — An approach to N. — [In] * Studies in modern French literature.... — Manchester, 1961.

Nouveau (G.). — Voir : *Rimbaud (A.).*

Ozanam (Fr.). — * Sœur Emmanuel Renner, o. s. b. — The historical thought of Fr. O. (Dissertation. Philosophy, Washington Catholic University of America, 1959). — Washington, Catholic University of America Press, 1959.

— Ferrari (Bernardino). — Un intelletuale cattolico dell'ottocento : Federico Antonio O. — *Vita e pensiero*, maggio.

Récamier (Mme). — Lem (Jean). — La jeunesse d'Amélie Cyvoct [Mme Lenormant]. — *Le Bugey*, 1960.

Renan (E.). — * Millepierres (François). — La Vie d'E. R., sage d'Occident. — M. Rivière, 1961.

— Guisan (Gilbert). — A propos des *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*. — *RHLF*, janvier-mars.

Richepin (J.). — * Sutton (H.). — The Life and works of J. R. — Genève, E. Droz ; Paris, Minard, 1961.

Rimbaud (A.). — * Bonnefoy (Yves). — R. (« Écrivains de toujours ». 54). — Éd. du Seuil, 1961.

— * Étiemble. — Le Mythe de R. Tome 4e. L'année du centenaire (« Bibliothèque des idées »). — Gallimard, 1961.

— Bourdin (M.). — Critique et psychanalyse : R. — *L'École*, 13 mai.

— Hackett (C. A.). — Verlaine's influence on R. — [In] * Studies in modern French literature... — Manchester, 1961.

— Matarasso (Henri), Petitfils (Pierre). — R., Verlaine, G. Nouveau et l'*Album zutique*, avec des vers inédits de ces trois poètes et de nouveaux documents. — *MF*, mai.

— Pourquoi « John Arthur R. » voulut s'engager dans la marine américaine ? Document [inédit] présenté par Pierre Petitfils. — *FL*, 20 mai.

— Villoslada (Ricardo G.), s. j. — Desde R. el poeta hasta Gerson el místico. — *Manresa*, abril-junio.

— Voir : *Divers* (Mélanges).

Saint-Simon (Cte C.-H. de). — Collinet (Michel). — Le saint-simonisme et l'armée. — *Revue française de sociologie*, avril-juin

Sainte-Beuve. — * S.-B. — Correspondance générale recueillie, classée et annotée par Jean Bonnerot. Tome XI. 1858-1860. Nouvelle série, Tome V. — Toulouse-Paris, Privat-Didier, 1961.

— Grimsley (Ronald). — Romantic melancholy in S.-B.'s *Volupté*. — [In] * Studies in modern French literature... — Manchester, 1961.

— Lehmann (A. G.). — S.-B. and romantic scholarship. — [In] * Studies in modern French Literature... — Manchester, 1961.

— Molho (Raphaël). — C. R. de : Maurice Regard, *S.-B.* (Paris, 1959). — *RHLF*, janvier-mars.

Sand (G.). — * Poli (Annarosa). — L'Italie dans la vie et dans l'œuvre de G. S. — A. Colin, 1961.

— Colin (Georges). — Bibliographie des premières publications des romans de G. S. *(à suivre)*. — *Le Livre et l'estampe*, nos 25, 26, 27.

— Cordroc'h (Marie). — Répertoire des lettres publiées de G. S., *suite* [juillet 1863-février 1869]. — *RHLF*, janvier-mars.

— Guy (Mme André). — G. S. et la région de Boussac. — *Bulletin des Amis de Montluçon*, no 12, 1959-1960.

Schwob (M.). — Alden Green (John). — The literary career of Marcel S., 1867-1905 [Thèse University of Washington, 1960]. — *Dissertation abstracts*, vol. XXI, no 8, February.

— Pange (Jean de). — Souvenirs sur Marcel S. [publiés par la comtesse Jean de P.]. — *NRF*, mai.

Scribe (E.). — Duckworth (Colin). — Pour le centenaire d'E. S. (1791-1861) : *Le Verre d'eau* et le rideau de fer. — *Theatre Research*, no 1.

Staël (Mme de). — J.-D. C. — Quand Albert Gallatin dînait à Londres entre Mme de S. et Étienne Dumont [lettre de G. à D., 13 avril 1814, sur une commune visite à Mme de S., papiers Dumont, Bibl. de Genève, inédit]. — *JG*, 18 avril.

— Vandegans (André). — C. R. de : H. Guillemin, *Mme de S.*, *B. Constant et Napoléon* (Paris, 1959). — *Revue belge de philologie et d'histoire*, no 1.

Stendhal. — * S. — *De l'Amour*. Préface et notes d'Ernest Abranavel (« Les Œuvres de S. ». 2). — Lausanne, Éditions Rencontre, 1960.

— * S. — *Armance*. Préface et notes de V. del Litto (« Les Œuvres de S. ». 4). — Lausanne, Éd. Rencontre, 1960.

— * S. — *Vie de Rossini*. Préface et notes de V. del Litto (« Les Œuvres de Stendhal ». 3). — Lausanne, Éd. Rencontre, 1960.

— Alciatore (Jules C.). — S., Voltaire et le verbe *éduquer*. — *SC*, no 11, 15 avril.

— Bassette (Louis). — La descendance de Napoléon Daru. — *SC*, no 11.

— Coe (Richard N.). — V. Jacquemont. Simple connaissance de S. ? [à propos de la thèse de Alexander W. Brown sur V. J.]. — *SC*, no 11.

— Colesanti (Massimo). — S., Monti, le note e le postille. — *SF*, gennaio-aprile.

— Dollot (René). — Beyle, Domenico Rossetti et Winckelmann. Une lettre inédite de S. (1831). — *SC*, no 11.

— Hastier (Louis). — Pourquoi *Le Rouge ?* — *NL*, 19 janvier.

— Hemmings (F. W. J.). — Baudelaire, S., Michel-Ange et Lady Macbeth. — *SC*, no 11.

— Iorio (Francesca di). — Sur une citation latine de S. — *SC*, no 11.

— Liprandi (Claude). — Julien, Lamothe et Célénie [réponse à R. Switzer : « S. and E. L. de Lamothe-Langon », *FR*, October 1960]. — *SC*, no 11.

— Litto (V. del). — Les surprises des autographes. Le texte d'une phrase de la *Vie de Henry Brulard*. — *SC*, nº 11.

— Merrill (Francis E.). — S. and the self : a study in the sociology of literature. — *The American journal of sociology*, March.

— Natoli (Glauco). — Proust et S. [un passage de *La Prisonnière*, éd. de la Pléiade, III, 377]. — *SC*, nº 11.

— Voir : *Lacordaire (H.-D.)*.

Taine (H.). — Letessier (Fernand). — T. dans la Sarthe. — *Bulletin de la Société d'agriculture, sciences et arts de la Sarthe*, 1959-1960 [nº spécial].

Tocqueville (A. de). — * Brunius (Teddy). — A. de T., the sociological aesthetician (Acta Universitatis Upsaliensis. Laokoon. Swedish studies in aesthetics. 2). — Uppsala-Stockholm, Almquist et Wiksell, 1960.

— * A. de T. Livre du centenaire. 1859-1959. — Éd. du C. N. R. S., 1960.

— Bastid (Paul). — T. et la doctrine constitutionnelle. — [In] * A. de T....

— Baudet (Henri). — A. de T. et la pensée coloniale du XIXe siècle. — [In] * A. de T....

— Beloff (Max). — T. et l'Angleterre. — [In] * A. de T....

— Degros (Maurice). — Les *Souvenirs*, T. et la Question romaine. — [In] * A. de T....

— Diez del Corral (Luis). — T. et la pensée politique des doctrinaires. — [In] * A. de T....

— Irving Drescher (Seymour). — A. de T. and England [Thèse The University of Wisconsin, 1960]. — *Dissertation abstracts*, vol. XXI, nº 6, December 1960.

— Monnier (Luc). — T. et la Suisse. — [In] * A. de T....

— Moreau (Pierre). — T. pour et contre le traditionalisme. — [In] * A. de T....

— Pouthas (Charles-Henri). — A. de T., représentant de la Manche (1837-1851). — [In] * A. de T....

— Pouthas (Ch.-H.). — Plan et programme des « Œuvres, papiers et correspondances d'A. de T. ». — [In] * A. de T....

— Reinhard (M.). — T. historien de la Révolution. — [In] * A. de T....

— Rémond (René). — T. et *La Démocratie en Amérique*. — [In] * A. de T....

— Renouvin (Pierre). — Conclusions du colloque. — [In] * A. de T....

— Riesman (David). — T. as ethnographer. — *The American Scholar*, Spring.

— Van Kalken (Frans). — L'influence de T. en Belgique. — [In] * A. de T....

— Wilson Pierson (G.). — Le « second voyage » de T. en Amérique. — [In] * A. de T....

Töpffer (R.). — Gautier (Léopold). — Petite chronique töpfférienne. — *JG*, 27-28 mai.

Verlaine (P.). — * Galli (A.). — Il Dramma dell'uomo moderno nella poesia cristiana di P. V. — Ascoli Piceno, Soc. Tipolitografica ed., 1960. [Voir C. R. de : A. Fongaro, *SF*, gennaio-aprile.]

— * Nadal (Octave). — P. V. — Mercure de France, 1961. [Voir C. R. de : André Rousseaux, « V. l'incompris », *FL*, 27 mai.]

— Petralia (Franco). — V., professore di lingue moderne. — *Le Lingue straniere*, settembre-ottobre 1960.

— Virolle (R.). — V. paysagiste dans les *Romances sans paroles*. — *L'École*, 15 avril.

— Voir : *Rimbaud (A.)*.

Vigny (A. de). — Bayaud (P.). — De V. à Charles XIV, roi de Suède (Bernadotte) [consentement de la mère d'A. de V. pour son mariage, 10 jan-

vier 1825]. — *Bulletin de la Société des sciences, lettres et arts de Pau*, 1960.
— Lednicki (Wacław). — Mickiewicz vu à travers la poésie d'A. de V. Remarques sur les réalisations du personnage de « Wanda » et sur les problèmes du despotisme dans les œuvres de Mickiewicz et d'A. de V. [en polonais]. — *Teki historyczne* (Londres), t. X, 1959.

Villiers de l'Isle-Adam. — * Bollery (Joseph). — La Bretagne de V. de l'I.-A. — St-Brieuc, Les Presses bretonnes, 1961.
— Boudet (G.). — Sur un des *Nouveaux contes cruels* de V. de l'I.-A. : *L'Enjeu*. — *RHLF*, janvier-mars.

Vogüé (Vte E.-M. de). — Villemot (Henri). — Commémoraisons. I. E.-M. de V. (1848-1910). — *Marsyas*, mai.

Zola (É.). — Brady (Patrick). — Claude Lantier. — *Cahiers naturalistes*, nº 17.
— Brăescu (Ion). — Un manifest antimilitarist din 1880 : *Les Soirées de Médan*. — *Revista de filologie romanică si germanică*, 1960, n. 1.
— Dejardin (André). — Z., « vulgaire avec grandeur ». — *Synthèses*, mars.
— H. M. [Mitterand]. — Vers une réédition de la Correspondance générale d'É. Z. — *Les Cahiers naturalistes*, nº 17.
— Ternois (René). — La naissance de *L'Œuvre*. — *Cahiers naturalistes*, nº 17.
— R. T. [Ternois]. — C. R. de : H. Guillemin, *Z., légende et vérité* (Paris, 1960). — *Les Cahiers naturalistes*, nº 17.
— Walter (Rodolphe). — Z. et ses amis à Bennecourt (1866). Appendice : lettres d'Émilie Z. à Émile Z. — *Cahiers naturalistes*, nº 17.
— Zacharian (Richard Hachadoor). — A study of the sources of *Germinal* based upon examination of Z.'s manuscripts, notes, and their sources [Thèse Northwestern University, 1960]. — *Dissertation abstracts*, vol. XXI, n. 5, November 1960.

XXe SIÈCLE

Divers. — * Blanchet (André). — Classiques d'hier et d'aujourd'hui [... Supervielle... Gide, Jammes, Claudel... Camus]. — Aubier, 1961.
— * Bonneville (Georges). — Problèmes et témoins de l'Europe. Essai sur l'idée d'Europe dans la littérature française de 1914 à nos jours. Préface de Jules Romains (Coll. « Aspects de l'Europe »). — Leyde, Éd. A. W. Sythoff ; Paris, Librairie des Méridiens, 1961.
— * Van Nuffel (Robert). — Poètes et polémistes. Christian Beck. Arthur Cantillon. Charles Plisnier. Edmond Vandercammen. — Bruxelles, La Renaissance du livre, 1961.
— * Vier (Jacques). — Littérature à l'emporte-pièce. Seconde série [P. Claudel, S. Guitry, A. Camus...]. — Les Éditions du Cèdre, 1961.
— Bigeard (G.). — Un paradoxe de notre temps : l'optimisme qui se dessine. I. Les causes de l'optimisme futur. — II. Les traductions littéraires. — *L'École*, 27 mai, 10 juin.
— Junker (Albert). — Zur Spiegelung unserer Zeit in der französischen Literatur des 20. Jahrhunderts. — *Die neueren Sprachen*, H. 4, April.

Surréalisme. — Sirotti Tuberville (Fioretta). — Surrealist theories of literature [Thèse Indiana University, 1960]. — *Dissertation abstracts*, vol. XXI, n. 9, March.

Alain. — A. — Les Outils. Préface de Maurice Savin. — *MF*, juin.
— A. — Dédicaces à Jean Prévost. — *MF*, juin.

— Escoube (Pierre). — A. dans sa classe. — *MF*, juin.
— Monnier (Adrienne). — Notes sur A. [fragments d'un ouvrage sur l'histoire de sa librairie], présentées par Maurice Saillet. — *MF*, juin.
— Sacy (S. de). — Note sur *Les Idées et les Ages* [à propos d'une nouvelle édition, Club du meilleur livre]. — *MF*, juin.

Allard (R.). — Roger A. — *NL*, 8 juin.

Apollinaire (G.). — * Biblioteca comunale di Milano. « G. A. ». 22 ottobre-5 novembre 1960. Catalogo della mostra, a cura di Silvana Repossi. — Milano, Librairie Française, 1960.
— Nesbit Lawall (Sally). — A.'s *La Maison des morts*. — *RR*, April.
— Warnier (Raymond). — C. R. de : G. A., *Tutta l'opera poetica*. Traduzione di Mario Pasi, prefazione di Sergio Solmi (Parme, Ediz. Guanda, coll. Fenice, vol. 40, 1960). — *SF*, gennaio-aprile. [Voir aussi : *RCL*, avril-juin.]

Arbaud (J. d'). — Saunders (F. W.). — H. Bosco, J. d'A. and the Provençal revival. — [In] * Studies in modern French literature.... — Manchester, 1961.

Audiat (P.). — Rat (Maurice). — La mort de Pierre A. — *Le Figaro*, 22-23 avril.

Bainville (J.). — Joseph (Roger). — Le poète J. B. — *La Revue moderne des arts et de la vie*, 1er mars.

Béguin (A.). — Deux inédits d'A. B. : Lettre à J. Ricci, 4 juin 1934. — Propositions accompagnant la thèse nº 83 [thèse de Genève]. — *CS*, avril-mai.

Bergson (H.). — Barthélemy-Madaule (Madeleine). — Autour du *B.* de M. V. Jankélévitch. — *Revue de métaphysique et de morale*, octobre-décembre 1960.
— Hautefeuille (François d'). — B. et Spinoza. — *Revue de métaphysique et de morale*, octobre-décembre 1960.
— Jagu (Chanoine Amand). — Hommage à B. Le savant, l'écrivain, l'artiste. — *Mémoires de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts d'Angers*, 1960.
— Kumar (Shiv K.). — B.'s theory of the novel. — *MLR*, April.
— Pellé-Douël (Yvonne). — B. und unser Jahrhundert. — *Stimmen der Zeit*, Mai.
— Voir : *Proust (M.)*.

Bernanos (G.). — * Chaigne (Louis). — B. 3e éd., revue et mise à jour. — Éditions Universitaires, 1961.
— Jean-Bénier (Dr). — Témoignage sur B. en Amérique du Sud [présenté par D. P.]. — *Bulletin de la Société des amis de G. B.*, nº 41, mai.
— Simon (Pierre-Henri). — Les dégoûts et l'espérance de B. — *JG*, 8-9 avril.

Bourget (P.). — J. C. — Un B. imprévu à la Sorbonne [c. r. des thèses de Michel Mansuy]. — *FL*, 17 juin.

Cadou (R.-G.). — * R.-G. C. — Poésie La vie entière. I. 1937-1942. — Les Amis de Rochefort ; Niort, Imprimerie Nicolas, 1961.
— R.-G. C. — Lettre à Michel Manoll [14 décembre 1943, inédit]. — *Esprit*, avril.
— Chapelan (Maurice). — Un poète : R.-G. C. — *FL*, 18 mars.

— Lacôte (René). — Chronique de poésie : R.-G. C. [Un poème inédit de R.-G. C., « Comme un seul homme »]. — *LF*, 16-22 mars.
— Laude (André). — Le chant fertile de R.-G. C. — *Esprit*, avril.
— Mazars (Pierre). — Comment un petit village de la Loire-Atlantique a vu vivre le poète C. — *FL*, 18 mars.
— Rousselot (Jean). — Il y a dix ans.... — *NL*, 16 mars.

Camus (A.). — * Cruickshank (John). — A. C. and the literature of revolt (A Galaxy Book. 43). — New York-London, Oxford University Press, 1960-1961.
— * Simon (Pierre-Henri). — Présence de C. — (« La Lettre et l'esprit »). — Bruxelles, La Renaissance du livre, 1960 ; A.-G. Nizet, 1961.
— Voir : *XX^e siècle. Divers.*

Cendrars (B.). — * Buhler (Jean). — B. C. Homme libre, poète au cœur du monde (» Célébrités suisses ». 2). — Bienne, Éd. du Panorama ; Paris, Soulanges, 1960.
— Bauër (Gérard). — Poète et romancier de l'aventure du monde. — *Le Figaro*, 23 janvier.
— Berger (Pierre). — B. C., l'homme qui a écrit avec sa vie. — *Démocratie 61*, 26 janvier.
— Bory (Jean-Louis). — Une aventure d'homme. A propos de B. C. — *MF*, avril.
— Chrestien (Michel). — C., ou Simbad le marin. — *La Nation française*, 25 janvier.
— Conord (André). — Un aventurier poète : B. C., est mort. — *Réforme*, 28 janvier.
— Corte (Antonio). — B. C., « transiberiano ». — *La Fiera letteraria*, 12 febbraio.
— Decaunes (Luc). — B. C. — *EN*, 2 février.
— Allocution prononcée aux obsèques de B. C. par M. Francis Didelot, le 21 janvier 1961. — *Chronique de la Société des gens de lettres*, 1^er trimestre.
— Duvignaud (Jean). — B. C., écrivain picaresque. — *Preuves*, juin.
— Fouchet (Max-Pol). — Un brahmane à rebours. — *L'Express*, 26 janvier.
— Gilson (Paul). — Le poète du monde entier. — Les dates d'une vie [B. C., pseud. de Fréd. Sauser-Halls]. — *NL*, 26 janvier.
— Goffin (Robert). — B. C., ce précurseur. — *RGB*, février.
— Margoni (Ivos). — B. C. — *Belfagor*, 31 marzo.
— R. M. [Robert Marteau]. — Mort et vie de B. C. — *Esprit*, mars.
— Muller (Henry). — Adieu au bourlingueur. — *Carrefour*, 25 janvier.
— Nimier (Roger). — Portrait de famille. — *Arts*, 25-31 janvier.
— Porquerol (Élisabeth). — B. C. — *NRF*, mars.
— Portelaine (Henri de). — Hommage à B. C. — *La Revue du Caire*, mars.
— Poulet (Robert). — Sur B. C. — *Rivarol*, 16 février.
— Simiot (Bernard). — Le monde d'aujourd'hui... vu par B. C. — *RDM*, 15 février.
— Soupault (Philippe). — Mort d'un poète. — *RP*, mars.
— Szittya (Émile). — B. C. ou l'inquiétude de la fin du siècle. — *LF*, 2-8 mars.
— T'Serstevens (A.). — Mon vieux Blaise. L'histoire d'une amitié. — *Le Monde*, 25 janvier.
— J. V. [Valmont]. — B. C. — *Aspects de la France*, 26 janvier.
— Warnier (Raymond). — B. C. viajero y profeta. Evocaciones de la era cubista. — *Insula*, n° 173, abril.
— Wintzen (René). — Mort de C. — *Témoignage chrétien*, 27 janvier.

— Hommage à B. C. [par Nino Frank, Franck Jotterand...]. — *GL*, 28-29 janvier.

— Images de B. C. [textes de René Lacôte, Hubert Juin]. — *LF*, 26 janvier-1er février.

Charpentier (H.). — * H. C. — « Les Antipodes », fragments présentés par Paul Morel. — *MF*, janvier.

Chateaubriant (Alph. de). — * A. de C. — Itinéraire vers la lumière divine (« Littérature et tradition »). — La Colombe, 1961.

Chaumeix (A.). — Dunbar (Harry B.). — On the identity of « Fidus » [pseud. utilisé dans la *RDM* entre le 15 janvier 1920 et le 1er février 1928, pour les « Silhouettes contemporaines » : André C.]. — *FR*, February.

Claudel (P.). — * P. C. — *Je crois en Dieu.* Textes recueillis et présentés par Agnès du Sarment. Préface du R. P. de Lubac, s.j. — Gallimard, 1961.

— * Correspondance P. C. — Darius Milhaud. 1912-1953. Préface d'Henri Hoppenot. Introduction et notes de Jacques Petit (« Cahiers Paul Claudel ». 3). — Gallimard, 1961.

— P. C. — Lettre à une inconnue [4 février 1940 ; inédit], communiquée par Pierre Claudel. — *Vie chrétienne*, avril.

— Quelques lettres de P. C. [lettre de P. C. à Émile Henriot, avril 1949 ; quatre lettres de P. C. à Mlle M. Choppin]. — *Bulletin de la Société P. Claudel*, nº 7, mai.

— Braun (Mme Thomas). — [Note] sur les rencontres de Th. Braun avec P. C. — *Bulletin de la Société P. C.*, nº 7, mai.

— Cattaui (Georges). — Burlesque et baroque chez C. — *Critique*, mars.

— Fongaro (A.). — C. R. de : J. Bastien, *L'œuvre dramatique de P. C.* (Reims, 1957). — *SF*, gennaio-aprile.

— Gadoffre (Gilbert). — C. et Lafcadio Hearn. — [In] * Studies in modern French literature.... — Manchester, 1961.

— Guyard (Marius-François). — La Bible et la liturgie, sources du *Magnificat* de C. — *RHLF*, janvier-mars.

— Hermitte (Edmé-Pierre). — Souvenirs littéraires. I. Rencontres avec P. C. — *Mémoires de la Société académique d'agriculture, des sciences, arts et belles-lettres du département de l'Aube*, 1954-1960 [1960].

— Hoppenot (Henri). — C. tel qu'il fut à Rio.... — *FL*, 25 mars.

— Moreau (Pierre). — Le « Don d'un vase rond ». — *Bulletin de la Société P. C.*, nº 7, mai.

— Moreau (P.). — C. R. de : L. Chaigne, *Vie de P. C. et genèse de son œuvre* (Paris, 1961). — *Bulletin de la Société P. C.*, nº 7.

— Voir : *Divers* (Mélanges), *XXe siècle. Divers.*

Colette. — * C. — Lettres de la Vagabonde. Texte établi et annoté par Claude Pichois et R. Forbin. — Flammarion, 1961.

— C. sous les arbres. Lettres intimes à Léon Hamel (1914-1917). Texte établi et annoté par Claude Pichois et R. J. Forbin. — *FL*, 3 juin.

— Vondrásková (Helena). — Le roman de C., *Le Blé en herbe*, miroir de sa conception de la vie [en tchèque, résumé français]. — *Acta Universitatis Carolinae. Philologica.* Nº 3, Romanistica Pragensia I, 1959.

Coulon (M.). — * Nadal (André). — Marcel C., sa vie, son œuvre. — Nîmes, impr. Chastanier frères et Bertrand, 1960.

Crémieux (B.). — Giordanetti (Elmo). — B. C., a French critic of Italian literature [Thèse Princeton University, 1959]. — *Dissertation abstracts*, vol. XVI, nº 8, February.

Du Bos (Ch.). — Duployé (Pie), o. p. — La littérature dans le royaume de Dieu. — *TR*, mai.

Eluard (P.). — Beaufret (Jean). — Poétique d'É. — [In] * Studies in modern French literature... — Manchester, 1961.]
— Laurent (M.). — Explication française. Un poème de P. E. [« Si tu aimes l'intense nue...]. — *L'École*, 27 mai.
— Nugent (Robert). — F.'s use of light. — *FR*, May.

Estaunié (Ed.). — Harvey (Edward). — Catholicism in E.'s fiction. — *FR*, February.
— Logan Ball Jr (Bertrand). — The role of nature in the novels, novelettes and short stories of E. E. — [Thèse University of South California, 1960]. — *Dissertation abstracts*, 1960, vol. XXI, n. 6, December 1960.

Gide (A.). — Boisdeffre (Pierre de). — Dix ans après la mort de G., que reste-t-il de son œuvre ? — *JG*, 22-23 avril.
— Romains (Jules). — G., le stratège diabolique. — *NL*, 8 juin.
— York (Ruth B.). — Circular patterns in G.'s « Soties ». — *FR*, February.
— Voir : *XX^e siècle. Divers.*

Giraudoux (J.). — Piroué (Georges). — « L'Univers de G. » de M. J. Durry ou l'impondérable de G. pesé. — *MF*, avril.
— Séailles (André). — Suggestions pour une étude d'*Électre* de J. G. — *IL*, mars-avril.

Henriot (É.). — * E. H. — *Le Gracié* et autres récits. — Plon, 1961.
— Bauër (Gérard). — Une amitié de cinquante ans. — *Le Figaro*, 17 avril.
— Billy (André). — E. H., hier et aujourd'hui. — *FL*, 22 avril.
— Blancpain (Marc). — E. H. possédait le secret du bonheur. — *Carrefour*, 19 avril. [Voir aussi *Le Monde*, 16-17 avril, et *NL*, 20 avril.]
— Cézan (Claude). — E. H., président de l'Alliance française. — *NL*, 8 juin.
— Chênebebenoît (André). — Un gentilhomme. — *Le Monde*, 16-17 avril.
— Daix (Pierre). — E. H. — *LF*, 20-26 avril.
— Duhamel (Georges). — E. H. — *MF*, mai.
— Duhamel (G.). — Adieu à un ami. — *NL*, 20 avril.
— Dumesnil (René). — L'ami. — *Le Monde*, 16-17 avril.
— Hugault (Henry). — E. H. — *Aspects de la France*, 20 avril.
— R. K. [Kanters]. — La mort d'E. H. : un grand critique sans indulgence ni mépris. — *L'Express*, 20 avril.
— Piatier (Jacqueline). — L'écrivain. — *Le Monde*, 16-17 avril.
— Souvenir d'E. H. — *Le Bulletin des lettres*, 15 mai.

Hommel (Luc). — Dumont (Georges-H.). — L'itinéraire de L. H. — *RGB*, octobre 1960.
— H. de L. — Les lettres belges en deuil avec la mort de L. H. — *FL*, 10 septembre 1960.
— Sion (Georges). — L. H. — *RGB*, septembre 1960.

Jaloux (Edm.). — Kolbert (J.). — Edmond J. as a popularizer of English literature. — *FR*, April.

Jammes (Fr.). — * Mallet (Robert). — Fr. J., sa vie, son œuvre (1868-1938). — Mercure de France, 1961.
— * Mallet (R.). — F. J. Le Jammisme. — Mercure de France, 1961.
— Voir : *XX^e siècle. Divers.*

Kemp (R.). — Huyghe (René). — Un paysan de Paris. — *NL*, 20 avril.

La Varende (J. de). — Une nouvelle inédite de Jean de La V. : « La Pierre de lune ». — *Le Nouveau Candide*, 15-22 juin.
— Léon Bérard-Labbé (Marguerite). — Une rencontre avec La V. — *La Nation française*, 14 juin.

Léautaud (P.). — * P. L. — Journal littéraire. Tome X. Octobre 1932-janvier 1935. — Mercure de France, 1961.

Le Cardonnel (L.). — Hayward (Fernand). — Le souvenir d'un poète chrétien. Louis Le C. — *Ecclesia*, avril.

Le Roy (Eug.). — Rosenberg (Hermine). — Un remarquable peintre du paysan français : E. Le R. [en roumain, résumé français]. — *Revista de filologie romanică si germanică*, 1960, n. 2.

Lotte (J.). — Aux origines de la Paroisse universitaire. Joseph L. et ses contemporains [Jeanne Marre : J. L. et ses contemporains]. — *Cahiers universitaires catholiques*, mars-avril.

Magre (M.). — Boussac (André-J.). — Le cinquantenaire de *L'An mille*. — *Revue du Tarn*, mars.

Maritain (Mme R.). — Speaight (Robert). — Raïssa M. : a tribute. — *The Tablet*, 12th November 1960.
— Voir : *Bloy (L.)*.

Martin du Gard (R.). — Berger (Pierre). — R. M. du G. : un maître d'œuvre. — *Démocratie 61*, 6 avril.
— Dimic (Ivan). — Littérature et psychologie. Essai d'analyse graphique [R. M. du G., *Les Thibault...*]. — *Bulletin des jeunes romanistes (Strasbourg)*, nº 1, juin 1960.
— Polanscak (Antun). — R. M. du G. et *Les Thibault*. — *Studia romanica et anglica Zegrabiensia*, nos 9-10, December 1960.
— Thiébaut (Marcel). — R. M. du G. — *RP*, juin.

Martineau (H.). — Vaudoyer (Jean-Louis). — Le Dr Henri M., poète et « pape des Stendhaliens ». — *Cahiers de marottes et violons d'Ingres*, 4e trimestre 1960.

Maurras (Ch.). — * Ch. M. — Dictionnaire politique et critique. Complément établi par les soins de Jean Pélissier. Fascicule 1. Académie-Angleterre. — Supplément aux *Cahiers Ch. M.*, nº 2, septembre 1960.
— Histoire d'un *Ave Maria*. Une correspondance de Xavier Vallat et de Ch. M. [septembre-décembre 1950]. — *Cahiers Ch. M.*, nº 2.
— Debray (Pierre). — M. et le fascisme (I). — *Cahiers Ch. M.*, nº 2.
— Giraud-Favre (Ed.). — Souvenirs dracénois.... — *Cahiers Ch. M.*, nº 2.
— Jasseron (Louis). — Quand Ch. M. parlait d'A. France. — *Cahiers Ch. M.*, nº 2.

Monnier (Adr.). — Voir : *Alain*.

Mousseron (J.). — Micarelli (Charles N.). — Jules M., miner and poet. — *FR*, May.

Nizan (P.). — Laude (André). — Paul N. ou le jeune homme révolté. — *Le Temps des hommes*, octobre-décembre 1960.

Paulin (L.). — Campan (Mme M.). — Louisa P. [d'après les six leçons de M. l'abbé Salvat au Collège d'Occitanie, Toulouse, mars 1960]. — *Revue du Tarn*, juin 1960. [Voir les observations de André-J. Boussac, septembre.]

Péguy (Ch.). — * Ch. P. — André Suarès. Correspondance, présentée par Alfred Saffrey (« Cahiers de l'Amitié Charles Péguy ». N° 14). — Minard, 1961.
— Anselmo (Artur). — Aproximação à poesia de Ch. P. — *Tempo presente* (Lisboa), n° 21, 1961.
— Anselmo (A.). — Peregrinação e crença em C. P. — *Tempo presente*, dezembro 1960.
— Balibar (Renée). — *Marcel* et *Pierre* dans l'œuvre de P. — *ACP*, n° 82, janvier.
— Balibar-Charleux (Renée). — C. R. de : Yves Avril, « L'enfance et la vieillesse selon P. ». (DES, Paris, mai 1960.) — *ACP*, n° 84, mai.
— Bartenstein (Winfried). — C. R. de : Bernard Auzanneau, « P. polémiste : P. et le parti intellectuel » (DES, Paris, mai 1960). — *ACP*, n° 84, mai.
— Christophe (Lucien). — Retour de Chartres. — *ACP*, n° 84, mai.
— Les Carnets d'Emmanuel Mounier. Entretiens, présentés par A. M. — *ACP*, N° 84, mai ; n° 85, juin.
— P. et Charles-Marie Garnier. Correspondance présentée par A. M. [Martin]. — *ACP*, n° 83, avril.
— Saffrey (Alfred). — P. et J. et J. Tharaud. — *ACP*, n° 83, avril ; n° 85, juin.
— Ch. P. — Dédicaces. — *ACP*, n° 85, juin.
— Le souvenir de Ch. P. à Bourg-la-Reine [allocutions de Georges Lerminier et Étienne Thieulin, 11 novembre 1960]. — *ACP*, n° 82, janvier.

Pergaud (L.). — Chatot (Eugène). — La fin de Louis P., d'après des témoignages inédits. — *MF*, juin.

Périer (O.-J.). — Gascht (André). — Signification d'Odilon-Jean P. — *RGB*, avril.

Philippe (Ch.-L.). — Lukács (Georges). — La nostalgie et la forme : Ch.-L. P. [Berlin, 1910]. — *Médiations. Revue des expressions contemporaines*, n° 1, 1961.

Proust (M.). — M. P. — La Vie mondaine [fragment inédit, extrait d'une ébauche de *Du côté de chez Swann*]. — *BMP*, n° 11.
— * Maurois (André). — Le Monde de M. P. Documentation photographique de Marie-Thérèse May (« Tout par l'image »). — Hachette, 1961.
— Bonnet (Henri). — C. R. de : G. Piroué, *M. P. et la musique du devenir* (Paris, 1960) et de J.-Fr. Revel, *Sur P.* (Paris, 1960). — *BMP*, n° 11.
— Cook (Gladys E.). — M. P. : from analysis to creation. — *Bucknell Review*, November 1958.
— Costil (Pierre). — Rythmes et tonalités de la musique proustienne (Introduction à une étude destinée à faire partie d'un ouvrage d'ensemble). — *BMP*, n° 11.
— Denes (Tibor). — Bergson et P. — *BMP*, n° 11.
— Freeman (Bryant C.). — Quarante-deux lettres et billets de M. P. à Pierre Lavallée [Addenda : rectifications concernant les lettres à P. L. déjà publiées dans la *Correspondance générale*]. — *BMP*, n° 11.
— Girard (René). — Les mondes proustiens. — *Médiations. Revue des expressions contemporaines*, n° 1, 1961.
— Hachez (Willy). — Retouches à une chronologie [Voir *BMP*, n° 6]. — *BMP*, n° 11.

— Laurent (M.). — Explication française. M. P. et l'amour : l'affaiblissement de l'amour. — *L'École*, 13 mai.

— Maranini (Lorenza). — Senso e valore degli aggettivi « congiunti » nello stile di P. — *SF*, gennaio-aprile.

— Marissel (André). — P. et Léon-Pierre Quint. — *TR*, avril.

— Nava (José). — Brasileiros nos caminhos de P. — *Revista do Livro* (Rio de Janeiro), março 1960.

— Nitzberg (Howard). — *A la recherche du temps perdu :* Mirror-image as a level of extratemporal existence. — *FR*, April.

— Riefstahl-Nordlinger (Marie). — Chez Céleste. — [In] * Studies in modern French literature. — Manchester, 1961.

— Riva (Raymond Theodore). — Recurrent thematic material and its structural use in the works of M. P. [Thèse University of Illinois, 1960]. — *Dissertation abstracts*, vol. XXI, nº 5, November 1960.

— Roudil (Pierre). — « Réalisme » de la *Recherche du temps perdu.* — *BMP*, nº 11.

— Voir : *Stendhal.*

Tharaud (J.-J.). — Voir : *Péguy (Ch.).*

René Rancœur.

Abréviations. — Amis (Les) de Flaubert. *AFl.* — Amitié (L') Ch. Péguy. Feuillets mensuels. *ACP.* — Annales de l'Université de Paris. *AUP.* — Année (L') balzacienne. *AB.* — Biblio. *B.* — Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance. *BHR.* — Bulletin de l'Association G. Budé. *BGB.* — Bulletin de la Société des Amis de M. Proust. *BMP.* — Bulletin de la Société des Amis de Montaigne. *BAM.* — Bulletin du Bibliophile. *BB.* — Cahiers de l'Association internationale des études françaises. *CAIEF.* — Cahiers du Sud. *CS.* — Comparative Literature. *CL.* — Contemporary Review. *CR.* — Éducation (L') nationale. *EN.* — Europe. *E.* — Figaro (Le) littéraire. *FL.* — French (The) Review. *FR.* — French Studies. *FS.* — Gazette de Lausanne. *GL.* — Information (L') littéraire. *IL.* — Journal de Genève. *JG.* — Journal of the History of ideas. *JHI.* — Letterature moderne. *LM.* — Lettres (Les) françaises. *LF.* — Lettres (Les) romanes. *LR.* — Mercure de France. *MF.* — Modern Language Notes. *MLN.* — Modern Language Quarterly. *MLQ.* — Modern (The) Language Review. *MLR.* — Modern Philology. *MP.* — Neophilologus. *N.* — La Nouvelle Revue française. *NRF.* — Nouvelles (Les) littéraires. *NL.* — Publications of the Modern Language Association. *PMLA.* — Revue (La) des Deux Mondes. *RDM.* — Revue d'histoire des sciences. *RHS.* — Revue d'histoire du théâtre. *RHT.* — Revue d'histoire littéraire de la France. *RHLF.* — Revue de littérature comparée. *RLC.* — Revue de Paris. *RP.* — Revue des langues vivantes. *RLV.* — Revue des sciences humaines. *RSH.* — Revue (La) générale belge. *RGB.* — Rivista di letterature moderne e comparate. *RLMC.* — Romanic (The) Review. *RR.* — Stendhal-Club, *SC.* — Studi Francesi. *SF.* — Studies in Philology. *SP.* — Symposium. *S.* — Table (La) Ronde. *TR.* — Temps (Les) Modernes. *TM.* — Times (The) Literary Supplement. *TLS.* — Yale French Studies. *YFS.* — Zeitschrift für französische Sprache und Literatur. *ZFSL.*

Le Gérant : Gérald Mignot

Imprimé en France à l'Imprimerie Willaume-Egret à Saint-Germain-lès-Corbeil en septembre 1961. O. P. I. A. C. L. 31.1152. — Dépôt légal : 3e trimestre 1961.
Nº d'ordre dans les travaux de la Librairie Armand Colin : 2430.
Nº d'ordre dans les travaux de l'Imprimerie Willaume-Egret : 1414.

3748. Nohant, 2 sept. A Henri Amic. *Magasin littéraire*, 1er janv.-1er déc. 1892 ; *Amic, Mes souvenirs*, 134-136.

3749. Nohant, 3 sept. Au même. *Magasin littéraire*, 1er janv.-1er déc. 1892 ; *Amic, Mes souvenirs*, 138.

3750. Nohant, 7 sept. A Gustave Flaubert. *NR*, 15 mars 1883, 283-284 ; *Corr.*, VI, 355 ; *S.-Flaubert*, 427.

3751. 19 sept. Au vicomte de Spoelberch de Lovenjoul. *C. Ryelandt, op. cit.*, 21-22 (incompl.). — Copies, Lov., E 925, fol. 536 et BHVP, carton G 5921 (4).

3752. S. d. [Nohant, 26 sept., date confirmée par le carnet n. a. fr. 13662]. A Charles-Edmond. *Corr.*, VI, 356-357.

3753. 5 8bre. Au même. *Corr.*, VI, 358-359.

3754. Nohant, 8 oct. A Gustave Flaubert. *S.-Flaubert*, 427-429.

3755. Nohant, 12 8bre. A Edouard Charton. *Corr.*, VI, 359-360. — Aut., Bibliothèque municipale, Versailles, dossier 1592, fol. 17.

3756. Nohant, 23 oct. Au vicomte de Spoelberch de Lovenjoul. *Corr.*, VI, 360-361 ; *C. Ryelandt, op. cit.*, 23. — Copie, Lov., E 925, fol. 539.

3757. Nohant, 30 oct. [cette l. est inscrite dans le carnet n. a. fr. 13662 à la date du 29]. Au même. *C. Ryelandt, op. cit.*, 24-25. — Copies, Lov., E 925, fol. 541-542 et BHVP, carton G 5921 (4).

3758. 8 9bre [c. p. Ardentes, 8 [...] 75, c. p. d'arr. Paris, 9 nov.]. A Edmond Plauchut. *Corr.*, VI, 362. — Aut., BHVP, G 2947.

3759. Nohant, 15 nov. A Gustave Flaubert. *NR*, 15 mars 1883, 284 ; *Corr.*, VI, 363-364 (incompl.) ; *S.-Flaubert*, 429-430 (variantes).

3760. Nohant, 19 nov. A Edmond Plauchut. *Le Temps*, 26 déc. 1880 (publ. s. d.) ; *Corr.*, VI, 364-365 (sous la date du 19 nov.).

3761. S. d. [20 nov., c. p. Ardentes, 20 nov. 75]. Au même. *Corr.*, VI, 365-366 (incompl.). — Aut., BHVP, G 2949.

3762. Nohant, 6 déc. Au vicomte de Spoelberch de Lovenjoul. *C. Ryelandt, op. cit.*, 26-27. — Copies, Lov., E 925, fol. 546 et BHVP, carton G 5921 (4).

3763. Nohant, [12, d'après l'agenda] déc. A Henri Amic. *Magasin littéraire*, 1er janv.-1er déc. 1892 ; *Amic, Mes souvenirs*, 157-158 (sous la date fausse du 22 déc.).

3764. Nohant, 18 et 19 déc. A Gustave Flaubert. *NR*, 15 mars 1883, 284-286 ; *Corr.*, VI, 366-369 (incompl.) ; *S.-Flaubert*, 431-434.

3765. Nohant, 22 déc. Au vicomte de Spoelberch de Lovenjoul. *C. Ryelandt, op. cit.*, 28. — Copies, Lov., E 925, fol. 550 et BHVP, carton G 5921 (4).

— 22 déc. A Henri Amic. Voir nos 3706 et 3763.

3766. Nohant, 27 déc. A Edmond Adam. *Corr.*, VI, 370.

3767. [1875 (?)]. A Gustave Flaubert. *S.-Flaubert*, 424 (publ. s. d. parmi les l. de 1875).

3768. [1875 (?)]. A Félix Duquesnel. *Fig.*, 24 avril 1877 (frag. s. d. « vous verrez que vous ne jouerez *Mauprat* qu'après ma mort »).

1876

3769. Nohant, 1er janv. A Alexandre Dumas fils. *Cat. de l'exposition G. S., B. N., 1954*, no 362 (frag.) et pl. VIII (fac-sim.).

3770. [2 janv., d'après le texte, date confirmée par le carnet n. a. fr. 13664]. A Juliette Adam. *J. Adam, Nos amitiés politiques avant l'abandon de la revanche*, 312.

3771. Nohant, 2 janv. A Marguerite Thuillier. *Corr.*, VI, 371. — Aut., Lov., E 915, fol. 429-430.

3772. Nohant, 2 janv. A Henri Harrisse. *Ann. pol. et lit.*, 20 juin 1926, 667. — Aut., B. N., n. a. fr. 11189, fol. 369-371.

3773. 2 janv. Au docteur Henri Favre. *La Revue*, 15 juillet 1908, 145-146. — Copie, BHVP, carton G 5921 (3).

3774. Nohant, 3 janv. A Henri Amic. *Magasin littéraire*, 1er janv.-1er déc. 1892 ; *Amic, Mes souvenirs*, 171.

3775. Nohant, 3 janv. A Maurice Paul-Albert. *Corr.*, VI, 372.

3776. S. d. [cette l. aurait été écrite peu avant la mort de G. S., si l'on en croit le signataire de l'article, Ad. Le Reboullet, qui la publie. Or, le 6 janv. 1876, dans le carnet n. a. fr. 13664, nous trouvons la mention d'une l. écrite à Le Reboullet, est-ce celle-ci ?]. A X... [Ad. Le Reboullet (?)]. *La Vie littéraire*, 4 janv. 1877 (frag. s. d. et sans nom de destinataire).

3777. Nohant, 12 janv. (P. S. du 15). A Gustave Flaubert. *NR*, 15 mars 1883, 287-292 ; *Corr.*, VI, 373-380 ; *S.-Flaubert*, 438-445.

3778. Nohant, 21 janv. Au vicomte de Spoelberch de Lovenjoul. *C. Ryelandt, Le Vicomte de Spoelberch de Lovenjoul et G. S.*, 29. — Copies, Lov., E 925, fol. 559 et BHVP, carton G 5921 (4).

3779. Nohant, 27 janv. A Philippe de Chennevières. *L'Artiste*, août 1885, 88.

3780. Nohant, 29 janv. A Maurice Paul-Albert. *Corr.*, VI, 381.

3781. 31 janv. Au prince Napoléon (Jérôme). *RDM*, 15 sept. 1923, 340 (avec la fausse indication : Paris, à cette date G. S. est à Nohant).

3782. Nohant, 2 févr. A Philippe de Chennevières. *L'Artiste*, août 1885, 88.

3783. Nohant, 4 févr. A Victor Hugo. *R France*, 1er déc. 1922, 529.

3784. Nohant, 4 févr. A Henri Amic. *Magasin littéraire*, 1er janv.-1er déc. 1892 ; *Amic, Mes souvenirs*, 183.

3785. Nohant, 10 févr. A Albert Lacroix. *NRI*, 15-25 déc. 1897, 669-670 (incompl.) ; *Cat. Charavay*, nº 50, pièce 115 (court frag.) ; *RHLF*, janv.-mars 1933, 149-150 (même frag.) ; *Cat. Blaizot*, Vente des 7-8 mars 1938, pièce 232.

3786. Nohant, 14 févr. A Mme P[oulecare]. *Corr.*, VI, 382-383 (la destinataire n'est désignée que par l'initiale de son nom qui a pu être rétabli grâce au carnet n. a. fr. 13664).

3787. [Févr. (?), d'après le texte et une l. de Victor Hugo du 28 févr., cette l. pourrait dater de cette époque]. A Juliette Adam. *J. Adam, op. cit.*, 376 (frag. s. d.).

3788. Nohant, 1er mars. A Henri Amic. *Magasin littéraire*, 1er janv.-1er déc. 1892 ; *Amic, Mes souvenirs*, 183-185.
— 1er mars. Au même. Voir nº 3803.
— 2 mars. Au même. Voir nº 3804.

3789. Nohant, 6 mars. Au même. *Magasin littéraire*, 1er janv.-1er déc. 1892 ; *Amic, Mes souvenirs*, 185-186.

3790. Nohant, 6 mars. A Gustave Flaubert. *S.-Flaubert*, 445-446.

3791. Nohant, 9 mars [c. p. Ardentes, 9 mars]. A Henry Harrisse. *Ann. pol. et lit.*, 20 juin 1926, 668. — Aut., B. N., n. a. fr. 11189, fol. 377-379.

3792. Nohant, 9 mars. A Blanche Barretta. *Le Temps*, 26 déc. 1880 ; *Corr.*, VI, 390-391.

3793. Nohant, 9 mars [voir à propos de cette date A. F. J. Jacobs, *BB*, 1956,

301-302]. A Gustave Flaubert. *NR*, 15 mars 1883, 292 ; *Corr.*, VI, 389-390 (incompl.) ; *S.-Flaubert*, 449 (plus compl.).

3794. Nohant, 10 mars [cette l. est inscrite dans le carnet n. a. fr. 13664 à la date du 9]. A Henri Amic. *Magasin littéraire*, 1er janv.-1er déc. 1892 ; *Amic, Mes souvenirs*, 186-188.

3795. Nohant, 15 mars. A Mme Borget. *Amic, En regardant*, 233-234. — Copies, Lov., E 925, fol. 566 et BHVP, carton G 5921 (2).

3796. Nohant, 16 mars. A Henri Amic. *Magasin littéraire*, 1er janv.-1er déc. 1892 ; *Amic, Mes souvenirs*, 188-189.

3797. Nohant, 18 mars. A Henri Burgalat. *Corr.*, VI, 391-393.

3798. 18 mars. A Edmond Plauchut. *La Vie moderne*, 22 juillet 1882, 458 (frag. s. d.). — Aut., BHVP, G 2952.

3799. Nohant, 19 mars. A Andrée Lacombe. *Le Rappel*, 14 mai 1876, 2.

3800. Nohant, 20 mars. A Philippe de Chennevières. *L'Artiste*, août 1885, 89.

3801. Nohant, 20 mars. A Henri Amic. *Magasin littéraire*, 1er janv.-1er déc. 1892 ; *Amic, Mes souvenirs*, 190-191.

3802. Nohant, 20 mars. A Mme Borget. *Corr.*, VI, 393-397.

3803. Nohant, [23, date donnée par le carnet n. a. fr. 13664] mars. A Henri Amic. *Corr.*, VI, 383-385 (sous la fausse date du 1er mars) ; *Magasin littéraire*, 1er janv.-1er déc. 1892 ; *Amic, Mes souvenirs*, 191-194 (sous la date du 27 mars).

3804. Nohant, [24, d'après le texte cette l. a été écrite le lendemain de la précédente, date confirmée par le carnet n. a. fr. 13664] mars. Au même. *Renée*, 1879, 2-3 (frag. s. d.) ; *Corr.*, VI, 386-388 (sous la date fausse du 2 mars) ; *Magasin littéraire*, 1er janv.-1er déc. 1892 ; *Amic, Mes souvenirs*, 194-197 (sous la date du 28 mars, 1re l.).

3805. Nohant, 25 mars [cette l. est inscrite dans le carnet n. a. fr. 13664 à la date du 26 mars]. A Gustave Flaubert. *NR*, 15 mars 1883, 292-294 ; *Corr.*, VI, 397-399 (incompl.) ; *S.-Flaubert*, 450-451 (plus compl.) ; *Maurois, Lélia*, 515 (frag. sous la date fausse du 25 mars 1872).

3806. Nohant, [27, date donnée par le carnet n. a. fr. 13664] mars. A Henri Amic. *Magasin littéraire*, 1er janv.-1er déc. 1892 ; *Amic, Mes souvenirs*, 198-199 (sous la date du 28 mars, 2e l.).
— 27 mars. Au même. Voir no 3803.
— 28 mars. Au même. Voir no 3804 et 3806.

3807. 30 mars. A Gustave Flaubert. *S.-Flaubert*, 452.

3808. Nohant, 1er avril. A Henri Amic. *Magasin littéraire*, 1er janv.-1er déc. 1892 ; *Amic, Mes souvenirs*, 199-202.

3809. Nohant, 3 avril. A Charles Poncy. *RDM*, 15 août 1909, 932 (frag.) ; *D. Fahmy, Ch. Poncy*, 124 (même frag. sous la date fausse du 5 avril). — Aut., Br. Mus., Add. mss 41189, fol. 355-357.

3810. Nohant, 4 avril. A Henri Amic. *Magasin littéraire*, 1er janv.-1er déc. 1892 ; *Amic, Mes souvenirs*, 203-204.

3811. Nohant, 4 avril. A Martine. *Les Nouvelles littéraires et politiques (Lyon)*, 10 mai 1903, 2 (frag.). — Aut., coll. particulière ; copie, Lov., E 925, fol. 569.
— 5 avril. A Charles Poncy. Voir no 3809.

3812. Nohant, 5 avril. A Gustave Flaubert. *S.-Flaubert*, 458-459. — Copies, Lov., E 925, fol. 570 et BHVP, carton G 5921 (3).

3813. Nohant, 8 avril. A Henri Amic. *Magasin littéraire*, 1er janv.-1er déc. 1892 ; *Amic, Mes souvenirs*, 205-207.

3814. Nohant, 17 avril. Au même. *Magasin littéraire*, 1er janv.-1er déc. 1892 ; *Amic, Mes souvenirs*, 207.
3815. Nohant, 21 avril. A Charles-Edmond. *Corr.*, VI, 399-400.
3816. Nohant, 26 avril. A Henri Amic. *Magasin littéraire*, 1er janv.-1er déc. 1892 ; *Amic, Mes souvenirs*, 208-209.
3817. Nohant, 26 avril. A Anatole France. *J. M. Pouquet, Le Salon de Mme Arman de Caillavet*, 1926, 61 ; *Cat. Vente Arman de Caillavet*, 1er-2 juin 1932, no 268 (1o) [frag.] ; *Cat. de l'exposition G. S., B. N., 1954*, no 364 (frag.).— Aut., B. N., Papiers Anatole France.
3818. Nohant, 10 mai. A Henri Amic. *Magasin littéraire*, 1er janv.-1er déc. 1892 ; *Amic, Mes souvenirs*, 218-219.
3819. [Vers le 11 mai, d'après le texte]. A Juliette Adam. *J. Adam, op. cit.*, 365 (court frag. s. d.).
3820. [Mai, d'après le texte]. A la même. *J. Adam, op. cit.*, 370 (court frag. s. d.).
3821. Nohant, 16 mai. Au docteur Henri Favre. *Corr.*, VI, 400-401.
3822. Nohant, 18 mai [cette l. est inscrite dans le carnet n. a. fr. 13664 à la date du 17]. A Henri Amic. *Magasin littéraire*, 1er janv.-1er déc. 1892 ; *Amic, Mes souvenirs*, 220-221.
3823. Nohant, 22 mai. A Maurice Paul-Albert. *Corr.*, VI, 401-402. — 23 mai. Au docteur Henri Favre. Voir no suivant.
3824. Nohant, 28 mai. Au même. *Fig.*, 13 juin 1876 ; *Corr.*, VI, 403-404 *La Revue*, 15 juillet 1908, 146 ; *K*, IV, 598 (sous la date fausse du 23 mai) ; *Maurois, op. cit.*, 523-524 (sous la date fausse du 23 mai).
3825. Nohant, 28 mai. A Marguerite Thuillier. *Corr.*, VI, 402-403. — Aut., Lov., E 915, fol. 434-435.
3826. [30 mai 1876, dernière l. inscrite dans le carnet n. a. fr. 13664]. A Oscar Cazamajou. *R. Lécuyer et P. E. Cadillac, Demeures inspirées et sites romanesques*, 289 (frag. s. d.).

II. — LETTRES NON DATÉES

3827. A Duquesnel. « Quand donc me jouerez-vous mon Mauprat... ? » *Fig.*, 24 avril 1877 (frag. s. d.).
3828. Au même. « C'est bien le moins que je bouche le trou que je viens de faire à votre répertoire.... » *L'Événement*, 25 avril 1877 (frag. s. d.).
3829. A Martine. « Je vous prie de m'acheter au marché aux fleurs.... » *Les Nouvelles littéraires et politiques (Lyon)*, 10 mai 1903.
3830. A Edmond Plauchut. « Sargent, je vous envoie des petits verres de Venise.... » *La Vie moderne*, 22 juillet 1882, 458 (frag. s. d.). — Aut., BHVP, G 2761.
3831. A un ami. « Mon pays est comme moi insignifiant.... » *Le Gaulois*, 12 sept. 1919, 1 (frag. s. d.).
3832. A un ami. « Le pays n'est pas beau généralement chez nous.... » *RB*, 15-22 mars 1919.
3833. A sa corsetière. « Je vous prie, Madame, de venir recevoir.... » *Le Parnasse satyrique du XIXe siècle*, 1864, I, 191 (fac sim.).
3834. A un éditeur. « Je vous envoie, illustrissime éditeur, un bout de manuscrit.... » *Fig.*, 3 févr. 1899.
3835. A un poète. « Il y a du talent dans ces vers.... » *Mélanges curieux et anecdotiques, notice de Charles Asselineau*, 420-421 (frag.) ; *Cat. Charavay*, no 694, pièce no 2594.
3836. A un destinataire non identifié. « Il faudra relire parce que beau-

coup de lettres sont floues.... » *Lit. nas.*, 1939, nos 33-34, 716. — Aut., Institut Marx-Engels-Lénine, Moscou.

3837. A UN DESTINATAIRE NON IDENTIFIÉ. « Je vous remercie de la sympathie que vous me témoignez.... » *Fig.*, 2 juillet 1863 (1re lettre).

3838. AU MÊME DESTINATAIRE NON IDENTIFIÉ. « Je vous remercie de tous les éloges que vous me donnez.... » *Fig.*, 2 juillet 1863 (2e lettre).

3839. AU MÊME DESTINATAIRE NON IDENTIFIÉ. « Tout ce que vous me dites est excellent.... » *Fig.*, 2 juillet 1863 (frag., 3e lettre).

3840. AU MÊME DESTINATAIRE NON IDENTIFIÉ. « Merci pour l'offre sympapathique que vous me faites.... » *Fig.*, 2 juillet 1863 (frag., 4e lettre).

3841. A UN DESTINATAIRE NON IDENTIFIÉ. « Mickiewicz vit dans la foi.... » *Centre-Éclair*, 26 août 1929 (frag.).
— A JULES SIMON. « Ne faites pas cela, mon cher ami.... » Ce fragment est présenté dans la *Liberté*, 4 sept. 1900, comme un propos de G. S. ; dans *ICC*, 30 mars 1904, comme un fragment de lettre ; cette 2e publication ayant été faite d'après l'article de la *Liberté*, nous estimons que c'est par erreur qu'il a été présenté comme lettre et nous ne le signalons ici que pour mémoire.

SUPPLÉMENT

1re partie

Nous groupons ici, les lettres qui ont été omises et celles qui, publiées en 1959 et 1960, n'ont pu figurer dans le Répertoire.

3842. Nohant, 4 Xbre [c. p. 7 déc. 1828, c. p. d'arr. 11 déc. 1828]. A CHARLES MEURE. *Lille-Lettres*, oct. 1960 (frag. sous la date fausse du 4 oct.). — Aut., Lov., E 888, fol. 8-9.

3843. 4 Xbre [c. p. 6 déc. 1828, c. p. d'arr. 7 déc. 1828]. A CARON. *Lille-Lettres*, oct. 1960 (frag.). — Aut., Lov., E 869, fol. 64-65.

3844. Nohant, 15 août 1829. A FRANÇOIS DURIS-DUFRESNE. *Harvard Library Bulletin*, vol. XIV, no 3, automne 1960, 402-403 et fac-sim., pl. I, 406. — Aut., Harvard College Library.

3845. Nohant, 2 7bre [c. p. La Châtre, 3 sept. 1829, c. p. d'arr. Argenton, 6 sept. 1829]. — AU MÊME. *Harvard Library Bulletin*, vol. XIV, no 3, automne 1960, 403-404. — Aut., Harvard College Library.

3846. Nohant, 23 août [c. p. La Châtre, 24 août 1830, c. p. d'arr. 25 août 1830]. AU MÊME. *Harvard Library Bulletin*, vol. XIV, no 3, automne 1960, 405-407. — Aut., Harvard College Library.

3847. 17 sept. 1830. A CHARLES MEURE. *Lélia, éd. Reboul*, p. XLVI, note 1 (frag.). — Aut., Lov., E 888, fol. 38.

3848. Mercredi matin [c. p. 2 févr. 1831]. A FRANÇOIS DURIS-DUFRESNE. *Harvard Library Bulletin*, vol. XIV, no 3, automne 1960, 408. — Aut., Harvard College Library.

3849. Vendredi [mention du destinataire : 4 févr. 1831]. AU MÊME. *Harvard Library Bulletin*, vol. XIV, no 3, automne 1960, 408-409. — Aut., Harvard College Library.

3850. Samedi soir [19 févr. 1831, d'après le texte]. AU MÊME. *Harvard Library Bulletin*, vol. XIV, no 3, automne 1960, 410-411. — Aut., Harvard College Library.

3851. S. d. [c. p. 25 févr. 1831]. Au même. *Harvard Library Bulletin*, vol. XIV, n° 3, automne 1960, 411-412. — Aut., Harvard College Library.

3852. S. d. [c. p. 26 mars 1831, c. p. d'arr. 28 mars 1831]. A Casimir. *Harvard Library Bulletin*, vol. XIV, n° 3, automne 1960, 410 (court frag.). — Aut., Lov., E 868, fol. 145.

3853. Nohant, 14 avril [c. p. La Châtre, 14 avril 1831, c. p. d'arr. 16 avril 1831]. A François Duris-Dufresne. *Harvard Library Bulletin*, vol. XIV, n° 3, automne 1960, 412-413. — Aut., Harvard College Library.

3854. 5 juin [1831, c. p. Châteauroux, 5 juin 1831]. Au même. *Harvard Library Bulletin*, vol. XIV, n° 3, automne 1960, 413. — Aut., Harvard College Library.
— 20 juillet 1831. A Casimir. Voir n° suivant.

3855. S. d. [début août 1831, d'après le texte]. Au même. *Harvard Library Bulletin*, vol. XIV, n° 3, automne 1960, 412 (court frag. sous la date fausse du 20 juillet). — Aut., Lov., E 868, fol. 151-152.

3856. 25 août 1831. A Jules Boucoiran. *RSH*, oct.-déc. 1959, 380 (court frag.). — Copie, Lov., E 920, fol. 23.

3857. 27 janv. 1832. A Charles Meure. *RSH*, oct.-déc. 1959, 382 (frag.). — Aut., Lov., E 888, fol. 58.

3858. S. d. [c. p. Paris, 22 mai 1832, c. p. d'arr. 24 mai 1832]. A Charles Duvernet. *RSH*, avril-sept. 1960, 214-217. — Aut., Lov., E 913, fol. 238-240.

3859. S. d. [sept. ou oct. 1832]. A Henri Dupuy. *Revue de Saintonge et d'Aunis*, 1er mai 1900, 220.

3860. S. d. [25 oct. 1832, d'après le texte]. A François Duris-Dufresne. *Harvard Library Bulletin*, vol. XIV, n° 3, automne 1960, 414. — Aut., Harvard College Library.

3861. S. d. [c. p. 18 mai 1833]. A Émile Paultre. *RSH*, avril-sept. 1960, 217. — Aut., Lov., E 915, fol. 16.

3862. 20 mai [c. p. 21 mai 1833]. Au même. *RSH*, avril-sept. 1960, 218. — Aut., Lov., E 915, fol. 23-24.

3863. Jeudi soir [23 mai, c. p. 24 mai 1833]. Au même. *RSH*, avril-sept. 1960, 218-219. — Aut., Lov., E 915, fol. 17-18.

3864. S. d., le P. S. est daté vendredi [6 déc., c. p. 7 déc. 1833, c. p. d'arr. La Châtre, 9 déc. 1833]. A Casimir. *G. Imbault, George Sand et Montluçon*, 2 (frag. sous la date fausse du 30 nov.) ; *A. Poli, L'Italie dans la vie et dans l'œuvre de G. S., 1960*, 52 (frag. en partie inédit). — Aut., Lov., E 868, fol. 173-174.

3865. Venise, 25 juin [c. p. Venise, 26 juin 1834]. A Émile Paultre. *RSH*, avril-sept. 1960, 219-222 (l. déjà citée n° 469).

3866. S. d. [entre le 13 oct. et le début nov. 1834]. A Franz Liszt. *F. Hirth, Henri Heine und seine Französischen Freunde, Mainz, 1949*, 188 (frag. s. d.).

3867. Lundi [fin 1834, début 1835 d'après le texte]. A Henri Heine. *Hirth, op. cit.*, 189 (publ. traduite en allemand). — Aut., coll. de la princesse Cécile Murat.

3868. S. d. [Nohant, 1834 ou 1835 (?)]. A Joseph Bourgoing. *RSH*, oct.-déc. 1959, 456. — Copie, Lov., E 920, fol. 91.

3869. 17 sept. 1835. A Hippolyte Chatiron. *Lélia, éd. Reboul*, 343, note 2 (frag.). — Aut., BHVP, G 278.

3870. [1835]. A Helmina de Chézy. *Hirth, op. cit.*, 192 (frag. s. d., publ. traduite en allemand. Le sujet paraît être le même que celui du n° 605, mais est-ce la même l. ?).

3871. S. d. [Nohant, début mars 1836]. A Rozanne Bourgoing. *RSH*, oct.-déc. 1959, 457. — Aut., coll. particulière.

3872. S. d. [printemps 1836, daté par G. Lubin]. A Henri Heine. *Hirth, op. cit.*, 199 (publ. traduite en allemand). — Aut., Hambourg, Staats und universität Bibliothek.

3873. S. d. [Nohant, 17 mai 1836]. A Joseph Bourgoing. *RSH*, oct.-déc. 1959, 457. — Aut., coll. particulière.

3874. S. d. [Nohant, 17 mai, c. p. La Châtre, 17 mai 1836]. A Rozanne Bourgoing. *RSH*, oct.-déc. 1959, 458. — Aut., coll. particulière.

3875. S. d. [La Châtre, 13 juin 1836, d'après le texte et celui du *Journal* de Didier]. A Charles Didier. *RSH*, oct.-déc. 1959, 498-502. — Aut. et copie, Lov., E 890, fol. 12-19.

3876. La Châtre, 8 juillet [c. p. La Châtre, 9 juillet 1836, c. p. d'arr. 11 juillet 1836]. A Maurice. *Le Droit*, 30-31 juillet 1836, 878 (court frag.) ; *Michel de Bourges, Discours et plaidoieries, éd. 1909*, 148 (même frag.) ; *RSH*, oct.-déc. 1959, 460, note 22 (frag.). — Aut., Lov., E 870, fol. 5-10.

3877. S. d. [Nohant, juillet 1836, d'après le texte]. A Rozanne Bourgoing. *RSH*, oct.-déc. 1959, 458-459. — Aut., coll. particulière.

3878. S. d. [Bourges, vers le 15 juillet 1836]. A Rozanne Bourgoing. *RSH*, oct.-déc. 1959, 459. — Aut., coll. particulière.

3879. S. d. [Nohant, août 1836]. A la même. *RSH*, oct.-déc. 1959, 460-461. — Aut., coll. particulière.

3880. S. d. [début sept. 1836]. Au major Pictet. *A. Pictet, Une course à Chamounix, 1838*, 11-12 ; *éd. 1930*, 7.

3881. S. d. [nov. 1836]. A Alexis Duteil. *Lélia, éd. Reboul*, 333, note 2 (frag.) ; *A. Poli, op. cit.*, 167 (frag. inédit). — Copie, Lov., E 920, fol. 165.

3882. S. d. [Nohant, fin janv. 1837]. A Rozanne Bourgoing. *RSH*, oct.-déc. 1959, 461. — Copie, Lov., E 917, fol. 137.

3883. S. d. [Nohant, févr. 1837]. A la même. *RSH*, oct.-déc. 1959, 461-462.

3884. S. d. [c. p. La Châtre, 15 mars 1837, c. p. d'arr. 17 mars 1837]. A Christine Buloz. *RSH*, oct.-déc. 1959, 461, note 26 (court frag.). — Aut., Lov., E 861 *ter*, fol. 228-229.

3885. S. d. [c. p. La Châtre, 14 mai 1837, c. p. d'arr. 16 mai 1837]. A Alfred Michiels. *RSH*, avril-sept. 1960, 246-247. — Aut., Lov., E 914, fol. 501-502.

3886. S. d. [d'après le texte, postérieure à la précédente]. Au même. *RSH*, avril-sept. 1960, 243-246. — Aut., Lov., E 914, fol. 497-500.

3887. S. d. [après le 11 juin 1837, d'après le texte]. A Eugène Pelletan. *RSH*, avril-sept. 1960, 247-248. — Aut., Lov., E 914, fol. 504-506.

3888. S. d. [avant sept. 1837 (?)]. A Rozanne Bourgoing. *RSH*, oct.-déc. 1959, 462. — Aut., coll. particulière.

3889. S. d. [Nohant, fin sept. 1837]. A la même. *RSH*, oct.-déc. 1959, 462-463. — Aut., coll. particulière.

3890. S. d. [postérieure au 3 nov. 1837, d'après le texte]. A Édouard de Vasson. *Harvard Library Bulletin*, vol. XIV, n° 3, automne 1960, 413 (frag.). — Copie, Lov., E 920, fol. 257.

3891. S. d. [postérieure à avril 1838]. A François Buloz. *A. Poli, op. cit.*, 181. — Aut., Lov., E 858, fol. 210-211.

3892. Nohant, 22 avril 1838. A Scipion du Roure. *A. Poli, op. cit.*, 191. — Copie, Lov., E 920, fol. 264.

3893. S. d. [fin août ou début sept. 1838]. A Henri Heine. *Hirth, op. cit.*, 202 (publ. traduite en allemand). — Aut., coll. de la princesse Cécile Murat.

3894. Vendredi [c. p. 4 mars 1840]. Au comte Federico Confalonieri. *Carteggio del Conte Confalonieri, a cura di G. Gallavresi, Milan, 1913*, IV, 1009 ; *A. Poli, op. cit.*, 203. — Aut., archives Dolez, Bruxelles.

3895. Paris, 19 juin [1840]. A Hippolyte de La Morvonnais. *E. Fleury, H. de La Morvonnais*, 1911, 270-271.

3896. Mercredi 9 [c. p. 10 sept. 1840]. A Honoré de Balzac. *RSH*, oct.-déc. 1959, 444. — Aut., Bibl. municipale, Angers.

3897. S. d. [entre 1840 et 1842, d'après le texte et l'adresse de Balzac]. Au même. *RSH*, oct.-déc. 1959, 445.

3898. 20 janv. 1841. A F. Bonnaire. *A. Poli, op. cit.*, 204 (court frag.).

3899. S. d. [samedi, 13 févr. 1841, datée par Z. Markiewicz]. A Adam Mickiewicz. *RLC*, janv.-mars 1960, 119. — Aut., musée Mickiewicz, Paris, n° 912.

3900. [1841]. A Henri Mondeux. *H. Barbier, Vie de Henri Mondeux, 1841*, 74-75.

3901. S. d. [vers oct. ou nov. 1843]. A Maurice. *K*, III, 485 (court frag. sous la date du 7 nov.). — Aut., BHVP, G 1291 ; copie, Lov., E 921, fol. 54.

3902. S. d. [9 mars 1844, mention postérieure sur l'aut.]. A Adolphe Didron. *Le Rotarien français*, n° 102, Noël 1960, 34-35 (frag. s. d. et sans nom de destinataire). — Aut., Lov., E 913, fol. 87-88 (une note jointe donne à tort Édouard, comme prénom au destinataire).

3903. S. d. [après le 8 juin 1844]. A Louise Colet. *A. Poli, op. cit.*, 214. — Aut., Lov., E 912, fol. 516.

3904. 19 8^{bre} [c. p. La Châtre, 20 oct. 1845, c. p. d'arr. Lagny, 22 oct.]. A Giroux et Vialat. *RSH*, oct.-déc. 1959, 364 (frag.). — Aut., Lov., E 864, fol. 249-250.

3905. S. d. [4 avril 1846, mention postérieure du destinataire]. A George Sumner. *MLN*, juin 1927, 391-394. — Aut., Harvard University Library, mss. amer., 1-4, Carton 130, n° 71.

3906. 15 (?) mai 1846. A Maurice. *K*, III, 506 (court frag. sous la date du printemps 1846). — Aut., BHVP, G 1353 ; copie, Lov., E 921, fol. 205-206.

3907. S. d. [1re quinzaine de janv. 1847]. A W. Macready. *RSH*, oct.-déc. 1959, 512 (frag.) ; *A. Poli, op. cit.*, 235 (même frag.). — Aut., Lov., E 914, fol. 318-320.

3908. S. d. [avant le 23 juin 1847, d'après le texte]. A Théodore Rousseau. *Les œuvres libres*, oct. 1951, n° 291, 45 (court frag.) ; *Maurois, Lélia*, 357 (même frag. ; dans ces deux publ. ce frag. est joint à un frag. de la l. suivante et à un frag. de la l. n° 1494). — Copie, Lov., E 921, fol. 333.

3909. 25 juin 1847. Au même. Mêmes références ; un frag. de cette l. est joint à un frag. de la l. précédente et à un frag. de la l. n° 1494.

3910. Nohant, 16 février [18]48. A Hortense Allart. *SF*, n° 9, sept.-déc. 1959, 414-416. — Aut., B. N., n. a. fr. 20617, fol. 246-247.

3911. Nohant, 12 juin [18]48. A la même. *SF*, n° 9, sept.-déc. 1959, 417-418, fac-sim. 416. — Aut., B. N., n. a. fr. 20617, fol. 249-250.

3912. Nohant, 26 [avril 1850]. A Michel Accursi. *Cat. de la Vente Alfred Dupont, 3^{e} partie*, 6 déc. 1958, n° 290 (frag.) ; *A. Poli, op. cit.*, 240 (même frag.).

3913. S. d. [avril 1850, l. redatée ainsi que la précédente par G. Lubin]. Au même. *Cat. de la Vente Alfred Dupont, 3e partie*, 6 déc. 1958, n° 290 (frag. soudé à celui de la l. précédente) ; *A. Poli, op. cit.*, 240 (même frag.).

3914. 18 févr. [1852]. Au même. *P. Cornuau, Bulletin d'aut.*, n° 92, oct. 1956, n° 1157 (frag. sous la date de 1854) ; *A. Poli, op. cit.*, 242-243 (même frag. sous la date de 1852).

3915. 6 mai 1853. A Maurice. *NL*, 25 août 1960, 2 (frag.). — Aut., BHVP, G 1591.

3916. Nohant, 22 juillet [1853]. A Gustave Vaëz. *Harvard Library Bulletin* vol. XIV, n° 3, automne 1960, 420-422, fac-sim., pl. II, 423. — Aut., Harvard College Library.

3917. 22 avril [1854]. A François Campadelli. *A. Poli, op. cit.*, 260 (frag.). — Aut., Lov., E 912, fol. 430.

3918. Jeudi 29 [mars 1855]. A Mme Alexandre Dumas père (Ida Ferrier). *A. Poli, op. cit.*, 277. — Aut., Lov., E 913, fol. 125.

3919. 16 avril 1855. A la même. *A. Poli, op. cit.*, 285-286. — Aut., Lov., E 913, fol. 128-129.

3920. Rome, 19 avril 1855. A la même. *A. Poli, op. cit.*, 286. — Aut., Lov., E 913, fol. 130.

3921. S. d. [c. p. Florence, 29 avril 1855, c. p. d'arr. Rome, 1er mai]. A la même. *A. Poli, op. cit.*, 289-290. — Aut., Lov., E 913, fol. 132-133.

3922. La Spezzia, 8 mai 1855. A Louis Blanc. *A. Poli, op. cit.*, 295-296. — Aut., Lov., E 912, fol. 259-260.

3923. Nohant, 4 juin 1855. A Mme Alexandre Dumas père (Ida Ferrier). *A. Poli, op. cit.*, 277, 279-280, 288, 298-299 (divers frag.). — Aut., Lov., E 913, fol. 135-139.

3924. S. d. [Nohant, 12 août 1855]. A Gustave Vaëz. *Harvard Library Bulletin*, vol. XIV, n° 3, automne 1960, 422-423. — Aut., Harvard College Library.

3925. 16 août [18]55. Au même. *Harvard Library Bulletin*, vol. XIV, n° 3, automne 1960, 423. — Aut., Harvard College Library.

3926. 23 août [18]55. Au même. *Harvard Library Bulletin*, vol. XIV, n° 3, automne 1960, 423-424. — Aut., Harvard College Library.

3927. 9 nov. 1855. A Mme Alexandre Dumas père (Ida Ferrier). *A. Poli, op. cit.*, 302-303 (frag.). — Aut., Lov., E 913, fol. 146-147.

3928. 18 déc. 1856. A la même. *A. Poli, op. cit.*, 308 (frag.). — Aut., Lov., E 913, fol. 165.

3929. 25 mars 1857. A la même. *A. Poli, op. cit.*, 308-309 (frag.). — Aut., Lov., E 913, fol. 176.

3930. Mardi soir [31 mars 1857]. A Henri Martin. *A. Poli, op. cit.*, 312. — Aut., Lov., E 914, fol. 378.

3931. S. d. [après le 6 avril 1857]. A Louis Blanc. *A. Poli, op. cit.*, 314 (incompl.). — Aut., Lov., E 912, fol. 261-262.

3932. Nohant, 13 avril 1857. Au prince de Villafranca. *A. Poli, op. cit.*, 315 (frag.). — Aut, Lov., E 915, fol. 523-524.

3933. Nohant, 30 mars 1858. Au comte de Cavour. *A. Poli, op. cit.*, 318. — Copies, BHVP, carton G 5921 (2).

3934. 17 avril 1858. A [Alexandre Bixio], destinataire identifié par G. Lubin. *Cat. Librairie Jacques Lambert*, 1958 (sans nom de destinataire) ; *A. Poli, op. cit.*, 318, note 6.

3935. 26 [octobre 1858]. A Victor Borie. *A. Poli, op. cit.*, 325-326 (frag.). — Aut., Lov., E 912, fol. 320.

3936. 5 janv. 1859. A Mme Alexandre Dumas père (Ida Ferrier). *A. Poli, op. cit.*, 326-327 (frag.). — Aut., Lov., E 913, fol. 180-183.

3937. 22 févr. 1859. A la même. *A. Poli, op. cit.*, 326 et 327 (frag.). — Aut., Lov., E 913, fol. 184-185.

3938. Paris, 26 avril 1859. A Octave Feuillet. *R Savoie*, 1er et 2e trim. 1960 214, note 1. — Copie, Lov., E 923, fol. 66.

3939. 12 mai 1859. A Théophile Gautier. *A. Poli, op. cit.*, 332 (frag.). — Aut., Lov., E 913, fol. 313.

3940. 29 août 1859. A M. et Mme Dubois. *A. Poli, op. cit.*, 338. — Aut., Lov., E 913, fol. 99.

3941. 29 mai [18]60. A Émile Aucante. *G. Imbault, George Sand et Montluçon*, 7 (long frag.). — Aut., Lov., E 876, fol. 335-337.

3942. Nohant, 7 juin 1860. A Hector Malot. *Fig. sup.*, 16 juillet 1927, 3, col. 3.

3943. 5 août 1860. A Victor Borie. *A. Poli, op. cit.*, 334, note 4 (court frag.). — Aut., Lov., E 912, fol. 330.

3944. Nohant, 18 [juin 18]61 (G. S. a daté à tort mai, à cette date elle est à Tamaris). A Émile Aucante. *R Savoie*, 1er et 2e trim. 1960, 213 (court frag.). — Aut., Lov., E 877, fol. 53-57.

3945. 15 juillet 1861. A François Buloz. *A. Poli, op. cit.*, 343 (court frag.). — Aut., Lov., E 858, fol. 106.

3946. 21 juillet 1861. Au même. *A. Poli, op. cit.*, 343 (court frag.). — Aut., Lov., E 858, fol. 111.

3947. Nohant, 10 déc. 1861. A Pietro Fanfani. *L'Ultima anno di vita del Piovano Arlotto..., Florence, 1862*, 764 ; *A. Poli, op. cit.*, 344.

3948. 15 mars 1862. A Maurice. *Harvard Library Bulletin*, vol. XIV, no 3, automne 1960, 424-425 (court frag.). — Aut., BHVP, G 1755.

3949. 7 8bre [18]62. A Émile Aucante. *R Savoie*, 1er et 2e trim. 1960, 226 (court frag.). — Aut., Lov., E 877, fol. 225-227.

3950. Déc. 1862. A Louis Maillard. *A. Poli, op. cit.*, 351 (court frag.). — Aut., BHVP, G 1799 ; copie, Lov., E 923, fol. 261.

3951. 27 janv. [1863]. A Émile Aucante. *R Savoie*, 1er et 2e trim. 1960, 227 (court frag.). — Aut., Lov., E 877, fol. 248-249.

3952. Palaiseau, 21 août 1865. A Magny. *Le Temps*, 10 mai 1930, 4, col. 4.

3953. Nohant, 22 juin 1866. A Mme Magny. *Le Temps*, 10 mai 1930, 4, col. 4.

3954. S. d. [8 oct. 1867, d'après une copie faite par Lina Sand ; date confirmée par l'Agenda]. A Martine. *Débats*, 21 mars 1928 (incompl. et s. d.). — Aut., Musée Calvet, Avignon, mss. 4727, fol. 120-121.

3955. Nohant, 17 8bre [1867]. A Edmond Plauchut. *La Vie Moderne*, 29 juillet 1882, 470-471 (publ. s. d. et sans nom de destinataire). — Aut., Lov., E 915, fol. 511 ; copie, Lov., E 920, fol. 426.

3956. Mercredi soir [mars 1868]. A Lina. *A. Poli, op. cit.*, 360 (frag.). — Aut., BHVP, H 291.

3957. 24 sept. 1869. A la même. *A. Poli, op. cit.*, 363, note 1 (court frag.). — Copie, Lov., E 925, fol. 98.

3958. Nohant, 10 déc. 1869. A Charles Nauroy. *Le Curieux*, no 44, oct. 1887, 310, col. 1.

3959. 24 [Z. Markiewicz n'a pu la dater avec précision]. A Adam Mickiewicz. *RLC*, janv.-mars 1960, 119, l. no 11.

2e partie

Pour certaines lettres, déjà mentionnées dans le Répertoire, *de récentes publications apportent des éléments nouveaux (fragments inédits, rectifications de dates, identifications de destinataires) ; nous les indiquons ici, en reprenant, pour chaque lettre intéressée, le numéro d'ordre qui lui a déjà été affecté, en le faisant suivre d'un astérisque.*

151*. Paris, 6 mai [c. p. 7 mai 1830, c. p. d'arr. La Châtre, 9 mai 1830]. A Casimir. *A. Poli, l'Italie dans la vie et dans l'œuvre de G. S.*, 13, note 2 (frag. inédit).

157*. Samedi [29 mai, c. p. 30 mai 1830, c. p. d'arr. La Châtre, 1er juin 1830]. Au même. *A. Poli, op. cit.*, 13, note 3 (frag. inédit).

194*. Dimanche soir [20 février, c. p. 21 févr. 1831]. Au même. *Harvard Library Bulletin*, vol. XIV, n° 3, automne 1960, 409-410 (frag. en partie inédit).

192*. 25 févr. [c. p. 26 févr. 1831, c. p. d'arr. 28 févr. 1831]. A Alexis Duteil. *RSH*, oct.-déc. 1959, 441 (frag. inédit). Dans le *Répertoire* n° 192, cette l. est datée à tort du 15 févr., l'aut. (Lov., E 883, fol. 5-7) porte la date du 25 févr. confirmée par les c. p.

223*. S. d. [9 ou 10 juillet 1831]. A Charles Duvernet. *Lélia, éd. Reboul*, 83, note 2 (frag. avec variantes de texte).

235*. Nohant, 26 sept. 1831. A Jules Boucoiran. *RSH*, oct.-déc. 1959, 380-381 (frag. inédit, supprimé dans la *Corr.*).

247*. S. d. [Paris, mardi 13 nov. 1831]. Au même. *RSH*, oct.-déc. 1959, 383 (frag. inédit).

248*. S. d. [nov. ou déc. (?) 1831]. A Charles Duvernet. *RSH*, oct.-déc. 1959, 383 (frag. inédit).

274*. Samedi matin [c. p. 14 avril 1832]. A sa mère. *Lélia, éd. Reboul*, 61-62, note 4 (court frag. en partie inédit).

315*. S. d. [c. p. 29 déc. 1832]. A François Buloz. *Lélia, éd. Reboul*, p. xiv et fac-sim., p. xv.

354*. Vendredi soir [22 ou 29 (?) mars 1833]. Au même. *Lélia, éd. Reboul* p. xiv-xvi, note 2 (court frag. inédit).

355*. S. d. [c. p. 15 avril 1833]. Au même. *Lélia, éd. Reboul*, p. xxxviii, note 2 (frag. inédit).

425*. 28 janv. 1834. A Jules Boucoiran. *A. Poli, op. cit.*, 67 (frag. inédit).

443*. S. d. [6 ou 7 (?) mars 1834]. Au même. *A. Poli, op. cit.*, 80, note 3, 82, 152, 154 (frag. inédits).

454*. Venise, 9 mai [1834]. Au même. *A. Poli, op. cit.*, 104 (frag. inédit).

474*. Venise, 8 juillet [c. p. Venezia, 9 Luglio, c. p. d'arr. La Châtre, 19 juillet 1834]. A Casimir. *A. Poli, op. cit.*, 110 (court frag. inédit).

479*. Milan, 30 juillet [c. p. d'arr. La Châtre, 8 août 1834]. Au même. *A. Poli, op. cit.*, 133-134.

486*. Nohant, 31 août 1834. A Jules Boucoiran. *A. Poli, op. cit.*, 141-142 (frag. en partie inédit).

488*. Mercredi soir [Nohant, 10 sept. 1834]. Au même. *A. Poli, op. cit.*, 144.

552*. 2 mai 1835. A Alexis Duteil. *RSH*, oct.-déc. 1959, 458, note 16 (frag. inédit).

595*. 27 déc. 1835. A Lamennais. *Lélia, éd. Reboul*, 14, note 4 (frag. inédit sous la date fausse du 10 déc.).

656*. S. d. [25 mai 1836]. A Marie d'Agoult. *Poli, op. cit.*, 172 (fr. inéd).

667*. S. d. [c. p. La Châtre, 3 juillet 1836, c. p. d'arr. 5 juillet 1836]. A François Buloz. *RSH*, avril-sept. 1960, 224-226.

668*. S. d. [début juillet 1836]. A Charles Rollinat. *RSH*, oct.-déc. 1959, 459-460, note 12 (long frag.).

692*. S. d. [oct. 1836, mention sur la copie]. A Michel de Bourges. *RSH*, avril-sept. 1960, 226-230.

694*. S. d. [oct. 1836]. Au même. *RSH*, avril-sept. 1960, 231-237.

767*. S. d. [1er mai 1837]. A Alfred Michiels. *RSH*, avril-sept. 1960, 239-243.

782*. S. d. [après le 19 mai 1837]. A Étienne Geoffroy Saint-Hilaire. *Vente Henry Fatio, 15-16-17 juin* 1932, nº 1089 (frag.) ; *Hirth, op. cit.*, 197 (même frag. publié traduit en allemand).

809*. S. d. [été ou automne (?) 1837]. A François Buloz. *Lélia, éd. Reboul*, 337, note 2 (frag. inédit).

819*. S. d. [sept. 1837]. A Marie d'Agoult. *A. Poli, op. cit.*, 183 (frag. en partie inédit).

1078*. [Nohant, juillet 1841]. A Charlotte Marliani. *Lille-Lettres*, oct. 1960 (frag. en partie inédit).

1208*. S. d. [entre le 16 et le 24 mai 1843, l. datée par Z. Markiewicz]. A Adam Mickiewicz. *RLC*, janv.-mars 1960, 118, l. nº 10 (frag. inédit). — Aut., Musée Mickiewicz, Paris.

1686*. S. d. [juin 1843, l. redatée par A. Poli, qui a aussi identifié le destinataire]. A [Pierre Leroux]. *A. Poli, op. cit.*, 212 (frag. inédit). Dans le *Répertoire* nº 1686, cette l. porte la date fausse de juillet 1849 et Manoël Marliani est donné à tort comme destinataire.

1223*. 6 juin 1843. A Maurice. *A. Poli, op. cit.*, 212-213 (frag. inédit).

1268*. 23 Xbre 1843. A Charles Poncy. *Lille-Lettres*, oct. 1960 (frag. en partie inédit).

1532*. S. d. [vers le 7 févr. 1848]. A Michel Accursi. *A. Poli, op. cit.*, 237 (la donne à tort comme inédite). — Aut., Museo centrale del Risorgimento, Rome.

1686*. Lettre redatée [juin 1843], voir ci-dessus à cette date.

1699*. Nohant, 5. 9. [nov. 1849]. A Joseph Mazzini. *A. Poli, op. cit.*, 239 (frag. inédit).

1982*. Nohant, 13 août 1853. A Mme de Voisins. *Lélia, éd. Reboul*, 596, note 1 (court frag. inédit).

2069*. Nohant, 26 févr. 1855. A Maurice. *A. Poli, op. cit.*, 306, note 1 (frag. inédit).

2078*. 23 mai 1855. A Maurice. *A. Poli, op. cit.*, 296 (frag. inédit).

2141*. 9 juin 1856. A Mme Alexandre Dumas père (Ida Ferrier). *A. Poli, op. cit.*, 306 (frag. inédit).

2262*. 16 juin 1858. A Solange. *A. Poli, op. cit.*, 319-320 (court frag. inédit).

2621*. Nohant, 3 7bre [1862, d'après le texte confirmé par celui de l'Agenda]. A François Buloz. *R Savoie*, 1er et 2e trim. 1960, 226 (frag. inédit).

2630*. 2 9bre 1862. Au même. *R Savoie*, 1er et 2e trim. 1960, 226 (frag. inédit).

Les différentes parties de ce Répertoire publiées dans la Revue d'Histoire littéraire depuis 1959 (nº 2, avril-juin), seront prochainement réunies en un volume où figureront également un index alphabétique des noms de destinataires et des errata. Pour des raisons matérielles, nous ne pourrons donner la liste des lettres parues fragmentairement dans les Catalogues d'autographes ainsi qu'il avaité été annoncé dans l'avant-propos.

61e ANNÉE - N° 2
AVRIL - JUIN 1961

Revue d'Histoire Littéraire de la France

SOMMAIRE

JACQUES LE BRUN

Le Père Pierre Lalemant et les débuts de l'Académie Lamoignon 153

L. VERSINI

De quelques noms de personnages dans le roman du XVIIIe siècle 177

ROGER LAUFER

La réussite romanesque et la signification des " Lettres persanes " de Montesquieu 188

R. MOLHO

Un projet avorté de Sainte-Beuve : Le roman de l'Ambition 204

NOTES ET DOCUMENTS

JOHN LAPP

Une lettre inédite de George Sand 235

JACQUES THOMAS

Source de " La fausse morte " de Paul Valéry 238

Publiée avec le concours du Centre National de la Recherche Scientifique et de la Direction Générale des Arts et des Lettres

UNIVERSITY OF LONDON
SHL

LIBRAIRIE ARMAND COLIN

COMPTES RENDUS

Cl. MAROT, **L'Adolescence Clémentine**, éd. V.-L. SAULNIER ; MAROT, **Les Épîtres**, éd. C.-A. MAYER (H. WEBER), 243. — R. MORTIER, **Le « Hochepot ou Salmigondi des Folz »** (J. PINEAUX), 244. — THÉOPHILE DE VIAU, **Œuvres poétiques. Seconde et troisième parties**, éd. J. STREICHER (J. MARMIER), 245. — G. BRUNET, **Un prétendu traité de Pascal, le « Discours sur les passions de l'amour »** (J. MESNARD), 247. — L. LOCKERT, **Studies in French-classical Tragedy** (G. MAY), 249. — MOLIÈRE, **Le Tartuffe ou l'Imposteur**, éd. S. ROSSAT-MIGNOT (R. DERCHE), 250. — G. COUTON, **La Politique de La Fontaine** (P. CLARAC), 251. — D. CANIVET, **L'Illustration de la Poésie et du Roman français au XVII^e siècle** (J. VANUXEM), 253. — E. HAASE, **Einführung in die Literatur des Refuge** (J. ORCIBAL), 254. — **Pierre Bayle, le philosophe de Rotterdam**, sous la direction de P. DIBON (R. ZUBER), 257. — R. CHASLES, **Les Illustres Françoises**, éd. F. DELOFFRE (H. COULET), 258. — L. ALTHUSSER, **Montesquieu, la politique et l'histoire** (F. WEIL), 260. — H. DIECKMANN, **Cinq Leçons sur Diderot** (J. PROUST), 261. — HELVÉTIUS, **De l'Esprit**, éd. G. BESSE (R. POMEAU), 264. — M.-J. TEMMER, **Time in Rousseau and Kant. An essay on French Preromanticism** (R. OSMONT), 265. — G. DE FROIDCOURT, **L'abbé Raynal au pays de Liège** (M. DUCHET), 266. — J. GAULMIER, **Un grand témoin de la Révolution et de l'Empire, Volney** (L. CELLIER), 267. — M^me DE STAEL, **De la littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales**, éd. PAUL VAN TIEGHEM (R. DE LUPPÉ), 269. — CHATEAUBRIAND, **Atala, René, Les Aventures du dernier Abencerage**, éd. F. LETESSIER (P. CHRISTOPHOROV), 270. — F. BASSAN, **Chateaubriand et la Terre Sainte** (P. MOREAU), 271. — J.-M. GAUTIER, **Le style des Mémoires d'Outre-Tombe** (M. CRESSOT), 272. — J. ROOS, **Les idées philosophiques de Victor Hugo. Ballanche et Victor Hugo** (M. LARROUTIS), 273. — DAVID D'ANGERS, **Carnets**, éd. A. BRUEL (Cl. PICHOIS), 273. — B. P. PETRI, **The Historical Thought of P. J. P. Buchez** (P. GUIRAL), 274. — J. POMMIER, **Autour du drame de Venise. G. Sand et A. de Musset au lendemain de « Lorenzaccio »** (P. REBOUL), 276. — **Lettres inédites de George Sand et de Pauline Viardot**, éd. Th. MARIX-SPIRE (G. LUBIN), 278. — J. VIER, **La Comtesse d'Agoult et son temps**, tome II, **Recommencement d'une vie** (Cl. PICHOIS), 280. — SAINTE-BEUVE, **Correspondance Générale**, éd. J. BONNEROT, tome IX (P. MOREAU), 282. — J. RICHARDSON, **Théophile Gautier, His Life and Times** (M. COTTIN), 287. — G. CHARLIER, **Le Mouvement romantique en Belgique**, tome II, **Vers un Romantisme national** (J. HANSE), 288. — J. SUFFEL, **Flaubert** (Cl. DIGEON), 290. — S. BERNARD, **Mallarmé et la musique** (M. BEAUFILS), 290. — A. R. CHISHOLM, **Mallarmé's L'Après-Midi d'un Faune. An exegetical and critical study** (Ll. J. AUSTIN), 292. — RIMBAUD, **Poésies, Une Saison en Enfer, Illuminations** ; RIMBAUD, **Poèmes** (C. CHADWICK), 292. — HASSAN EL NOUTY, **Le Proche Orient dans la littérature française de Nerval à Barrès** (P. JOURDA), 293. — G. SAVET, **André Suarès, critique** (M. LELEU), 294.

BIBLIOGRAPHIE, par René RANCŒUR, 297

Répertoire des lettres publiées de Georges Sand (suite), par Marie CORDROC'H, 329

LA REVUE D'HISTOIRE LITTÉRAIRE DE LA FRANCE

A L'ÉTRANGER

ABONNEMENTS POSTE INTERNATIONAUX

Nous signalons à nos clients que les pays suivants :

Allemagne Occidentale - Autriche - Belgique - Danemark - Finlande - Italie - Luxembourg - Norvège - Pays-Bas - Portugal - Suède - Suisse - Vatican et depuis le 1^er juillet 1959, la Chine (Taïpaï) appliquent le système du service des abonnements poste internationaux. Ils peuvent souscrire un abonnement *dans le bureau de poste de leur localité* au tarif français payable en monnaie *locale*.

Société d'Histoire littéraire de la France

18, Rue de l'Abbé-de-l'Epée - PARIS (5e)

BUREAU :

Président..... † **M. Émile HENRIOT**, *de l'Académie française.*

Vice-Présidents.... † **M. Maurice LEVAILLANT**, *de l'Académie des Sciences morales et politiques.*

M. Henri MONDOR, *de l'Académie française.*

Secrétaire..... **M. Jean POMMIER**, *de l'Académie des Sciences morales et politiques, professeur au Collège de France.*

Trésorier..... **M. Pierre JOSSERAND**, *conservateur à la Bibliothèque Nationale.*

Secrétaire archiviste **M. Claude PICHOIS**, *chargé d'enseignement à la Faculté d'Aix.*

Conseil d'Administration :

MM. A. ADAM, A. BILLY, J. BONNEROT, M. BOUTERON, CH. BRUNEAU, P.-G. CASTEX, P. CLARAC, R. DUMESNIL, J. DURON, Mme M.-J. DURRY, MM. J. FABRE, B. GUYON, J. HYTIER, R. JASINSKI, P. JOURDA, R. LEBÈGUE, ÉD. MAYNIAL, G. MONGRÉDIEN, P. MOREAU, M. PAQUOT, M. PARTURIER, R. PINTARD, R. RANCŒUR, H. RODDIER.

Correspondants de la Revue à l'étranger :

États-Unis : M. Bédé (Columbia), M. Bonno (Berkeley), M. Peyre (Yale), M. Vigneron (Chicago). — **Grande-Bretagne** : M. Green (Édimbourg), M. Vinaver (Manchester). — **Hongrie** : M. Eckhart (Budapest). — **Italie** : M. Pizzorusso (Pise). — **Pays-Bas** : M. Bray (Utrecht). — **Suisse** : MM. Guyot et Lugin (Neuchâtel), Raymond (Genève), P. O. Walzer (Berne). — **Tchécoslovaquie** : M. Kopal (Prague).

— Revue d'Histoire littéraire de la France —

RÉDACTION

Prière d'adresser toute correspondance concernant la RÉDACTION à :
M. Jean POMMIER, 12, avenue de l'Observatoire, Paris (6e)

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Les volumes envoyés pour comptes rendus doivent être adressés *impersonnellement* à la Librairie Armand Colin avec cette mention : « Pour la Revue d'Histoire littéraire ».

ADMINISTRATION

Pour tout ce qui concerne l'Administration de la Revue (abonnements, commandes de numéros, d'années parues, changements d'adresse, etc.), s'adresser à la LIBRAIRIE ARMAND COLIN, 103, boulevard Saint-Michel, Paris, Ve - Compte de chèques postaux : *Paris 1671.*

ABONNEMENT ANNUEL : 1960, 1961 (4 numéros)

France et Union française. 16 NF Étranger. 20 NF

Le numéro de l'année courante (et des années parues). 4,50 NF

Il reste quelques exemplaires de certaines années, de 1894 à 1957. Chaque année forme un volume in-8° broché vendu 1 000 F. *Les TABLES GÉNÉRALES de la* Revue d'Histoire Littéraire de la France *: 1894-1898 et 1899-1908, par* M. Maurice TOURNEUX, *sont en vente à la Librairie Armand Colin. Pour les années* 1909-1939, *la TABLE GÉNÉRALE, par* Pierre JOSSERAND, *est en vente à la Librairie Droz, Genève.*

ÉLÉMENTS DE LINGUISTIQUE GÉNÉRALE

André Martinet

« C'est vraiment une cure de rajeunissement linguistique qu'il nous propose..., un livre de travail..., un livre aussi de large culture... »

GEORGES MOUNIN *(Le Monde).*

« Les développements originaux ne manquent pas... Au total, un ouvrage fortement pensé, mais qui demande des lecteurs déjà avertis. »

(Bulletin Critique du Livre Français.)

Volume n° 349 de la Collection Armand Colin... **4,50 NF**

CRITIQUE LITTÉRAIRE ET MUSICALE

Charles Baudelaire

Dans ce volume, **Claude Pichois,** l'un des meilleurs spécialistes français de Baudelaire, regroupe en un ordre nouveau, tous les textes critiques de Baudelaire naguère dispersés en plusieurs recueils. Cet ouvrage sera suivi d'un autre qui groupera tous les textes critiques consacrés à la peinture.

Un volume de la Bibliothèque de Cluny ..... **4,95 NF**

BIBLIOGRAPHIE LITTÉRAIRE

René Rancœur

Un volume par année de 1953 à 1960.

1953 : **2,00 NF.** — *1954 :* **2,50 NF.** — *1955, 1956, 1957, chacun :* **3,00 NF.** — *1958 (avec index des années 1956 à 1958), 1959 et 1960, chacun :* **4,50 NF.**

LIBRAIRIE ARMAND COLIN

IMP. W - EGRET - CORBEIL - TEL. 132